

Le diable t'attend

Block, Lawrence

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Lawrence
BLOCK

**LE DIABLE
T'ATTEND**

UNE ENQUETE DE L'INSPECTEUR SCUDDER

POLICIER



Lawrence Block

LE DIABLE T'ATTEND

ROMAN

Traduit de l'américain par Robert Pépin

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

T I T R E ORIGINAL

The Devil knows you're dead

ÉDITEUR ORIGINAL

William Morrow & Company

© Lawrence Block,

1993 isbn 978-2-02-030029-2

(ISBN 2-02-020897-0 1, publication brochée)

© Éditions du Seuil, pour la traduction française, mai 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LE DIABLE T'ATTEND

Lawrence Block est né à Buffalo (État de New York) le 24 juin 1938. Auteur entre autres de *La Balade entre les tombes*, *Le Diable t'attend*, *Tous les hommes morts*, il est lauréat de l'Edgar, du Shamus, du Nero Wolf et du Faucon de Malte, soit les plus hautes distinctions du genre, et compte parmi les géants du policier américain.

à la mémoire de Sandra Kolb

REMERCIEMENTS

C'est avec grand plaisir que je remercie la *Writers Room* de Greenwich qui m'aïda dans mes recherches préliminaires, et Marta Curro qui m'ouvrit sa maison de Chelsea pour rédiger ce livre.

*Puisse le chemin se porter à ta rencontre.
Puissent les vents toujours te pousser dans le dos.
Puisses-tu rejoindre le Ciel une heure au moins.
Avant que le Diable apprenne que tu es mort.*

Bénédictio n irlandaise

Le dernier jeudi de septembre, Lisa Holtzmann alla faire des courses dans la 9^e Avenue. Elle regagna son appartement entre trois heures et demie et quatre heures de l'après-midi et se prépara un café. En attendant qu'il ait fini de passer, elle remplaça une ampoule qui avait grillé, rangea ses achats et lut la recette de cuisine qui ornait le dos d'un paquet de lentilles de la marque Goya. Sa tasse de café à la main, elle venait de s'asseoir à la fenêtre lorsque le téléphone sonna.

C'était Glenn, son mari, qui l'appelait pour l'avertir qu'il ne rentrerait pas avant six heures et demie, environ. Qu'il travaille tard n'avait rien d'inhabituel et il manquait rarement de lui indiquer l'heure à laquelle elle pouvait espérer son retour. De ce côté-là, il s'était toujours montré très prévenant, sa sollicitude s'étant encore accrue depuis qu'elle avait perdu son bébé quelques mois auparavant.

Il était presque sept heures lorsqu'il s'encadra dans la porte d'entrée. À sept heures et demie, ils passèrent à table pour dîner. Elle avait fait un ragoût de lentilles, la recette de la boîte ayant été corsée avec de l'ail, de la coriandre fraîche et une bonne dose de sauce Yucateca fortement épicée, le tout accompagné de riz et de salade verte. Ils mangèrent en regardant le soleil se coucher, puis le ciel se remplir de ténèbres.

Leur appartement se trouvait dans un grand immeuble neuf sis au croisement de la 10^e Avenue et de la 57^e Rue, côté sud-est, juste en face du bar Chez Jimmy Armstrong. Ils habitaient au vingt-septième étage, leurs fenêtres donnant au sud et à l'ouest. La vue était spectaculaire, qui englobait tout le West Side du pont George-Washington à la Battery et, par-delà les rives de l'Hudson, leur faisait encore découvrir une bonne moitié du New Jersey.

Glenn et Lisa Holtzmann formaient un joli couple. Il était grand et élancé. Il peignait en arrière ses cheveux brun foncé s'avancant en pointe sur son front et avait les tempes légèrement grisonnantes. Ses yeux étaient noirs, sa peau sombre et ses traits marqués, ces derniers adoucis par un rien de faiblesse au menton. Les dents étaient saines et régulières, et le sourire confiant.

Il portait ce qu'il portait toujours au bureau : un costume sombre bien taillé et une cravate. Avait-il ôté sa veste avant de s'asseoir ? Il n'est pas impossible qu'il l'ait accrochée au dossier de sa chaise, ou à un bouton de porte. Ou même qu'il ait sorti un cintre : Glenn ne plaisantait pas avec ses affaires. Je l'imagine bien en bras de chemise – du genre Oxford en coton bleu avec col boutonné –, et rejetant sa cravate sur une épaule afin de la protéger des taches. C'était un geste que je lui avais vu faire un jour à la cafétéria l'Étoile du matin.

Un mètre cinquante-cinq, svelte, Lisa avait des cheveux bruns et

droits qu'elle se faisait couper court pour être à la mode, une peau fine comme de la porcelaine et des yeux d'un bleu qui surprenait. Elle faisait plus jeune que ses trente-deux ans, son mari semblant, lui, un peu plus vieux que ses trente-huit.

Je ne sais pas ce qu'elle portait ce soir-là. Disons des jeans, mais légèrement usés aux genoux et aux fesses, et dont elle aurait retroussé le bas. Chandail ras du cou en coton jaune, manches relevées jusqu'au coude. Pantoufles en suède marron aux pieds.

Mais tout cela n'est que pure spéculation, petit jeu auquel s'exerce mon imagination. De fait, j'ignore absolument ce qu'elle portait.

Aux environs de huit heures et demie, Glenn lui annonça qu'il devait sortir. À supposer qu'il ait ôté sa veste, il la renfila et ajouta un manteau à sa tenue. Il serait de retour dans une heure. L'affaire n'avait rien d'important, précisa-t-il. Un petit truc à régler, rien de plus.

Elle fit sans doute la vaisselle. Se versa une tasse de café et alluma la télévision.

À dix heures, elle commença à s'inquiéter. Ne sois pas bête, se dit-elle, et elle passa une demi-heure à contempler le fabuleux panorama qu'ils découvriraient de la fenêtre de leur salle de séjour.

Aux alentours de dix heures et demie, le portier l'appela d'en bas pour lui dire qu'un agent s'apprêtait à monter la voir. Elle était sur le palier lorsque le policier sortit de l'ascenseur. Grand et rasé de près, il avait l'air d'un gamin irlandais en uniforme, l'incarnation même du flic new-yorkais, pensa-t-elle.

— S'il vous plaît, lui dit-elle. Qu'est-ce qu'il y a ? Que s'est-il passé ?

Il refusa de lui répondre avant qu'elle l'ait prié d'entrer. Mais dès qu'il fut à l'intérieur, elle comprit. Rien qu'à l'expression qu'il avait prise.

Son mari avait gagné le croisement de la 11^e Avenue et de la 55^e Rue Ouest. Il était de toute évidence en train d'y téléphoner d'une cabine publique lorsque quelqu'un, sans doute en essayant de le détrousser, lui avait tiré quatre balles dans la peau, quasi à bout portant. Il était mort sur le coup.

Il y avait autre chose, mais c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Glenn était mort. En entendre davantage était inutile.

C'est un mardi soir que je rencontrai Glenn Holtzmann pour la première fois, en avril. Il n'est pas de mois plus cruel, on le dit. T. S. Eliot l'affirme dans *The Waste Land*⁽¹⁾ et peut-être savait-il de quoi il parlait. Moi, je ne sais pas. Tous me paraissent assez méchants.

Je fis sa connaissance à la galerie Sandor Kellstine, laquelle se trouvait, avec une douzaine d'autres, dans un bâtiment de cinq étages de la 57^e Rue Ouest, entre les 5^e et 6^e Avenues. Pour la rentrée de printemps, la direction avait organisé une exposition de photographie contemporaine et rassemblé les œuvres de sept artistes dans une grande salle du troisième étage. Les amis et les parents des exposants s'étaient retrouvés pour le vernissage, et des gens tels que Lisa Holtzmann et Elaine Mardell qui, tous les jeudis soir, suivaient alors un cours intitulé « La photographie en tant qu'art abstrait » à l'université Hunter s'étaient joints à eux.

Il y avait là une table sur laquelle on avait posé des gobelets en plastique remplis de vin rouge et de vin blanc et des apéricubes au fromage piqués de cure-dents. Il y avait aussi des sodas. Je m'en servis un et retrouvai Elaine qui me présenta les Holtzmann.

Dès le premier coup d'œil, je décidai que ce type ne me plaisait pas.

Me trouvant quand même un peu ridicule, je me forçai à lui serrer la main et à lui retourner son sourire. Une heure plus tard, nous allions tous manger thaï dans un restaurant de la 8^e Avenue. Nous prîmes des plats à base de nouilles, Holtzmann choisissant d'arroser son repas à la bière. Elaine, Lisa et moi préférâmes nous en tenir à du thé glacé.

La conversation ne décolla jamais vraiment. Nous commençâmes par parler de l'exposition puis, aventureux, fîmes de brèves incursions dans des domaines tout aussi ordinaires : la politique locale, le sport, le temps qu'il faisait. Holtzmann était avocat, ce que je savais déjà, et travaillait pour le compte d'une maison d'édition, la Waddell & Yount, qui rachetait des livres à d'autres sociétés et les republiait en gros caractères, pour les malvoyants.

— Pas très marrant, tout ça, dit-il. Je passe l'essentiel de mon temps à étudier des contrats. De temps en temps, on me demande aussi d'envoyer des lettres de réprimandes à des gens. Voilà un talent que je meurs d'envie de transmettre à ma descendance ! Dès que notre enfant sera en âge d'apprendre, je lui enseigne mon art !

— Même si c'est une fille ? s'enquit Lisa.

« Il » ou « elle », l'enfant devait naître à l'automne. C'était la raison pour laquelle Lisa avait préféré le thé glacé à la bière. Elaine n'a jamais été une grande buveuse et a même depuis peu renoncé

entièrement à l'alcool. Itou pour moi qui tente de m'en débrouiller jour après jour.

— Même si c'est une fille, lui répondit Glenn. Fille ou garçon, mon enfant ne se verra jamais interdire le plaisir de marcher sur les brisées fort ennuyeuses de son Papa. À côté de ça, votre travail doit être bien excitant, Matt. Ou aurais-je trop regardé la télévision ?

— Il y a des hauts et des bas, lui dis-je. En fait, c'est assez routinier. C'est comme partout.

— Vous étiez dans la police avant de vous lancer en solo, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Et maintenant, vous travaillez pour une agence ?

— Quand on veut bien m'appeler. Je travaille pour la Reliable. Paiements à la note de frais, et je fais du free lance chaque fois que je le peux.

— Beaucoup d'espionnage industriel, non ? L'employé mécontent qui vend les secrets maison au concurrent ?

— Ça arrive.

— Mais pas souvent ?

— Étant donné que je n'ai pas de licence, les grosses boîtes font rarement appel à moi. La Reliable n'est pas la dernière à décrocher ce genre de contrats, mais depuis quelque temps elle me demande surtout de travailler sur des cas de fraude à la marque.

— De fraude à la marque ?

— Oui. Ça va de la fausse Rolex au logo volé qu'on trouve sur certains sweatshirts et autres casquettes de base-ball.

— Ça m'a l'air intéressant.

— Ça ne l'est pas. Disons que ça vaut bien vos lettres de réprimandes.

— J'espère que vous aurez des enfants, dit-il. Voilà un savoir que vous serez contents de leur transmettre.

Après le repas, nous les raccompagnâmes jusque chez eux et nous fendîmes des « oh ! et « ah ! » de circonstance en regardant le panorama. L'appartement d'Elaine donne en partie sur l'East River et de ma chambre d'hôtel j'arrive à apercevoir le World Trade Center. Il n'empêche : la vue des Holtzmann nous enfonçait beaucoup. En lui-même, leur appartement était plutôt petit – la chambre d'amis ne dépassait pas les neuf mètres carrés – et, en plus des plafonds bas, avait tous les défauts de la construction moderne. Mais, c'est vrai, la vue rattrapait sacrément les choses.

Lisa nous offrit du déca et se mit à parler des petites annonces à caractère personnel dans les journaux : elle connaissait des gens parfaitement respectables qui y avaient recours.

— Parce que... comment voulez-vous que les gens se rencontrent

de nos jours ? demanda-t-elle. Glenn et moi avons eu de la chance. J'étais allée montrer mon livre au chef de fabrication de sa boîte et nous nous sommes rentrés dedans au détour d'un couloir.

— Je l'avais vue de mon bureau, dit-il, et j'avais tout fait pour lui rentrer dedans par hasard.

— Bon, mais... ce ne sont quand même pas des choses qui arrivent souvent, reprit-elle. Comment vous êtes-vous rencontrés, si ce n'est pas indiscret ?

— Les petites annonces, dit Elaine.

— Vous parlez sérieusement ?

— Non. En fait, nous étions copains depuis des années. Et puis nous nous sommes séparés et complètement perdus de vue pendant un moment. Mais un jour, nous nous sommes retrouvés par hasard et...

— Et la passion y était toujours ? C'est une bien belle histoire.

Sans doute, mais il s'en était fallu de peu. Nous avons fait connaissance bien longtemps auparavant, dans un bar où on vient boire après le boulot. Elaine était alors une jeune call-girl fort charmante et moi un détective attaché au sixième secteur – et un peu moins fermement attaché à son épouse et à ses deux fils qui vivaient à Long Island. Quelques années plus tard, un psychopathe avait resurgi de notre passé commun, monsieur étant très décidé à nous tuer tous les deux. Elaine et moi nous étions retrouvés dans le même sac et, oui, Lisa, la passion y était encore. Nous nous étions mis à la colle et, apparemment, ça tenait toujours.

Je dirais donc que c'était effectivement une belle histoire, mais l'essentiel ne s'en étant pas joué avec des mots, on ne pouvait pas en tirer des kilomètres de conversation. Lisa nous raconta l'aventure d'une amie d'une de ses amies qui, divorcée, avait un jour répondu à une petite annonce du *New York Magazine* et, arrivée à l'heure au rendez-vous... était tombée sur son ex. Ils y avaient vu un signe du destin et avaient fini par se remettre ensemble. Glenn lui dit qu'il n'en croyait pas un mot : ça ne tenait pas debout, il avait déjà entendu cette histoire sous une douzaine de formes différentes et il n'en croyait pas une seule.

— Folklore citadin, tout ça, conclut-il. Des histoires de ce genre, il y en a des dizaines. Et elles arrivent toujours à des amis d'amis, jamais à quelqu'un qu'on connaîtrait personnellement. En fait, elles n'arrivent jamais à personne. Les érudits les collectionnent et en remplissent des livres entiers. C'est comme l'histoire du berger allemand dans la valise.

Nous dûmes avoir l'air un rien étonnés.

— Comment, comment, reprit-il, vous n'allez pas me dire que vous ne la connaissez pas ! Le mec a un chien, le chien meurt, le mec en a le cœur brisé et ne sait plus que faire. Il emballe son clebs dans une

grande malle-cabine et s'en va chez le véto ou au cimetière. Toujours est-il qu'à un moment donné il pose sa valoché par terre pour reprendre son souffle et qu'un gus la lui pique. Non mais hé... ha ! ha ! ha ! Imaginez un peu la tête du type quand il ouvre la valise et qu'il y trouve un chien crevé ! Je suis sûr que vous avez tous entendu cette histoire, sous une version ou sous une autre.

— Moi, c'était avec un doberman, dit Lisa.

— Bah, un doberman ou un berger allemand... Du moment que le chien est assez gros...

— Moi, dans ma version, c'était à une femme que ça arrivait, dit Elaine.

— Ben tiens, pardi ! Et il y avait un beau jeune homme qui se proposait de lui porter sa valise ?

— Et dans la malle, il y avait son ex.

Tu parles d'un folklore citadin ! Infatigable, Lisa passa des petites annonces au sexe par téléphone. Elle y voyait le symbole même d'années 90 où tout le secteur de la santé est tombé en carafe, où pouvoir baiser par téléphone et se servir d'une carte de crédit facilite bien les choses, où, en somme, c'est le fantasme qu'on préfère au réel.

— Et elles se font pas mal d'argent, ces filles, reprit-elle. Quand je pense qu'elles n'ont qu'à parler !

— Des filles ? lui lança Glenn. Mais la moitié d'entre elles sont grand-mères !

— Et alors ? L'âge donne quelques avantages en la matière ! Inutile d'avoir l'air mignonne ou jeune, l'essentiel est d'avoir de l'imagination.

— Disons plutôt l'esprit mal tourné, tu crois pas ? Sans parler de la voix... il faut quand même que ça excite.

— Et ma voix à moi, tu la trouves assez sexy ?

— Évidemment, lui répondit-il, mais je suis de parti pris. Hé mais... tu n'y penses pas sérieusement ?

— C'est à dire que... j'y ai songé.

— C'est une blague.

— Je ne sais pas. Quand le bébé dormira et que je serai coincée ici...

— Tu décrocheras ton téléphone pour susurrer des cochonneries à des mecs ?

— Enfin...

— Tu te rappelles le type qui n'arrêtait pas de t'appeler au téléphone ? On n'était pas encore mariés...

— Ce n'était pas la même chose.

— Tu as quand même flippé assez sec, non ?

— C'était un pervers.

— Tiens donc ! Et tu les vois comment, tes clients potentiels ? En

boy-scouts ?

— Ça ne serait pas pareil si on me payait pour le faire, lui répliqua-t-elle. Je n'aurais pas l'impression d'être violée. Enfin... je ne crois pas. Qu'est-ce que tu en penses, Elaine ?

— Je ne crois pas que j'aimerais.

— Bien sûr que non ! s'écria Glenn. Vous n'avez pas l'esprit mal tourné, vous !

De retour à l'appartement, je dis à Elaine :

— C'est vrai que la femme mûre a des avantages certains. Il n'empêche : je regrette beaucoup que tu n'aies pas l'esprit assez mal tourné pour bosser par téléphone.

— C'était pas génial, cette conversation ? s'écria-t-elle. À un moment donné, j'ai bien failli y mettre mon grain de sel !

— Je l'espérais.

— J'en étais à deux doigts ! Mais la sagesse a prévalu.

— Bah, ce sont des choses qui arrivent, lui répliquai-je.

Lorsque je la rencontrai pour la première fois, Elaine était call-girl – et l'était toujours lorsque nous nous remîmes ensemble. Elle faisait des passes tandis que nous tentions d'établir de saines relations : je lui jouais le coup du ça-ne-me-gêne-pas, elle me renvoyait l'ascenseur. Nous n'en parlions jamais et, peu à peu, nous en étions arrivés à penser que c'était un sujet tabou. On avait un éléphant dans le salon, on tournait autour en marchant sur la pointe des pieds, mais jamais on n'en parlait.

Jusqu'au jour où la vérité s'était imposée. J'avouai ma gêne, elle reconnut avoir lâché le turbin depuis plusieurs mois. L'instant avait un côté curieusement offrande des Rois Mages et nous dûmes nous adapter à la nouvelle donne. Il y avait là des chemins nouveaux et tous s'enfonçaient dans des territoires inexplorés.

Une des choses qu'il lui fallut revoir fut la manière dont elle occupait son temps. Elle n'avait pas besoin de travailler. Elle n'avait jamais été du genre à filer son argent aux macs ou aux dealers de coke, mais avait au contraire beaucoup et sagement investi, dans des immeubles locatifs du Queens essentiellement. Une agence immobilière gérait son portefeuille et lui envoyait un chèque tous les mois, le montant net de ses gains suffisant amplement à son style de vie. Elle aimait faire de la gym en salle, aller aux concerts et suivre des cours à la fac, bref, elle vivait confortablement au cœur d'une ville où on peut toujours trouver à s'occuper.

Cela dit, elle avait travaillé toute sa vie durant et la retraite était une réalité à laquelle il fallait s'habituer. Parfois elle lisait les petites

annonces – en faisant la grimace. Un jour, elle avait même essayé de se confectionner un *curriculum vitae*, mais après avoir beaucoup gémi, elle avait fini par déchirer ses notes. « C'est sans espoir, avait-elle déclaré. Je n'arrive même pas à trouver des mensonges intéressants pour remplir les blancs. Je pourrais dire que je suis restée à la maison pendant vingt ans, mais ça m'avancerait à quoi ? Non, quel que soit l'angle, je suis fondamentalement inemployable. »

Un autre jour, elle me dit encore :

— Tu permets que je te pose une question ? Qu'est-ce que tu penses de la baise par téléphone ?

— Ben... comme pis-aller, peut-être, lui répondis-je. Si jamais on ne pouvait plus être ensemble... Mais je crois quand même que je serais un peu trop nerveux pour me mettre vraiment dans le bain.

— Idiot ! s'écria-t-elle affectueusement. Je ne parlais pas de nous ! Ce serait juste pour gagner un peu de fric. Une femme que je connais bien m'a dit que c'était très lucratif. On bosse dans une salle avec une dizaine de nanas. Il y a des cloisons pour que ça reste intime, on est assise à un bureau et on parle au téléphone. Pas d'histoires pour se faire payer et pas de souci côté sida et herpès... Pas de risques physiologiques, pas même de contacts, on voit jamais les clients et eux non plus, ils te voient pas. Ils ne savent même pas ton nom.

— Alors, comment t'appellent-ils ?

— Tu t'inventes un nom de trottoir... Sauf que tu peux pas appeler ça comme ça, puisque le trottoir, tu le fais pas. Je sais pas, moi, un pseudonyme téléphonique ? Tiens, je suis sur que les Français ont trouvé quelque chose.

Elle alla chercher un dictionnaire et le feuilleta.

— *Nom de téléphone**, dit-elle enfin. Je préfère l'anglais.

— Et tu t'appelleras comment ? Miss Foutrille ? Vanessa ?

— Audrey ?

— Tu n'as pas eu besoin de réfléchir longtemps, hein ?

— J'en ai causé avec Pauline tout à l'heure. Ça ne prend quand même pas des éternités pour se trouver un nom, tu sais ?

Elle respira un bon coup et ajouta :

— Elle m'a dit qu'elle pourrait me faire entrer dans sa boîte. Mais toi... Quel effet ça te ferait ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas facile à deviner. Essaie un peu... on verra bien comment on réagit. De toute façon, c'est ça que tu as envie de faire, non ?

— Je crois.

— Bah... qu'est-ce qu'ils disaient de la masturbation, déjà ? « Arrête quand t'as besoin de lunettes » ?

— Ou d'un Sonotone, précisa-t-elle.

Elle attaqua le lundi suivant et réussit à tenir quatre heures sur les

six de son tour de service.

— C'est pas possible, conclut-elle. C'est hors de question. En fait, les inconnus, je préfère les baiser que de leur raconter des cochonneries à l'oreille. Tu pourrais me dire pourquoi, toi ?

— Que s'est-il passé ?

— J'ai pas pu. J'ai été lamentable. Y a d'abord eu un débile qui voulait savoir s'il avait une grosse queue. « Oh, elle est drôlement grosse, vous savez ? lui ai-je répondu ! J'en ai jamais vu de plus énorme. Bon dieu, je me demande même comment je vais arriver à me l'enfiler dans la chatte. Vous êtes sûr que c'est à vous, cet engin-là ? J'aurais juré que c'était votre bras. » Ça l'a foutu en rogne. « Vous faites pas ça comme il faut, s'est-il écrié. Personne ne m'a jamais dit ça. Vous exagérez. Vous rendez tout le truc ridicule. » Et moi, j'ai pas pu tenir. « Ridicule ? lui ai-je dit. Vous êtes là à vous tenir le bigo dans une main et la queue dans l'autre et vous payez une inconnue pour vous raconter que vous êtes monté comme un étalon ? Plus ridicule que ça, moi, je meurs, vous savez ? » Après quoi je l'ai traité de trou du cul et je lui ai raccroché au nez... ce qu'il ne faut jamais faire vu que comme c'est eux qui t'appellent sur une ligne payante, le compteur ne tourne qu'aussi longtemps qu'ils causent. Ouais : il ne faut jamais raccrocher avant eux, mais bon, je m'en foutais.

« Après, y en a eu un autre qui voulait que je lui raconte des histoires. "Raconte-moi la fois où t'as tringlé avec un mec et une nana", il me dit. J'aurais pu lui raconter des choses qui m'étaient vraiment arrivées, mais partager mes expériences avec un connard pareil... Ah non, au diable, tout ça ! Alors j'ai inventé et, bien sûr, mes partenaires étaient super, ils avaient le feu au cul et attention la synchro ! Ils jouissaient tellement bien ensemble qu'on aurait cru le feu d'artifice du 4 juillet(2), mais comme dans la réalité, ils avaient plutôt été du genre haleine puante et peau grumeleuse et que la bonne femme faisait semblant de se pâmer pendant que le mec arrivait même pas à bander...

Elle secoua la tête d'un air dégoûté.

— Oublions ça, conclut-elle. Encore heureux que j'aie fait des économies parce que question emploi, c'est pas ça. Je n'arrive même pas à faire la pute au téléphone !

— Alors, me demanda-t-elle encore, qu'est-ce que tu en penses ?

— De quoi ? De Glenn et de Lisa ? Ils ne me gênent pas. Je leur souhaite bien du bonheur.

— Et tu te fous pas mal qu'on les revoie ou pas, c'est ça ?

— Dit comme ça, c'est peut-être un peu cru, mais c'est vrai que je

ne nous vois pas passer tout notre temps libre avec eux. Le courant ne passait quand même pas des masses.

— Et je me demande bien pourquoi. La différence d'âge ? On n'est pourtant pas beaucoup plus vieux qu'eux.

— Elle est assez jeune, non ? Mais tu as raison : je ne crois pas que ce soit ça. Ça serait plutôt qu'on n'a pas grand-chose en commun. Tu suis des cours du soir avec elle et j'habite à une rue de chez elle, mais en dehors de ça...

— Oui, je sais, dit-elle. On n'a pas grand-chose en commun et j'aurais sans doute pu le deviner avant. Mais je la trouvais agréable et je me suis dit que ça valait le coup d'essayer.

— Tu ne te trompais pas et je vois assez bien pourquoi elle te plaisait. Moi aussi, elle me plaît.

— Mais pas lui.

— Pas spécialement.

— Et pourquoi ? Tu as une idée ?

Je réfléchis.

— Non, répétais-je enfin, pas vraiment. Je pourrais te dire des choses que j'ai trouvées assez agaçantes chez ce bonhomme, mais la vérité, c'est que d'entrée de jeu j'avais décidé qu'il ne me plairait pas. En un coup d'œil, je savais que je n'allais pas beaucoup l'apprécier.

— Il est pas laid.

— Loin de là. Il est même plutôt beau. Peut-être que c'est ça. Peut-être ai-je senti qu'il te plaisait, et ça m'a hérisé.

— Mais il ne me plaisait pas.

— Vraiment ?

— Je le trouvais agréable à regarder, précisa-t-elle. Dans le genre mannequin... en un peu moins lippu qu'ils le sont de nos jours. Mais les jolis garçons, moi, ça ne me branche guère. Je préfère les gros ours mal léchés.

— Dieu soit loué.

— Et s'il ne t'avait pas plu parce que tu en pinçais pour elle ?

— Non, j'avais déjà décidé qu'il ne me plairait pas avant de la regarder.

— Ah.

— Et d'ailleurs, pourquoi voudrais-tu que j'en pince pour elle ?

— Elle est mignonne.

— Dans le style tasse de porcelaine, oui. Voilà : dans le style tasse de porcelaine fragile et enceinte jusqu'aux dents.

— Et moi qui croyais que les femmes enceintes, ça excitait furieusement les mecs.

— Ben, non, madame. Tu te trompes.

— Qu'est-ce que tu faisais pendant qu'Anita était enceinte ?

— Je faisais des tas d'heures supplémentaires. Je flanquais des

tonnes de grands vilains en taule.

— Tu le faisais aussi quand elle n'était pas enceinte.

— En gros, oui.

— L'instinct du flic ? Tu crois que c'est pour ça qu'il ne t'a pas plu ?

— Tu sais quoi ? lui répondis-je. J'ai l'impression que t'as mis le doigt dessus. Mais ça n'a pas de sens.

— Pourquoi ?

— Parce que Glenn est un jeune avocat plein d'avenir avec une femme enceinte et un appart qui va prendre de la valeur. Il a une bonne poignée de main et un sourire qui séduit. Pourquoi faudrait-il que je lui colle l'étiquette du grand vilain ?

— Et si tu me le disais ?

— Je ne sais pas. J'ai reniflé quelque chose, mais je ne pourrais pas te dire quoi. J'ai eu l'impression qu'il m'écoutait comme un malade, tiens... comme s'il voulait en entendre plus que ce que j'avais envie de lui dire. La conversation s'est beaucoup tramée, mais je suis sûr qu'elle aurait marché du tonnerre si j'avais accepté de raconter des histoires de détectives.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Peut-être parce qu'il en mourait d'envie.

— Comme mon type au téléphone ? suggéra-t-elle. Celui qui tenait son bigo d'une main et sa queue de l'autre ?

— Oui, ça y ressemble.

— Pas étonnant que tu aies voulu raccrocher. Tu te rappelles le désastre que ça a donné ? Je ne voulais plus te parler au lit ! Et pendant une semaine entière, encore !

— Je sais. Tu ne voulais même plus gémir !

— Enfin... j'essayais, corrigea-t-elle. Mais je n'avais pas toujours le choix.

Je pris l'accent nazi et lui lançai :

— Nous affons les moyens de fous faire chouir, fous safez !

— Vraiment ?

— La Fràulein en foutrait-elle la preufe ?

— Ben...

Quelques instants plus tard elle m'assena :

— Je ne dirais pas que c'est la meilleure soirée que nous ayons jamais passée, mais le finish était pas mal. Non, je crois que tu as raison : il a quelque chose de pas net, ce type. Mais bon... et alors ? On peut très bien ne jamais les revoir.

Sauf que, bien évidemment, je dus les revoir.

Un soir – c'était une huitaine de jours après que nous avions fait leur connaissance –, je sortis de chez moi et j'étais déjà presque arrivé à la 9^e Avenue lorsque quelqu'un m'appela par mon nom. Je me retournai et découvris Glenn Holtzmann. Il était en costume et en cravate et portait une valise.

— Ils m'ont fait bosser tard, dit-il. J'ai appelé Lisa pour lui dire de commencer sans moi. Vous avez dîné ? On mange un morceau quelque part ?

J'avais déjà mangé et le lui dis.

— Bon. Mais vous ne voulez pas prendre un café et me tenir compagnie ? Je n'ai pas envie d'aller dans un endroit somptueux. On dit le Flame ou l'Étoile du matin ? Vous avez le temps ?

— En fait, non, lui répondis-je.

Et lui montrant la 9^e Avenue du doigt, j'ajoutai :

— J'ai un rendez-vous.

— Allez, je fais un bout de chemin avec vous. Je serai sage et j'irai avaler une salade grecque au Flame.

Puis il se palpa le ventre et me lança :

— Il ne faudrait pas que je prenne du poids.

Il me paraissait pourtant bien assez mince comme ça.

Nous gagnâmes la 58^e Rue et traversâmes l'avenue ensemble. Arrivé devant le Flame, il me dit :

— C'est là que nos chemins se séparent. J'espère que votre rendez-vous se passera bien. L'affaire est intéressante ?

— À ce stade, c'est difficile à dire.

Bien sûr, il ne s'agissait nullement d'une quelconque « affaire », mais seulement d'une réunion d'Alcooliques anonymes qui se tenait dans les sous-sols de l'église Saint-Paul. Pendant une bonne heure et demie, je restai assis sur une chaise en métal à boire du café dans un gobelet en polystyrène. À dix heures, nous marmonnâmes lourdement la prière du Seigneur et empilâmes les chaises, certains d'entre nous décidant de s'arrêter au Flame pour se restaurer un peu et faire la quatrième Étape du copain plutôt que la leur. Je craignais de tomber sur un Holtzmann qui aurait encore traîné devant un fond de salade grecque, mais il avait déjà rejoint sa jolie cabane dans les cieux. Je commandai du café, un *muffin* anglais grillé et oubliai aussitôt mon bonhomme.

Un jour de la semaine suivante, je l'aperçus à un arrêt de bus de la 9^e Avenue, mais il ne me remarqua pas. Une autre fois encore, Elaine et moi quitions le Armstrong où nous venions de manger un morceau lorsque, sur le trottoir d'en face, nous vîmes les Holtzmann descendre d'un taxi et rentrer chez eux. Un après-midi enfin, j'étais en train de regarder à ma fenêtre lorsqu'un homme qui ressemblait beaucoup à Glenn Holtzmann sortit du magasin d'appareils photo en face de chez

moi et partit vers l'ouest. J'habite assez haut dans l'immeuble, il n'est pas impossible qu'il se soit agi de quelqu'un d'autre. Mais quelque chose dans sa démarche ou son maintien me fit penser à lui.

Nous étions à la mi-juin quand, finalement, nous nous parlâmes de nouveau. C'était un soir de semaine et il était tard. Passé minuit, en tout cas. J'avais assisté à une réunion d'Alcooliques anonymes, puis j'étais allé prendre un café quelque part. De retour dans ma chambre, j'avais ouvert un livre que je n'avais pas pu lire, j'avais allumé la télé et n'étais pas davantage arrivé à la regarder.

Il m'arrive de sombrer. J'avais essayé de résister un moment, mais, aux environs de minuit, je m'étais dit : « Au diable, tout ça ! » et, attrapant ma veste, j'étais sorti. J'avais beaucoup viré à droite et à gauche et fini par m'installer au comptoir de Chez Grogan.

Sa « Maison ouverte » se trouve au croisement de la 10^e Avenue et de la 50^e Rue Ouest. Du type vieux caboulot irlandais, elle n'était pas la seule, jadis, à embellir le quartier de Hell's Kitchen(3). Il y a de moins en moins d'établissements de ce genre à l'heure actuelle, même si le patron de Chez Grogan n'en est pas encore à quémander une plaque commémorative en bronze à la Commission des sites classés ou une place dans le grand registre des espèces en voie de disparition. La salle comporte un grand bar sur la gauche, des tables sur la droite, une cible à fléchettes sur le mur du fond, un vieux sol carrelé couvert de sciure de bois et un antique plafond en étain martelé qui aurait bien besoin d'être réparé.

Il y a rarement foule chez Grogan et ce soir-là ne faisait pas exception à la règle. Burke officiait au bar en regardant un vieux film sur une chaîne câblée. Je commandai un Coca, il me l'apporta. Je lui demandai si Mick était passé, il secoua la tête.

— Plus tard, dit-il.

Pour lui, c'était déjà beaucoup parler. Les barmen de Chez Grogan ne l'ouvrent guère. Ça fait partie du profil d'embauche.

Je sirotai mon Coca et jetai un coup d'œil dans la salle. J'y retrouvai quelques visages familiers, mais personne que j'aurais connu assez bien pour engager la conversation – et je ne m'en plaignis pas. J'aurais pu regarder le même film chez moi, mais j'avais été incapable de regarder quoi que ce fût, voire de seulement rester tranquille. Là, dans les odeurs de bière et de tabac, je me sentais étrangement à mon aise.

Sur le petit écran, Bette Davis poussa un soupir et hocha la tête. Elle paraissait plus jeune que le plus jeune des printemps.

Je réussis à me perdre dans le film, puis à me perdre dans mes pensées pour enfin succomber à un grand accès de *rêverie*(4). Je n'en sortis qu'en entendant quelqu'un m'appeler par mon nom. Je me retournai, c'était Glenn Holtzmann. Il portait un ciré marron par-

dessus une chemise de sport à carreaux. C'était la première fois que je ne le voyais pas en costume.

— Pas moyen de dormir, me dit-il. Je suis allé chez Armstrong, mais il y avait trop de monde. Alors je suis venu ici. Qu'est-ce que vous buvez ? Une Guinness ? Non, attendez... avec des glaçons ? C'est comme ça qu'ils la servent ici ?

— Non, c'est du Coca, lui répondis-je, mais ils ont de la Guinness à la pression. Et si vous voulez des glaçons avec, ils ne s'y opposeront sans doute pas.

— Non, je n'en veux pas, me renvoya-t-il, avec ou sans glaçons. Bon alors... de quoi ai-je envie ?

Burke était juste en face de nous. Il n'avait pas soufflé mot et continuait à ne rien dire.

— Quelles bières avez-vous ? lui demanda Glenn. Non, vous cassez pas, j'ai pas envie d'une bière. Et si on disait un Johnny Walker label rouge ? Avec un peu d'eau et des glaçons.

Burke lui apporta sa consommation et un peu d'eau dans un pichet en verre. Holtzmann noya son whisky, le tint à la lumière, puis en avala une gorgée. C'était bien la dernière chose dont j'avais envie, mais l'espace d'une seconde je le sentis quand même me couler dans la bouche.

— J'aime bien cet endroit, reprit Glenn, mais j'y viens rarement. Et vous ?

— J'aime assez, moi aussi.

— Vous venez souvent ?

— Pas trop. Je connais le patron.

— Vraiment ? C'est pas celui qu'ils appellent « le boucher » ?

— Je ne connais personne qui l'appelle comme ça, lui répondis-je. Je crois que c'est un journaliste qui lui a trouvé ce surnom. Ce serait le même qui aurait appelé *Westies* tous les petits voyous du coin que ça ne m'étonnerait pas.

— Mais... je pensais que c'était comme ça qu'ils s'appelaient entre eux.

— Maintenant, oui. Mais avant, pas du tout. Et pour ce qui est de Mick Ballou, je puis vous dire ceci : il n'est pas né celui qui osera le traiter de « boucher » dans son établissement.

— Si j'ai gaffé, vous...

— Ne vous en faites pas pour ça.

— Je suis venu ici, oh, je ne sais pas... deux ou trois fois. Et je ne l'ai jamais vu. Je crois que je le reconnaîtrais, avec toutes les photos qu'on a de lui... C'est un type assez grand, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment avez-vous fait sa connaissance, si ma question n'est pas indiscreète ?

— Oh ! ça fait des années que je le connais. Nos chemins se sont croisés il y a bien longtemps.

Il but un peu de scotch.

— Je suis sûr que vous pourriez en raconter, des histoires !

— Je ne les raconte pas très bien.

— Ça m'étonne.

Il sortit une carte de visite de son portefeuille et me la tendit.

— Etes-vous jamais libre à l'heure du déjeuner ? reprit-il. Vous me passez un coup de fil un de ces jours ? D'accord ?

— D'accord, un de ces jours.

— Je l'espère. J'aimerais beaucoup vous renvoyer la balle et avoir une vraie conversation avec vous. Qui sait ? Peut-être même pourrait-elle déboucher sur quelque chose.

— Ah oui ?

— Disons... un livre ? Avec tout ce que vous avez vécu et tous les personnages que vous avez rencontrés, je ne serais pas surpris que vous ayez un livre dans le coffre.

— Je ne suis pas écrivain.

— Du moment qu'il y a la matière... Ça ne serait pas la mer à boire de vous mettre en tandem avec un écrivain. Et j'ai dans l'idée que la matière y est. On pourrait peut-être en parler à la fin d'un bon déjeuner.

Il me quitta quelques minutes plus tard. Je décidai de rentrer à mon tour, dès que le film serait terminé. Mick Ballou s'étant malheureusement pointé avant la fin, nous passâmes une nuit blanche ensemble. J'avais dit à Holtzmann que j'étais un piètre conteur, mais, Mick ne se laissant nullement distancer, des histoires, j'en racontai un bon paquet ce soir-là. Mick sirotait du whisky irlandais, je buvais du café, nous continuâmes ainsi jusqu'au moment où Burke empila les chaises et baissa le rideau.

Le ciel était déjà clair lorsque nous sortîmes.

— Et maintenant, on va se manger un petit quelque chose, dit Mick. On sera juste à l'heure pour la messe des bouchers à Saint-Bernard.

— Non merci, pas pour moi. Je suis fatigué. Je rentre.

— T'es vraiment pas marrant, tu sais ? me dit-il avant de me ramener en voiture. Une chouette nuit, que c'était, ajouta-t-il en arrivant devant chez moi. Comme autrefois, mais quand même : on aurait pu finir plus tard.

— Écrire un livre où je raconterais mes expériences, ô combien fascinantes, est la dernière chose dont j'ai envie, dis-je à Elaine. Et

même si je ne disais pas non, je ne le vois pas en train de m'aider à accoucher. Il suffit qu'il me pose une question pour que je cherche le moyen de ne pas lui répondre.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Moi non plus. Pourquoi éprouve-t-il le besoin de me parler d'écrire un livre ? Sa boîte publie des bouquins en gros caractères. En plus, il n'est pas directeur de collection, mais avocat.

— Il pourrait connaître des gens dans d'autres maisons. Et s'il avait un petit secteur de vente à lui ?

— Ça, je suis sûr qu'il a quelque chose à côté.

— C'est-à-dire ?

— Rien. Juste qu'il nous cache des trucs. Il veut quelque chose, mais il refuse d'annoncer la couleur. Je vais te dire : je ne crois pas qu'il veuille me pousser à écrire. Si c'était ça qui le travaillait, il m'aurait proposé autre chose.

— Et qu'est-ce qu'il veut, d'après toi ?

— Je l'ignore.

— Ce ne serait pas difficile de le savoir. Tu n'as qu'à déjeuner avec lui.

— C'est vrai, lui répondis-je, mais je ne mourrai pas de ne pas savoir.

Je ne le revis pas avant la première semaine d'août. C'était le milieu de l'après-midi et je m'étais installé à une table de l'Étoile du matin, juste derrière la vitre de la terrasse. Je grignotais une part de gâteau en buvant du café et en lisant un numéro de *Newsday* que quelqu'un avait laissé sur une chaise voisine. Une ombre étant passée sur ma page, je levai la tête et reconnus Glenn Holtzmann. Cravate dénouée, col de chemise ouvert, et il portait sa veste de costume sur son bras. Il me sourit, se montra du doigt puis m'indiqua l'entrée. J'en conclus qu'il avait l'intention de me rejoindre. Je ne me trompais pas.

— Content de vous revoir, Matt, me lança-t-il. Ça vous dérange que je m'assoie ? Vous n'attendiez pas quelqu'un, au moins ?

Je lui désignai la chaise en face de moi, il se posa. La serveuse nous apporta un menu, il la renvoya en lui disant qu'il voulait seulement un café. Après quoi il m'apprit qu'il avait beaucoup attendu mon coup de fil et espérait toujours déjeuner avec moi.

— Vous devez être très occupé, non ?

— Oui, assez.

— Je n'ai pas de mal à vous croire.

— En plus, ajoutai-je, je ne crois sincèrement pas que ça m'intéresserait d'écrire un livre.

— Pas un mot de plus. Je sais aussi respecter ça. Cela dit, je ne vois pas pourquoi il faudrait que vous ayez un livre en réserve pour que nous puissions déjeuner ensemble. Je suis sûr que les sujets de

conversation ne manqueraient pas.

— Écoutez... Dès que mon emploi du temps s'éclaircira...

— Absolument.

Sa tasse de café arriva. Il la regarda en faisant la grimace et s'essuya le front avec sa serviette en papier.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai commandé un café, reprit-il. Du thé glacé aurait mieux convenu, avec cette chaleur... C'est vrai aussi qu'il fait assez frais à l'intérieur, n'est-ce pas. Vive la climatisation, non ?

— Tout à fait.

— Savez-vous que nos lieux publics sont plus frais en été qu'en hiver ? Si cette cafétéria était aussi glaciale en janvier, nous nous plaindrions à la direction. Qu'on s'appuie une crise énergétique après ça n'a rien d'étonnant.

Il me sourit d'un air engageant et ajouta :

— Vous voyez ? Les sujets de conversation ne manquent pas ! Le temps qu'il fait... la crise énergétique... les bizarreries du caractère national... Nous n'aurions aucun mal à survivre à un déjeuner ensemble.

— À moins qu'on n'ait déjà épuisé tous ces sujets avant.

— Non, non. Ce n'est pas ça qui m'inquiète. À propos... comment va Elaine ? Lisa ne l'a pas revue depuis la fin des cours.

— Elle va bien.

— Elle suivra d'autres cours pendant l'été ? Lisa en avait envie, mais elle pensait aussi que sa grossesse pourrait la gêner...

Je lui répondis qu'Elaine s'inscrirait sans doute à d'autres cours à l'automne, mais qu'elle avait décidé de se garder l'été libre pour pouvoir partir en week-ends avec moi.

— Lisa songeait à l'appeler, mais je ne crois pas qu'elle l'ait fait.

Il remua son café, puis ajouta soudain :

— Elle a perdu son bébé. Mais vous ne le saviez probablement pas.

— Nom de Dieu, non ! Je suis navré, Glenn.

— Merci.

— Quand est-ce que...

— Je ne sais pas. Il y a une dizaine de jours, en gros. Elle venait juste d'entamer son septième mois. Mais prenons les choses du bon côté : ç'aurait pu être pire. Ils nous ont dit que le bébé avait une malformation et qu'il n'aurait pas survécu. Imaginez un peu qu'elle soit allée jusqu'au terme et qu'elle ait accouché... Ça nous aurait fait deux fois plus mal, vous ne trouvez pas ?

— Si, je comprends.

— C'est elle qui voulait un enfant, enchaîna-t-il. Comme je n'en avais jamais eu moi-même, je me disais que je pourrais continuer à m'en passer. Mais comme elle en voulait un... Pourquoi pas, après tout ? Le docteur dit qu'on pourrait réessayer.

— Et... ?

— Je ne sais pas si j'en ai envie. Pas tout de suite, ça au moins, c'est clair. C'est drôle, vous savez ? Je ne voulais pas du tout vous parler de ça... Comme quoi vous devez être un fameux policier : arriver à faire causer les gens sans même le chercher ! Allez, je vous laisse à votre journal.

Il se leva et me tendit deux dollars en travers de la table.

— Pour le café, dit-il.

— C'est beaucoup trop.

— Vous n'aurez qu'à laisser un gros pourboire. Et vous m'appellez dès que vous le pouvez, d'accord ? Vous verrez qu'on se le fera, ce déjeuner !

Dès que je lui eus rapporté cette conversation, Elaine appela chez Lisa. Elle tomba sur son répondeur et raccrocha sans laisser de message.

— Pour finir, je me dis qu'elle peut très bien se débrouiller de sa douleur sans moi, me lança-t-elle en guise d'explication. Tout ce qu'on a en commun, c'est nos cours et on les a finis il y a deux mois. J'ai du chagrin pour elle, non, c'est vrai, mais je ne vois pas pourquoi je m'en mêlerais.

— Et tu ne le fais pas.

— Non, mais c'est parce que je l'ai décidé. Ça doit être les séances d'Al-Anon⁵. J'en tirerais sans doute davantage si j'y allais plus que toutes les trois ou quatre semaines.

— C'est dommage que tu n'aimes pas.

— Se taper tous ces gémissements, tu sais ! Ça me fait vomir. À part ça, c'est génial, bien sûr ! Et toi ? Il te plaît davantage, Glenn Holtzmann, depuis que tu as partagé son chagrin ?

— Forcément. Cela dit, je n'ai toujours aucune envie de déjeuner avec lui.

— Tu verras qu'un jour tu n'auras plus le choix, me répondit-elle. Il va tellement te les casser qu'un jour tu finiras par te dire que tu n'as jamais eu de meilleur ami que lui. Tu verras !

Ce n'est pourtant pas ce qui arriva. Au lieu de cela, six ou sept semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles je ne l'aperçus même pas, et pensai encore moins à lui. Et puis un jour, quelqu'un changea la donne en lui tirant dessus et, à partir de ce moment-là, oui, il m'occupa nettement plus l'esprit qu'il ne l'avait jamais fait du temps

où il vivait encore.

En moins d'une heure, j'en sus autant que Lisa Holtzmann.

Elaine et moi étions allés dîner après avoir vu un film en début de soirée. Et nous étions retournés chez elle assez tôt pour ne rater que les cinq premières minutes de la série télévisée *L. A. Law*.

— Ça ne me plaît pas de le dire et, politiquement, je sais que ce n'est pas correct, me lança-t-elle quand l'émission eut pris fin, mais le personnage de Benny m'insupporte. Il est toujours si nul !

— Qu'est-ce que tu veux ? dis-je. C'est un minus.

— Faut pas dire ça. Il faut dire qu'il a un handicap d'apprentissage.

— Vu.

— Mais je m'en fous, reprit-elle. J'ai vu des QI pousser plus haut dans des boîtes de Pétri. J'aimerais qu'il s'améliore ou qu'il dégage. Mais c'est vrai aussi que beaucoup de gens que je rencontre m'inspirent le même sentiment. Cela dit, qu'est-ce que tu veux faire maintenant ? Il y a un match de base-ball à la télé ?

— On regarde les dernières nouvelles ?

Nous le fîmes en somnolant à moitié. Mon attention se réveilla lorsque la speakerine, qui était du genre mutine, commença à parler d'une fusillade au centre ville : hé oui, les crimes locaux me font encore réagir comme un vieux dalmatien aux hurlements de la sirène des pompiers. La demoiselle ayant précisé le lieu de la fusillade, Elaine me dit :

— Mais c'est ton quartier !

Une seconde plus tard, la demoiselle déchiffrait le nom de la victime sur son téléprompteur : Glenn Holtzmann, trente-huit ans, 57^e Rue Ouest, Manhattan.

Une pub ayant démarré, j'appuyai sur la télécommande pour éteindre.

— Je ne pense pas qu'il y ait un autre Glenn Holtzmann dans la 57^e, reprit Elaine.

— Je ne le pense pas non plus.

— Pauvre Lisa ! La dernière fois que je l'ai vue elle avait un mari et un bébé en route, et maintenant qu'est-ce qu'il lui reste ? Tu crois que je devrais l'appeler ? Non, bien sûr que non. Je ne l'ai pas fait quand elle a perdu son bébé, je ne vois pas pourquoi je l'appellerais maintenant. Ou alors... si ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— On ne la connaît même pas.

— Non. En plus, elle est sûrement très entourée. Entre les flics, les journalistes et les équipes de télévision... Tu crois pas ?

— C'est ça ou elle n'a pas encore appris la nouvelle.

— Je ne vois pas comment ça serait possible. Les flics ne sont pas censés taire l'identité de la victime tant qu'ils n'ont pas contacté un

parent proche ? C'est ce qu'ils disent toujours.

— Oui, c'est comme ça qu'ils sont censés procéder, mais il leur arrive de merder. Ça n'est pas censé se produire, mais les choses qui ne sont pas censées se produire et qui arrivent quand même, ce n'est pas ça qui manque.

— Tu m'en diras tant ! Il n'aurait pas dû se faire flinguer !

— Que veux-tu dire ?

— Mais enfin ! s'écria-t-elle. C'était un jeune homme intelligent, il avait un bon boulot, un appartement génial et une femme qui était folle de lui, il va faire un tour et... ils n'ont pas dit qu'il était en train de téléphoner ?

— Si.

— Peut-être qu'il appelait Lisa pour lui demander si elle n'avait pas besoin de quelque chose chez le traiteur du coin. Putain ! Tu crois qu'elle a entendu les coups de feu ?

— Que veux-tu que j'en sache ?

Elle fronça les sourcils.

— Moi, je trouve ça très inquiétant. Ça change tout, quand on connaît la personne à qui ça arrive, non ? Mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi que ça me paraît très mal.

— Les meurtres, tu sais...

— Non, je ne voulais pas dire moralement. Je voulais dire au sens d'une erreur... d'une erreur cosmique. Glenn n'était pas le genre de type à se faire descendre en pleine rue. Et tu sais pas ce que ça veut dire, ça ? Ça veut dire qu'on est tous dans la merde.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Si ça a pu lui arriver à lui, c'est que ça pourrait arriver à n'importe qui.

La ville entière ne voyait pas les choses autrement.

Le lendemain matin, les journaux ne parlèrent que de ça. Les tabloïdes en avaient fait leur une, même le *Times* mit la nouvelle en première page. Les télévisions locales donnèrent le grand jeu. Certaines stations ayant des studios proches du lieu du meurtre, cela ajouta à l'émotion de leurs employés, voire de leurs spectateurs.

Je ne restai pas collé à l'écran, mais vis quand même plusieurs interviews de Lisa Holtzmann, de ses voisins et de divers officiels de la police, dont un détective de la Criminelle de Manhattan et un commissaire de secteur du Midtown North. Tous les flics répétèrent la même chose : ce crime était horrible, on ne pouvait laisser de tels outrages impunis, tous les personnels de la police allaient travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre jusqu'à ce que l'assassin soit mis

en prison.

Il ne leur fallut guère de temps pour y parvenir. On avait très officiellement déclaré que le meurtre s'était produit le jeudi soir à neuf heures quarante-cinq, un individu fut arrêté moins d'un jour plus tard. « Un suspect appréhendé dans le meurtre de Hell's Kitchen, gazouillat-on aux flashes d'informations, images à vingt-trois heures. »

À vingt-trois heures, nous regardâmes les images. Nous y vîmes un homme menotté dans le dos. Il avait le visage tourné vers les caméras et, les yeux grands ouverts, il regardait fixement devant lui.

— Putain, mais tu l'as vu, ce type ! s'écria Elaine. C'est un cauchemar ambulante ! Mais... qu'est-ce qu'il y a, mon amour ? Tu ne vas pas me dire que tu le connais ?

— Non, je ne le connais pas, lui répondis-je, mais je l'ai vu traîner dans mon quartier. Je crois qu'il s'appelle George.

— Et... qui est-ce ?

J'aurais été bien incapable de répondre, mais eux non. Ils nous déclarèrent que l'homme s'appelait George Sadecki, qu'âge de quarante-quatre ans et ancien combattant du Vietnam, sans travail, indigent, il hantait les environs de la 50^e Rue. On l'accusait d'homicide involontaire.

Le samedi matin suivant, je louai une voiture et quittai New York avec Elaine. Nous remontâmes la vallée de l'Hudson sur environ cent cinquante kilomètres et passâmes trois nuits dans une auberge de style colonial du comté de Columbia. Notre chambre comportait un lit à baldaquin, une table de toilette et un scean hygiénique, mais pas de télévision. De fait, nous ne regardâmes pas la télé, et ne lûmes pas davantage les journaux pendant toute la durée de notre séjour.

L'après-midi de mardi était déjà bien entamée lorsque nous retrouvâmes la mégapole. Je déposai Elaine chez elle, ramenai la voiture à l'agence et, en pénétrant dans l'entrée de mon hôtel, tombai sur deux vieux qui discutaient de l'affaire Holtzmann. « L'assassin ? disait l'un. Ça faisait des années qu'il traînait dans le quartier. Toujours à laver des pare-brise et à demander la pièce. Moi, j'ai souvent pensé qu'il ne tournait pas rond, ce fumier. Tu sais, quand on vit quelque part, on finit par sentir les choses. »

Le « Massacre de la 11^e Avenue », ainsi qu'un tabloïde s'était cru obligé de qualifier l'affaire, faisait toujours la une des journaux, même si rien de nouveau n'avait été découvert depuis le début de l'enquête. Deux éléments contribuaient à fasciner le public : un, la victime, jeune citoyen de profession libérale, faisait partie des gens auxquels ce genre de choses n'était pas censé arriver, et deux, le tueur était un soldat particulièrement répugnant de l'immense armée des sans-domicile-fixe.

Ces gens-là se trouvaient parmi nous depuis un peu trop longtemps et leur nombre devenait trop important. Il y avait beau temps que, pour reprendre l'expression en vigueur chez les professionnels de la charité, « la lassitude de la compassion » s'était installée. En nous-mêmes quelque chose nous poussait déjà à vouloir les haïr et voilà que tout d'un coup on nous donnait une bonne raison de le faire. Depuis des éternités, nous subodorions que les sans-abri étaient dangereux. Ils sentaient mauvais, ils avaient des maladies, ils étaient infestés de poux. Leur présence suscitait une culpabilité qui se doublait de la vague et troublante impression que c'était tout le système qui chancelait avec eux et que s'ils se trouvaient ainsi parmi nous, c'était parce que autour d'eux tout tombait en morceaux.

Mais qui aurait même seulement songé que peut-être ils étaient armés et qu'ils pouvaient, eux aussi, nous tirer dessus ?

Qu'on les rafle, pour l'amour de Dieu ! Qu'on les vire des trottoirs ! Qu'on s'en débarrasse !

L'affaire eut droit aux honneurs de la presse jusqu'à la fin de la semaine, mais perdit de son intérêt lorsque le suicide d'un gros agent immobilier la supplanta dans les manchettes. (L'homme avait invité son avocat et deux amis proches à son appartement avec jardins suspendus et leur avait servi à boire avant de leur lâcher : « Je voulais que vous soyez témoins de ma mort pour qu'on n'aille pas raconter les conneries habituelles, genre ça sent le mauvais coup, après que j'en aurai terminé. » Sur quoi, sans leur laisser le temps de digérer ce qu'il venait de leur asséner, il était passé sur sa terrasse, avait enjambé le parapet et dégringolé ses soixante-deux étages dans le silence le plus complet.)

Le vendredi soir, Elaine et moi finîmes par nous retrouver chez elle. Elle prépara des pâtes et une salade que nous mangeâmes devant la télé. Au dernier bulletin d'informations, une speakerine tenta de lier les deux affaires en opposant le gros agent immobilier qui, ayant apparemment tout à attendre de la vie, avait décidé de se supprimer à un George Sadecki, qui n'ayant, lui, rien à attendre de l'existence, avait préféré supprimer un inconnu. Je fis hautement savoir que je ne voyais pas le rapport, Elaine me rétorquant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de parler des deux hommes dans le même paragraphe.

Puis on nous montra l'interview filmée en vidéo d'un certain Barry. Noir décharné avec cheveux blancs et lunettes à monture en corne, ce monsieur aurait été un grand ami du tueur supposé.

George, déclara-t-il, était un mec plutôt doux. Il aimait les bancs publics et les balades à pied. Il faisait pas chier les gens et se foutait pas mal qu'on l'emmerde.

— Tu parles d'une révélation ! s'écria Elaine.

George n'aimait pas non plus faire la manche, reprit Barry. Pour ça, c'est sûr qu'il aimait pas d'mander des trucs aux gens ! Et quand il avait besoin de fric pour se payer une bière, il ramassait les boîtes en alu et les rapportait aux magasins pour se faire rembourser la consigne. Et il remettait toujours ses poubelles en ordre pour pas déranger les gens bien.

— Un écolo, quoi ! renchérit Elaine.

Et c'était un type tranquille, ajouta encore Barry. George lui avait-il jamais dit qu'il possédait une arme ? Bah, c'est-à-dire que oui... peut-être bien qu'il le lui avait laissé entendre. Sauf que... vu que le George racontait toujours des tas de bobards... Parce que fallait quand même bien voir qu'il était allé se battre au Vietnam, le George, et qu'il y avait des fois où entre hier et aujourd'hui il se faisait assez la salade. Tenez, il disait un truc qu'on croyait que ça s'était passé la veille, je sais pas, moi... un truc qu'il aurait fait vingt ans avant, même que peut-être il l'avait pas fait du tout et... Comme quoi ? Ben, disons... un truc comme quoi il aurait fait cramer des paillotes au lance-

flammes ou alors comme quoi il aurait mitraillé des populations, non, parce que quand c'était des machins comme ça, on pouvait être sûr que, si c'était jamais arrivé, ça remontait au moins à vingt ans parce que les paillotes et les lance-flammes, y en a jamais eu des masses dans la 57^e, maintenant, bon, c'est vrai que flinguer des gens, bon mais enfin... c'est autre chose.

Sur quoi le reporter avait conclu en ces termes :

— Ici Amy Vassbinder en direct de Hell's Kitchen où il n'y a certes ni paillotes ni lance-flammes, mais où flinguer les gens, c'est autre chose.

Elaine appuya sur la touche arrêt du son.

— T'entends comment ils se remettent à parler d'Hell's Kitchen ? Où est passé Clinton ?

— Clinton, c'est quand on disserte sur la montée des valeurs immobilières, lui répondis-je. Ou quand il est question de rénovation et d'aménagement des espaces verts. Autrement, quand on cause crack et fusillades, c'est Hell's Kitchen. Tu veux que je te dise ? Glenn Holtzmann habitait dans un luxueux appartement du quartier de Clinton, mais il a trouvé la mort à deux rues de là, au cœur de Hell's Kitchen.

— C'est bien ce que je pensais.

— Je l'ai vu, moi, ce Barry... l'ami de George.

— Dans ton coin ?

— Et à des réunions d'A A.

— Il en fait partie ?

— Disons qu'il tourne autour. Mais sobre, il ne l'est évidemment pas. Tu ne l'as pas vu boire une bière devant la caméra ? Peut-être fait-il partie des alcoolos qui jouent les abstinents au milieu des poivrots. Ou alors il vient de temps en temps aux réunions pour profiter de la compagnie et du café.

— Il y en beaucoup comme ça ?

— Et comment ! Certains d'entre eux finissent même par ne plus boire ! Il y a des types qui ne sont absolument pas alcooliques et qui viennent là pour ne pas se les geler dehors. Ça pose parfois des problèmes, surtout maintenant qu'il y a tant de types sur le pavé. Il y a même des groupes d'A A qui ne servent plus ni café ni gâteaux parce que ça attire trop de gens qui n'ont rien à faire là.

C'est dur parce qu'on n'a envie d'exclure personne. Mais comme on veut aussi être sûr de pouvoir accueillir l'alcolo qui en a besoin...

— Barry est-il alcoolique ?

— Il y a des chances. Tu ne l'as pas entendu dire comment il passait son temps assis sur les bancs publics, une canette de bière à la main ? D'un autre côté, le vrai problème est de savoir si, oui ou non, l'alcool lui rend la vie impossible et ça, il n'y aurait que Barry pour le

dire. Il pourrait très bien dire qu'il s'en débrouille et ne pas se tromper. Je ne suis pas capable d'en juger.

— Bon, mais... et George là-dedans ?

Je haussai les épaules.

— Je ne pense pas l'avoir jamais vu à une réunion. Mais dire qu'il se débrouillait plutôt mal dans la vie me semble raisonnable. Sa tenue pouvait peut-être passer pour excentrique, mais quand on abat des types en pleine rue, ça donne quand même à penser qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Cela étant, est-ce que c'est la bière qui l'a baisé ? Je n'en sais foutre rien. Je le vois bien fourrager dans les poubelles pour pouvoir se pinter à la bière jusqu'au coma, mais je le vois tout aussi bien flinguer Glenn Holtzmann parce que, tout d'un coup, il l'aurait pris pour la petite sœur d'Oncle Ho. C'était un pauv'mec.

— Barry dit que c'était un doux.

— Et il l'était sans doute, enfin... jusqu'à la semaine dernière, jusqu'au moment où il s'est un peu mis en rogne.

Je passai la nuit chez Elaine et ne regagnai pas mon hôtel avant le lendemain après-midi. Je m'arrêtai à la réception pour prendre mon courrier et mes messages téléphonés, et montai à ma chambre. Un certain Mr Thomas m'avait appelé à deux reprises, la première fois la veille au soir, la deuxième aux environs de dix heures et demie du matin. Il m'avait laissé un numéro avec indicatif 718 : il habitait donc quelque part dans Brooklyn ou dans le Queens. Ni son numéro ni son nom ne me disaient rien.

Un autre message – l'appel avait été passé la veille au soir, vers onze heures – émanait de Jan Keane, le numéro qu'elle m'avait laissé me rappelant, lui, des tas de choses. Je restai longtemps debout à contempler les huit lettres de son nom et les sept chiffres de son numéro. Je n'avais pas composé ce dernier depuis des éternités, mais même si elle ne me l'avait pas laissé, je ne crois pas que j'aurais eu besoin de le chercher dans l'annuaire.

Je me demandai ce qu'elle voulait.

Et me répondis que ça pouvait être absolument n'importe quoi. Probablement en relation avec A. A. Qui sait si, présidente d'une réunion à SoHo(5) ou Tribeca, elle n'avait pas décidé de m'inviter en qualité d'orateur ? Ou alors elle était tombée sur un nouveau et, constatant qu'il avait une histoire semblable à la mienne, elle s'était dit que je pourrais peut-être l'aider ?

Ou alors, c'était personnel. Elle allait se marier et voulait m'annoncer la nouvelle.

Ou alors, elle venait de rompre avec un type et, ça aussi, elle tenait à m'en faire part.

En avoir le cœur net était simple. Je décrochai mon téléphone et composai son numéro. Son répondeur se mit en route à la quatrième sonnerie, le message enregistré m'invitant à dire quelque chose après le signal sonore. Je commençais à peine à m'exécuter lorsque la vraie voix de Jan me parvint aux oreilles. J'attendis qu'elle arrête sa machine, elle reprit la ligne et me demanda comment j'allais.

— Toujours vivant et abstinent, lui répondis-je.

— « Toujours vivant et abstinent » ? C'est encore comme ça que tu réponds aux gens ?

— Non. À toi seulement.

— Bon. Eh bien moi aussi, je suis toujours vivante et abstinent, mon bon ami. J'ai ajouté une année au compteur en mai dernier.

— Le 27, c'est bien ça ?

— Comment se fait-il que tu t'en souviennes ?

— Je n'oublie pas les choses, moi.

— Et toi ? C'est bien en automne, non ? Que veux-tu ? J'oublie les choses, moi. C'est ce mois-ci ou le prochain ?

— Le mois prochain. Le 14 novembre.

— Le jour de l'Armistice. Non, je me trompe. L'Armistice, c'est le 11.

Ni elle ni moi n'étions abstinents lorsque nous avions débarqué dans la vie l'un de l'autre. Nous nous étions rencontrés à la faveur d'une affaire sur laquelle je travaillais. Quelques années auparavant, une femme habitant la partie Boerum Hill de Brooklyn s'était fait assassiner à coups de pic à glace, le criminel étant manifestement du type meurtrier à répétition. J'avais déjà quitté la police lorsque, après avoir coïncé le bonhomme, les flics s'étaient aperçus qu'il ne pouvait pas avoir commis ce crime-là. Le père de la victime m'avait alors embauché pour aller fouiller dans tout ça et tenter de retrouver le vrai coupable.

À l'époque de l'assassinat, Jan Keane était mariée à un certain Corvin et habitait à côté de la femme de Boerum Hill. Elle avait ensuite divorcé et déménagé à Manhattan. Mon enquête ayant fini par me conduire à son loft de Lispenard Street, nous avons tout de suite commencé par déboucher une bouteille et nous saouler. Après quoi, nous avons couché ensemble.

Il m'était vite apparu que dans ces deux domaines nous étions de force égale, mais avant que nous puissions même seulement nous y exercer davantage, elle m'avait annoncé qu'elle ne pouvait plus me voir. Elle avait déjà tâté d'Alcooliques anonymes et décidé de remettre ça.

Or, de l'avis général, il n'était pas bon de traîner avec un gros

buveur pendant que soi-même on essayait de lâcher la bouteille. Je lui souhaitai de réussir et l'abandonnai au monde des sous-sols d'église et des slogans pleurnichards.

Mais, avant de comprendre ce qui m'arrivait, je me retrouvai moi aussi dans ce monde, et m'aperçus que ce n'était pas si facile. Je me tapai divers passages dans les services d'urgences des hôpitaux et autres cures de désintoxication. Je parvenais certes à rester abstinant pendant quelques jours, mais, à un moment donné, je finissais toujours par éprouver le besoin de fêter ça en buvant un bon coup.

Un soir que je ne voyais plus d'autre moyen de ne pas me saouler avant le matin, j'échouai devant sa porte. Elle m'offrit du café et me laissa dormir sur son canapé. Deux ou trois jours plus tard, je retournai chez elle et, cette fois-là, je ne fus pas contraint de m'allonger sur le canapé.

On recommande souvent de ne pas se lancer dans des aventures sentimentales lorsqu'on commence à être sobre, et le conseil me semble juste. Dieu sait comment, pourtant, nous réussîmes à ne pas retomber sans nous séparer pour autant. Si nous ne vécûmes jamais vraiment ensemble, il y eut quand même une époque où je passai plus de nuits chez elle que chez moi. Elle m'avait débarrassé un tiroir de sa commode et fait de la place dans sa penderie et, le temps passant, de plus en plus de gens se disaient qu'on pouvait me joindre chez elle quand on ne me trouvait pas à mon hôtel.

Il en alla ainsi pendant quelque temps. Parfois c'était bien, parfois ça l'était moins et, comme pour un moteur de voiture qui tousse et s'étouffe parce qu'il n'y a plus d'essence dans le réservoir, il vint un moment où nos relations commencèrent à péricliter, puis cessèrent. L'affaire se passa sans drame ni bagarres homériques. Jamais nous n'eûmes à faire face à des différents insurmontables. Nous manquions d'essence, un point c'est tout.

— Il faut que je te parle, reprit-elle.

— D'accord.

— Je voudrais que tu me rendes un service et je ne peux pas t'en parler au téléphone. Est-ce que tu pourrais passer ?

— Bien sûr. Mais pas ce soir : Elaine et moi avons déjà des projets.

— Elaine, dit-elle. Il me semble l'avoir rencontrée.

— Oui, tu l'as effectivement rencontrée.

Elaine et moi avons passé un samedi après-midi à faire les galeries de peinture de SoHo lorsque, dans l'une d'entre elles, nous étions tombés sur Jan.

— Ça remonte à environ six mois, lui précisai-je.

— Non, dit-elle, ça remonte à plus loin. C'est à la galerie de Paula Canning que je vous ai vus... pour l'expo de Rudi Scheel et ça, c'était en février dernier.

— Merde, mais c'est vrai ! Ça fait donc si longtemps ?

Le temps file drôlement vite, hein ?

— A qui le dis-tu ! s'écria-t-elle, ces derniers mots restant étrangement en suspens dans l'air.

— Bon, enchaînai-je enfin, ce soir, c'est exclu. Mais... j c'est urgent ?

— Urgent comme quoi ? j

— Non, parce que si c'est vraiment important, je pourrais faire un saut tout de suite. Maintenant, si tu peux attendre jusqu'à demain...

— Demain serait parfait.

— Tu vas toujours aux réunions du dimanche après-midi à Forsythe Street ? Je pourrais t'y retrouver...

— Forsythe Street ? répéta-t-elle. Mon Dieu, ça fait des éternités que je n'y mets plus les pieds ! Et puis non : ce n'est pas à une réunion que je veux te voir. Je préférerais que tu passes... si ça ne t'ennuie pas.

— Pas du tout. Tu me dis l'heure et...

— Non, toi. Je serai chez moi toute la journée.

— Deux heures ?

— C'est parfait.

Je raccrochai et, assis au bord de mon lit, me demandai quel service elle allait me demander et pourquoi elle n'avait pas voulu me le dire au téléphone. Je me répondis que je le saurais bien assez tôt et que si je ne m'étais pas précipité chez elle, c'était sans doute parce que cela ne me touchait guère : je n'avais rien de très important à faire avant de retrouver Elaine. Il y avait un match de boxe poids welter à l'émission *Wide World of Sports*(6), j'avais certes prévu de le regarder, mais c'était loin de constituer le match du siècle. Je ne me serais pas bouffé le gésier de l'avoir raté.

Je repris mon téléphone et composai le numéro avec indicatif 718. Quelqu'un ayant décroché, je demandai à parler à un certain Mr Thomas.

— Euh, me répondit-on, vous avez bien dit « monsieur Thomas » ? Ça n'est pas plutôt à Tom que vous voudriez parler ?

Je vérifiai mes messages.

— Non. Mon papier dit « monsieur Thomas », mais la précision de mes notes dépend beaucoup de celui qui les prend. Je m'appelle Matthew Scudder et quelqu'un m'a laissé deux fiches d'appel où on me demande de téléphoner à votre numéro pour parler à ce monsieur.

— Ah oui ! Je comprends ce qui s'est passé ! C'est moi qui vous ai appelé, mais ils ont fait une petite erreur en notant mon nom. Je n'ai pas dit Thomas, mais Tom S.

— Je vous connais d'une réunion ?

— En fait, non. Je ne crois pas que vous me connaissiez du tout.

Tenez, je ne suis même pas sûr de parler à la bonne personne. Vous permettez que je vous pose une question ? Avez-vous jamais pris la parole devant le groupe « Ici et maintenant » ?

— « Ici et maintenant » ?

— C'est un groupe de Brooklyn. Nous nous retrouvons le jeudi et le vendredi à l'église luthérienne de Gerritsen Avenue.

— Oui. Je m'en souviens maintenant. C'était un débat avec trois orateurs et il y avait un certain Quincey qui devait m'y conduire, mais comme il s'était perdu en route, nous avons bien failli ne jamais arriver. Ça doit remonter à au moins deux ans.

— Moi, je dirais plutôt trois. Je ne peux pas être beaucoup plus précis vu que je venais à peine d'arriver à mes trois mois d'abstinence, mais... d'ailleurs je l'ai annoncé à la réunion et j'ai été très applaudi !

Je faillis le féliciter.

— Mais je veux quand même être sûr de ne pas faire erreur sur la personne, reprit-il. Vous avez bien été flic avant de devenir privé, n'est-ce pas ?

— Vous avez bonne mémoire.

— Bah, aujourd'hui il me suffit de dix minutes pour oublier le *curriculum vitae* de n'importe qui, mais quand on n'en est encore qu'à ses premiers mois d'abstinence et qu'on entend ça, on est drôlement impressionné, vous savez ? Le soir où vous avez parlé, je suis resté suspendu à vos lèvres. Mais dites-moi, vous faites toujours le même boulot ? Vous êtes toujours détective privé ?

— Oui.

— Bon. C'est ce que j'espérais. Écoutez, Matt... pardon, ça ne vous gêne pas que je vous appelle Matt ?

— Non, lui répondis-je. Et moi, je vous appellerai Tom... vu que c'est le seul nom sous lequel je vous connais...

— Bordel, vous avez raison ! Je ne vous ai toujours pas dit mon nom de famille ! On peut pas dire que je sois très brillant, hein ? C'est peut-être le meilleur point de départ, mon nom. Le S, c'est l'initiale de Sadecki.

Il me fallut une minute pour enregistrer, mais j'y arrivai enfin.

— Ah, dis-je.

— George Sadecki est mon frère. Je ne voulais pas vous laisser mon nom parce que... bon, je préférais pas. Pas que j'aurais honte de mon frère, remarquez. Surtout n'allez pas vous imaginer ça. Non, à mes yeux, George a toujours été un héros. Et par certains côtés, il l'est encore.

— Il ne doit pas beaucoup se marrer.

— Ça ne date pas d'hier. Il n'a jamais vraiment refait surface depuis qu'il est rentré du Vietnam. Bon, c'est vrai qu'il avait des problèmes avant, on peut pas rendre la guerre responsable de tout,

mais on ne peut pas nier que ça l'a transformé... Au début, on a attendu qu'il se refasse une vie et reprenne un peu le contrôle des opérations, mais... Ça fait plus de vingt ans que ça dure, putain de Dieu, et il ne nous a pas fallu longtemps pour comprendre qu'il ne s'en sortirait pas.

« Au début, il a fait des petits boulots à droite et à gauche, mais il ne gardait jamais son travail très longtemps. Il était incapable de s'entendre avec quiconque. C'est pas qu'il cherchait la bagarre, mais s'entendre avec les gens, il ne pouvait pas.

« Après, il n'a même plus été possible de l'employer à quoi que ce soit. Il avait un comportement de plus en plus bizarre, il faisait des grimaces insensées et il ne se lavait plus. Je sais que votre groupe se réunit dans la 9^e Avenue. Vous habitez donc son quartier et peut-être le connaissez-vous...

— De vue seulement.

— Bon, bref, vous voyez de quoi il retourne. Il ne voulait plus prendre de douches, il ne se changeait plus et, bien sûr, côté barbe et cheveux... Lui acheter des habits, c'était jeter son argent par les fenêtres. Ses pantalons, même s'il en avait cinq ou six paires dans sa penderie, il les portait toujours jusqu'au moment où ils tombaient en ruine.

« On aurait dit qu'il avait adopté un certain style de vie et que rien ni personne ne pouvait plus l'en faire changer. Il avait un endroit où dormir, vous savez, ou peut-être que vous ne savez pas. On lui a collé l'étiquette sans-abri et c'est tout ce qu'on entend sur lui, mais il avait une pièce en sous-sol, dans la 56^e. C'est lui qui l'avait trouvée et il en payait régulièrement le loyer.

— En se faisant rembourser la consigne sur des canettes en alu ?

— Sa pension d'ancien combattant et son allocation de SSI(7) lui laissaient un peu d'argent en plus du loyer. Dès qu'il s'est installé, ma sœur et moi sommes allés voir le propriétaire pour lui dire que si jamais George venait à ne plus payer, nous réglerions à sa place. Ça ne s'est jamais produit. Souvent, on voit un clodo sur un banc public et on se dit : encore un type qui n'arrive pas à fonctionner. George, lui, payait son loyer tous les mois et, de ce point de vue, il fonctionnait.

— Comment s'en sort-il ?

— Pas trop mal, je crois. Je l'ai vu très brièvement hier après-midi. Ils l'ont bouclé à la prison de Rikers Island, mais je me suis farci tout le voyage pour rien : ils l'avaient déjà transféré à l'hôpital psychiatrique de Bellevue pour évaluation. Ils l'ont collé au dix-neuvième étage, au pavillon des détenus. Je l'y ai laissé et ça ne me plaît pas beaucoup, mais je ne peux pas nier que ça m'ait fait drôlement plaisir de me barrer.

— Comment vous a-t-il paru ?

— Ah... Je ne sais pas. Je suis sûr que la majorité des gens diraient qu'il était plutôt en bon état vu qu'ils l'avaient un peu décrassé, mais moi, tout ce que j'ai remarqué, c'est ses yeux. George a toujours tendance à regarder dans le vide et ça désarçonne pas mal, mais là... il avait un regard hanté qui fendait le cœur.

— J'espère qu'il a un avocat.

— Oui. J'allais lui en chercher un, mais ils lui avaient déjà trouvé quelqu'un et le type a pas l'air mal. Il envisage déjà plusieurs hypothèses de travail. Il hésite entre plaider l'innocence, pour raison de folie ou de déficience mentale, ou la culpabilité avec réduction des charges et internement de longue durée en milieu thérapeutique. De fait, ça revient grosso modo au même. Mais dans le deuxième cas, ce serait l'asile et pas la prison, et il pourrait peut-être se faire aider.

— Et lui ? Qu'est-ce qu'il en dit ?

— Ça ne lui déplaît pas. Il dit que, vu la situation, il vaudrait peut-être même mieux.

— Il reconnaît donc avoir tué Holtzmann.

— Non. Il dit seulement que, vu les circonstances, il y a beaucoup de chances pour qu'il l'ait tué. Il ne se rappelle pas l'avoir fait, mais il comprend les preuves qu'on lui oppose et, comme il n'est pas bête, il sait très bien que ça sent le roussi. D'après lui, comme il ne peut pas plus jurer dans un sens que dans l'autre, l'accusation a sans doute raison.

— Il était dans le cirage ?

— Non, mais sa mémoire n'a jamais été des plus fiables. Il se souvient parfois très bien de certains événements, mais les replace dans un temps erroné, ou alors il se souvient à côté de la plaque et, incident ou conversation, il rapporte tout de travers.

— Je vois.

— Vous avez été très patient avec moi, Matt, et je vous en remercie. Je sais qu'il me faut toujours un temps pas possible pour arriver à dire ce que j'ai à dire.

— Ça ne me gêne pas, Tom.

— Bon, reprit-il, mais dans tout ça, tout le monde est un peu trop content. Les flics bouclent leur affaire et n'ont plus les journalistes sur le dos. Du côté du *district attorney*, qu'on aille au procès ou à l'arrangement à l'amiable avec réduction des charges à la clé, on n'a guère de soucis en perspective. Que son avocat décide ceci ou cela, George est prêt à le suivre et, bien sûr, monsieur son avocat serait ravi de se débarrasser du dossier sans faire de vagues et en ayant conscience de ménager au mieux les intérêts de chacun. Ma sœur dit même qu'une fois que George sera à l'asile, elle n'aura plus à s'angoisser des nuits entières en se demandant s'il a assez à bouffer ou s'il ne va pas mourir de froid ou se faire sérieusement tabasser par

quelqu'un. Et ma femme dit pareil : pour elle, ça fait des années qu'on aurait dû l'enfermer, pour son bien et pour celui de la société. Encore heureux qu'il n'ait pas tué un enfant innocent ! dit-elle même parfois. À ses yeux, s'il y a quelque chose de vraiment tragique là-dedans, c'est qu'on ne l'ait pas bouclé assez tôt pour empêcher la mort de Glenn Holtzmann.

« Bref, tout le monde dit à tout le monde que tout s'arrange pour le mieux et je suis le seul à me faire l'effet de la mouche qui est tombée dans le potage. J'emmerde tout le monde. Vous croyez que mon frère est fou ? Non, le fou, c'est moi.

— Et pourquoi ça, Tom ?

— Parce que je suis persuadé qu'il n'a pas tué Glenn Holtzmann, me répondit-il. Ça peut paraître ridicule, mais rien à faire : je ne crois tout simplement pas qu'il ait assassiné cet homme.

— J'apprécie vraiment beaucoup, dit-il.

Tout en parlant, il mit du sucre dans son café, remua avec sa cuillère, ajouta du lait et remua encore une fois.

— Vous savez, reprit-il enfin, j'ai bien failli laisser filer. J'ai été vraiment à deux doigts de ne pas vous appeler. Je consulte la liste des détectives privés dans les pages jaunes de l'annuaire et comme je ne connaissais que votre prénom... Des Matt, il n'y en avait pas et je me suis dit que peut-être il valait mieux laisser tomber. Vivre et laisser vivre, pas vrai ?

— C'est ce qu'on dit.

— Et puis je me suis dit, Tommy, essaie un coup pour voir ce que ça donne. Tu te casses pas la nénette, tu cherches pas un autre détective pour trouver celui que tu cherches, mais tu fais au moins une chose : tu décroches ton téléphone et tu vois où ça te mène. Pas la peine de te foutre entièrement à l'eau, mais tu te mouilles les pieds et qui sait ? Peut-être que tu tomberas sur une vague et que la marée te poussera plus loin.

Pour l'heure, la marée l'avait fait échouer au Flame, où nous nous étions installés dans le coin fumeurs. Il y a bien des années, c'était dans les bars que je rencontrais mes clients potentiels. Maintenant, je leur donne rendez-vous dans des cafétérias. Ma marée à moi, je l'ai trouvée et regardez jusqu'où elle m'a poussé.

— Alors, j'ai appelé l'intergroupe, reprit-il, et je leur ai demandé un contact à « Programme simple pour des gens très compliqués » parce que je savais que c'était votre groupe. À moins que vous en ayez changé depuis lors ou que vous ayez quitté le quartier, voire New York... ou que vous vous soyez remis à boire, qui sait ? Non ?

— Effectivement.

— Toujours est-il qu'ils m'ont donné un numéro où appeler et que je suis tombé sur un type à qui j'ai raconté des salades. Je lui ai dit que je vous avais rencontré à une réunion et que vous m'aviez donné votre numéro, mais que je l'avais perdu et que, malheureusement, vous ne m'aviez jamais dit votre nom de famille. Il ne le connaissait pas lui non plus, mais comme il a tout de suite compris de qui je lui parlais, j'en ai déduit que vous étiez toujours abstinent et que vous habitiez encore dans le coin. Il m'a donné un autre numéro, celui d'un certain Rich et, tenez, je ne connaissais pas son nom de famille non plus, mais lui, il connaissait le vôtre, et il avait votre numéro dans son carnet. Pour finir, je vous ai appelé hier soir, et encore une fois ce matin et vous, vous m'avez rappelé ce matin, et voilà : je suis devant vous.

Sur quoi, il reprit son souffle et ajouta :

— Et maintenant dites-moi seulement que je suis fou et je rentre tout de suite chez moi.

— Êtes-vous fou, Tom ?

— Je ne sais pas. C'est à vous de me le dire.

Il m'avait l'air plutôt sain d'esprit. Haut d'un mètre soixante-quinze environ, il avait la taille et, en un peu plus fort, le gabarit des poids welter dont j'étais alors en train de rater le combat à la télé. Rond, son visage donnait une impression de jeunesse que renforçaient les rides de son front et les fossettes qui se dessinaient à la commissure de ses lèvres. Ses cheveux étaient châtain clair, coupés court, et se raréfiaient sur le dessus de son crâne. Il portait des lunettes à monture en acier – à double foyer sans doute, vu la façon dont il les avait ôtées pour étudier la carte avant de commander sa tasse de café.

Chemise de sport bleu ciel rentrée dans un pantalon en coton, chaussures du type *penny loafer*(8) à semelles de crêpe. Sur la chaise à côté de lui, il avait posé sa veste, laquelle était gris-bleu à bords bleu marine, le logo de chez L. L. Bean(9) en ornant la pochette. Il portait une alliance en or au doigt qui convenait et une Timex digitale avec bracelet en acier inoxydable. Un paquet de Camel dépassait de sa poche de chemise, une cigarette dudit paquet brûlant déjà dans le cendrier. Arbitre des élégances, sûrement pas, mais il avait l'air d'un type bien, version Brooklyn et gros bosseur entièrement dévoué à sa famille. Et il ne paraissait vraiment pas fou.

— Et si vous me disiez pourquoi vous pensez que George est innocent ? lui demandai-je.

— Je ne sais même pas si je pourrais vous trouver une seule raison.

Il reprit sa cigarette, en fit tomber la cendre et la reposa dans le cendrier.

— Il a cinq ans de plus que moi, enchaîna-t-il. Je vous l'avais dit ? C'est l'aîné. Après, il y a eu ma sœur et je suis arrivé le dernier. Quand j'étais petit, je rêvais d'être comme lui, bien sûr. J'avais quatorze ans quand il est parti faire son service et je savais déjà qu'il n'était pas comme les autres... la façon qu'il avait de regarder droit devant lui et de ne pas toujours répondre aux questions qu'on lui posait... Je le savais, mais c'était quand même mon modèle.

Il plissa le front et ajouta :

— Qu'est-ce que je suis en train d'essayer de vous fourguer ? Que le connaissant comme je le connais, je ne peux pas croire qu'il ait tué quelqu'un ? Tuer, tout le monde en est capable. J'ai moi-même été à deux doigts de le faire un jour.

— Ah oui ?

— C'était disons... deux ans avant que j'arrête de boire ? Je suis dans un bar, jusque-là rien d'anormal, d'accord ? Et donc, il y a une bagarre, un mec me bouscule, je le bouscule à mon tour, il me pousse,

je le pousse moi aussi, il me balance un crochet, je lui en balance un autre et le voilà au tapis. Pas que je l'aie sonné comme il faut, non. En fait, il s'est plutôt emmêlé les pinceaux. Mais boum, il s'est cogné la tête dans un truc, le bord du comptoir, le pied d'un tabouret, va savoir, et il sombre dans le coma et au bout de trois jours on se demande s'il va en sortir et moi, si jamais il crève, je me retrouve avec un meurtre sur le paletot, c'est bien ça ? Parce que... qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur raconter, aux jurés ? Que je n'avais vraiment pas envie que ça arrive ? C'est justement ça, la définition du meurtre sans préméditation, non ?

Il secoua la tête en se rappelant la scène.

— Pour abrégé, disons qu'il s'en tire enfin au bout de trois jours et qu'il refuse de porter plainte. Il ne veut même pas en entendre parler. Je n'ai pas le temps de m'en remettre que je retombe sur lui dans un autre bar. Je lui paie un coup à boire, il m'en paie un autre et ça y est, on est les meilleurs copains du monde.

Il reprit sa cigarette, la regarda, et l'écrasa.

— Il a fini par se faire tuer environ un an plus tard, conclut-il.

— Dans une autre bagarre de café ?

— Non, au cours d'un hold-up dans Ralph Avenue. Il était gérant adjoint d'un établissement où on peut tirer du liquide contre un chèque et il y a eu trois types qui se sont fait tirer dessus : lui, un type de la sécurité et un client. Il est le seul qui y ait laissé la peau. Bon, d'accord, la poisse, ça existe et peut-être que c'était son tour, mais si ç'avait été son tour un an plus tôt, à l'heure qu'il est, je serais quelqu'un qui a fait de la prison, quelqu'un dont on dirait qu'il a un passé violent parce qu'un jour un type m'a bousculé et que je lui ai rendu la politesse.

— Vous avez eu de la chance.

— De la chance, j'en ai toujours eu, dit-il. Pas comme mon putain de frère, nom de Dieu ! Toujours à éviter les affrontements... Cela dit, se retrouver dans une bagarre, ça pouvait lui arriver aussi... du moment que les circonstances s'y prêtaient. Non, avec la vie qu'il menait, la violence, c'était à tous les coins de rues qu'elle l'attendait.

Il se redressa sur sa chaise et ajouta :

— Mais ce qui s'est passé la semaine dernière n'a aucun sens. Et ça ne cadre pas avec lui.

— Comment ça ?

— Écoutez, voici comment les flics se représentent l'affaire. Holtzmann est en train de passer un coup de fil dans la cabine au coin de la rue. George s'approche de lui et lui demande l'aumône. Holtzmann l'ignore, lui dit non, peut-être même qu'il lui dit d'aller se faire foutre. George sort une péttoire et se met à tirer.

— Rien à dire au scénario.

— Sauf que vous l'avez vu tramer dans le quartier, le George, non ? Est-ce que vous l'avez jamais vu demander la pièce à quiconque ?

— Pas que je me souviene.

— Non, croyez-moi : vous ne vous en souvenez pas parce que George ne faisait pas la manche. Il ne demandait jamais rien à personne. Quand il était fauché et qu'il voulait se faire un peu d'argent, et quand les consignes de canettes de bière ne lui suffisaient pas, il... je ne sais pas, moi... il lavait des pare-brise de voitures aux feux rouges. Mais, même dans ces cas-là, il n'exigeait pas de se faire payer. Quant à emmerder un mec qui téléphone dans une cabine publique !... Surtout si le mec est en costard ! Non, George, les gens comme ça, il les laissait tranquilles.

— Et s'il avait demandé l'heure et n'avait pas aimé la réponse qu'on lui faisait ?

— Non, je vous dis : George ne lui aurait même pas parlé, à ce type.

— Et s'il avait eu un flash-back ? S'il s'était brusquement revu en pleine embuscade ?

— Et déclenchée par quoi, hein ? Par un type qui passe un coup de biniou dans une cabine publique ?

— Je vois, lui dis-je, mais il faut bien avancer des idées, n'est-ce pas ? Cela étant, quand on examine les preuves...

— Les preuves ? Eh bien, parlons-en ! reprit-il. Pour moi, c'est justement là que tout le dossier s'effondre.

— Vraiment ? Je pensais plutôt le contraire.

— Au premier abord, oui, ça semble assez solide, je vous l'accorde. Des témoins qui affirment l'avoir vu sur les lieux du crime, il y en a, mais qu'est-ce que ça a de si étonnant ? Il vit à deux pas de là, comment voulez-vous qu'il ne passe pas devant cette cabine téléphonique des dizaines de fois par jour ? À ce qu'on dit, l'accusation aurait aussi un autre témoin pour affirmer que George parlait armes et fusillade, mais là encore... qui c'est, ce témoin ? Un clodo ? Comme si les flics ne faisaient pas dire n'importe quoi aux sans-abri !

— Et les preuves matérielles ? Qu'est-ce que vous en faites ?

— Quoi ? Les douilles ?

— Il y en avait quatre, lui fis-je remarquer, et elles collent parfaitement avec les balles de neuf millimètres qu'on a retrouvées dans le corps de la victime. Les douilles auraient dû s'éjecter automatiquement au fur et à mesure que les coups partaient, mais elles ne se trouvaient pas sur les lieux du crime quand la police est arrivée. Non, c'est dans la poche de sa veste de combat que les flics les ont découvertes quand ils ont ramassé votre frère.

— C'est vrai que la présomption est forte, reconnu-il.

— Certains diraient même qu'elle est accablante.

— Peut-être, mais pour moi ça ne fait que renforcer mon hypothèse : mon frère était sans doute dans les parages lorsque la fusillade s'est déclenchée. Qui sait s'il ne se trouvait pas à quelques mètres de là, avachi dans un coin de porte ? Dans ce cas-là, ni Holtzmann ni le tueur ne l'auraient vu. Holtzmann est au téléphone, le tueur se pointe, disons qu'il est à pied, mais qui sait ? et s'il sautait d'une voiture en marche, hein ?... Toujours est-il que boum boum boum, Holtzmann est mort et notre tueur se barre... en courant ou en remontant dans sa bagnole, peu importe. Et c'est à ce moment-là que George se montre. Il a tout vu ou alors il dormait et ce sont les coups de feu qui l'ont réveillé, va savoir, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il voit un type par terre et qu'à côté de lui, il y a quatre bouts de métal qui brillent dans la lumière du réverbère.

Il se tut un instant et baissa les yeux.

— Peut-être que je me laisse emporter, reprit-il enfin. Peut-être que je devrais arrêter avant que vous ne me preniez pour plus fou que mon frère.

— Continuez.

— Vrai ? Bon. Et donc, il s'approche pour examiner la victime, c'est tout à fait plausible. Il voit les douilles et, comme il a été soldat, il sait tout de suite de quoi il s'agit. Vous rappelez-vous ce qu'il a dit à la police ? Il a dit : « Il faudrait voir à policer le quartier. Et à ramasser les morceaux de cuivre qui traînent. »

— Et cela ne laisserait pas entendre qu'il se sentait responsable de leur présence ? Que si ces morceaux de cuivre se trouvaient là, c'était parce qu'ils étaient tombés de son arme ?

— Moi, ça me dirait plutôt qu'il s'embrouillait les pédales. Il avait un cadavre devant lui et des douilles éparpillées par terre à côté de lui, et pour comprendre ce qui se passait, il ne disposait que d'une seule référence : la guerre du Vietnam. Il s'est tout de suite rappelé ce qu'on lui avait enseigné là-bas – on ramasse toujours ses douilles quand on est en patrouille –, et c'est ça qui lui a indiqué la conduite à tenir.

— Ne serait-il pas plus simple de se dire qu'il cherchait à cacher les preuves de sa culpabilité ?

— Mais... vous voulez me dire ce qu'il a effectivement caché ? Il a pas rangé ces foutues saloperies dans la poche de sa veste ! Il s'est baladé avec une journée entière avant que les flics ne le coinent ! S'il avait voulu s'en débarrasser, ce ne sont pas les occasions qui lui auraient manqué ! Les flics disent qu'il se serait dirigé vers le fleuve pour y balancer son arme et qu'arrivé à la jetée il aurait effectivement expédié son pistolet dans la flotte. Et il aurait balancé son flingue et gardé les douilles ? Alors qu'il aurait pu les jeter n'importe où, dans

une poubelle, dans une benne à ordures, dans une bouche d'égout... Mais non, au lieu de ça, il les garde sur lui pendant une journée entière ? Vous trouvez que ça a un sens ?

— Et s'il avait oublié qu'il les avait sur lui ?

— Quoi ? Oublier quatre douilles ? Quatre douilles qui n'arrêtent pas de faire du raffut dans sa poche ? Non, Matt, ça n'a pas de sens. Ça n'en a aucun.

— Je n'ai entendu personne dire que votre frère se conduisait d'une manière rationnelle.

— D'accord, Matt, mais même. Tenez, parlons de l'arme du crime. C'est bien un pistolet neuf millimètres, n'est-ce pas ? Et donc, les balles extraites du cadavre sont des projectiles de neuf millimètres... exactement comme les douilles qu'on retrouve dans la poche de veste de George.

— Oui. Et alors ?

— Et alors, George, c'était un quarante-cinq qu'il avait.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu.

— Quand ça ?

— Il y a environ un an. Peut-être un peu moins. J'étais venu le voir pour lui passer des trucs que j'avais gardés pour lui et j'ai dû longtemps tourner et virer en voiture avant de le trouver. Il s'était installé dans un de ses coins habituels, près de l'entrée de l'hôpital Roosevelt.

Il avala une gorgée de café et ajouta :

— On est revenu chez lui à pied pour qu'il puisse ranger ce que je lui avais apporté, essentiellement des vêtements et deux ou trois paquets de gâteaux. Il a toujours aimé les petits gâteaux fourrés au beurre de cacahuètes. Quand j'étais enfant, c'étaient déjà ses préférés. Je lui en apportais toujours quand j'avais à le voir.

Il ferma les yeux un instant, les rouvrit et reprit :

— On est donc arrivés chez lui et il m'a dit qu'il avait quelque chose à me montrer. Sa piaule était un vrai bordel, il y avait des saloperies partout, mais il savait très bien où chercher. Il a écarté des piles de cochonneries et m'a sorti un pistolet. Il l'avait enveloppé dans un gant de toilette sale, mais il l'a déballé et me l'a montré.

— Comment savez-vous que c'était un quarante-cinq ?

Il hésita.

— Les armes, je n'y connais pas grand-chose, c'est exact, me concéda-t-il. J'ai un revolver au magasin, un trente-huit. Il traîne sur une étagère sous la caisse enregistreuse et c'est bien le diable si j'y touche une fois par mois. Mon magasin est dans Kings Highway, à l'ouest d'Océan Avenue, et comme on y vend des appareils ménagers – on a de tout, du mixer Waring à la machine à laver avec sècheuse

incorporée –, il n'y a jamais beaucoup d'argent liquide dans la caisse. Les gens ne paient plus que par chèque ou par carte de crédit, mais ils s'attaquent à tout, de nos jours, trois bouffées de crack et ça y est, on ne pense plus droit, il n'y a pas un seul billet de banque dans la caisse ? Aucune importance ! On crame le caissier rien que pour se prouver qu'on a fait quelque chose. Bref, le flingue, je l'ai, mais je prie Dieu de n'être jamais obligé de m'en servir.

« C'est un revolver, reprit-il, je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit. Et l'arme que George m'a montrée, c'en était pas un : elle avait pas de barillet. C'était un machin rectangulaire en forme de L.

Il en dessina la forme sur le plateau de la table. Je lui dis que ça ressemblait effectivement à un pistolet, mais... comment savait-il qu'il s'agissait d'un quarante-cinq ?

— C'est George qui me l'a dit. Il m'a dit que ça s'appelait un calibre quarante-cinq. Et... c'est quoi déjà, l'autre expression qu'il a employée ?... Ah oui : une arme de poing. Une arme de poing qui fait partie de l'armement classique du soldat US.

— Où se l'était-il procurée ?

— Je ne sais pas. Quand je le lui ai demandé, il m'a répondu qu'il en avait une au Vietnam, mais je ne crois pas qu'il l'ait rapportée de la guerre. Il en avait peut-être une comme ça là-bas, mais celle-là, ou bien il l'avait trouvée dans la rue ou bien il l'avait achetée ici. Je ne sais pas si elle était chargée ou s'il avait seulement des balles à y mettre. Les flics ont des témoins pour affirmer qu'il avait un pistolet et qu'il le sortait de sa poche pour le montrer à tout le monde. Ce n'est pas impossible. Avec la vie qu'il menait, je le vois bien trimbaler un flingue pour se protéger, et même s'en servir en cas d'attaque. Mais pourquoi aurait-il cherché à se défendre d'un type qui passait un coup de fil ? Et puis... tirer des balles de neuf millimètres avec un calibre quarante-cinq !

— Où est passé le pistolet ?

— Celui que j'ai vu ? Aucune idée. Il ne l'avait pas sur lui quand les flics l'ont ramassé. Et ils ne l'ont pas davantage trouvé lorsqu'ils ont fouillé sa piaule. D'après eux, George leur aurait avoué l'avoir jeté dans l'Hudson, mais les plongeurs qu'on a envoyés au fond du fleuve sont remontés bredouille... et si ça se trouve ils se sont gourés de jetée ! Non, vous voulez savoir ce que j'en pense ?

— Oui. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— J'en pense que cette arme-là, George l'a jetée dans l'Hudson il y a plusieurs mois de ça. Pour une raison ou pour une autre, il décide que se balader avec un pistolet est dangereux, il s'en débarrasse et après, quand les flics le ramassent et lui demandent où est passé son flingue, il leur répond qu'il l'a balancé. Il ne peut pas leur dire quand parce qu'il n'a jamais eu bonne mémoire ou alors... Ou alors, il y a un autre

sécario : après le meurtre, il commence à s'inquiéter et comme il a ramassé les douilles, il se dit qu'il vaudrait mieux virer le pistolet. Et donc il rentre chez lui, il le retrouve et le bazarde. Ou alors... ou alors, ça pourrait s'être passé encore autrement. II...

Il continua d'égrener des hypothèses qui, tout en collant avec les preuves matérielles, innocentait entièrement son frère. Au bout d'un moment, il fut à court de théories et, levant les yeux sur moi, me demanda ce que j'en pensais.

— Ce que j'en pense ? répétais-je. Je pense que les flics ont arrêté le coupable. J'en pense que votre frère vous a montré un pistolet neuf millimètres et vous a raconté qu'il s'agissait d'un calibre quarante-cinq parce que ces deux armes se ressemblent beaucoup et que c'était le genre de semi-automatiques qu'il connaissait le mieux. Je pense qu'il a trouvé son arme dans une poubelle en cherchant des canettes de bière et des bouteilles à déconsigner. Je pense qu'il y avait des balles dans le chargeur quand il a trouvé son flingue et que l'ancien propriétaire s'en était servi pour commettre un crime et qu'après il s'en est débarrassé, ce qui est d'ailleurs la façon dont, en général, les armes à feu atterrissent dans les poubelles et les bennes à ordures, voire au fond de l'Hudson.

— Putain ! s'écria-t-il.

— Je pense aussi que votre frère somnolait dans un coin de porte lorsque Glenn Holtzmann est allé passer son coup de fil. Je pense que quelque chose l'a effectivement sorti de ses rêves ou de sa somnolence. Quelque chose qu'il aura vu ou entendu, dans la rue ou dans ses rêves, quelque chose qui l'aura convaincu que Glenn Holtzmann le menaçait. Je pense qu'il a réagi d'instinct, qu'il a sorti son pistolet et a tiré à trois reprises avant de comprendre ce qu'il faisait et où il était. Je pense qu'il a logé son quatrième projectile dans le cou de Holtzmann parce que c'est comme ça qu'on exécutait les gens au Sud-Vietnam.

« Je pense qu'il a ramassé les douilles parce que c'était ce qu'on lui avait appris à faire, et aussi parce qu'elles pouvaient l'incriminer. Je pense que c'est pour cette raison qu'il a jeté son arme et je pense encore qu'il aurait balancé ses douilles avec s'il n'avait pas oublié qu'il les avait ou était censé s'en débarrasser. Je pense enfin que s'il ne se rappelle pas avoir tué Holtzmann, c'est parce qu'il n'avait que très vaguement conscience de ce qu'il faisait à ce moment-là. Rêve ou flash-back, je ne sais pas.

Renversé sur sa chaise comme il l'était, Tom Sadecki me donna l'impression d'avoir reçu un solide crochet du droit dans le plexus.

— Bigre, dit-il. Je croyais... Bah, ce que je pensais n'a guère d'importance...

— Non, Tom, allez-y.

— Ben, c'est-à-dire que... Je pensais devoir claquer deux ou trois

mille dollars pour un avocat, mais maintenant qu'ils lui en ont collé un et que, George étant un indigent, les honoraires de ce monsieur sont réglés sur les fonds publics... Sans compter que cet avocat n'est pas plus mauvais qu'un autre, qu'il a déjà vu George et que ça passe bien entre eux...

Il haussa les épaules et ajouta :

— Bref, l'argent que je croyais devoir dépenser, je l'ai toujours et je me suis dit, enfin... vous voyez, je me suis dit que je pourrais peut-être engager quelqu'un pour aller fouiller dans tout ça et, qui sait ? découvrir que George est innocent ? Et comme le mot de « détective » m'a tout de suite fait penser à vous... Mais bon, si vous êtes sûr et certain que mon frère est coupable...

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Ah non ? C'est pourtant l'impression que ça m'a fait.

Je secouai la tête.

— Je vous ai seulement dit qu'à mon avis il était coupable. Ou qu'il avait tué, les mots du genre « coupable » me semblant bien mal choisis lorsque la personne en question s'est peut-être imaginée qu'elle tuait un tireur embusqué quelque part au nord de Saïgon. Mais ce n'est jamais que ce que j'en pense, moi, mon opinion se fondant sur les preuves qu'on a pour l'instant. Je ne vois pas ce que je pourrais penser d'autre au vu des informations dont je dispose. Il est possible qu'il y en ait d'autres que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre, et que je revoie ma position si jamais on me les soumet. Et donc, oui, je pense qu'il a tué Glenn Holtzmann, mais je sais aussi que je peux me tromper.

— Admettons qu'il n'ait pas tué Holtzmann. Y aurait-il un moyen de le prouver ?

— Ce serait à vous de trouver ce moyen, lui répondis-je. Discrediter les arguments de l'accusation ne me paraît pas suffisant pour disculper votre frère. Même si vous arriviez à invalider certains témoignages à charge, les douilles resteraient très convaincantes. Vous savez, en dehors du pistolet qui fume encore, il n'y a pas beaucoup mieux que ça. Étant donné qu'ils ont assez de preuves pour démontrer sa culpabilité, votre seule défense possible serait d'apporter la preuve de son innocence, ce qui signifie probablement établir que c'est quelqu'un d'autre qui a commis le crime. Parce que, Holtzmann ne s'étant évidemment pas suicidé, si ce n'est pas George qui l'a tué, c'est forcément quelqu'un d'autre.

— Et donc, il faudrait trouver l'assassin véritable.

— Non, pas tout à fait. Il ne serait même pas nécessaire de l'identifier ou de bâtir un gros dossier contre lui.

— Vraiment ?

— Non. Imaginons qu'une soucoupe volante tombe du ciel et qu'un

Martien en descende, tire quatre balles dans la peau de Holtzmann et remonte dans son engin pour regagner les espaces intersidéraux. Arrivez seulement à démontrer que c'est bien ce qui s'est passé et personne ne vous demandera d'apporter la soucoupe volante au tribunal ou de faire citer votre Martien à comparaître.

— Je comprends, dit-il.

Il sortit une cigarette, l'alluma avec un Zippo et me demanda dans un nuage de fumée :

— Bon, alors, qu'est-ce que vous en dites ? Vous avez envie de me le trouver, ce Martien ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ?

— Je ne suis peut-être pas le bon cheval, lui répondis-je. C'est que, voyez-vous, Glenn Holtzmann, je le connaissais.

— Vous le connaissiez ?

— Pas très bien, mais un peu mieux que votre frère. Je suis monté chez lui un jour, j'ai fait la connaissance de sa femme, je lui ai parlé plusieurs fois dans la rue et j'ai même pris un café avec lui à deux pas d'ici.

Je fronçai les sourcils et précisai ma pensée :

— Je ne dirais pas que nous étions amis. De fait même, je le trouvais plutôt antipathique. Cela étant, je ne crois pas que je me sentirais très à l'aise de chercher à disculper son assassin.

— Moi non plus.

— Comment ça ?

— Je ne veux absolument pas disculper mon frère si c'est lui qui l'a tué, me répondit-il. Si George a effectivement appuyé sur la détente, il représente un danger et pour lui-même et pour les autres et il vaudrait mieux qu'on l'enferme quelque part. Je ne tiens pas à ce qu'on le libère s'il est coupable et donc, je ne vois pas où est le problème pour vous. Vous ne feriez qu'aider un innocent. Et comme vous venez de le dire vous-même, si ce n'est pas lui qui a tué Holtzmann, c'est forcément quelqu'un d'autre. Et dans ce cas-là, si George devait payer le prix, ce serait le vrai tueur qui l'emporterait en paradis.

— Je vois.

— À mes yeux, reprit-il, le fait que vous connaissiez la victime vous rend idéal pour ce boulot. Vous connaissiez Holtzmann, vous connaissez George, vous connaissez le quartier. Ça vous donne quelques longueurs d'avance, voilà comment je vois les choses. S'il y a vraiment quelqu'un qui peut tenter le coup, moi, je dirais que c'est vous.

— Je ne sais pas si ça a tellement d'importance, lui rétorquai-je. Pour moi, il y a peu de chances pour que votre frère n'ait pas fait ce dont on l'accuse, et il y en a encore moins pour qu'on arrive à l'établir.

J'ai bien peur que vous ne jetiez votre argent par les fenêtres.

— C'est mon argent, Matt.

— C'est juste, et vous avez le droit de le jeter par les fenêtres si ça vous amuse. Cela dit, c'est aussi mon temps à moi, et je n'aime pas beaucoup le gaspiller, quand bien même on me paierait pour le faire.

— S'il n'y avait même qu'une chance sur mille pour qu'il soit innocent...

— Ça, c'est autre chose. Si vous croyez tellement à son innocence, c'est, en partie au moins, parce que croire le contraire ne serait pas supportable. Mais soit : disons qu'il est innocent et que, si vous ne vous remuez pas, on l'enferme à vie pour un crime qu'il n'a pas commis.

— C'est justement cette idée-là qui me rend fou.

— D'accord. Mais est-ce vraiment le pire qui puisse lui arriver ? Vous m'avez bien dit qu'on ne le bouclerait pas dans un pénitencier ordinaire et qu'il finirait par atterrir dans une espèce d'hôpital psychiatrique où, ses besoins étant satisfaits, on pourrait peut-être l'aider à s'en sortir, non ? Serait-ce vraiment si terrible ? Même s'il était innocent ? Même si c'était à tort qu'on le collait dans un endroit pareil ? Il faut bien voir qu'il y sera nourri, qu'on l'obligera à se laver et à prendre soin de sa personne, qu'on le suivra...

— Qu'on le foutra à la Thorazine, oui ! s'écria-t-il. Mais bordel ! C'est un zombie qu'on en fera !

— Peut-être.

Il ôta ses lunettes et se pinça l'arête du nez.

— Mon frère, vous ne le connaissez pas, reprit-il. Vous l'avez peut-être vu, mais vous ne le connaissez pas. Ce n'est pas un clodo, une piaule, il en a une, même si c'est vrai que pour ce qu'il y couche, on pourrait très bien le traiter de sans-abri. Mon frère, c'est quelqu'un qu'on ne peut pas enfermer. Il a un lit où il couche à peine, mais c'est parce qu'à la différence des autres il est incapable de dormir : se coucher le soir et se lever le matin, ce n'est pas comme ça qu'il marche. Il dort comme une bête, une demi-heure par-ci une, heure par-là et à tout moment du jour ou de la nuit. Mon frère, c'est quelqu'un qui peut s'allonger sur un banc ou se tasser dans un coin de porte et piquer tout de suite un petit roupillon.

« Il aime le grand air. Même en plein hiver, il n'arrête pas de sortir de chez lui. Il faut vraiment qu'il fasse un froid de canard pour qu'il reste dans sa piaule. Quand il gèle, il se couvre tellement qu'il arrive un moment où il a tout ce qu'il possède sous sa veste de soldat et il marche. Des kilomètres et des kilomètres qu'il peut faire pour ne pas avoir froid, pendant des heures entières.

« Sa veste, il la portait tous les jours. Je ne l'ai jamais vu sans. Bon, d'accord : c'est vrai qu'ils la lui ont enlevée pour la brûler. Oui : ils lui

ont pris tout ce qu'il portait et ils ont tout jeté à l'incinérateur. Comme s'ils avaient le choix ! Quand je l'ai vu, il était tout beau tout propre. Ils l'avaient récuré du haut en bas. Ils ne lui avaient pas coupé les cheveux et la barbe parce que ça, ils n'en ont pas le droit à moins qu'il soit d'accord, mais c'était parce qu'il était à Bellevue et à Rikers Island. Quand il sera en prison pour de bon, les règlements ne seront plus les mêmes.

« Lui brûler sa veste ! Bon, oui : vu l'état dans lequel elle était, on conçoit mal ce qu'ils auraient pu faire d'autre. Mais l'imaginer sans, c'est difficile, vous savez ?

« Dire que mon frère est fou, c'est possible et même, tenez : il l'est sans doute. Mais il ne s'est jamais conduit autrement et c'est pas eux qui vont le faire changer maintenant. Je ne dis pas que ça le tuera d'être enfermé, je dis seulement que ça risque beaucoup de l'obliger à fuir encore plus la réalité, à se recroqueviller encore plus en lui-même et à s'y créer un monde complètement à part du reste.

Il me regarda droit dans les yeux. Sans ses lunettes, il paraissait tout à la fois plus vulnérable et plus dur.

— Je n'ai aucune envie d'embellir la vie qu'il mène et de faire de lui une espèce de Bon Sauvage. Sa vie est horrible, il n'y a pas à y revenir. Il vit comme un chien, il vit dans la peur et les tourments. S'il n'atterrit pas dans un service fermé avec camisole de force chimique, il passera sous un métro ou mourra de froid, à moins qu'il ait beaucoup de chance et se fasse brûler vif par un petit sadique de quinze ans. Putain, Matt ! Jamais je ne pourrais vivre comme lui, mais c'est quand même sa vie à lui, non ? C'est sa vie à lui et moi, bordel de Dieu, j'aimerais quand même bien qu'on la lui laisse vivre !

— J'ai donc accepté d'aller y voir, dis-je à Elaine. Il a posé mille dollars sur la table et je les ai ramassés. Ne me demande pas pourquoi.

— La compassion, me répondit-elle. Le sens de la responsabilité sociale. Le besoin que justice soit faite.

— Et si c'était autre chose ?

— Peut-être aussi voulais-tu cet argent.

— On m'a effectivement toujours dit qu'il fallait prendre ce qui passait, lui concédai-je, mais gagner son fric comme ça n'est pas facile. On fait des heures supplémentaires pour essayer d'en donner au client pour son argent et, pour finir, on se sent un rien crapuleux parce qu'on n'a pas obtenu de résultats. Qu'il n'y ait guère de résultats possibles aurait dû peser dans la balance, mais, va savoir pourquoi, ce n'est pas le cas.

— Tu penses que George l'a tué ?

— Oui, je le pense. Pour les quatre raisons que j'ai expliquées à Tom.

— Mais ça laisse encore de la place pour le doute.

— Pas énormément, lui répondis-je. Et mes doutes sont très limités.

Nous dînâmes dans le Village, traînâmes dans deux ou trois clubs de jazz de Bleecker Street et prîmes un taxi pour rentrer chez elle. Le lendemain matin, elle prépara du café fort, mit quelques *bagels*(10) aux graines de sésame à griller et coupa une papaye en deux pour le petit déjeuner. Il faisait grand soleil et la lumière en tombait à flots par la fenêtre de la salle de séjour, mais Elaine, qui lisait le numéro du *New York Times* que nous avions acheté la veille en rentrant, m'informa que ça ne durerait pas. À midi, le ciel se couvrirait, des averses étant plus que probables en fin d'après-midi.

— Mais ça s'éclaircira demain, reprit-elle. Ce qui me fait une belle jambe. Demain, c'est lundi. Et le musée est fermé.

Elle suivait un autre séminaire de photographie – intitulé, celui-là : « Le paysage urbain vu à travers l'œil de l'appareil photo » –, et le musée de la Ville de New York avait organisé une exposition qu'elle était censée voir avant d'assister au cours suivant.

— Bah, je me ferai saucer, dit-elle. Et toi ?

— J'ai envie d'aller faire un tour dans le quartier.

— C'est ce que je pensais. Hell's Kitchen ou Clinton ?

— Un peu des deux. Il faut bien que j'use mes semelles de souliers pour commencer à gagner les mille dollars que Tom Sadecki m'a donnés. Après, je veux aller à une réunion d'A A et, ce soir, j'ai mon repas du dimanche avec Jim Faber.

— Dans ce cas, il se pourrait que je passe au club de gym. Ou alors au diable tout ça, et je file directement au musée. Après, je rentre et je

me colle devant la télé. Comment se fait-il que se gaver de télé paraisse moins dégénéré quand il y a des émissions anglaises au programme ?

— Leur façon de parler ?

— Ça doit être ça. *American Gladiators* tiendrait de l'expérience édifiante si c'était Alister Cooke qui présentait l'émission. Tu m'appelles ce soir si tu en as l'occasion ? Ou alors, c'est moi qui t'appelle demain matin. Et salue bien Jim de ma part.

Je lui promis de ne pas y manquer. Mais, Dieu sait comment, j'oubliai de lui signaler le rendez-vous que j'avais pris avec mon ancienne copine.

Il y a des éternités de ça, à l'époque où le coup de téléphone coûtait dix cents, on les passait dans des petites cabines de verre munies de portes qu'on fermait pour étouffer le bruit ambiant et se protéger des intempéries. Il en est peut-être toujours ainsi dans certaines régions, mais à New York les cabines publiques ont peu à peu disparu, l'abri qu'elles offrent se réduisant à chaque changement de modèle. On n'a plus droit aujourd'hui qu'à un appareil téléphonique monté sur un poteau, lequel poteau finira par disparaître un jour, c'est couru d'avance.

La cabine qui m'intéressait se trouvait au croisement de la 11^e Avenue et de la 55^e Rue Ouest, sur le trottoir sud-ouest. Et je sus tout de suite que c'était celle dont s'était servi Glenn Holtzmann le soir où il était mort : il n'y en avait pas d'autre dans le coin. Il était environ dix heures et demie lorsque, quittant l'appartement d'Elaine, j'avais commencé ma randonnée à travers la ville. Je regardai la cabine en attendant que le feu passe au vert, traversai la rue et décrochai l'appareil. J'écoutai la tonalité, puis je raccrochai.

Pour avoir vécu bien des années à l'hôtel Northwestern, je n'ai guère passé de temps dans la 11^e Avenue. La partie que j'en voyais maintenant était envahie par les concessionnaires automobiles, les carrossiers, les entrepôts et les magasins de matériaux de construction. Pour l'heure, tout était fermé, comme le soir de la fusillade sans doute.

Je me promenai un peu aux alentours afin de m'imprégner de l'atmosphère du lieu. Rien n'indiquait qu'un crime s'y était déroulé : ni silhouette dessinée à la craie sur le pavé, ni bande de plastique jaune portant l'inscription « Assassinat : périmètre interdit ».

Aucune tache de sang non plus.

Je n'eus aucun mal à me représenter la victime : il est debout, il décroche le téléphone, il cherche un *quarter* dans sa poche, il glisse la pièce dans la fente. C'est alors que quelque chose lui fait tourner la tête – un bruit, peut-être, ou quelque chose qui bouge et qu'il aura vu du coin de l'œil. Il commence à pivoter et, au moment même où il le fait, un coup de feu retentit et il est touché.

La balle l'a atteint au flanc droit, sous la cage thoracique. Elle lui transperce le foie et lui sectionne la veine porte, soit le plus gros vaisseau sanguin qui irrigue cet organe.

La blessure est très vraisemblablement mortelle, mais il n'aura pas le temps d'en mourir. Il vacille, finit de se tourner vers son agresseur, celui-ci l'achevant alors de deux balles tirées à bout portant. La première ricoche sur une côte, la plaie n'étant pas sérieuse si beaucoup de tissus musculaires ont été déchirés. La seconde, elle, trouve le cœur et le tue d'une manière quasi instantanée.

Déjà il est par terre, étendu de tout son long sur le trottoir, les pieds touchant presque la base du poteau sur lequel est monté le téléphone. Le quatrième et dernier coup de feu, le *coup de grâce*(11) lui est tiré dans la nuque. La détonation est aussi forte que les autres, mais il ne l'entend pas.

Difficile de dire combien de temps il sera resté par terre. Quant à estimer la quantité de sang qu'il a perdue... En général, les cadavres ne saignent guère et la blessure au cœur avait dû entraîner une mort très rapide. Cela dit, combien de sang avait goutté du foie avant que le cœur cesse de pomper... Quoi qu'il en soit, c'était là qu'il s'était étalé, avait saigné, puis cessé de saigner, avant que quelqu'un reprenne l'écouteur qui pendait et avertisse la police.

Tom Sadecki m'avait donné l'adresse de son frère. L'immeuble où celui-ci louait une piaule se trouvait dans la 56^e Rue, à quelques pas de la 11^e Avenue. À loyer modéré, le bâtiment était en brique rouge, flanqué d'un immeuble identique sur sa droite, d'un terrain vague jonché de détritrus sur sa gauche. Une volée de marches permettait d'accéder à l'entrée du sous-sol. La porte était munie d'une fenêtre à hauteur d'œil, mais je ne vis rien de l'autre côté du panneau de verre. Et la porte était fermée à clé. Il n'aurait sans doute pas été très difficile de la forcer, mais je n'essayai pas. Je ne sais même pas si j'aurais voulu entrer si elle avait été ouverte.

Je retournai au croisement de la 11^e Avenue et de la 55^e Rue, sortis mon carnet de notes et y dessinaï un plan grossier des lieux. Il y avait un concessionnaire Honda près de l'endroit où Glenn Holtzmann s'était fait tuer, un atelier de réparations de pots d'échappements de la chaîne Midas sur le trottoir d'en face. Je me rappelai le scénario inventé par Tom Sadecki et tentai de voir où George aurait pu rôder dans le noir pendant que l'assassin abattait sa victime. Il n'y avait là aucun pas de porte, mais, c'est vrai, quelqu'un aurait pu se tenir debout ou accroupi dans l'entrée du hall d'exposition Honda sans se faire trop remarquer. Une grosse poubelle se dressait au coin de la rue, à dix pas – et encore –, de la cabine téléphonique, d'autres ornant le trottoir d'en face jusque devant l'atelier Midas.

Le soleil brillait fort lorsque j'avais quitté l'appartement d'Elaine,

des nuages obscurcissaient déjà le ciel lorsque j'étais arrivé sur les lieux du crime, la lumière baissait maintenant de minute en minute. La température tombait elle aussi, et si vite que je sentis que ma veste ne me tiendrait plus assez chaud avant longtemps. Je regagnai mon hôtel pour me changer, et prendre un parapluie pendant que j'y étais.

Mais lorsque je retrouvai la 9^e Avenue, un bus me passa sous le nez. Je courus derrière et le rattrapai. Il ne pleuvrait peut-être pas, me dis-je. Peut-être même le soleil se montrerait-il à nouveau pour réchauffer un peu l'atmosphère.

Ben tiens.

Le groupe comprenant une majorité d'homosexuels, nous parlâmes beaucoup sida et séropositivité. À une heure et demie, nous nous donnâmes la main, observâmes un instant de silence et récitâmes la Prière de la sérénité.

— Savez-vous comment on conclut les séances chez les agnostiques ? me demanda le jeune homme que j'avais à ma droite. On observe une minute de silence et on la fait suivre d'une autre minute de silence.

Je gagnai le bas de SoHo à pied et, chemin faisant, m'arrêtai devant une pizzeria où j'achetai une tranche de sicilienne et un Coca. Lispenard est la première rue au sud de Canal Street et ne comporte que deux pâtés de maisons. Le loft de Jan se trouvait au cinquième étage d'une bâtisse qui, en comptant six, était coincée entre deux immeubles plus imposants et plus modernes. Je pénétrai dans le vestibule et appuyai sur le bouton de son interphone. Puis je repassai sur le trottoir et attendis qu'elle ouvre sa fenêtre et me jette la clé.

C'était ce qu'elle avait fait le soir où je l'avais connue, ce geste se répétant souvent par la suite. Plus tard, elle m'avait autorisé à avoir ma propre clé, mais cela n'avait duré qu'un temps. Un après-midi, j'avais fini par venir reprendre mes affaires, mes effets remplissant deux sacs à provisions. J'avais laissé ma clé sur le bar de la cuisine, tout près de la cafetière électrique Mr. Coffee.

Je levai la tête. La fenêtre s'ouvrit et la clé s'envola, dégringola, toucha le trottoir, y rebondit avec un bruit métallique, puis s'immobilisa. Je la ramassai et entrai dans l'immeuble.

— Entre, me dit-elle. C'est gentil d'être venu. Tu as bonne mine, Matt.

— Toi aussi, lui répondis-je. Tu as maigri.

— Ah ! s'exclama-t-elle, enfin !

Elle pencha la tête de côté et me regarda dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Ça m'améliore un peu ?

— Tu m'as toujours paru bien, Jan.

Son visage s'assombrit, puis elle se détourna et m'annonça qu'elle venait juste de faire du café. Le prenais-je toujours noir ? Oui, toujours. Sans sucre, n'est-ce pas ? C'est ça : sans sucre.

Je gagnai le devant de la pièce, où des fenêtres allant du plancher au plafond donnaient sur Lispenard Street. La tête de Gorgone aux cheveux de serpents entortillés était toujours posée sur son socle, à droite du canapé bas. C'était une de ses premières œuvres. Je l'avais tout de suite repérée le premier soir. Ne la regarde pas, m'avait dit Jan : elle pétrifie les hommes.

Dans ses grands yeux gris son regard à elle, lorsqu'elle apporta le café, était presque aussi intimidant. Elle avait beaucoup maigri et je n'étais pas sûr que ça lui aille si bien que ça. Elle paraissait vieillie.

Ses cheveux entièrement gris y étaient sûrement pour quelque chose. Très légèrement poivre et sel lorsque j'avais fait sa connaissance, ils ne m'avaient jamais donné l'impression de changer par la suite. Maintenant, je n'en voyais plus de noirs et cela, plus sa maigreur soudaine, ajoutait beaucoup à son âge.

Elle me demanda si le café me convenait.

— Il est bon, lui répondis-je. Tu n'en prends pas ?

— Je n'en bois plus beaucoup, me dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Oh, et puis zut, tiens ! Pourquoi pas ?

Elle disparut dans la cuisine et en revint avec une tasse pleine.

— Ah, reprit-elle, ce que c'est bon ! J'avais presque oublié combien j'aime ça.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu essaies de passer au déca ?

— Pire, j'ai presque laissé tomber. Mais assez de considérations à la A A sur tout ce qu'on ne peut plus faire. C'est mortel. À propos... c'est quoi déjà, l'histoire du vieux type qui joue dans la fanfare de l'Armée du salut ? « Oui, mes bien chers frères et mes bien chères sœurs, je buvais, autrefois. Et je fumais aussi, et je jouais et courais après les femmes les plus folles. Mais aujourd'hui, tout ce que je branle, c'est ce petit tambour ! »

Elle reprit une gorgée de café et posa sa tasse.

— Tu me mets au courant, Matthew ? Qu'est-ce que tu fais

maintenant ?

— Je branle mon putain de tambour, lui répondis-je. Je fais des petits boulots pour une grosse agence. Je bosse quand j'ai des clients et je pédale en roue libre quand je n'en ai pas. Je vais à des réunions. Je traîne. Je tiens compagnie à Elaine.

— Donc, ça va. Je suis content pour toi, Matt. Elaine est une femme bien. Mais... je t'ai dit que je voulais te demander un service.

— Oui.

— J'en viendrai donc tout de suite au fait. Je me demandais si tu ne pourrais pas me trouver un pistolet.

— Un pistolet.

— Avec tous les crimes qu'il y a aujourd'hui, enchaîna-t-elle d'un ton égal. On ne peut pas ouvrir le journal sans tomber sur des histoires horribles à chaque page. Autrefois, il suffisait d'habiter dans un quartier convenable pour se sentir à l'abri. Aujourd'hui, ni le lieu ni l'heure ne semblent plus avoir d'importance. Tiens... l'histoire du jeune éditeur, la semaine dernière. C'est tout à côté de chez toi, n'est-ce pas ?

— À deux pâtés de maisons.

— C'est terrible, quand même.

— Jan, pourquoi veux-tu un pistolet ?

— Pour me défendre, pardi.

— Pardi.

— Je n'y connais pas grand-chose, ajouta-t-elle d'un ton pensif. Bien sûr, une arme de poing me conviendrait, mais... il y en a de toutes les tailles et de tous les modèles, n'est-ce pas ? Je serais incapable de choisir.

— À New York, il faut un port d'armes.

— C'est difficile à obtenir ?

— Très. La meilleure façon est de s'inscrire à un club de tir et d'y suivre des cours. Moyennant une somme plutôt raide, on t'aide à remplir un formulaire et on te guide dans le dédale de l'administration. De fait, apprendre à tirer n'est pas une mauvaise idée, mais ça prend du temps et ce n'est pas donné.

— Je vois.

— Si tu suivais cette voie, tu finirais sans doute par décrocher un permis t'autorisant à avoir une arme au club et à la transporter dans un coffret fermé à clé, mais uniquement pour aller au club ou en revenir. Ça suffit à protéger des cambrioleurs, mais tu n'aurais toujours pas le droit de te balader avec ton arme dans ton sac à main. Pour ça, il faut un port d'arme et ils ne les donnent plus qu'au compte-gouttes. Si tu avais un magasin ou si tu transportais régulièrement des fonds importants, ta candidature serait peut-être retenue. Mais vu que tu es sculpteuse et que tu travailles à domicile... Il y a quelques

années de ça, j'ai connu un bijoutier qui a obtenu un port d'armes parce qu'il n'arrêtait pas de se balader avec de grosses quantités d'or, mais toi, tu ne pourrais pas y prétendre sans avoir des preuves écrites à leur montrer.

— L'argile et le bronze ne suffisent pas, c'est ça ?

— J'en ai peur.

— En fait, reprit-elle, je n'aurais pas besoin de trimbaler mon pistolet à droite et à gauche. Et puis, que ça soit légal ou pas ne m'intéresse guère.

— Ah.

— Je n'ai aucune envie de remplir des tonnes de paperasse pour faire une demande de permis. Pour l'amour du ciel, Matt, je rêve ou bien tout le monde a un flingue dans cette ville ? Ils installent des détecteurs de métal à l'entrée des écoles parce qu'il y a trop d'élèves qui apportent leur pétoire en classe ! Jusqu'aux sans-abri qui s'arment ! Ce pauvre type vivait en fouillant dans les poubelles et il avait un pistolet.

— Et toi, tu en veux un.

— Oui.

Je repris ma tasse de café et m'aperçus qu'elle était vide. Je ne me rappelais pas l'avoir terminée. Je la reposai et dis :

— Qui veux-tu tuer, au juste ?

— Oh, Matthew ! s'écria-t-elle. Seulement la personne que tu as devant toi.

— Ça a commencé au printemps, reprit-elle. J'ai remarqué que je maigrissais sans rien faire de particulier. Chic, me suis-je dit, j'arrive enfin à contrôler mon poids.

« Mais je ne me sentais pas dans mon assiette. Manque d'énergie et petites nausées. Je n'y ai pas attaché beaucoup d'importance au début. Je m'étais déjà sentie comme ça en décembre, mais les fêtes ne m'ont jamais beaucoup inspirée. À ces moments-là, je déprime toujours un peu. Comme tout le monde, non ? Bref, j'ai attribué ça à un *malaise*⁽¹²⁾ saisonnier et j'ai laissé filer. Et quand c'est revenu quelques mois plus tard, je n'y ai pas non plus prêté beaucoup attention.

« Jusqu'au jour où mon estomac a commencé à me faire mal. J'avais une douleur ici et, un matin, je me suis rendu compte que ça durait depuis plusieurs semaines. Je n'avais aucune envie d'aller voir un médecin : si ce n'était rien, je ne ferais que gaspiller mon temps et mon argent, et si c'était effectivement un ulcère, je ne voulais pas le savoir. Je me suis donc dit qu'il suffisait de fermer les yeux pour que ça passe. Et c'est ce que j'ai fait, mais la douleur n'est pas partie. Elle

est même devenue si forte que j'ai bientôt été obligée de dormir à moitié assise parce que c'était la seule position qui me soulageait. Nier l'évidence n'ayant qu'un temps, j'ai fini par reconnaître que j'étais ridicule et je suis allée consulter, la bonne nouvelle étant que non, tout compte fait, je n'ai pas d'ulcère. Et maintenant, c'est à toi de me demander quelle est la mauvaise.

Je gardai le silence.

— Cancer du pancréas, dit-elle. Tu veux encore un peu de bonnes et de mauvaises nouvelles ? La bonne, c'est qu'on peut en guérir à condition de prendre l'affaire assez tôt. On n'a qu'à se faire ôter le pancréas et le duodénum et à raccorder l'estomac à l'intestin grêle. Bien sûr, il faut aussi se shooter à l'insuline et aux enzymes digestives deux ou trois fois par semaine pendant le restant de ses jours, et le régime alimentaire est extrêmement sévère, mais bon... ça, c'était la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est qu'on ne s'y prend jamais assez tôt.

— Jamais ?

— C'est rare. Lorsque les premiers symptômes visibles apparaissent, le cancer a déjà gagné les autres organes.

Je me suis beaucoup reproché d'avoir ignoré ma perte de poids et les autres symptômes, mais le médecin m'a déculpabilisée tout de suite. Selon lui, il ne fait aucun doute que mon cancer était déjà métastaté quand j'ai commencé à sentir des pincements d'estomac et à perdre mes premiers cinq cents grammes.

— Et le pronostic ?

— Je ne vois pas qu'il pourrait y avoir pire. Quatre-vingt-dix pour cent des malades atteints d'un cancer du pancréas meurent dans l'année qui suit le diagnostic. Au bout de cinq ans, tout le monde est mort. On ne s'en sort jamais.

— Il n'y a pas un traitement qu'ils pourraient essayer ?

— Il y en a, mais aucun ne t'épargne la mort. Ça rend seulement les choses moins pénibles. J'ai subi une opération le mois dernier, un pontage du canal biliaire qui était complètement engorgé. Bah... pour que ce ça change ! Mais bon, ça m'a soulagée et je n'ai pas attrapé la jaunisse. Mais ça m'a aussi laissée dans l'état d'esprit de quelqu'un qu'on a ouvert et recousu. Cela dit, je pense que ça valait le coup. La première chose que j'ai remarquée après l'opération, c'est que tous mes cheveux étaient gris. Mais comme ça me serait sans doute arrivé de toute façon... Et d'ailleurs, si ça m'ennuie tellement que ça, je peux toujours les teindre, pas vrai ?

— Oui.

— Je ne les perdrai pas parce que, dans mon cas, les rayons et la chimio sont inutiles. Ah... Putain ! C'est tellement... j'allais dire injuste, mais la vie est injuste, tout le monde le sait. Non, moi, je trouve ça... arbitraire. Une vraie saloperie, Matt. Tu vois ce que je

veux dire ? Dieu tire ton nom d'un chapeau et ça y est.

— Et les causes ? Ils les connaissent ?

— Pas vraiment. Statistiquement parlant, il semblerait que l'alcool et le tabac constituent des facteurs importants. Le cancer du pancréas est beaucoup plus fréquent chez les fumeurs et les alcooliques. Les adventistes du Septième Jour et les mormons ne l'attrapent pratiquement jamais, mais c'est vrai qu'ils n'attrapent pratiquement jamais rien. On se demande même s'ils vivent vraiment. Que veux-tu que je te dise de plus ? Il n'est pas impossible que bouffer des trucs gras joue un rôle dans l'histoire. Et on pense qu'il y a un lien avec le café, mais c'est difficile à dire vu que quatre-vingt-dix pour cent de la population en consomme. Sauf les mormons, bien sûr, et les adventistes du Septième Jour, c'est clair et Dieu soit loué. À force de branler uniquement leurs petits tambours. Et je ne fais pas beaucoup plus qu'eux, maintenant ! J'ai biberonné aussi longtemps que je le pouvais et j'ai fumé comme un pompier pendant des années et des années. Et naturellement, j'ai toujours avalé du café en quantité et ça, c'est un vice que je n'ai évidemment pas lâché quand j'ai renoncé à la bouteille. De fait, c'est même tout le contraire qui s'est produit.

— C'est pour ça que tu as arrêté ?

— Évidemment. Qu'est-ce que tu fais quand on te pique le cheval à l'écurie ? Tu te rachètes un cadenas neuf.

Elle poussa un soupir et ajouta :

— Cela dit, je jurerais presque que ça n'a aucun rapport avec le café. En fait, je crois surtout que si j'ai arrêté d'en boire, c'est parce que c'est exactement le genre de conduite auquel on se laisse automatiquement aller quand on fait les Douze Étapes d'Alcooliques anonymes. T'es stressé, tu renonces à quelque chose qui te procure du plaisir.

Sur quoi elle se leva et annonça :

— Je vais m'en prendre une deuxième tasse. Tu en veux ?

— Assieds-toi. C'est moi qui vais aller le chercher.

— Ne sois pas idiot, Matt, dit-elle. Ce n'est pas comme si je devais économiser mes forces. Je ne suis pas une invalide. Je suis seulement en train de mourir.

Un peu plus tard, elle me dit encore :

— Je ne veux pas te donner l'impression que j'en aurais marre de la vie et que je ronge mon frein de la quitter. Chaque jour qui passe m'est précieux et j'ai envie d'en vivre autant que je pourrai.

— Bon. Mais alors... qu'est-ce que tu as besoin d'un pistolet ?

— Pour le jour où je n'aurai plus de beaux jours devant moi. Je suis allée à la bibliothèque et j'ai lu pas mal de choses sur le sujet, la conclusion semblant bien être que quand les beaux jours viennent à manquer, les mauvais ne font qu'empirer. Et ce n'est pas non plus

comme si on pouvait se tourner vers le mur et mourir. L'agonie a l'air croquignollette et dure parfois très longtemps.

— Il n'y a rien contre la douleur ?

— Je n'en veux pas. J'ai raté trop de choses dans ma vie parce que j'étais tellement bourrée de Smimoff que je ne savais même plus où j'étais ! Je n'ai absolument aucun désir de quitter ce monde et de sauter dans l'autre en étant abrutie de morphine. J'ai pris du Démérol après l'opération et je n'ai pas supporté ce que ça me faisait. Je les ai obligés à y renoncer et à me donner du Tylénol à la place. « Mais ça ne résistera jamais à la douleur ! m'a dit l'interne. Le Tylénol n'arrivera même pas à l'entamer. » « Eh bien, j'essaierai de m'en débrouiller ! » Voilà ce que je lui ai répondu et ça n'a pas été trop terrible. Tu crois que je jouais les martyres ?

— Je ne sais pas.

— Je ne crois pas. Putain, Matt ! J'ai trop misé sur l'abstinence pour me satisfaire de mourir autrement que dans l'abstinence. Je préfère souffrir que de vivre avec quelque chose qui me masque la douleur. Et merde, quoi ! C'est la donne dont j'ai hérité, tu sais ? J'essaierai de jouer la partie aussi longtemps que je pourrai, et puis je passerai. C'est ma donne à moi et je peux plier quand je veux.

Je regardai par la fenêtre. Il faisait encore plus noir, comme si le soleil avait commencé de se coucher alors qu'on en était encore loin.

— Je ne vois pas du tout ça comme un suicide, reprit-elle. Je suis encore assez catholique pour trouver le suicide inacceptable. C'est Dieu qui te donne la vie, la reprendre est un péché. Mais justement... pour moi, il ne s'agit pas de la reprendre. Il s'agit seulement que j'aie le courage de me faire un cadeau.

Elle sourit doucement et ajouta :

— Et ce cadeau, c'est le plomb. Tu connais le poème, non ?

— Non. Quel poème ?

— Celui de Robinson Jeffers. *Les Faucons blessés*. Un jour, il trouve un faucon blessé dans un bois près de chez lui et se lance dans un grand baratin sur l'admiration que lui inspire cet oiseau, genre si les peines encourues étaient les mêmes, je préférerais tuer un homme plutôt qu'un faucon. Bref, il apporte à manger à son volatile et il essaie de l'aider, mais un jour vient où il ne peut plus rien faire pour lui... hormis mettre fin à ses souffrances. « Je lui fis le cadeau du plomb au crépuscule », écrit-il en guise de dernier vers, enfin... je crois. Et « le cadeau du plomb », c'est la mort par balle, bien sûr. Il tue le faucon et c'est seulement alors que l'animal peut s'envoler.

Je réfléchis un instant et lui dis :

— Peut-être que ça marche mieux avec les faucons.

— Que veux-tu dire ?

— Que les suicides par balle ne sont pas très propres. Et que ça ne

marche pas toujours. Je sortais à peine de l'Académie de police lorsque j'ai appris qu'un type s'était mis un revolver sur la tempe et avait tiré. La balle avait glissé sur l'os, y avait creusé un sillon sur le côté du crâne et s'était enfoncée sous les cheveux pour ressortir de l'autre côté. Le pauvre mec avait saigné comme un cochon, était devenu à jamais sourd d'une oreille et se tapait des maux de tête indescriptibles.

— Et n'était pas mort.

— Évidemment. Il n'avait même pas perdu connaissance. Et ce n'est pas le seul cas où des types aient réussi à se trouver la cervelle et à en réchapper, jusques et y compris un flic du Service des flotages qui a passé dix ou douze ans de sa vie à jouer les légumes. Mais, en supposant même que tu arrives à tes fins du premier coup, crois-tu vraiment que c'est le genre de cadeau que tu as envie de t'offrir ? Physiquement parlant, c'est très violent et il n'y a pas pire insulte au corps humain. Tu meurs la tête ouverte et tu répands ta cervelle partout sur les murs. Je suis navré d'être aussi cru, mais...

— Ça ne me gêne pas.

— Il n'y a pas des façons plus douces de procéder ? Il n'y a pas un livre traitant de ce sujet ?

— Si, il y en a un, me répondit-elle. J'en ai un exemplaire sur ma table de chevet. J'ai même été obligée de l'acheter ! Je suis allée à la bibliothèque et il y avait déjà seize personnes sur la liste d'attente. Je n'en croyais pas mes oreilles quand on me l'a dit. Je me suis demandé si je ne faisais pas la queue chez Zabar pour acheter du saumon fumé ! Si tu veux te tuer à New York, d'abord tu prends un numéro et tu attends.

— Comment le récupèrent-ils ?

— Comment récupèrent-ils quoi ? Je ne te suis pas très bien.

— Le livre, lui répondis-je. S'il fait son boulot, qui est-ce qui le rapporte ?

— Génial, ça, Matt. Non, vraiment ! Tu veux dire qu'il faudrait le coucher sur son testament, style « Je, soussignée, Janice Elizabeth Keane, saine d'esprit au moment... »

— C'est ton idée, Jan. Tu t'y tiens !

— ... où j'écris ces lignes, exige par la présente que mes dettes et frais d'enterrement soient réglés et que mon exemplaire de *Final Exit* soit retourné céans à la Bibliothèque municipale de New York, branche de Hudson Park... dans l'espoir que d'autres lecteurs puissent en tirer autant de profit que moi.

« Merde, Matt, c'est merveilleux ! s'écria-t-elle. Et après, ils appellent le prochain sur la liste ? « Allô ? Monsieur Nussbaum ? Nous avons enfin le volume que vous désiriez. Nous vous serions très reconnaissant de mettre de l'ordre dans vos affaires. »

Ce que nous pûmes hurler de rire !

L'ennui avec ce livre, dit-elle plus tard, était que les trois quarts des méthodes qu'on y conseillait impliquaient qu'on avale des drogues. Le scénario typique consistait à s'enfiler une pleine poignée de narcotiques et à faire descendre le tout avec un verre de whisky. Mais l'un des buts premiers qu'elle s'était fixés étant justement de mourir dans l'abstinence, ces méthodes lui paraissaient contre-indiquées.

Et si ça ne marchait pas ? Et si, finissant par se réveiller quelque douze heures plus tard avec une énorme gueule de bois, elle n'avait réussi qu'à foutre en l'air tous ses efforts pour rester abstinente ? « Je m'appelle Jan, j'ai rattrapé un jour et il m'en reste quinze à vivre » ? Non ! Pas ça !

— Ils conseillent aussi le gaz carbonique, reprit-elle. Tu fixes un tuyau à la sortie du pot d'échappement et tu le fais passer par la fenêtre. Sauf que sans voiture, ce n'est pas très commode. Je pourrais peut-être en louer une, mais bon... Qu'est-ce que je fais ? Je la gare devant chez moi ? Pour qu'un pété au crack me pique la radio au moment même où je commence à partir ?

Un pistolet, il n'y avait apparemment rien de mieux. Sans compter qu'ayant opté pour la crémation, elle se moquait bien de l'air qu'elle aurait. La personne qui trouverait son corps passerait sans doute un mauvais quart d'heure, mais tant pis ! La vie n'est-elle pas pleine de mauvais quarts d'heure pour tout le monde ?

Elle avait songé à gagner un État du Sud où on vend des armes de poing à tous ceux qui en veulent, mais elle n'était pas très au courant des législations en vigueur. Avait-on le droit de s'acheter un pistolet quand on venait d'un autre État ? Était-on tenu de résider dans l'État même ? Pouvait-on s'inventer un lieu de résidence comme autrefois lorsqu'on voulait divorcer dans le Nevada ? Et cela ne résolvait pas le problème du rapatriement par avion. Bien sûr, elle pouvait toujours rentrer à New York par le rail, mais elle n'avait guère envie de passer des heures entières assise dans un train. Ou dans un avion, d'ailleurs.

— Jusqu'au moment où je me suis dit qu'avec toutes les armes à feu qui circulent à New York sans être enregistrées nulle part, il ne devait pas être sorcier de s'en procurer une. Si les enfants des écoles arrivent à en trouver et si les sans-abri se baladent armés, ça ne doit pas être la mer à boire. Après, je me suis demandé si j'avais un ami qui saurait comment s'y prendre et qui, disons... m'aimerait assez pour le faire ? Bref, sachez, mon cher, que vous êtes la seule personne qui me soit venue à l'esprit.

— Je devrais me sentir flatté ?

— Et excité par le problème.

Pleuvait-il dehors ? Il me sembla que peut-être la pluie allait tomber.

— Tu sais, lui répondis-je, ça ne me plaît pas du tout. Je déteste que tu sois malade. Je déteste l'idée que tu doives mourir.

— Je ne peux pas dire que ça me ravisse, moi non plus.

— Mais je t'en trouverai un, lui dis-je.

— Vrai ?

— Pourquoi pas ? À quoi crois-tu donc que servent les amis ?

Dehors soufflait un vent froid. Ça sentait l'orage. Je marchai jusqu'à la station de métro IND, au croisement de Canal Street et de la 6^e Rue. J'avais dû rater de peu un A car il me fallut attendre un bon quart d'heure avant l'arrivée du suivant. Le quai était désert lorsque j'y étais descendu, peu de gens s'y trouvaient lorsque la rame apparut enfin.

Je descendis à Columbus Circle. Il pleuvait à verse quand je retrouvai la rue. Les rares malheureux qui n'avaient pu éviter de sortir s'étaient réfugiés dans des encoignures de portes ou se battaient avec leurs parapluies pour empêcher le vent de les retourner. À l'autre bout de la 57^e, je vis un type essayer de se couvrir la tête avec un journal et un autre qui se dépêchait de filer au loin, les épaules complètement rentrées en dedans comme pour offrir le moins de surface possible à la pluie. Je ne me donnai pas la peine de préférer telle stratégie à telle autre. Résigné, j'acceptai de me faire tremper comme une soupe et continuai de marcher.

Lorsque j'arrivai dans l'entrée de l'hôtel, Jacob me regarda derrière son bureau et siffla doucement.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il. Vous feriez bien de monter chez vous et de prendre un bain chaud tout de suite. Vous allez attraper la mort à vous balader comme ça !

— Personne n'est éternel, lui répliquai-je.

Il me regarda d'un drôle d'air, puis retourna aux mots croisés du *New York Times*. Je montai à ma chambre, me débarrassai de mes vêtements mouillés et passai sous la douche. J'y restai un long moment, longtemps je m'obligeai à ne rien éprouver hormis la chaleur brûlante qui me tombait sur le cou et les épaules. Lorsque enfin je serrai les robinets et sortis de la cabine, ma chambre ressemblait à un bain turc.

La glace au-dessus du lavabo était couverte de buée. Je la laissai en l'état. Je ne savais que trop combien j'avais l'air vieux et fatigué et n'avais aucun besoin de le vérifier.

Je m'habillai et essayai de trouver quelque chose à la télé. J'optai pour les dernières nouvelles de CNN, mais, ça ou autre chose, ça n'avait aucune importance : j'étais incapable de regarder quoi que ce soit.

Au bout d'un moment, j'éteignis le poste. J'avais allumé le plafonnier, je l'éteignis lui aussi et restai longtemps assis à regarder la pluie qui continuait de tomber de l'autre côté de la vitre.

Je retrouvai Jim Faber au Lion du Hunan, dans la 9^e Avenue. J'y arrivai à six heures et demie, après avoir fait tout le parcours à pied et sous la seule protection d'un parapluie qui ne s'était même pas retourné. La pluie continuait de tomber fort, mais le vent s'était beaucoup calmé.

Jim m'attendait, le garçon nous apporta la carte dès que je m'assis. Sur la table se trouvaient déjà une théière et deux tasses.

Je parcourus le menu, mais rien ne m'y parut intéressant.

— Il se pourrait que tu doives manger pour deux, dis-je à Jim. Je n'ai pas beaucoup d'appétit.

— Qu'est-ce qu'il y a, Matt ?

— Oh... rien.

Il me regarda. Jim est mon responsable Alcooliques anonymes. C'est aussi mon ami et cela fait des années que nous dînons ensemble le dimanche soir. Qu'il sache tout de suite quand je cherche à éluder quelque chose n'a rien d'étonnant.

— Ben... Quelqu'un m'a appelé hier. Jan.

— Et ?

— Elle voulait que je passe la voir.

— Voilà qui est fascinant, Matt.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Jim. Elle avait quelque chose à me dire. J'y suis allé cet après-midi. Et elle m'a dit.

— Elle t'a dit.

Je lui lâchai tout d'un seul coup de peur que les mots me restent coincés dans la gorge.

— Elle est en train de mourir. Elle a un cancer du pancréas. Il lui reste moins d'un an à vivre.

— Nom de Dieu !

— Je crois que ça m'a beaucoup secoué.

— Évidemment, dit-il, et alors le garçon arriva, crayon et bloc-notes en mains, prêt.

— Écoute, reprit Jim, tu me laisses commander, d'accord ?

Il se tourna vers le garçon et lui dit :

— Les nouilles froides, les crevettes au brocoli sauce piquante et l'illustrissime poulet du général Tzao.

Il cligna des paupières en regardant la carte et ajouta :

— Sauf qu'ici, notre général semblerait s'appeler Tzung. À chaque carte son orthographe, il faut croire. J'espère que c'est le même général. Parce que côté poulet, Dieu m'est témoin que c'est bien toujours le même.

— C'est bon plat, lui fit remarquer le garçon.

— Je suis sûr que ça fera l'affaire. Et vous nous mettez du riz brun avec, si vous en avez.

— Seul'ment blanc.

— Va pour le riz blanc.

Jim lui rendit la carte et remplit nos tasses.

— Dis, reprit-il en se tournant vers moi, tu crois que si on vivait en Chine, on irait bouffer du poulet du général Schwartzkopf tous les dimanches soir ? Va savoir pourquoi, j'en doute. Écoute, Matt, c'est horrible, cette histoire. Horrible, horrible. C'est... complètement sûr ? Il n'y a rien à tenter ?

— Non, rien. D'après elle, ce diagnostic est un arrêt de mort. Pire même, parce qu'on ne peut pas faire appel. Ça tient de la justice du Far West autrefois. On te condamne à mort à midi et on te pend au coucher du soleil.

— Quelle saloperie ! Quel âge a-t-elle, tu le sais, par hasard ?

— Quarante-trois-quarante-quatre. Dans ces eaux-là.

— Ça n'est pas très vieux.

Un peu plus qu'Elaine, un peu moins que moi.

— Elle ne vieillira pas, lui répondis-je.

— Quelle saloperie ! répéta-t-il.

— Après, je suis remonté chez moi, je me suis assis à ma fenêtre et j'ai regardé la pluie. J'avais envie de boire.

— Tu parles si ça m'étonne !

— Je n'ai jamais vraiment envisagé de prendre un verre. Je savais que ce n'était pas ça que je voulais faire. Mais je ne me rappelle pas avoir eu aussi fort envie de boire. C'était tout mon corps qui criait.

— Qui n'aurait pas envie de boire un coup dans des circonstances pareilles ? C'est bien à ça que ça sert ! Et pour ça qu'on met de l'alcool en bouteilles ! Mais entre avoir envie et boire vraiment... C'est même ça qui est bien. Sans ça, il n'y aurait plus qu'une réunion d'A A par semaine et on pourrait la tenir dans une cabine téléphonique.

Il faudrait d'abord en trouver une, me dis-je en moi-même. Des cabines, il n'y en a plus guère. Mais... qu'est-ce qui me prenait de penser à des cabines téléphoniques ?

— Rien de plus facile que de rester abstinent quand on n'a pas envie de boire, continua-t-il. Non, moi, ce qui m'étonne, c'est de voir comment on réussit à rester abstinent quand on crève d'envie de boire. C'est ça qui nous rend plus forts. C'est de là que ça vient, tu sais ?

Mais... évidemment. Les cabines téléphoniques, j'y avais réfléchi en début de journée lorsque, au croisement de la 11^e Avenue et de la 55^e Rue, j'avais regardé celle où Glenn Holtzmann avait trouvé la mort en passant un coup de fil. Où donc Superman allait-il se changer, maintenant qu'il n'y avait plus de cabines en ville ?

— Je ne crois pas avoir jamais survécu à une épreuve sans en tirer quelque chose, disait Jim. « Il faut avancer. Je ne peux pas avancer. J'avancerai. » Qui a dit ça, déjà ?

— Samuel Beckett.

— Oui ? Ça alors ! C'est tout Alcoolique anonymes résumé... en quoi ? Dix mots ? « Il faut rester abstinent. Je ne peux pas rester abstinent. Je resterai abstinent. »

— Ça en fait treize.

— Treize ? « Il faut rester abstinent. Je ne peux pas rester abstinent. Je resterai abstinent. » Bon, d'accord, ça en fait treize. *Mea culpa*. Ah !... Les nouilles froides à la sauce de sésame ! Ce n'est pas trop tôt ! Tiens, prends-en un peu. Je ne pourrai pas tout manger.

— Elles ne bougeront pas de mon assiette.

— Et alors ? Chaque chose à sa place, non ?

Quand le garçon eut débarrassé la table, Jim m'informa que pour quelqu'un qui n'avait pas faim, je m'étais plutôt bien débrouillé. C'était les baguettes, lui expliquai-je. On est obligé d'avoir l'air de savoir quoi faire de ces engins-là.

— Il n'empêche, ajoutai-je, je me sens toujours aussi vide. Manger n'y a rien changé.

— As-tu pleuré ?

— Je ne pleure jamais. Tu sais à quand remonte la dernière fois où j'ai pleuré ? À celle où je me suis levé à une réunion d'AA pour reconnaître que j'étais un alcoolique.

— Je m'en souviens.

— Et ce n'est même pas que je ferais tout pour contenir mes larmes. Je ne demanderais pas mieux que de pleurer. C'est seulement que je ne suis pas comme ça. Me déchirer la chemise à deux mains et aller battre du tambour dans les bois avec Iron Mike et ses copains n'est pas mon genre.

— Tu veux dire Iron John, non ?

— Ah bon ?

— Je crois. Iron Mike est l'entraîneur des Chicago Bears et je ne sache pas qu'il joue de la batterie.

— Un bassiste pur et dur, hein ?

— À mon avis, oui.

Je bus un peu de thé.

— Je ne peux pas supporter l'idée de la perdre.

Il garda le silence.

— Quand Jan et moi nous sommes séparés, quand nous avons enfin décidé de mettre un terme à notre liaison et que je suis allé reprendre mes affaires chez elle et lui rendre sa clé, je me rappelle t'avoir dit à quel point j'étais triste de voir nos relations s'arrêter. Te souviens-tu de ce que tu m'as dit ?

— J'espère que ça ne manquait pas de profondeur.

— Tu m'as dit que les relations ne s'arrêtent jamais, qu'elles prennent seulement une forme différente.

— Je t'ai dit ça ?

— Oui, et j'ai trouvé tes paroles très réconfortantes. Pendant les jours qui ont suivi, je n'ai pas cessé de me les réciter comme un mantra : « les relations ne s'arrêtent jamais, elles prennent seulement une forme différente ». Cela m'a empêché de croire que j'avais tout perdu, qu'on m'avait à jamais enlevé quelque chose de très précieux.

— C'est drôle, dit-il. Non seulement je ne me rappelle pas cette conversation, mais je ne me souviens même pas d'avoir jamais pensé une chose pareille. Mais je suis heureux que ça t'ait aidé.

— Ça m'a beaucoup aidé, mais au bout de quelques jours j'ai réfléchi à ce que ça voulait dire et j'ai découvert que ça faisait aussi très froid dans le dos. Parce que cette relation-là avait beaucoup changé, justement. Elle avait évolué d'une relation entre deux personnes qui passent la moitié de leurs nuits ensemble et se parlent au moins une fois par jour à une relation entre deux personnes qui mettent un point d'honneur à ne plus jamais se croiser. Côté forme nouvelle, on en était arrivé à une relation du type totalement inexistant.

— C'est peut-être pour ça que je ne me rappelle pas t'avoir dit ça. Qui sait si mon inconscient n'a pas eu la bonne idée de voir que c'était des couillonnades ?

— Sauf que ce n'en est pas, lui répondis-je, parce que, tout compte fait, tu avais parfaitement raison. Jan et moi savions nous montrer aimables quand nous nous croisions, mais combien de fois cela arrivait-il ? Une ou deux fois par an ? Les deux dernières fois où je lui ai parlé au téléphone, je peux même te les dire. La première, c'était quand ce dingue de Motley cavalait à droite et à gauche pour tuer toutes les femmes avec lesquelles j'avais eu des histoires. J'ai aussitôt appelé mon ex pour lui recommander d'adopter le profil bas et j'ai averti Jan. Après, je n'ai rappelé Jan qu'une fois, et seulement pour lui dire que l'alerte était passée.

« Mais elle n'a jamais cessé d'être avec moi... que je la voie ou pas, que je lui parle ou pas, que consciemment ou pas, je pense à elle ou pas. Les relations changent de forme, oui, c'est vrai, mais elles ont aussi quelque chose qui ne change jamais. Que je te dise : je ne supporte pas l'idée qu'il puisse exister un monde dont elle serait absente. Je vais perdre quelque chose quand elle mourra, et je le sais. Ma vie sera plus petite.

— Et la fin sera plus proche.

— Peut-être.

— Le deuil, c'est toujours à ceux qui restent de se le taper.

— Tu crois ? C'est possible. Quand j'étais petit, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il fallait mourir un jour. Tu veux que je t'avoue quelque chose ? Je n'y arrive toujours pas.

— Tu étais jeune quand ton père est mort, n'est-ce pas ?

— Très. Je trouvais que Dieu avait fait une erreur colossale. Et ça ne concernait pas que mon père. Ça concernait tout le système. Et je ne comprends toujours pas.

Lui non plus ne comprenait pas et nous en discutâmes encore pendant un bon moment. Puis il me dit :

— Mais pour en revenir à mes sages paroles sur les relations qui perdurent... Et si la mort ne changeait rien non plus ?

— Quoi ? Dans le sens où l'esprit serait immortel ? Je ne suis pas très sûr de marcher dans cette combine-là.

— Moi non plus, dit-il, mais ça ne m'empêche pas de garder l'esprit ouvert. Toujours est-il que ce n'est pas là où je voulais en venir. Crois-tu sincèrement que Jan cessera de faire partie de ta vie lorsque la sienne touchera à sa fin ?

— Ben... Ça sera quand même un peu plus difficile de lui parler au téléphone.

— Ma mère est morte il y a plus de six ans, dit-il, et je ne peux effectivement plus lui téléphoner. Mais je n'en ai pas besoin. Je ne veux pas dire par là qu'elle se trouve forcément quelque part, disons dans l'au-delà ou dans un autre univers. Mais la voix que j'entends est celle de l'être qu'elle est devenue en moi et cet être-là est loin d'être mort.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Mon père, lui, a passé il y a plus de vingt ans et, lui aussi, j'entends toujours sa voix dans ma tête. Quel vieux fumier ! Toujours à me dire que je suis un minus, à me rabâcher que je n'arriverai jamais à rien...

— Je me suis assis à ma fenêtre et j'ai regardé la pluie, lui dis-je, et j'ai pensé à tous ceux et toutes celles que j'ai perdus au fil des ans. C'est ce qui arrive quand on vit aussi longtemps que moi. Tu parles d'un choix qu'elle te donne, la vie ! Ou bien tu meurs jeune ou bien tu perds des tas de gens. Sauf qu'ils continuent d'être là si je pense toujours à eux, pas vrai ?

— Tu me sers le coup du réconfort qui fait froid dans le dos ?

— Ben... c'est mieux que pas de réconfort du tout, non ?

Il demanda la note.

— Il y a une nouvelle réunion sur le Grand Livre tous les dimanches. C'est à l'église du Saint-Nom, dit-il. En partant tout de suite, on devrait pouvoir arriver à l'heure. Tu veux y faire un tour ?

— Je suis déjà allé à une réunion ce matin.

— Et alors ?

Les réunions d'A A sont de plusieurs types. Il y a celles où quelqu'un vient parler, celles où on discute et celles qui mélangent les genres. Il y a celles où, une semaine après l'autre, on se concentre sur une Étape particulière du programme – qui en compte douze -, et

celles où on fait la même chose pour les traditions d'A A. Aux réunions dites de la promesse, on insiste sur les avantages d'une guérison qui est prétendument assurée à tous ceux qui suivent les directives. (Ces promesses sont, elles aussi, au nombre de douze. Si Moïse avait été un alcolo, nous aurions à nous débrouiller de douze commandements au lieu de dix, on me l'a souvent dit.)

Le Grand Livre est le document le plus important et le plus ancien d'Alcooliques anonymes, l'ouvrage ayant été rédigé par les premiers membres de l'organisation il y a plus d'un demi-siècle de cela. Les premiers chapitres détaillent les principes du programme, le reste du volume étant consacré à des récits personnels qui ressemblent beaucoup à ceux que nous faisons toujours de vive voix et dans lesquels nous disons ce que nous étions avant, ce qui nous est arrivé et ce que nous vivons maintenant.

Lorsque je commençai à être abstinent, Jim Faber me serinait de lire le Grand Livre, mais je ne cessais d'y trouver des choses qui m'agaçaient. Le style était pesant, le ton d'un ennui achevé et les réflexions à peu près aussi élevées que celles auxquelles on a droit à un petit déjeuner du Rotary Club dans le fin fond de l'Iowa. Peu importe, me répondait-il : il faut le lire. L'écriture en est antédiluvienne, lui faisais-je remarquer. Et Shakespeare ? me rétorquait-il. Et la Bible du roi James(13) ? Et... et alors ! Me plaignais-je d'insomnies qu'il remettait ça : le Grand Livre, il fallait le lire avant de se coucher. J'essayai, et dus reconnaître que ça marchait. Bien sûr ! s'écria-t-il. Certains chapitres arrêteraient un rhinocéros en pleine charge.

Aux réunions du Grand Livre, la coutume veut que chaque membre présent lise quelques paragraphes du texte sacré. Lorsque le chapitre que l'on a décidé d'étudier est fini, on passe à la discussion, le reste de l'heure étant consacré à écouter des gens faire le lien entre leurs histoires personnelles et ce qu'ils viennent d'entendre.

Dit « de Clinton », le groupe d'étude du Grand Livre que Jim voulait me faire connaître se réunissait depuis déjà huit dimanches dans une salle de classe, au premier étage de l'école du Saint-Nom qui se trouve dans la 48^e Rue Ouest, entre les 9^e et 10^e Avenues. Quatorze personnes composant ce groupe, et le chapitre étudié étant particulièrement long, la plupart d'entre nous eurent à lire plusieurs extraits chacun. Je ne prêtais pas une attention soutenue à ce qui se lisait, mais ce n'était pas trop grave. Il n'y avait rien de bien neuf dans ce que j'entendais.

Il pleuvait toujours lorsque la réunion s'acheva. Je fis un bout de

chemin avec Jim, ni lui ni moi ne parlant beaucoup. Arrivé au coin de sa rue, il me donna une petite tape sur l'épaule et me demanda de le tenir au courant.

— Et n'oublie pas, me dit-il, ce n'est pas de ta faute. Je ne sais pas comment Jan a attrapé son cancer et encore moins pourquoi, mais une chose est certaine : ce n'est pas toi qui le lui as donné.

Je ne me trouvais qu'à deux ou trois rues de chez Grogan, mais plutôt que de passer devant, je gagnai directement la 9^e Avenue. Ce n'était pas un soir à s'attabler avec une bonne bouteille de whisky, même si c'était un autre qui la buvait. Quant à bavarder... je ne m'en sentais pas davantage. Malgré tout ce que nous avions passé sous silence, j'avais eu ma dose de conversation pour la nuit.

Je m'étais gardé de lui parler du pistolet. Jim ne m'avait pas demandé pourquoi Jan m'avait appelé et pensait sans doute qu'elle avait eu besoin de partager sa douleur avec un vieil ami. S'il me l'avait demandé, je lui aurais probablement dit la mission qu'elle m'avait confiée, et lui aurais sans doute avoué que je l'avais acceptée. Mais il ne l'avait pas fait et je n'avais pas cherché à le lui révéler.

J'appelai Elaine de ma chambre d'hôtel et ne lui en parlai pas non plus. De fait, je ne lui dis pas grand-chose de ce que j'avais vu sur les lieux du crime et ne m'étendis guère sur ce que j'avais fait du reste de ma journée. Nous ne parlâmes pas longtemps, notre conversation roulant surtout sur la manière dont elle s'était occupée et sur l'exposition qu'elle avait vue.

— Des photos du New York d'autrefois, me dit-elle, et c'était vraiment merveilleux. Ça te plairait sûrement. Ça ne fermera qu'au milieu du mois prochain, tu devrais avoir le temps d'y faire un saut. En sortant du musée je me suis dit que je ferais peut-être bien de m'acheter un appareil photo, de me balader en ville et de mitrailler un peu tous les jours.

— Tu pourrais.

— Oui, mais pourquoi ? Parce que j'aime bien regarder des photos ? Tu te souviens de ce qu'a dit W. C. Fields ?

— Quoi ? « Ne jamais donner sa chance au gogo » ?

— Non. « Les femmes, c'est comme les éléphants. J'aime bien les regarder, mais de là à en avoir une. »

— Je ne vois pas le rapport.

— Ben... j'aime bien regarder les photos, mais... ah, je ne sais pas. Laisse tomber. Faut-il que tout ce que je dis ait un sens ?

— Non, et même : c'est mieux comme ça.

— Je t'adore, espèce de vieil ours. Tu as l'air fatigué. La journée a été longue ?

— Longue, froide et mouillée.

— Va te coucher. Je t'appellerai demain.

Mais je mis un temps fou à m'endormir. J'allumai la télé, puis l'éteignis, je pris un livre, puis des revues, j'en lus des pages ici et là et reposai le tout. J'essayai même le soporifique suprême et consacré, le Grand Livre, mais ce ne fut pas plus efficace. Il y a des soirs où même ça ne marche pas, des soirs où rien ne marche et où il faut savoir se contenter de regarder tomber la pluie de l'autre côté de la vitre.

— Ça ne me plaît pas beaucoup de te le dire, me lança Joe Durkin, mais je n'apprécie pas. J'aimerais assez que tu lui rendes son argent.

— Je ne me serais jamais attendu à ce que tu me dises un truc pareil !

— Je sais, dit-il. Ça ne me ressemble guère. Je ne vois pas pourquoi je devrais me mettre en travers quand un type a une chance de se faire du fric honnêtement.

— Et donc, où est le problème ?

Il se renversa en arrière et se tint en équilibre sur deux pieds de chaise.

— Où est le problème ? répéta-t-il. Mais c'est toi, le problème, mon ami !

Nous nous trouvions dans la salle des détectives, au deuxième étage du commissariat de Midtown North, dans la 54^e Rue. Je m'y étais rendu à pied après avoir pris mon petit déjeuner et fait un petit détour afin d'aller revoir les lieux du crime. On était lundi matin et, magasins et halls d'expositions presque tous ouverts et circulation plus intense dans la 11^e Avenue, l'endroit m'avait paru nettement plus animé. Cela dit, ma visite ne m'avait rien appris de plus sur les derniers instants de Glenn Holtzmann.

De là j'avais gagné le commissariat, où j'avais trouvé Joe assis à son bureau. Je lui avais raconté comment Tom Sadecki m'avait versé une avance, et lui, maintenant, me disait de la lui rendre.

— Si tu étais quelqu'un d'autre, reprit-il, tu ferais comme tout le monde dans ce genre de situation. Tu te fendrais d'une dizaine d'heures de boulot et tu lui dirais ce qu'il sait sans doute déjà, j'entends par là que c'est son flingué de frère qui a fait le coup. Il comprendrait alors que tu as fait de ton mieux et tu empocherais une jolie somme sans t'être trop cassé la nénette.

« Seulement voilà : tu adores prendre les gens à rebrousse-poil, et, en plus, tu es têtue comme une mule. Au lieu de lui raconter le bobard que, consciemment ou pas, il a envie d'entendre, tu veux absolument lui en donner pour son argent. Et donc, tu te persuades que ce n'est pas le frangin qui a assassiné Glenn Holtzmann et tu mets tout le temps qu'il faut à le prouver en cassant les couilles à tout le monde, moi y compris. Bref, lorsque tu arrives au bout de ton histoire, tu es tellement bossé que c'est à peine si tu t'es fait le minimum et, bien sûr, en râlant beaucoup, tu es obligé de conclure que George le Grand Solitaire est tout aussi coupable que tout le monde le pensait d'entrée de jeu. Sauf qu'entre-temps, tu as fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour créer une affaire là où il n'y en avait pas. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Dommage que je n'aie pas pu t'enregistrer ! J'aurais pu passer la bande à mes clients éventuels.

Il rit.

— Tu crois que je me suis laissé emporter ? Bon, on est lundi matin. Sois indulgent. Non, sérieusement, Matt. Tu y vas léger léger, d'accord ? L'affaire a fait beaucoup de bruit. On l'a résolue très vite, on a fait du bon boulot, mais les médias l'adorent, cette histoire. Tu ne vas pas leur donner un prétexte pour rouvrir le dossier ?

— Qu'est-ce qu'ils y trouveraient ?

— Rien. Les preuves sont en béton et il n'y a rien à redire à l'arrestation.

— Tu en étais ?

— Avec tout le reste du commissariat et la moitié de la Criminelle. Je n'ai pas eu grand-chose à faire pour classer l'affaire. On a arrêté George et tout a été dit. Il avait des douilles dans sa poche, nom de Dieu ! Des douilles ! Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— Comment avez-vous fait pour le retrouver ?

— Des renseignements qu'on nous a donnés.

— Qui ça, « on » ?

— Non, non, dit-il en secouant la tête. Je ne peux pas te le dire.

— Un indic ?

— Mais non, Matt ! Un prêtre qui avait décidé que le moment était venu de rompre le secret de la confession ! Un indic, évidemment. Mais de là à ce que je te dise de qui il s'agit...

— Et ce qu'il vous a appris ?

— Ça non plus, je ne peux pas te le dire.

— Je ne vois pas pourquoi. Il était sur les lieux du crime ? Il a vu ou entendu quelque chose ? Ou bien il vous a simplement fait part d'une rumeur qui vous a conduits à George ?

— On a un témoin oculaire. Ça te va ?

— Quelqu'un qui a assisté à la fusillade ?

Il fit la grimace.

— Je finis toujours par t'en dire plus que ce que je voulais. Tu sais pourquoi, toi ?

— Oui. Parce que tu sais très bien que c'est la meilleure façon de se débarrasser de moi. Qu'est-ce qu'il a vu, ton témoin ?

— Je t'en ai déjà trop dit, Matt. On a un témoin, les pièces à conviction sont solides et tiens, on a aussi quelque chose qui équivaut presque à un aveu : Sadecki pense que c'est probablement lui qui a fait le coup. Notre dossier est si solide que l'accusé lui-même nous donne raison !

Je ne voyais pas les choses autrement moi non plus, mais il fallait quand même que je mérite mes honoraires.

— Imaginons que ton témoin n'ait vu que la fin du film, lui dis-je.

George qui se penche sur le corps, qui ramasse les douilles...

— Après que quelqu'un d'autre a tué Glenn ?

— Pourquoi pas ?

— Ben voyons ! Quelqu'un qui a tiré du terre-plein herbeux(14) ?

Tu veux que je te dise ? C'est encore un coup de la CIA.

— Holtzmann aurait pu se faire agresser, lui répliquai-je. Ça n'aurait rien d'inouï dans ce quartier-là. Il aurait pu se faire descendre en essayant de résister à une attaque à main armée.

— On n'en a aucune preuve. Il avait toujours son portefeuille dans sa poche revolver. Avec plus de trois cents dollars à l'intérieur.

— L'assaillant a pu paniquer après la fusillade.

— Drôle de manière de paniquer, tu ne trouves pas ? On commence par balancer un quatrième pruneau dans la nuque du mort et après on panique ?

— Qui y avait-il d'autre ? Qui votre témoin a-t-il vu d'autre ?

— Il a vu George. Ça nous suffit.

— Et que faisait Holtzmann dans le coin ? On s'est donné la peine de vérifier ?

— Il était allé se balader. Et ce n'est pas comme dans l'aviation civile : il n'y a pas besoin de préparer un plan de vol avant de se mettre en route. Il se sentait nerveux, il est allé s'aérer la cervelle.

— Et il s'est arrêté pour passer un coup de fil ? Son téléphone était donc en dérangement ?

— Et s'il avait essayé d'appeler chez lui ? Pour dire à sa femme à quelle heure il allait rentrer ?

— Comment se fait-il qu'il n'ait pas réussi à l'avoir ?

— La ligne était peut-être occupée. Ou il n'avait composé que la moitié de son numéro lorsque Boy George l'a abattu. Personne n'en sait rien et ça ne change strictement rien au problème. Putain de Dieu, Matt ! Tu fais exactement ce que je savais que tu allais faire : tu essaies de trouver des failles dans un dossier en béton.

— Et s'il est si solide que ça, je n'y arriverai pas, c'est ça ?

— Non. Tu arriveras seulement à m'emmerder un maximum en essayant.

« Je suis la mouche qui est tombée dans le potage, m'avait dit Tom Sadecki. J'emmerde tout le monde. »

— Joe, dis-je quand même, que sais-tu de Glenn Holtzmann ?

— Je n'ai rien à connaître de lui. Il ne faudrait pas oublier que c'est la victime.

— C'est pourtant par là qu'on commence à chercher, non ? On cherche à savoir qui est la victime.

— Pas quand on peut y couper. Quand on a déjà le tueur en taule, ça ne sert à rien de tourner et retourner le cadavre. Hé ! mais c'est quoi, cet air pensif ?

- Tu sais ce qui ne marche pas dans cette histoire, mon ami ?
- Oui. C'est que tu t'y intéresses. En dehors de ça, c'est du gâteau.
- Ce qui ne va pas, c'est que vous ayez résolu le problème aussi vite. Vous auriez appris des tas de choses sur Holtzmann et les gens du coin... mais vous n'avez jamais été obligés de chercher plus loin parce que pourquoi se casser la nénette quand on a déjà mis l'assassin en prison !
- Tu crois qu'on s'est trompé de bonhomme ?
- Non, lui répondis-je. Je ne crois pas que vous vous soyez gouré.
- Tu penses qu'on a fait du travail de cochon ? Tu crois qu'on aurait loupé quelque chose ?
- Non, je pense que la police a fait un boulot du tonnerre. Mais je crois aussi qu'il y a des choses que vous n'avez pas eu besoin d'analyser à fond.
- Et tu songes à aller y voir de plus près.
- Ben... j'ai quand même pris son argent, non ? Il faut bien que je fasse quelque chose.

La bibliothèque municipale de Donnei se trouve dans la 53^e Rue, à quelques pas de la 5^e Avenue. Je montai à la salle de lecture du deuxième étage et y passai deux bonnes heures à parcourir les journaux locaux des dix derniers jours. Une fois les faits établis (et rien ne me parut bien nouveau là-dedans), tout se réduisait à des absences de nouvelles genre articles sur les sans-abri, la rénovation du quartier et la violence urbaine. On avait interviewé des gens qui habitaient depuis des années les immeubles locatifs environnants, d'autres qui avaient récemment emménagé dans le joli gratte-ciel de Holtzmann, d'autres, plus rares et qui, eux, végétaient dans les rues. Tous les éditorialistes qui avaient envie de râler s'en étaient donné à cœur joie. Le résultat était parfois intéressant, mais ne m'apprenait pas grand-chose.

Je ne trouvai guère qu'un article vraiment à mon goût. Du type éditorial, il avait été rédigé par un ancien publicitaire du *New York Times* qui disait habiter à deux rues de chez Holtzmann. Au chômage depuis le mois de mai précédent, il expliquait comment ses difficultés économiques personnelles avaient modifié sa façon de voir les choses.

« Avec chaque jour qui passe, écrivait-il, je me sens de moins en moins proche de Glenn Holtzmann et éprouve de plus en plus de sympathie pour George Sadecki. En apprenant la nouvelle, j'ai commencé par être très choqué, voire horrifié. L'affaire aurait pu se passer devant chez moi, me disais-je. Tuer ainsi un homme qui arrive dans la force de l'âge, un type plein d'avenir, un type qui réside à

Clinton, le quartier le plus intéressant de la ville la plus stimulante du monde...

« Mais à mesure que les heures se muent en jours qui passent, poursuivait-il, c'est un miroir de plus en plus différent qui me renvoie mon image. Ce type qu'on a enfermé à Rikers Island, ce pourrait être moi, me dis-je. Homme déjà fait, oisif sans emploi lâché sur un marché du travail qui ne cesse de se rétrécir, vagabond qui tue le temps en errant dans les rues d'un Hell's Kitchen qui est le quartier le plus troublant de la ville la plus désespérante que Dieu ait jamais créée... Je pleure toujours l'homme qui s'est fait assassiner dans ces circonstances, mais je pleure aussi sur celui qui l'a tué. J'aurais pu être dans les chaussures de l'un et de l'autre, dans les souliers bien cirés de Glenn Holtzmann comme dans les sneakers d'occasion de George Sadecki. »

Je regagnai mon hôtel à pied et, chemin faisant, m'arrêtai un instant pour acheter un hot-dog et un jus de papaye. Je passai à la réception et demandai si on m'avait laissé des messages, mais personne ne m'avait appelé. Je me payai un gobelet de café au *delicatessen* du coin, l'emportai avec moi et traversai la rue pour gagner le petit jardin public adjacent à l'hôtel du Parc Vendôme. Je trouvai un endroit où m'asseoir, ouvris le couvercle de mon gobelet, mais le café était encore trop chaud. Je le posai sur le banc et sortis mon carnet.

Je pris quelques notes et, les yeux sur ma page, commençai à réfléchir en posant que George Sadecki était innocent. Essayer de le démontrer me fit perdre mon temps ; il valait beaucoup mieux trouver quelqu'un qui aurait pu tuer Holtzmann à sa place. Et donc... quelqu'un qui aurait eu une bonne raison de le faire, ou quelqu'un qui aurait pu le faire sans plus de raisons que le pauvre George.

Glenn Holtzmann. De l'endroit où j'étais assis, je pouvais voir les derniers étages de son immeuble. En me tournant un peu, j'arrivais aussi à voir la table de l'Étoile du matin à laquelle nous nous étions assis. Lisa avait perdu son bébé, m'avait-il dit. J'avais eu de la peine pour lui cet après-midi-là, mais je n'avais montré aucun empressement à me rapprocher de lui. Un fossé nous séparait et je n'avais jamais éprouvé le besoin de le combler. Je n'avais pas cherché à mieux connaître le mari de Lisa.

Et maintenant, tout me disait que j'allais devoir le faire. Dans toute enquête criminelle qui se respecte, avais-je rappelé à Joe, on doit commencer par se renseigner sur la victime. Traquer l'assassin, c'est toujours chercher quelqu'un qui a de bonnes raisons de tuer le malheureux qui n'est plus. Et pour connaître ses raisons, la première chose à faire est de savoir qui était sa victime.

Évidemment, il faut qu'il y ait une raison.

Glenn aurait très bien pu se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Il aurait très bien pu être la victime d'une agression à main armée qui tourne mal. Joe avait laissé entendre que c'était peu probable et, pour me ridiculiser, avait ajouté qu'il ne voyait guère l'agresseur prendre le temps de donner le *coup de grâce*(15) à sa victime, puis filer sans rien lui prendre. Son raisonnement ne manquait pas de bon sens, mais on a vu des criminels se conduire encore plus bêtement que ça. Le criminel est désorganisé. Il agit impulsivement. Il opère de manière irrationnelle et change de tactique sans prévenir. On rencontre certes des criminels plutôt stables et organisés, mais la grande majorité d'entre eux font des trucs idiots avant de quitter les lieux de leur forfait.

Ce type d'agresseur n'était d'ailleurs pas le seul genre de personnes

à pouvoir tuer Holtzmann sans raison. Glenn aurait très bien pu dire un mot de trop à quelqu'un dans une ville où trop d'individus se baladent armés jusqu'aux dents. S'engueuler pour entrer le premier dans une cabine publique, il n'en faut souvent pas davantage pour que l'affaire tourne à la tragédie.

Glenn aurait même pu se faire descendre par erreur. Cela s'était déjà produit quelques années auparavant dans un restaurant de Murray Hill. Quatre hommes

— trois fourreurs et leur comptable –, venaient juste de s'asseoir à une table et de commander à boire. Deux individus s'étaient bientôt pointés à la porte, l'un d'eux sortant une arme automatique pour arroser la table des fourreurs. Les quatre hommes étaient morts sur le coup, une femme installée à la table voisine se retrouvant sérieusement blessée.

L'affaire sentait fort son contrat mafieux, et les enquêteurs avaient passé une quinzaine de jours à étudier d'éventuelles infiltrations de l'industrie de la fourrure par les adeptes de Cosa Nostra et à chercher des pièces à conviction susceptibles d'établir un lien entre les quatre victimes et l'une des cinq grandes familles du crime organisé. On avait vite compris qu'aucun des fourreurs n'avait eu maille à partir avec la Mafia. C'était bien quatre personnes qu'on avait voulu tuer – de gros bonnets de l'industrie du bâtiment de Jersey City –, mais ces quatre personnes étaient assises à l'autre bout du restaurant lorsque le contrat avait été exécuté. Le tueur, on l'avait appris par la suite, était dyslexique et s'était tourné à gauche alors qu'on lui avait demandé de tourner à droite (« erreur fatale », avait titré le *Post*).

Ce sont des choses qui arrivent. Tout le monde peut se tromper.

Bref, il y avait deux façons d'aborder le problème. Je pouvais m'intéresser à la victime ou à l'événement. J'étais à deux doigts de jouer le coup à pile ou face lorsque j'aperçus un visage familier à une vingtaine de mètres de l'endroit où je me tenais. Cheveux gominés, pommettes hautes, nez étroit, lunettes à montures en acier, peau de la couleur de mon café : Barry, l'ami de George Sadecki. Il s'était installé sur un casier à bouteilles de lait posé à l'envers, un bloc de béton d'un mètre de haut lui servant de table. Sur cette dernière il avait installé un échiquier et fumait une cigarette en étudiant ses pièces.

Je le rejoignis et l'appelai par son nom. Il leva la tête et me regarda en souriant, tout en s'efforçant de me remettre.

— Je vous connais, me dit-il. Votre nom va me revenir.

— Je m'appelle Matt.

— Vous voyez ? Par porteur spécial, qu'il m'est revenu ! Asseyez-

vous, Matt. Vous jouez ?

— Je sais déplacer les pièces.

— Alors, vous savez jouer. Ce jeu consiste à bouger ses pièces jusqu'au moment où quelqu'un finit par gagner.

Il prit un pion dans chaque main, les cacha dans son dos, puis me tendit ses deux poings fermés. J'en choisis un, il l'ouvrit, j'avais les blancs.

— Vous voyez ? Vous avez déjà l'avantage. On installe les pions et on commence ? Pas d'argent à la clé, on joue seulement pour passer le temps.

Un autre casier à bouteilles de lait en plastique se trouvait en face de lui, de l'autre côté de la table. Je m'y perchai et disposai mes pions, les étudiai, puis avançai le roi de deux cases. Il me répondit de la même manière, les trois ou quatre coups suivants ne nous réservant aucune surprise particulière. Lorsque je sortis mon fou pour menacer sa reine, il me lança :

— Ah ! la bonne vieille attaque Ruiz Lopez.

— Si vous le dites... Quelqu'un a bien essayé de m'apprendre les noms des ouvertures standard, mais je les ai oubliés. J'ai peur de ne pas en avoir assez dans le crâne pour jouer comme il faut.

— Ça, je n'en sais rien, dit-il. À entendre la façon dont vous vous dénigrez, il se pourrait bien que vous tentiez de m'arnaquer.

— Vous rêvez.

Au début, nous jouâmes assez rapidement mais, la partie se poursuivant, je trouvai de plus en plus difficile de le surprendre et commençai à passer beaucoup de temps à étudier l'échiquier. Au bout d'une douzaine de coups, nous fîmes un échange de cavaliers et, Dieu sait comment, je me retrouvai avec un pion de retard. Quelques coups plus loin, il me força de nouveau à l'échange : le cavalier qui lui restait contre une de mes tours. À chaque coup qu'il jouait, son attaque se dessinait plus nettement et m'obligeait à attendre le moment de l'assaut. Ma position devenait de plus en plus inconfortable, mes défenses ne cessant de perdre en efficacité.

— Je ne sais pas, lui lançai-je en essayant de trouver une parade qui me remettrait en selle. Je pourrais abandonner.

— Vous pourriez.

Je tendis l'index et couchai mon roi. Dieu, qu'il avait l'air triste !

— On ne jouait pas pour du fric, me fit remarquer Barry, mais ça ne veut pas dire que vous ne pourriez pas traverser la rue et ramener une bouteille d'Eight Hundred.

— Je ne bois plus, lui dis-je.

— Je suis au courant. Est-ce que je vous ai parlé de boire ? Boire, c'est une chose, acheter, c'en est une autre.

— C'est juste.

— Sous-sol de l'église Saint-Paul, me précisa-t-il. C'est bien là que je vous ai vu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'y vais rarement. J'y allais souvent boire du café et bavarder un peu. Boire ne me pose aucun problème.

— Vous avez de la chance.

— Du moment que je m'en tiens à la bière. Autrefois, ça me rendait malade.

Il posa la main sur son flanc droit, juste au-dessous de la cage thoracique.

— Là. C'était là que ça me faisait mal, me précisa-t-il.

— Le foie.

— Ça doit être ça. D'après moi, c'est le Night Train qui me tuait. Un tueur, ce petit vin doux. Mais la bière... la bière a l'air de me convenir.

Il me sourit, un bout de dent en or brillant à la commissure de ses lèvres.

— Pour l'instant, en tout cas, reprit-il. Probab'que ça finira par me tuer, c'te bière, mais comme il faut bien mourir de quelque chose... Si on vit assez longtemps, on finit par mourir d'avoir trop vécu. Quand c'est pas une chose, c'en est une autre. C'est bien comme ça qu'on dit, n'est-ce pas ?

— C'est bien comme ça qu'on dit.

— Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous voulez bien me payer une bouteille d'Olde English ? Et après on refait une petite partie ?

Je trouvai cinq dollars dans ma poche et les lui tendis. Il porta l'index à son sourcil droit, me fit un semblant de salut militaire, puis se dirigea vers l'épicerie coréenne de l'autre côté de la rue. Je le regardai avancer de sa démarche fluide et dégingandée, ses longs bras se balançant contre ses flancs. Il portait une veste de la marine à boutons dorés, des blue-jeans délavés et des sneakers montants. Il ne pouvait pas avoir moins de soixante ans, mais traversa la 9^e Avenue comme un monsieur qui a encore toutes ses facultés.

Je me surpris à songer que Barry avait raison : s'en tenir à la bière, surtout blonde, assister à une réunion de temps en temps pour profiter du café et de la compagnie, travailler ses échecs et arnaquer un ou deux dollars de temps en temps quand on a soif...

Ouais, bon. Et passer sa vie assis sur des casiers à bouteilles de lait ? Dans quel état étais-je donc, voulez-vous bien me le dire, si je commençais à prendre l'ami Barry pour modèle ? Je ne pus m'empêcher de rire en ramenant cette idée à sa plus simple expression – une énième variation sur la petite chanson de l'alcool. L'attrait en était infini et infiniment savait se déguiser et prendre les

gens par surprise au coin de la rue. Gagner un million de dollars et remporter deux fois le prix Nobel et celui de Miss Gentillesse ne protégeaient de rien : tout d'un coup, vous passiez devant un bar genre « la Langue agile » et vous commenciez à vous demander si les clodos installés au fond de la salle n'en savaient pas beaucoup plus long que vous. Ils buvaient, eux, et pas vous, non ? Et donc... en quoi pouvaient-ils se tromper ?

Barry revint avec un litre d'Olde English 800 emballé dans un sac en papier kraft. Il dévissa la capsule et but au goulot sans se donner la peine de sortir la bouteille du sac. Il m'informa que ce coup-ci je pouvais jouer avec les noirs ou continuer avec les blancs, comme je préférais. Je lui répondis que j'avais mon compte d'échecs pour la journée.

— Le jeu ne vous branche pas vraiment, dit-il. On aurait pu penser que si, pourtant.

— Pourquoi ?

— Hé bien... le côté analyse. Ça doit ressembler assez au travail d'enquêteur, non ? On évalue les coups, on se dit je fais ça s'il attaque comme ça... Vous étiez bien flic, n'est-ce pas ?

— Vous avez bonne mémoire.

— Bah, ça fait assez longtemps que, vous et moi, on traîne dans le quartier. Ça s'rait étonnant qu'on se reconnaisse pas. Et pis... ça serait difficile de pas vous prendre pour un flic. Avec la façon que vous avez de tout retourner sens dessus dessous. Ça serait pas au sujet de George ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Je vous ai vu à la télé, lui dis-je.

— Ben merde, alors ! Je peux plus faire un pas sans qu'on m'en parle !

Il poussa un soupir, secoua la tête et s'octroya une bonne rasade d'Olde English.

— Il y a combien de chaînes, maintenant ? Soixante ? Soixante-dix avec le câble ? Tout le monde doit regarder la Sept, vu le nombre de types qui m'ont vu ! Tout le monde sauf moi. Je parie que je suis le seul à ne pas avoir vu cette émission dans tout New York.

Nous parlâmes un peu de George, mais j'eus l'impression qu'il me resservait ce à quoi tous ceux qui l'avaient vu à la télé avaient eu droit : une petite resucée du « George Sadecki tel que je le connaissais ». Je l'aiguillai sur Holtzmann et lui demandai ce qu'il pensait du type qui s'était fait abattre.

— Vous habitez dans le coin, lui dis-je, et vous n'avez pas les yeux dans votre poche. Vous avez forcément vu Glenn Holtzmann dans le quartier.

— Je ne crois pas, me répondit-il. En tout cas, je ne m'en souviens

pas. J'ai vu sa photo dans les journaux, mais je ne l'ai pas reconnu. C'est horrible, non ? Un jeune type comme lui ? Brillant et plein d'avenir...

— Que dit-on de lui chez les sans-abri ?

— C'est comme je vous ai dit. Ils disent que c'était un jeune mec vraiment bien et que c'est malheureux, ce qui lui est arrivé. Que voulez-vous qu'ils disent d'autre ?

— Ça dépend de ce qu'ils savent.

— Faudrait d'abord qu'ils l'aient connu ! Il n'habitait pas par ici.

— Bien sûr que si. On voit son immeuble d'ici.

Il suivit ostensiblement la direction que je lui montrais du doigt.

— C'est ça, dit-il. C'est bien là qu'il habitait, au quarantième étage.

« Au vingt-huitième », me dis-je en moi-même.

— C'est un autre continent, par là-bas, reprit-il. C'était un type qui faisait la navette entre son quarantième étage et un autre quarantième étage où il avait son bureau. Alors que vous et moi, on est à la rue. Pour un type comme ça, la rue, c'était juste un endroit où passer deux fois par jour pour aller d'un quarantième étage à un autre.

— Il y aura une semaine de ça jeudi, la rue, il y était quand même, lui fis-je remarquer.

— Pour s'aérer, à ce qu'on raconte.

— Ce qui veut dire ?

— Oh, mais rien du tout. C'est juste que l'air, il ne doit pas en manquer, au quarantième étage. Même qu'il ne doit y avoir que ça, là-haut, vous ne trouvez pas ?

— Et donc... qu'est-ce qu'il faisait dans la rue ?

— Le destin. Moi, je dirais que c'était peut-être le destin.

— Je ne sais pas.

— Il faut bien croire à quelque chose, non ? dit Barry. Et moi, justement, je crois que je vais me taper un autre petit coup à boire.

Il le fit et fut à deux doigts de s'en lécher les babines.

— Je sais que vous ne buvez pas, me dit-il, mais... vous êtes sûr de ne pas vouloir goûter ?

— Pas aujourd'hui, lui répondis-je. Et... en dehors du destin et du besoin de s'aérer, vous voyez autre chose qui aurait pu amener Holtzmann dans la 11^e Avenue ?

— Je vous ai déjà dit que je ne le connaissais pas.

— Mais vous connaissez peut-être la rue.

— Quoi ? La 11^e Avenue ? Je sais où c'est.

— Etes-vous jamais passé chez George ?

— Je ne savais même pas qu'il avait une piaule. Je ne l'ai appris que la semaine dernière. Je savais qu'il avait un endroit où il laissait ses affaires, mais je ne savais pas où c'était. Quant à la 11^e, je ne peux pas dire qu'il y ait grand-chose pour m'y attirer.

— Vous n'avez pas eu à y conduire votre voiture pour faire vérifier les freins ?

Il partit d'un grand rire.

— Non, les freins marchent au poil. Peut-être qu'un jour j'y passerai pour me faire rééquilibrer les roues !

Il avala encore une grande gorgée d'Olde English et, cette fois, sortit à moitié la bouteille du sac pour en examiner l'étiquette en clignant des paupières derrière ses lunettes.

— Vous voyez, dit-il, la bière et le malt, c'est à peu près ma vitesse de croisière. Le vin et le whisky, ce n'est pas bon pour moi. Il fut un temps où ça me réussissait assez, mais ça remonte à loin.

— C'est ce que vous m'avez dit.

— Bien sûr, il m'arrive de fumer un peu d'herbe de temps en temps, quand il y en a. Mais de là à en chercher... Un type te passe un pétard et t'en offre une bouffée, tu ne vas pas le lui refuser, non ?

— Non.

— Et la dernière fois qu'ils m'ont expédié à l'hôpital Roosevelt, ils m'ont ouvert et recousu et après, ils m'ont filé du Percodan. Un comprimé toutes les quatre heures et je vous jure que j'avais mal, mais ça, c'était drôlement bon. Ils m'en ont laissé quelques-uns avant de me virer, mais je les ai épuisés assez vite et ils n'ont pas voulu renouveler l'ordonnance. Je suis allé au square de DeWitt Clinton et j'ai acheté six cachets à un petit Blanc maigrichon avec des lunettes de soleil où on se voit dedans et tenez : ils avaient exactement le même air que les machins qu'ils m'avaient donné à Roosevelt, même couleur, mêmes dessins dessus, mais ils m'ont pas fait le même bien. Pas du tout du tout. Je me demande s'ils ont pas des surplus d'usine, des cachets qui sont pas aussi bien que les autres et qu'ils revendent au rabais dans les rues. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ça n'est pas impossible.

— Tout ça pour dire que je ne vais pas souvent me promener dans la 11^e. Ils ont rien de ce que je veux.

Son histoire de Percodan m'avait rappelé la décision que Jan avait prise de se passer d'antalgiques plutôt que de renoncer à son abstinence. Je creusai un peu cette idée et faillis bien louper ce qui se cachait derrière ce que Barry venait de me dire.

Mon esprit ayant retrouvé la terre ferme, je lui dis :

— Le square DeWitt Clinton ? Il y a un petit square à une ou deux rues de l'endroit où Holtzmann s'est fait tuer. C'est sur le côté ouest de la 11^e. C'est de celui-là que vous me parlez ?

— Ouais. Le square DeWitt Clinton. Si vous y allez, n'achetez jamais rien à ce petit Blanc à lunettes de soleil où on se voit dedans. Ce serait gâcher son fric.

— C'est un peu loin de chez moi, lui répondis-je. Je ne savais

même pas qu'il s'appelait comme ça. On vend beaucoup de drogue dans le coin ?

— De la merde oui, qu'on vend ! s'écria-t-il. Avec ce que ça te fait, c'est pas demain la veille que je vais appeler ça de la drogue. Mais des dealers, il y en a tout le temps, si c'est ça que vous voulez dire. Ce square-ci est à peu près le seul que je connaisse où il n'y ait pas de dealers et c'est seulement parce qu'il est trop petit. Pas d'herbe, pas d'arbres, rien que des parpaings en guise de bancs et de tables. Vous appelez ça un square si vous voulez, moi, je dirais plutôt que c'est un bout de trottoir plus grand que le reste. Dans les vrais squares, il y a toujours des dealers.

— Ils ne doivent pas vendre des masses là-bas.

— Quand on vend aux gens ce qu'ils veulent, les gens se déplacent.

— C'est vrai.

— Et le soir, il y a les filles. Vous voyez ce que je veux dire. Elles traînent dans le coin au cas où il y aurait des automobilistes ou des camionneurs qui seraient perdus.

— Je croyais que c'était plus bas. Autrefois, c'était juste au nord du Lincoln Tunnel qu'elles travaillaient.

— Je ne sais pas, dit-il. Les filles que je connais bossent dans la 11^e. Elles ont des perruques blondes et baladent leur marchandise dans des collants. Sauf que c'est pas des filles, si vous voyez ce que je veux dire.

— Des transsexuels ?

— Transsexuels, travelos... Je sais que ce n'est pas la même chose, mais je ne me souviens plus de la différence. Enfin... c'est des mecs qui ressemblent à des nanas et je dois dire qu'il y en a de rudement bien. Pas vous ?

— Oh... je suis trop vieux pour ça.

— Vous êtes plus jeune que moi, me lança-t-il en caquetant joyeusement, et je ne me sens pas trop vieux pour les filles ! Mais celles de la 11^e, attention : elles cherchent le fric. Il y en a beaucoup de malades maintenant. On va avec elles et c'est la mort assurée. Non, moi, quand ça me revient, je vais voir ma vieille maîtresse d'école.

— Qui est-ce ?

— Une fille que je connais. Elle habite près de Lincoln Center. Elle fait les cours moyens à Washington Heights. Elle adore le vin blanc... le comment ça s'appelle, déjà ? Le chardonnay ? Je crois que c'est comme ça qu'on dit. Mais elle a toujours de la bière au frigo pour moi. En plus, j'ai toujours le droit de prendre un bain chaud et elle, pendant que je trempe, elle descend au sous-sol pour me passer mes habits à la machine à laver. En hiver, quand j'y reste la nuit, elle me prépare un petit déjeuner le matin, enfin... quand elle a pas trop la gueule de bois.

Il ôta la capsule de la bouteille d'Olde English et regarda au fond.

— Et en général, elle me file cinq ou dix dollars, mais je n'aime pas lui prendre son argent.

Et, après m'avoir regardé, il ajouta :

— Mais il y a des fois où je le lui prends quand même.

Le square DeWitt Clinton s'étend sur deux pâtés de maisons, de la 52^e à la 54^e Rue Ouest et de la 11^e à la 12^e Avenue. Un terrain de base-ball entouré par un grillage de trois mètres de haut en occupe plus de la moitié, la plus grande partie du terrain restant consistant en une grande aire de jeux pour enfants, elle aussi protégée par des grilles. Le terrain de base-ball était désert lorsque j'y arrivai, au contraire de l'aire de jeux où des gamins faisaient de la balançoire, glissaient sur des toboggans, s'accrochaient à des barres et, complètement décontractés, escaladaient le grand foisonnement de rochers que, pour cela justement, la ville avait décidé de ne pas faire sauter.

Au coin sud-est du square se trouvait un monument aux morts de la Première Guerre mondiale, statue plus grande que nature représentant un *Doughboy*⁽¹⁶⁾ bouffé au vert-de-gris et portant son fusil sur l'épaule. Les six vers suivants étaient gravés sur le piédestal sur lequel il se tenait :

Que notre pacte se rompe
Et nous qui allons mourir,
Jamais en terre de Flandres
Nous ne pourrions dormir,
Quand même et toujours
Y fleurit le coquelicot.

Je me souvins d'avoir appris ce poème au collège. L'auteur en était un des poètes de la Grande Guerre, mais Rupert Brooke ou Wilfred Owen, duquel s'agissait-il, je l'avais oublié. Le socle ne me donna aucun indice : pour ce qu'il en avait à faire, l'œuvre aurait tout aussi bien pu avoir été écrite par le Soldat inconnu en personne.

Plongés dans une grande conversation à la droite du soldat, se tenaient deux hommes nettement plus jeunes que moi. Le premier était noir et portait une veste de survêtement marquée au sigle des Chicago Bulls, le deuxième hispanique et habillé de blue-jeans délavés à l'acide. Il n'est pas impossible qu'ils aient cherché à connaître l'auteur du poème, mais, va savoir pourquoi, j'en doutai. Ce n'était pas dans les champs de Flandres que poussait le petit pavot sauvage auquel ils s'intéressaient.

Lors de mes derniers passages dans la 11^e Avenue, je n'avais pas remarqué de dealers. C'est vrai aussi que je n'avais même pas remarqué le square, désert à ces heures-là. Aujourd'hui, c'était la fin de l'après-midi et l'endroit ressemblait toujours assez peu aux supermarchés de la drogue que sont Bryant Park ou Washington

Square. Seuls ou par deux, des jeunes traînaient à droite et à gauche, les uns assis sur des bancs, les autres appuyés au grillage. J'en comptai huit en tout. Deux autres s'étaient installés dans les tribunes désertes, derrière le losange du terrain de base-ball. On me regarda, l'œil prudent ou le regard plein d'esprit d'entreprise, tandis que j'inspectais les lieux. Quelques-uns tentèrent même de me séduire en murmurant : « Fumette, bonne petite fumette. »

Arrivé à l'extrémité ouest du square, je portai mes regards au-delà de la 12^e Avenue et observai la circulation qui s'intensifiait, les banlieusards se ruant déjà vers le pont et les banlieues nord. De l'autre côté du fleuve de voitures, je découvris les jetées de l'Hudson River. J'essayai de me représenter George Sadecki vêtu de sa veste militaire élimée et zigzaguant entre les voitures pour pouvoir balancer son arme d'un des quais. À ceci près que cette balade là, il l'aurait évidemment faite en pleine nuit. Il aurait eu moins d'automobiles à éviter.

Je me tournai pour regarder deux types de mon âge se défoncer sur le terrain de jeu de paume. Ils avaient posé leurs vestes et leurs pantalons de survêtement en tas de l'autre côté de la ligne de touche et en caleçons, chaussures et bandeau éponge autour du front, tapaient dans la balle comme s'ils avaient décidé de trouser le mur avec. Ils jouaient avec la concentration obstinée du mâle dans la force de l'âge. Quelques années plus tôt, Jan Keane et moi étions tombés sur un spectacle similaire : une partie de basket improvisée dans le Village. Jan avait ostensiblement reniflé l'air environnant et déclaré : « Testostérone. Ça sent la testostérone. »

Trouve-moi un pistolet, m'avait-elle dit. Je l'imaginai en train de le tenir dans sa main, d'en renifler l'acier graissé. J'imaginai la déflagration, j'entendis la voix désincarnée de mon amie par-dessus l'écho. « Cordite, disait-elle. Ça sent la cordite. »

Je quittai le square par son extrémité nord-ouest, la première cabine publique sur laquelle je tombai se trouvant au coin de la 12^e Avenue et de la 54^e Rue Ouest. J'écoutai la tonalité, mais gardai mon *quarter*, quelqu'un ayant ôté l'étiquette où était inscrit le numéro de l'appareil. On pouvait certes téléphoner, mais personne n'aurait pu rappeler.

Je trouvai une cabine avec son numéro intact au croisement de la 11^e Avenue et de la 54^e Rue Ouest, mais l'appareil ne voulut pas de mes *quarters*. J'en essayai quatre, mais chaque fois il trouva quelque chose à y redire et me les recracha. Je les repris et obliquai vers le nord, la cabine d'où je finis par téléphoner étant celle dont Glenn

Holtzmann s'était servi pour passer le dernier appel de son existence. Numéro affiché, tonalité impeccable, et on ne me refusa pas mes pièces. Tant qu'on ne me tirerait pas dessus, tout irait pour le mieux.

Je composai un numéro et, mon correspondant ayant été atteint, entrai le numéro de la cabine d'où j'appelais. Puis je raccrochai, tins l'écouteur muet à mon oreille tout en appuyant en douce sur le crochet afin que les passants croient que je me servais effectivement du téléphone au lieu d'attendre qu'on me rappelle.

Je n'eus pas longtemps à patienter. Je décrochai, une voix me demandant aussitôt :

— Qui c'est qui veut causer à T. J. ?

— La police de trois continents, lui répondis-je. Entre autres.

— Hé là, mec ! Où c'est que t'as les pattes, Matt ? T'as quelque chose pour T. J. ?

— Ça se pourrait. Tu es libre cet après-midi ?

— Non, mais je sais me montrer raisonnable. Qu'est-ce que t'as trouvé ?

— Je suis à une rue du square DeWitt Clinton. Je ne sais pas si tu connais.

— Évidemment que je connais ! C'est bien du square que tu causes... pas de l'école ? Et si on se retrouvait à côté de la statue du capitaine ?

— Du soldat, tu veux dire ?

— Je le sais que c'est un soldat ! Mais je sais pas son nom, alors je l'appelle le capitaine Flandres.

— Je crois que tu te trompes de grade. Il est habillé comme un deuxième classe.

— Ah bon ? Mais vu qu'il est blanc, j'ai dû m'dire que c'était un officier. Bon, alors... on se retrouve dans vingt minutes ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Alors pourquoi que t'as appelé, René ? T'as dit...

— Je ne crois pas qu'on devrait se retrouver au square, c'est tout.

Des yeux je cherchai un endroit où lui donner rendez-vous, mais ne vis rien qui aurait pu convenir dans l'avenue.

— On dit au croisement de la 57^e Rue Ouest et de la 10^e Avenue ? Il y a un petit bar, Chez Armstrong, et juste en face un grand immeuble locatif. Il y a une cafétéria à l'autre coin, un machin grec où on ne sert pas d'alcool.

— Bon, dit-il, ça nous fait déjà trois coins, tout ça. Qu'est-ce qu'il y a au quatrième ?

— Au débotté, je ne me souviens plus bien. Mais qu'est-ce que ça change ?

— Rien, mec, mais comme tu m'as parlé de deux autres machins qui changent rien du tout non plus... Tu veux me retrouver dans un

café, tu me parles du café où tu veux me retrouver et on en reste là. Je saurai bien le retrouver. C'est pas la peine de me faire la liste des monuments historiques.

— Dans vingt minutes ?

— Dans vingt minutes.

Je pris tout mon temps pour gagner le lieu du rendez-vous, faisant même un peu de lèche-vitrines dans la 57^e. Il me fallut un quart d'heure pour rejoindre la cafétéria où, déjà installé dans un coin près de la terrasse, T. J. s'appliquait à dévorer deux cheese-burgers et une assiettée de frites bien dorées. T. J. est un jeune Noir qui passe son temps à traîner dans les rues et ne se distingue en rien de tous les autres jeunes Noirs qui vadrouillent dans la 42^e, entre Bryant Park et le terminus des cars de Port Authority. Il y a un bon moment de ça, une affaire m'ayant obligé à fréquenter ces lieux ô combien lugubres, c'est là, sur un trottoir, que je l'avais trouvé.

Depuis, nous étions certes devenus bons amis et travaillions souvent ensemble, mais je ne savais toujours pas grand-chose sur lui. « T. J. » était la seule appellation que je lui connaissais et j'ignorais le sens de ces deux initiales, si tant est qu'il s'agît bien d'initiales. Je ne savais pas son âge (j'aurais dit seize ans) et sa famille m'était inconnue. À son accent et à son débit, j'aurais été assez prêt à parier qu'il était né et avait été élevé dans Harlem, mais à la façon dont il pouvait changer d'accent, je me méfiais. Je l'avais entendu plus d'une fois imiter d'une manière plus que convaincante les gens qui s'habillent chez Brook Brothers.

Il passait les trois quarts de ses journées dans et aux alentours immédiats de Times Square, et connaissait toutes les astuces nécessaires à celui qui entend survivre dans le Deuce(17). Je n'avais aucune idée de l'endroit où il dormait. Il me répétait qu'il n'était pas sans-abri et avait un lieu à lui, mais se montrait très cachottier sur ce sujet.

Au début, je n'avais aucun moyen de le joindre et ne pouvais pas le rappeler après qu'il m'avait téléphoné. Mais un jour il avait accepté l'argent que je lui avais versé pour un boulot de nuit et s'était payé un biper en prétendant qu'il s'agissait d'un investissement. Il était très fier de posséder cet engin et se débrouillait toujours pour régler l'abonnement mensuel et ne pas perdre sa ligne. Il pensait que j'aurais dû en avoir un moi aussi et ne comprenait vraiment pas pourquoi je m'y refusais.

Quels que pussent être les petits boulots qu'il faisait pour gagner sa vie, il semblait toujours prêt à les laisser tomber dans la minute dès

que j'avais une journée de travail à lui proposer. Quand j'oubliais de lui téléphoner, c'était lui qui me rappelait à l'ordre en me disant que j'avais forcément quelque chose pour lui et qu'il était, lui, plein d'énergie et de ressources. Dieu m'est témoin que mes largesses ne le tuaient pas et je suis bien sûr que, courses pour les joueurs ou séances de surveillance des flics pendant les parties de bonneteau sur le trottoir, ses petites combines dans le Deuce lui rapportaient sensiblement plus que mes emplois. Il n'empêche : c'étaient ses activités de détective privé qu'il faisait passer en premier et il ne rêvait que du jour où nous nous mettrions enfin à notre compte ensemble. En attendant, il était plus que satisfait de jouer les Tonto(18).

Je lui parlai de Glenn Holtzmann et de George Sadecki pendant qu'il mangeait. Il avait entendu parler de l'affaire : New York, New Jersey ou Pennsylvanie, il aurait été difficile de la rater dans l'un quelconque de ces trois États limitrophes, même si dans le Deuce et ses environs elle avait fait nettement moins de bruit que dans des régions plus calmes. Ça n'était pas difficile à comprendre.

Y a un mec qu' en a buté un aut, telle était la manière dont les gamins des rues avaient dû résumer la chose et c'est vrai que l'incident n'avait rien de très remarquable. Ça arrivait tout le temps.

Cela dit, T. J. avait maintenant une bonne raison de s'intéresser au sort de ces « mecs »-là et il m'écouta attentivement tandis que je lui disais tout ce que je savais de l'affaire. Mon récit une fois terminé, je fis signe au garçon et commandai un café pour moi et un *egg cream*(19) au chocolat pour T. J.

Sa boisson arrivée, il la goûta et hocha la tête tel le gourmet qui trouve le pommard acceptable. Pas extraordinaire, évidemment, mais tout à fait acceptable.

— Dans ce coin-là, dit-il enfin, des gus, y en a partout dans le square et sur le trottoir. Ça achète et ça vend, quoi.

— Pas trop dans la journée, lui fis-je remarquer. Surtout le soir.

— Et c'était le soir quand ça s'est passé et tu te dis qu'y a peut-être quelqu'un qu'a vu quelque chose, c'est ça ? Sauf que si c'est toi qui y vas, on se dira que c'est toi et ça t'avancera pas des masses.

— Je n'ai même pas essayé.

— Alors que moi, on me verra même pas.

— C'est exactement ce que je me disais.

— Et donc, y nous voient ensemble et ils se disent que deux et deux, ça fait quatre et donc... et donc, c'est pour ça qu'on se retrouve ici et pas au square.

— Voilà qui est bien pensé.

— Ben, y a pas besoin d'avoir inventé le fil à couper le beurre pour comprendre ça, non ?

Il baissa la tête et travailla son *egg cream*. Étant remonté à la surface pour respirer un peu, il ajouta :

— Je me fondrais mieux dans le paysage que toi. Ça, c'est sûr. J'pourrais même rencontrer des types que j'connais déjà. Ou ne pas en rencontrer, ça aussi, ça se peut. Le square DeWitt Clinton, c'est pas mon coin habituel.

— Ça n'est qu'à quelques rues du Deuce et je suis bien sûr que tu as déjà fait le voyage. Tu te souvenais bien du capitaine Flandres.

— Ben, c'est-à-dire que le cap'taine et moi, on est de vieux copains et que comme New York, c'est mon coin... Ouais, ouais, j'saurai tout ce qu'il faut en savoir quand j'en aurai fini, Riri. Ce qui veut pas dire que j'connaisse tout l'monde partout où je m'traîne. Les ceusses qui jouent gros, ils se déplacent pas des masses. Pointe-toi dans un coin où on te connaît pas et tu vas voir comment on va te regarder ! À quoi y joue, le monsieur ? On fait dans la concurrence ? On monte sa petite affaire à soi ? Il roule pour qui, ce gus ? Pour le Patron ? Et si le Patron, c'était lui, hein ? Et plus tu poses de questions, plus tu ressembles à un emmerdeur.

— S'il y a des risques, tu laisses tomber, lui précisai-je aussitôt.

— Des risques ? T'en cours déjà en traversant la rue ! s'exclama-t-il. T'en cours peut-être encore plus en traversant pas ! Mais comme on peut pas passer sa vie sur le trottoir non plus... Non, ce qu'y faut faire, c'est regarder des deux côtés et y aller.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que ça pourrait prendre plusieurs jours. Je peux quand même pas aller poser des questions aux gens comme ça. Faut prendre son temps... faire monter la pression dans les tuyaux.

— Tu prends tout le temps que tu veux, lui dis-je. Le seul ennui, c'est qu'il n'y a pas beaucoup d'argent à la clé. Tom Sadecki ne m'a pas donné des masses de fric et je doute fort qu'il m'accorde une rallonge. De fait, j'ai même dans l'idée que je pourrais très bien finir par lui rendre tout ou partie de son avance.

— C'est dur à entendre, ces choses-là. Rendre du fric à quelqu'un...

— C'est vrai que c'est plutôt contre nature, lui concédai-je, mais il y a des fois où je n'ai pas tellement le choix.

— Dans ce cas, dit-il en me glissant la note sur la table, vaut sans doute mieux que je te laisse régler l'addition. Tant qu'à faire de te prendre ton fric, il est p't-être plus sage de pas attendre que t'en aies plus.

Après qu'il eut disparu en direction du square, je restai immobile sur le trottoir devant la cafétéria et contemplai le bâtiment où Glenn

Holtzmann avait vécu. Je me reprochai de ne pas avoir choisi un autre endroit où retrouver T. J. Et ce n'était pas faute d'avoir le choix. Des cafétérias, il y en a autant, ou presque, à Manhattan que de restaurants grecs du côté d'Astoria et elles proposent toutes la même chose – et la même ambiance, ou absence d'ambiance. Pourquoi avait-il fallu que je choisisse celle qui faisait ce coin de rue, celle qui, de ce fait même, me forçait à m'acquitter de la tâche à laquelle j'avais le moins envie de m'attaquer ?

Toute enquête qui se respecte commence par la victime. De l'endroit où je me trouvais, je n'avais aucun mal à compter vingt-huit étages et à voir les fenêtres de ladite victime, fenêtres derrière lesquelles j'avais en outre pas mal de chances de trouver l'épouse de cette même victime. Lisa Holtzmann était indubitablement la première personne à qui parler, celle qui, plus que toute autre, détenait certains renseignements dont j'avais besoin.

C'était aussi la dernière personne avec laquelle j'avais envie de m'entretenir. Je ne l'avais pas appelée lorsqu'elle avait perdu son enfant. Je ne l'avais pas davantage appelée lorsque son mari s'était fait assassiner. Je ne lui avais pas reparlé depuis le soir d'avril où, tous les quatre, nous avions passé un moment ensemble, j'avais repoussé les avances de son époux et, si je ne me sentais pas vraiment coupable, tout cela me mettait quand même plutôt mal à l'aise. Ma gêne ne fit que croître à l'idée que j'allais ajouter à sa douleur en lui posant le genre de questions impolies qu'exige mon travail.

Je levai la tête et comptai des fenêtres. Je savais où se trouvait leur appartement, enfin... son appartement à elle, mais j'hésitai néanmoins : je n'étais pas certain que son immeuble eût un treizième étage. Beaucoup de gratte-ciel de New York n'en ont pas, seuls quelques constructeurs ayant refusé de céder à cette superstition au fil des ans. (Harmon Ruttenstein, l'homme qui avait sauté de sa terrasse une semaine plus tôt, n'avait pas mâché ses mots sur ce sujet, plus d'un journal reprenant sa déclaration selon laquelle la vie était trop courte pour qu'on se soucie de pareilles « triskaidécaphobies ». Par toute la ville, des gens s'étaient rués sur leurs dictionnaires, mais, comme l'avait fait remarquer un éditorialiste, étant donné que c'était dans un de ses propres immeubles qu'il vivait, Harmon Ruttenstein avait en fait sauté du soixante-deuxième étage, et non point du soixante et unième ainsi qu'il l'aurait fait s'il avait élu domicile dans un autre petit gratte-ciel.)

Peu importait, avais-je aussitôt fait remarquer à Elaine, vu que dans ce genre de situation, c'était surtout le dernier centimètre qu'il fallait redouter.

Les Holtzmann vivaient-ils dans un immeuble de type Harmon Ruttenstein ? Peut-être que oui, mais peut-être aussi que non. Et donc,

retrouver leurs fenêtres n'était pas simple. Je pouvais évidemment restreindre le choix à deux séries de possibilités, mais cela avait d'autant moins d'intérêt que, dans un cas comme dans l'autre, le soleil couchant se réfléchissant dans toutes les fenêtres de la façade, il était impossible de dire lequel des deux appartements en question était allumé ou pas.

Putain, me dis-je, et si tu dépensais un *quarter*, hein ?

Il y avait deux cabines au coin de la rue, mais la première était en dérangement et l'autre n'acceptait pas les pièces – juste les cartes de téléphone du réseau Nynex. Des cartes de ce genre, la compagnie du téléphone m'en proposait à chaque relevé mensuel, mais j'avais toujours réussi à résister : je n'y voyais jamais qu'un truc de plus à avoir sur soi. Cela dit, si les cabines téléphoniques à pièces continuent de disparaître, il va sans doute falloir que j'en prenne une. Et plus tard, comme pour le reste, je finirai par me demander comment j'ai jamais pu m'en passer.

Je traversai la rue et téléphonai de Chez Armstrong. Au tout début de mon abstinence, j'avais pris grand soin d'éviter ce lieu où, de fait, j'avais vécu tant d'années. Pendant mon absence, Jimmy avait perdu sa licence et déménagé du côté est de la 9^e (juste au sud de la 58^e Ouest), à l'endroit où je me tenais présentement. J'avais évité le nouveau bar, et même l'établissement qui l'avait suivi, un restaurant chinois parfaitement innocent. (Un jour que Jim Faber me suggérait de l'y retrouver pour notre dîner dominical, je lui avais répondu qu'à mon avis ce n'était pas une bonne idée. « J'y buvais déjà que ça n'existait pas », lui avais-je expliqué. Il ne m'avait pas plus repris sur la syntaxe que sur la logique d'une déclaration que seul un alcoolique de notre espèce peut comprendre.)

Et puis, un autre soir, un autre de mes amis, lui aussi alcoolique abstinant, m'avait suggéré d'aller y dîner. Depuis lors, je m'y rendais chaque fois que j'avais une bonne raison de le faire. J'en avais une maintenant, mais une petite voix ne cessait de la mettre en doute. N'y avait-il donc pas d'autres téléphones publics dans le voisinage ? Pourquoi cherchais-je donc tellement à traîner dans un bar où on buvait essentiellement de l'alcool ?

Il est peut-être lamentable de perdre la raison, mais il est parfois pire encore de devoir en écouter la voix. À ma petite raison, je dis « Grand merci », et fis ce que j'avais à faire : j'appelai les renseignements, puis je composai le numéro que j'avais noté sur un bout de papier. Le téléphone sonna quatre fois chez Lisa Holtzmann avant que la voix de son mari m'informe qu'il n'y avait personne et m'invite à laisser mon message après le top. « Et maintenant, précisa-t-elle même, attendez le top sonore. » Je l'attendis, puis raccrochai.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais un fantôme. Il y a

bien des années de cela, une Anglaise du nom de Portia Carr se fit tuer par un client – un client à elle, pas à moi -, et un soir, je me saoulai tellement que je décidai de l'appeler... et dessaoulai en un rien de temps lorsqu'elle me répondit. Évidemment, ce n'était que son répondeur et, dès que je l'eus compris, je pus me remettre à boire.

Les répondeurs étaient plus rares à cette époque-là. Aujourd'hui, tout le monde en a un – tout le monde sauf moi -, et entendre des voix qui ont survécu à leur propriétaire ne choque plus personne. Il y a peu de temps, j'appelai un ami et ce fut Humphrey Bogart qui décrocha. Une semaine plus tard, je remis ça et tombai sur Tallulah Bankhead. On venait de commercialiser une bande magnétique qui, triomphe de la technologie moderne, permettait à des stars depuis longtemps décédées de répondre à votre place. « Chalut, ma douce. Mon pote Jerry Palmieri peut pas venir décrocher, mais laisse-nous ton numéro et on te rappelle dès qu'on aura ramassé les suspects habituels. »

La voix de Glenn Holtzmann me choqua moins que celle de Portia Carr et ne me surprit pas plus que celle de Tallulah. C'est vrai que j'étais un peu paumé après avoir donné un coup de fil que je n'avais aucune envie de passer – et d'un lieu où je ne voulais pas être. J'aurais profité de la pire excuse pour enrayer le processus et me tirer de là. Dans les circonstances présentes, j'aurais même raccroché au nez de John Wayne.

De retour à mon hôtel, je refis un essai, mais il me suffit d'entendre à nouveau sa voix pour me convaincre de ne lui laisser aucun message. Parler à Lisa était une chose, l'inviter à me rappeler en était une autre. Une fois encore, j'attendis le top sonore, une fois encore je gardai le silence.

J'appelai Elaine et lui demandai si nous avions prévu quelque chose pour la soirée. Elle me répondit que non.

— Mais j'aimerais beaucoup te voir, ajouta-t-elle. Seulement voilà : je n'ai guère envie de sortir.

— Moi non plus.

— Ça ne va pas être facile de nous retrouver, conclut-elle. À moins que nous passions toute la nuit au téléphone, ce qui pourrait nous griller la machine à messages.

Nous réglâmes le problème ainsi :

— Ça ne me gêne pas de quitter mon appart, lui dis-je. Du moment que je n'ai pas à quitter le tien...

— Comme si tu y étais jamais obligé ! *Mi casa es su casa*. Tu viens quand tu veux. Je ferai la cuisine, ou on commandera à bouffer par téléphone et on passera une soirée tranquille à la maison.

— *À su casa*.

— Voilà, *chez moi*¹. J'ai des choses à lire et de la paperasse à faire, mais ça ne me prendra pas toute la nuit. Tiens, tu sais quoi ? Et si tu

prenais une vidéo ?

— Un souhait précis ?

— Non. À toi de me surprendre. Mais pas de monstres, c'est la seule chose que je te demande.

— Il y en a assez comme ça dans la vie de tous les jours.

— Tu l'as dit. Je t'attends vers quelle heure ?

— Je pourrais me faire une réunion assez tôt et arriver sur le coup de huit heures. Ça te va ?

— Oui, me répondit-elle. Et même, tiens... c'est génial.

Nous passâmes une soirée tranquille à la maison. Nous nous fîmes livrer un curry par un restaurateur hindou qui venait d'ouvrir boutique dans la 1^{re} Avenue. D'après Elaine, manger de la nourriture hindoue chez soi présentait un avantage essentiel :

— Dans tous les restaurants hindous où je suis allé, me dit-elle, il y a un garçon qui a pris son dernier bain dans le Gange et quand ledit garçon se pointe à la table, c'est à mourir.

J'essayai Lisa Holtzmann après le repas et raccrochai sans rien dire dès que son répondeur se mit en route. Elaine consacra vingt minutes à sa paperasse, puis glissa une cassette dans le magnétoscope. J'avais pris *L'Homme qui tua Liberty Valance*, avec Lee Marvin dans le rôle du méchant en titre et John Wayne et Jimmy Stuart dans leur propre personnage.

— Quand j'étais gamine, reprit Elaine, mes parents regardaient les vieux films après minuit. « Mon Dieu, s'écriaient-ils, regarde un peu comme Franchot Tone était jeune à cette époque-là ! » Ou alors, c'était Janet Gaynor, George Arliss ou autre. Ça me rendait folle. Et maintenant, c'est moi qui fais pareil. Pendant tout le film, j'ai pas arrêté de me dire à quel point Lee Marvin était jeune... « à cette époque-là ».

— Je sais.

— Mais je ne l'ai pas dit tout de suite. Je l'ai gardé pour après le film, ce qui représente quand même un louable effort.

Le téléphone sonna, elle décrocha :

— Tiens, bonjour, dit-elle. Comment ça va ? Ça fait une paie, non ?

J'essayai de ne pas écouter avec trop d'attention tandis que ma petite jalousie habituelle me reprenait. De temps en temps, Elaine recevait encore des coups de fil de ses anciens clients et trouvait plus simple de passer dix secondes à leur annoncer qu'elle s'était mise à la retraite plutôt que de se donner la peine de changer de numéro. Je la comprenais, mais j'aurais préféré qu'ils l'appellent quand je me trouvais ailleurs.

— Un instant, dit-elle. Il est ici.

Je pris l'écouteur. C'était T. J.

— M'enfin, mec, me lança-t-il, je la connais, moi, ta chambre d'hôtel ! Déjà qu'elle est minuscule quand tu y es tout seul ! Alors... y amener une dame !

— Ce n'est pas une dame, T. J., c'est Elaine.

— Parce que tu crois que je le sais pas ? Ah... je comprends ! T'es pas chez toi ?

— Je savais bien que tu y arriverais !

— T'es chez elle ! T'as mis le machin à transférer. Le quoi déjà ?...

Le transfert d'appels, ouais, c'est ça.

— Bien vu.

— Si t'avais un biper, enchaîna-t-il, t'aurais pas besoin de ces trucs à tromper les gens quand y t'appellent. Bon. Je te sonne parce que j'suis allé voir le cap' taine.

— Le capitaine Flandres.

— C'est ça et tu sais quoi ? Le square change pas mal, dès que le soleil se couche. Et la rue aussi, d'ailleurs. Tout d'un coup, y a des tas de gens qui achètent et qui vendent.

— C'est la même chose pendant la journée, dis-je. Sauf que là, c'est plutôt des Honda qu'on achète et qu'on vend.

— Ouais, c'est pas la même merde, quoi. Y a beaucoup de crack. Y a plein de fioles par terre. Tu veux ceci ou cela, y a toujours quelqu'un qu'en a. Sans compter les nanas... et certaines sont vraiment pas mal. Sauf que c'est pas des filles. Tu sais comment qu'ils les appellent ?

— Des transsexuels.

— Non. Des poules à gaule, c'est comme ça qu'y disent. C'est quoi, ton mot à toi ?

Je m'exécutai, il répéta après moi.

— Transsexuels. Je sais qu'y a des types qu'appellent ça les coupés, mais c'est seulement après l'opération. Avant, c'est des poules à gaule. Dis, tu sais pas s'ils naissent comme ça ?

— Je suis assez sûr qu'ils naissent avec des gaules.

— Lâche-moi, quoi ! Tu vois c'que j'veux dire.

Tous les transsexuels que je connaissais m'avaient déclaré qu'ils étaient comme ça depuis toujours.

— Faut croire qu'ils naissent comme ça, dis-je.

— Et les nénés, d'où qu'ils les sortent ? Ça leur vient pas naturellement, si ? Qu'est-ce qu'ils font ? Ils bouffent des hormones ? Ils se collent des implants ?

— Les deux, je crois.

— Et y font l'tapin pour la grande opération, c'est ça ? Et coopération, y la veulent pour qu'on les prenne pour des vraies gonzesses, sauf qu'elles mesurent dans les un mètre quatre-vingts et chaussent du quarante-cinq, ce qui ne passe pas inaperçu.

— Tous ne souhaitent pas se faire opérer.

— Y en a qui veulent tout avoir ? Et pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— J'essayais juste de m'imaginer en train de descendre la rue avec des nibards qui se balancent sous ma ch'mise et... c'est drôlement bizarre.

— Sans doute.

— Ça me file mal à la tête rien que d'y penser. Tu te souviens de ce

que je t'ai dit la première fois que je t'ai vu ? Quand tu te baladais dans le Deuce et que j'arrivais pas à te faire dire ce que tu cherchais ?

— Je m'en souviens.

— Je t'ai dit que tout le monde avait un truc pas clair. Même que cet avis-là, tu peux l'déposer à la banque, Frank. J'ai jamais rien dit de plus vrai.

— Je me demande si Glenn Holtzmann était dans ce cas.

— Y a rien à s'demander du tout. S'il respirait, il avait un truc pas clair. C'est forcé. Et si on a du pot, on arrivera peut-être à savoir ce que c'était.

Elaine en ayant saisi assez pour s'intéresser à la conversation, je lui résumai ce qu'elle n'avait pas entendu.

— T. J. est merveilleux, dit-elle. Un coup, il est super-cool, branché et tout et tout, et le coup d'après, c'est toute son innocence qui ressort. À l'âge qu'il a, ces histoires de transsexuels doivent être plutôt perturbantes, non ?

— D'autant que dans les coins où il traîne ce n'est pas un phénomène rare.

— Ça ! Tout ce que j'espère, c'est qu'il ne finisse pas par nous débouler dessus avec une paire de nichons sous la chemise. Je ne suis pas vraiment prête pour ça.

— Je ne crois pas qu'il le soit plus que toi, Elaine.

— Tant mieux. Tu crois que Glenn Holtzmann avait un truc pas clair ?

— T. J. dit que tout le monde est dans ce cas. Ce qui me rappelle que...

Je consultai ma montre et décidai qu'il n'était pas trop tard pour appeler une veuve Holtzmann qui avait toutes les chances de ne pas être chez elle. Et n'y était effectivement pas. Cette fois-là néanmoins, je n'écoutai pas religieusement la voix de son époux. Dès que le répondeur se mit en route, je raccrochai.

— Quelque chose l'a poussé à se rendre dans la 11^e Avenue, dis-je. Il est possible qu'il ait voulu s'étirer les jambes, mais pourquoi dans ces parages-là ? Coïncidence, ou bien la 11^e avait-elle quelque chose à lui offrir ?

— Il ne m'a jamais fait l'effet d'un type qui s'allume au crack.

— Non. Mais il n'aurait pas été le premier yuppie à se faire des lignes de coke.

— Parce que les gens comme lui achètent dans la rue ?

— D'ordinaire, non. Mais peut-être avait-il quelque chose de pas net du côté sexe et cherchait-il l'amour dans les mauvais endroits.

— Avec la femme qu'il avait chez lui ?

— « Une fille plus douce et plus belle sur des terres plus douces et plus vertes » ? Je ne vois pas le rapport.

— Moi non plus, dit-elle. La plupart des hommes ont une épouse à la maison, mais ça ne veut pas toujours dire que madame soit à la botte. Et donc... peut-être avait-il envie de quelque chose d'autre.

— Peut-être appréciait-il les nanas aux grands pieds.

— Sans oublier la grande queue. Mais ramasser une pute, c'est drôlement risqué de nos jours.

— Tu m'étonnes.

— Non, enfin, je veux dire... Il y avait plus que le risque habituel. Tu te rappelles la vue qu'ils ont de l'appartement ? Si elle s'était trouvée à sa fenêtre, Lisa aurait très bien pu le voir au coin de la rue. Elle aurait peut-être même pu assister à la fusillade.

— À condition que l'angle soit bon et que la vue n'ait pas été obstruée. Sans compter que reconnaître qui que ce soit à une distance pareille...

— Peut-être. Tu crois qu'elle va garder l'appart ?

— Aucune idée.

— Tu aimerais vivre dans un endroit comme ça, toi ? Pas nécessairement cet appartement-là en particulier, mais quelque chose qui y ressemblerait ?

— Quoi ? Tout là-haut dans les nuages ?

— C'est ça : tout là-haut dans les nuages, et avec une vue à en tomber raide mort. Si jamais nous décidions d'emménager ensemble, mais... peut-être préfères-tu ne pas en parler tout de suite.

— Non, non. Ça ne me gêne pas.

— Ben, c'est-à-dire que... j'adore cet appart, mais je me disais qu'on serait peut-être mieux ailleurs. Il s'est passé beaucoup de choses, ici.

— Quand ça ne serait que toutes les fois où nous avons fait l'amour...

— Ce n'est pas à ça que je pensais.

— Je sais.

— J'ai lâché le turbin, mais je vis toujours dans les lieux et je ne suis pas tellement sûre que ce soit une bonne idée. Même si on n'emménageait pas ensemble...

— Tu serais prête à vendre ?

— Je pourrais. Mais vu l'état du marché, j'en tirerais sans doute plus en louant. La société qui gère mes autres biens immobiliers pourrait s'en charger.

— Madame Grande Richarde en personne, quoi.

— Ben, je ne vais quand même pas m'excuser, si ? Je ne l'ai pas volé, cet argent, et je n'en ai pas hérité non plus. Tout ça, je l'ai gagné à l'ancienne.

— Je sais.

— C'est vrai que j'ai tringlé pour l'avoir, mais... et alors ? C'est du

boulot honnête. Ce n'est peut-être pas légal, mais c'est honnête. J'ai travaillé dur, j'ai fait des économies et j'ai investi sagement. Je devrais en avoir honte ?

— Bien sûr que non.

— J'ai l'air de me défendre, c'est ça ?

— Un peu, lui répondis-je, mais bon... personne n'est parfait. Où aimerais-tu habiter ?

— C'est ce que j'essaie de savoir. J'aime bien ce quartier, mais s'il s'est passé des tas de choses dans cet appart et il s'en est passé beaucoup d'autres dans le quartier. Et toi, là-dedans ? Et si tu gardais ta chambre d'hôtel en guise de bureau ?

— Tu parles d'un bureau !

— Ça te permettrait de rencontrer des clients.

— Mes clients, autrefois, je les trouvais dans les bars, maintenant je les rencontre dans des cafétérias.

— As-tu envie de laisser tomber ta piaule ?

— Je ne sais pas.

— Bon marché comme c'est ! dit-elle. Loyer contrôlé par la ville et tout et tout. Ça vaudrait peut-être le coup de la garder... rien que pour avoir un coin à toi quand tu en aurais besoin. Vivre ensemble te paraîtrait peut-être moins menaçant si tu avais un lieu où te retirer de temps à autre.

— Quoi ? Comme un trou où on disparaît ?

— Pourquoi pas ?

— Mais toi aussi, tu en aurais un si tu louais au lieu de vendre.

— Non, me répondit-elle. Dès que je quitte les lieux, tout est fini. La 51^e Rue ne reverra plus jamais ma bobine. Même si les affaires ne marchaient pas, même si on devait s'apercevoir que euh... qu'on n'arrive pas à vivre ensemble, je ne refous plus jamais les pieds ici. D'ailleurs...

— Oui ?

— Même si on n'est pas prêts à vivre ensemble, je devrais peut-être songer à me barrer d'ici. C'est sans doute assez bête de déménager en attendant, alors qu'on a décidé de chercher quelque chose à deux, mais moi, j'ai assez envie de déguerpir tout de suite.

— Pourquoi cette hâte ?

— Je ne sais pas.

— Tiens donc.

Au bout d'un moment, elle reprit en ces termes :

— Aujourd'hui, j'ai reçu un coup de fil. Un de mes réguliers.

— Il ne savait pas que tu avais pris ta retraite ?

— Si, si, il le savait.

— Et ?

— Il a déjà appelé plusieurs fois cette année. Pour s'assurer que ma

« retraite » n'était pas seulement un petit fantasme passager.

— Je vois.

— Ça se comprend, remarque. T'enlèves ton cul du marché alors que tu l'as vendu pendant vingt ans, c'est normal qu'on essaie de savoir si la mesure est temporaire.

— Possible.

— Plusieurs fois, il voulait juste causer, à ce qu'il prétendait... C'est vrai qu'on se connaît depuis des années, que c'était assez amical comme relation et que dire à un type d'aller se faire foutre du jour au lendemain... Il n'empêche : ce n'est pas comme si j'avais besoin de bavarder avec d'anciens clients et donc, j'arrive toujours à abrégé la parlotte. « Surtout ne le prenez pas mal, faut que j'y aille, salut. »

— Parfait, dis-je.

— Mais aujourd'hui, il m'a demandé s'il pouvait passer. Je lui ai répondu que non, mais il a insisté : c'était seulement pour causer. Il vit un moment difficile et il a envie de se confier à quelqu'un qui le connaît vraiment bien. Conneries, conneries, c'est évident vu que je ne le connais pas si bien que ça. Bref, je lui ai répété que non, il ne pouvait pas passer, j'étais vraiment navrée mais c'était comme ça. Je te paierai, a-t-il ajouté. Je te filerai deux cents dollars. Rien que pour pouvoir monter causer avec toi.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai refusé. Je lui ai dit que je n'étais pas thérapeute et je l'ai prié de ne plus m'appeler. Causer avec moi ! Tu parles ! Mais tu l'avais déjà deviné, non ?

Évidemment.

— Il devait se dire : dès que je serai dans l'appart, je pourrai passer au pieu. Il devait se dire : dès qu'elle aura pris le fric, elle fera quelque chose pour le mériter. Bref, c'était pas de cul qu'il s'agissait, mais de pouvoir. Ça le branchait assez de m'obliger à faire quelque chose dont je n'avais pas envie.

— Qui c'est, ce mec ?

— Ça change quoi de le savoir ?

— Je pourrais peut-être lui parler.

— Non, Matt. C'est absolument hors de question.

— Très bien.

— Si jamais il remettait ça, mais je ne le crois pas, non... je ne crois pas qu'il y revienne plus d'une fois tous les deux ou trois mois et ça, je peux m'en débrouiller... Non, je n'ai pas besoin de protection. Pas contre ce petit con.

— Si tu le dis.

— Je le dis.

— Tu ferais quand même bien de changer de numéro de téléphone.

— Dès que je déménagerai. Nouvel appart, nouveau numéro de

téléphone.

— Les deux d'un coup.

— Voilà.

Je réfléchis à ce qu'elle venait de dire, puis lui lançai :

— Oui. Peut-être devrais-tu te mettre en quête d'un nouvel appart.

— Ou y songer, au moins ça. Tu préférerais le quartier où tu habites, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que... j'y suis habitué. Même chose que toi et ce quartier de Turtle Bay(20). Il y a des restaurants et des cafétérias que je fréquente et, bien sûr, c'est là que je vais à mes réunions habituelles. Mick est à deux pas de chez moi. Même chose pour le Lincoln Center, Carnegie Hall et les trois quarts des théâtres de la ville... Pas que j'y aille souvent, mais ça fait du bien de savoir que c'est dans le coin.

Cela dit, ce n'est pas le seul endroit de New York qui me plaise. Ce n'est même pas celui que je préfère. J'aime beaucoup le Village, Chelsea et Gramercy Park... Et, plus au sud, SoHo et Tribeca.

Mais ces lieux avaient, eux aussi, un passé.

— Tiens, et aussi un peu plus haut dans le West Side, repris-je. J'aime beaucoup les environs de la 70^e Ouest. En bus, voire à pied, ça serait facile d'aller à mes réunions et de me garder un bureau à l'hôtel. Maintenant que j'y pense, les possibilités me paraissent innombrables. De fait, on pourrait habiter à peu près n'importe où.

— À condition que ce soit à Manhattan.

— C'est évident.

— Sauf si on décidait d'aller s'installer à Albuquerque.

Un peu avant la Noël, j'avais eu une bonne surprise : j'avais attaqué une affaire en acceptant de ne me faire payer que sur les bénéfices et il y en avait eu. Les vacances d'hiver étant arrivées, Elaine et moi avions pris l'avion pour le Nouveau Mexique, où nous avions passé quinze jours à nous balader dans le Nord de l'État, la plupart du temps en territoire pueblo. Et, l'un comme l'autre, nous avions été fascinés par l'architecture des maisons en adobe qu'on trouve à Albuquerque et Santa Fe.

— Là-bas, insistai-je, c'est une baraque entière qu'on pourrait se payer. Avec minarets et murs courbes. Et on n'aurait même pas à se soucier de choisir tel endroit plutôt que tel autre vu que, de toute façon, il faudrait prendre la voiture pour aller n'importe où et que, quel soit le quartier qu'on choisirait, il serait évidemment mille fois plus sûr et agréable que n'importe quel coin de New York.

— Et ça te plairait, toi ?

— Non.

— Dieu merci ! s'écria-t-elle, parce que moi non plus, ça ne me plairait pas. Les endroits qui sont cent fois mieux que New York, il y en a des milliers dans le pays, mais je n'ai aucune envie d'aller y

habiter. Et toi, c'est pareil, non ?

— Je le crains.

— C'est bien qu'on se soit rencontrés, Matt. Et d'ailleurs, si jamais on commençait à regretter les maisons en adobe, on pourrait toujours prendre l'avion pour Albuquerque, non ?

— Il suffirait qu'on en ait envie, lui répondis-je. Albuquerque ne va pas s'envoler.

Il devait être aux environs de minuit lorsque nous allâmes nous coucher. Une heure plus tard, je renonçai à dormir et quittai la chambre sur la pointe des pieds. Il y avait un plein panier de magazines et des livres partout sur les étagères – sans même parler de la télé. Mais non : j'étais trop nerveux pour rester tranquille. Je m'habillai, me postai à la fenêtre de la salle de séjour et regardai l'enseigne Pepsi Cola en néon rouge qui clignotait de l'autre côté du fleuve. Des bâtiments neufs avaient beaucoup bouché la vue depuis qu'Elaine s'était installée dans son appartement, mais la réclame Pepsi se voyait toujours aussi bien. Me manquerait-elle si nous déménagions ? Et Elaine ? La regretterait-elle, elle aussi ?

En bas, le portier dodelina du chef sans mot dire, puis se remit à contempler les espaces à moyenne distance. Immigrant récemment arrivé d'un coin du monde arabe, il était jeune et avait un Walkman constamment vissé sur la tête. Je pensais qu'il était accro au Top 40 lorsque, un soir, je découvris qu'il cherchait à s'améliorer en écoutant des bandes enregistrées où on l'exhortait à se prendre en charge, à augmenter son potentiel financier, à perdre du poids et à ne jamais en reprendre.

Je descendis la 1^{re} Avenue, longeai le bâtiment des Nations unies et poussai jusqu'à la 42^e Rue. Où je tournai à droite, marchai jusqu'à la rue suivante et remontai vers le nord par la 2^e Avenue. Je passai devant plusieurs saloons qui, sans me hurler d'entrer, ne me laissèrent certainement pas indifférent. J'aurais pu voir si Mick était chez Grogan, mais si je ne m'étais pas trompé l'affaire aurait duré jusqu'à pas d'heures et, même si nous avions écourté, tout au bout du West Side comme j'aurais alors été, je n'aurais sans doute pas eu grande envie de me retaper tout le chemin en sens inverse afin de regagner la 51^e Est.

Vivre ensemble aurait le mérite de résoudre ce genre de problèmes. Et d'en susciter d'autres à la place ?

Il y a une cafétéria ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre au croisement de la 2^e Avenue et de la 49^e. Je m'installai au comptoir et commandai un *danish* aux pruneaux avec un verre de lait. Quelqu'un

avait laissé traîner une première édition du *New York Times* derrière lui, je commençai à la lire mais n'arrivai pas à me concentrer. C'était peut-être moi qui avais besoin de m'améliorer. « Développez les pouvoirs cachés de votre esprit ! Prenez-vous en charge ! »

À ceci près que je n'avais nul besoin de faire travailler certaines facultés cachées de mon esprit. De la cervelle, j'en avais assez pour comprendre ce qui se passait.

Jan Keane était revenue dans ma vie au moment même où elle parvenait au bout de la sienne. Elle et moi avions failli vivre ensemble, elle et moi avions effectivement poussé dans ce sens-là, puis, nos relations se brisant, nous nous étions perdus de vue à jamais.

Et voilà qu'arrivés à une étape similaire, Elaine et moi nous trouvions dans une situation comparable. J'avais droit à un coin de sa penderie et à un tiroir de sa commode et pouvais dormir d'un côté de son lit plusieurs nuits par semaine. Cet arrangement étant de type transitionnel, peu clair, voire parfaitement indéfinissable, c'était tout qu'il fallait sans cesse évaluer et estimer. Devais-je brancher automatiquement le transfert d'appels quand j'allais passer la nuit à la 51^e Est ? Devais-je m'excuser avec ferveur lorsque, plus tard, j'oubliais de le débrancher ? Fallait-il envisager de se faire installer une deuxième ligne de téléphone ?

Fallait-il déménager ? Devais-je garder ma chambre d'hôtel ? Fallait-il emménager dans mon quartier, dans le sien ou en terrain neutre ?

Fallait-il en discuter ? Fallait-il éviter de le faire ?

D'ordinaire, tout cela était relativement supportable, voire amusant, par moments. Mais Jan était en train de mourir et son agonie jetait une grande ombre sur tout ce que je vivais.

J'avais peur, évidemment. J'avais peur que ce qui avait jadis affecté ma relation avec Jan affecte maintenant celle que j'avais avec Elaine, j'avais peur de me retrouver en train de laisser mes clés sur une table de cuisine après avoir repris mes affaires, j'avais peur que l'espèce de chambre d'hôtel minable à laquelle je m'accrochais comme un malade devienne mon chez-moi pour le restant de mes jours, j'avais peur que la Grande Faucheuse vienne m'y prendre alors que je serais assis en caleçon et maillot de corps au bord de mon lit étroit. J'avais peur qu'on doive m'en faire sortir les pieds devant dans un sac à cadavre.

J'avais peur que tout s'effondre parce que tout finit toujours par s'effondrer. J'avais peur que ça se termine mal parce que ça finit toujours par se terminer mal. Plus que tout peut-être, j'avais peur que, tout étant dûment pesé, tout ait été de ma faute. Parce que là-bas, tout au fond de moi, tout au fond de mon sang et des mes os, je sais que c'est le cas.

Je bus mon lait et rentrai chez moi, le portier m'accueillant cette fois avec un grand sourire. (« Que ton sourire égaie le monde ! ») Lorsque je me glissai dans sa chambre, Elaine remua, mais ne se réveilla pas. Je me mis au lit et, m'allongeant dans le noir à côté d'elle, je sentis la chaleur de son corps.

Le sommeil me prit par surprise et, avant même de m'en rendre compte, je me retrouvai en train de rêver : je poursuivais un homme dont je tentais d'apercevoir le visage. Je le suivais dans des sentiers difficiles, descendais d'interminables escaliers derrière lui et lorsque enfin il se retourna, il avait un miroir en guise de figure. Et lorsque je cherchai un reflet dans ce miroir, ce fut de la pure lumière blanche qui me fut renvoyée, et d'une aveuglante intensité. Je m'arrachai au sommeil, tendis la main pour toucher le bras d'Elaine et me rendormis presque instantanément.

Lorsque je me réveillai à nouveau, il était neuf heures du matin et j'étais seul dans l'appartement. Il y avait du café chaud qui m'attendait à la cuisine. J'en pris une tasse, me douchai, m'habillai et me versais une deuxième tasse de café lorsque Elaine revint de son club de gymnastique et m'annonça que la journée était superbe.

— Grand ciel bleu, déclara-t-elle. De l'air canadien. On leur file des pluies acides, ils nous donnent de l'air frais et Léonard Cohen. Le marché n'est pas mauvais.

J'appelai Lisa Holtzmann et raccrochai comme d'habitude lorsque son répondeur se mit en route.

— À moi, dit Elaine. Donne-moi son numéro.

Elle le composa et fit la grimace en entendant le message de Glenn. Puis elle dit :

— Lisa... Elaine Mardell à l'appareil. Nous avons suivi des cours ensemble le semestre dernier... à Hunter College. J'aurais dû vous appeler il y a des éternités de ça et je suis vraiment désolée pour tout ce que vous avez enduré. Je suis sûre que vous êtes très occupée, mais pourriez-vous me rappeler dès que vous aurez un moment ? C'est assez important et euh... Lisa ?... Bonjour, Lisa. Oui, je me suis dit que vous deviez filtrer les appels parce que Matt vous a déjà appelée une bonne demi-douzaine de fois et qu'il n'arrête pas de tomber sur votre répondeur. Il n'avait pas très envie de vous laisser un message. Oui, oui... bien sûr.

Elle posa des questions et lui exprima sa sympathie de manière assez traditionnelle. Puis elle dit :

— Mais... et si je vous le passais ? Il est ici. Bon, voilà... et on se retrouve un de ces jours, d'accord ?... Vous m'appellez ? Surtout, n'oubliez pas. C'est entendu. Bon, ne raccrochez pas, je vous le passe.

Je pris l'écouteur :

— Matt Scudder à l'appareil, madame Holtzmann. Je suis navré de

vous déranger comme ça. Si ce n'est pas le bon moment...

— Non, non, ça va, dit-elle. De fait même...

— Oui ?

— Eh bien, je m'apprêtais à vous appeler, mais je n'arrêtais pas de repousser à plus tard. Je suis contente que vous m'ayez téléphoné.

— Je me demandais si je pourrais passer vous voir.

— Quand ça ?

— Dès que vous aurez un moment de libre. Aujourd'hui, si c'est possible.

— J'ai un déjeuner, dit-elle, et après, j'ai des rendez-vous tout l'après-midi.

— Que diriez-vous de demain ?

— Je suis censée voir quelqu'un de la compagnie d'assurance à deux heures de l'après-midi, mais je ne sais pas combien de temps ça prendra. Et... ce soir ? Vous auriez un moment de libre ? Mais peut-être n'aimez-vous pas donner des rendez-vous après les heures de bureau.

— Dans mon travail, c'est la tâche qui décide de l'heure, lui répondis-je. Ce soir m'irait très bien, à condition que ça ne vous dérange pas.

— Ça ne me dérange pas du tout. À neuf heures ? C'est trop tard ?

— Non, ça me va. Je serai chez vous à neuf heures à moins qu'il n'y ait un contrordre. Je vous donne mon numéro au cas où vous auriez besoin d'annuler.

Je m'exécutai et ajoutai qu'elle pouvait toujours appeler la réception de l'hôtel si jamais elle égarait mon numéro.

— J'habite au Northwestern, lui précisai-je.

— Mais c'est juste au bout de la rue ! s'écria-t-elle. Glenn m'avait dit plusieurs fois vous avoir rencontré dans le quartier. Et maintenant, si c'est vous qui deviez annuler, n'hésitez pas à appeler et à me laisser un message. Je ne décroche jamais avant de savoir qui appelle. Avec le genre de coups de téléphone que je reçois...

— Je n'ai aucun mal à l'imaginer.

— Vraiment ? Moi, je n'aurais jamais cru. Bon... Je vous attendrai à neuf heures, monsieur Scudder. Merci.

Je raccrochai, Elaine me disant aussitôt :

— J'espère ne pas m'être mêlée de ce qui ne me regardait pas. Je n'arrêtais pas de l'imaginer assise à côté de son téléphone et tremblant de décrocher au cas où ç'aurait été un énième connard de la presse à sensations. Mais je ne pensais pas qu'il serait mal de lui laisser un message... et lorsque enfin je lui aurais parlé, je n'aurais plus eu qu'à lui demander de te contacter et...

— C'était bien vu.

— Mais j'aurais peut-être mieux fait de te demander d'abord.

— Non, non, tu as bien fait. Je vais la voir ce soir.

— Neuf heures, c'est ce que tu as dit.

— Ouais. Elle m'a dit qu'elle avait l'intention de me voir de toute façon.

— Elle ne m'en a pas soufflé mot. De quoi veut-elle te parler, à ton avis ?

— Je ne sais pas. C'est une des choses qu'il va falloir lui demander.

Je regagnai mon hôtel et coupai le transfert d'appels. Il doit y avoir moyen de faire ça à distance, mais je ne l'ai jamais trouvé. Et d'ailleurs, je n'aurais jamais cherché à user de ce service si l'abonnement ne m'en avait pas été offert par deux bidouilleurs qui avaient pénétré dans le système informatique de la Nynex pour me rendre service. Pendant qu'ils se promenaient dedans, ils s'étaient débrouillés pour me brancher le transfert d'appels sans que j'aie à en régler les frais mensuels. Ils m'avaient aussi fait bénéficier gratuitement du service des appels longue distance en déroutant mes communications sur un réseau Sprint qu'ils avaient eu la délicate attention de ne pas avertir. (Lorsque j'avais avancé des objections morales, ils m'avaient demandé si arnaquer la compagnie du téléphone allait vraiment me troubler la conscience. Pour l'instant, je dois reconnaître que rien de tel ne s'est encore produit.)

Je réussis à assister à une réunion au Y(21) de la 63^e Rue Ouest à midi pile. L'orateur fêtait ses quatre-vingt-dix jours d'abstinence, ce qui est le minimum requis lorsqu'on veut diriger une réunion. Il était heureux comme un poisson dans de l'eau sans alcool et se présenta dans un grand débordement de rires. Pendant la pause, la femme assise à côté de moi me confia :

— Moi aussi, j'étais comme ça. Mais quand je suis dégringolée de mon nuage, j'ai cru à un tremblement de terre.

— Et maintenant ?

— Et maintenant je suis heureuse, joyeuse et libre, me répondit-elle. Qu'est-ce que vous croyez ?

Après, je me payai un café et un sandwich dans un *delicatessen* et pique-niquai sur un banc de Central Park en respirant un peu de ce bon air canadien dont Elaine m'avait vanté les mérites. Je songeai à des choses que j'aurais pu faire, mais qui pouvaient tout aussi bien attendre et, même, le devaient sans doute... Les trois quarts d'entre elles ayant à voir avec Glenn Holtzmann, il était plus que raisonnable de laisser tout ça en suspens jusqu'à ce que son épouse me dise ce qu'elle avait à me dire.

Je passai deux à trois heures dans le Park. J'allai jusqu'au zoo et regardai les ours. Arrivé à ce qu'on appelle aujourd'hui les Champs de fraises(22), je songeai à John Lennon et calculai l'âge qu'il aurait eu si une balle ne s'était pas assurée qu'il reste à jamais âgé de quarante ans. Si l'on pouvait voir le monde du point de vue de Dieu, m'avait dit un jour quelqu'un, on comprendrait immédiatement que toute vie ne dure que ce qu'elle doit durer et que tout arrive ainsi que convenu. Sauf que je ne puis voir le monde ou quoi que ce soit d'autre avec les yeux de Dieu. Tout ce que j'y gagne chaque fois que j'essaie est un

superbe torticolis.

Évidemment, il y en aura toujours un pour ajouter que mon torticolis, c'est de naissance que je l'ai.

À la réception, je trouvais des messages de Jan et de T. J., que j'appelai en premier en le bipant. Cinq minutes s'étant écoulées sans qu'il me rappelle, je composai le numéro de Jan. Je tombai sur son répondeur, annonçai que je lui retournais son appel et ajoutai qu'elle pouvait me rappeler quand elle voulait.

J'allumai la télé, passai sur CNN et me souciais bien peu de ce que j'y voyais lorsque le téléphone sonna. C'était T. J., et T. J. se confondit en excuses pour avoir mis aussi longtemps à me rappeler.

— J'arrivais bien à trouver des cabines, me dit-il, mais y avait toujours quelqu'un dedans. Dans la 8^e Avenue, tous les bigos sont foutus, Boudu.

— Quoi ? Ils sont tous en dérangement ?

— Comment ça « en dérangement » ? Non, non, ils se sont fait la malle, Perceval. Ce que les mecs y font ? Au lieu de les ouvrir, ils passent une chaîne autour, ils attachent l'aut bout de la chaîne à leur pare-chocs de bagnole et ils arrachent tout le bazar du mur. Dis, tu crois qu'ils font tout ça rien que pour récupérer les *quarters*, ou bien ils essaient de revendre les appareils ?

— Je ne vois pas très bien qui les leur rachèterait, lui fis-je observer. À moins qu'ils trouvent une combine pour les refourguer à la compagnie du téléphone...

— C'est pas comme ça qu'ils vont s'enrichir en moins d'un an, Matthieu. Bon, mais hé... pourquoi que présentement je t'appelle : y se pourrait que je t'aie trouvé des trucs. D'après la rumeur, y aurait quelqu'un qu'aurait vu.

— Tu as trouvé un témoin ?

— J'ai rien trouvé du tout pour l'instant. Je ne sais même pas comment elle s'appelle. Tout ce que je sais, c'est le nom de quelqu'un qui la connaît. Mais j'ai quand même l'impression d'avancer dans la bonne direction.

— Le témoin est une femme ?

— Non. Elle serait plutôt du genre dont on causait hier soir. Une poule à gaule, sauf que toi, t'as un autre mot... transsexuel, c'est ça ?

— Tout à fait ça.

— Attention l'instruction que j'avais me payer si j'm'accroche à tes basques ! Toujours est-il que cette poule à gaule, il est assez vraisemblable que j'arrive à la r'trouver. Mais ça pourrait prendre du temps.

- Fais attention, c'est tout ce que je te demande.
- Attention comme quoi ? Comme dans « *safe sex* » ?
- Mais putain ! m'écriai-je. Attention comme dans « attention à ne pas recevoir une balle perdue » !
- C'est peu vraisemblab', mon gros bab ! C'est même pour ça que ça pourrait prendre du temps : je faisons vachement gaffe et tes transmachinchouettes, c'est pas des grands rapides. Entre la drogue et les hormones, ils naviguent beaucoup dans le flou. Mais que j'te dise un truc : je crois pas que George ait fait le coup.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- C'est pas lui, ton client ? Et c'est pas nous les gentils ?
- Bah, t'as p't-êt'raison, Léon.
- Ça commence à venir, apprécia-t-il. T'es pas mauvais, tu sais ?

Elaine m'appela pour me raconter sa journée et me demander comment s'était passée la mienne. Nous convînmes que la journée avait été splendide et que l'automne était le meilleur moment de l'année.

— Il y a quelque chose que je voulais te demander, enchaîna-t-elle, mais, bien sûr, je ne me rappelle plus ce que c'est. Je déteste ça.

— Je sais.

— Et ça m'arrive de plus en plus souvent. Quelqu'un m'a parlé d'une herbe qui est censée aider la mémoire, mais si tu crois que je me rappelle le nom de ce truc...

— Si tu le pouvais...

—... je sais, je sais, je n'en aurais pas besoin. J'y ai pensé. Bah... ça finira par me revenir. C'est bien ce soir que tu vas voir Lisa ? Tu m'appelles après si tu en as envie ?

— Si j'y pense, oui. Et s'il n'est pas trop tard.

— Même si ça l'était, reprit-elle. Et tu sais quoi ? Je t'aime.

— Moi aussi.

Jan rappela pendant que j'étais allé porter des chemises à la laverie du coin. J'étais parti moins de dix minutes et passai devant la réception sans vérifier si j'avais reçu des messages. Mais, m'ayant vu entrer dans l'ascenseur, l'employé m'appela dans ma chambre pour me transmettre le message que Jan m'avait laissé. Je la rappelai aussitôt et, une fois encore, je tombai sur son putain de répondeur.

— On dirait qu'on joue à cache-cache, dis-je. Je sors dans quelques instants et ce soir j'ai un rendez-vous pour le boulot. J'essaierai de te

rappeler.

Il était exactement neuf heures du soir lorsque je donnai mon nom au portier de l'immeuble et lui annonçai que Mrs Holtzmann m'attendait. Il prit un air méfiant en m'entendant prononcer le nom de sa patronne. J'en conclus qu'elle avait dû recevoir son plein de visiteurs depuis la mort de son époux et que la plupart d'entre eux n'avaient pas été les bienvenus.

Il se servit de l'interphone et, couvrant le micro de ses mains, y parla trop bas pour que je puisse entendre. La réponse qu'elle lui fit lui permit de se détendre : on n'allait pas lui demander de me jeter, ou d'appeler la police. Sa gratitude était visible lorsqu'il me dit :

— Montez donc, monsieur.

Elle se tenait sur le pas de sa porte quand je descendis de l'ascenseur. Elle était plus jolie que dans mon souvenir, plus mûre aussi, comme si les événements qu'elle venait de vivre avaient donné du caractère à ses traits. Elle avait toujours l'air jeune, mais il n'était plus difficile de lui accorder les trente-deux ans que les journaux lui donnaient. (Elle avait trente-deux ans et il en avait trente-huit, me surpris-je à penser. Et George Sadecki en avait quarante-quatre. Alors que John Lennon en avait toujours quarante.)

— Je suis contente que vous ayez pu venir, me dit-elle. Je ne sais plus très bien comment vous appeler... Matt ou Matthew ?

— Comme vous voudrez.

— Je vous ai appelé monsieur Scudder au téléphone, reprit-elle. Je n'arrivais plus à me rappeler comment je vous avais appelé le soir où nous avons mangé ensemble. Elaine vous appelle Matt. Et donc... j'en ferai autant. Entrez. Entrez... Matt.

Je la suivis dans la salle de séjour, où deux canapés étaient disposés à angle droit. Elle s'assit sur l'un et me fit signe de prendre place sur l'autre. Je m'installai. Les deux canapés étant placés de façon à ce qu'on ne rate rien de la vue, je contemplai les derniers vestiges d'un coucher de soleil qui n'était déjà plus que taches roses et mauves au bord d'un ciel de plus en plus noir.

— Les gratte-ciel d'en face sont ceux de Weehawken, me dit-elle. Si vous vous dites que la vue est assez belle d'ici, pensez un peu à celle qu'ils ont là-bas. C'est tout Manhattan qu'ils découvrent. Évidemment, lorsqu'ils descendent au rez-de-chaussée, c'est dans le New Jersey qu'ils se trouvent...

— Ah, les pauvres diables !

— Bah, ça n'est peut-être pas si dur que ça. Dès que je suis arrivée à New York, je me suis dit qu'on ne pouvait vivre qu'à Manhattan. J'ai

grandi à White Bear Lake, dans le Minnesota. Je sais, je sais : à entendre ce nom, on pense élans et Esquimaux alors qu'en fait c'est pratiquement un faubourg des Villes jumelles(23). Bah... je suis descendue de l'avion de la Northwest avec une maîtrise en arts de l'université du Minnesota et je ne sais quoi d'autre... Un carnet à dessins, sans doute, et le numéro de (téléphone d'une amie d'une amie. J'ai passé ma première nuit new-yorkaise à l'hôtel Chelsea et, le lendemain matin, je me suis retrouvée à partager un appartement dans la 10^e Rue Est, à deux pas de Thompkins Square Park. Dans le genre choc culturel, je ne vois pas beaucoup mieux.

— Mais vous vous y êtes faite.

— Oh oui ! Je ne suis pas restée très longtemps à Alphabet City(24) parce que je ne trouvais pas le quartier très sûr. Rien ne m'y est jamais arrivé, mais tous les jours j'entendais des histoires de gens qui s'étaient fait agresser, violer ou poignarder et, dès que j'ai pu, j'ai emménagé dans Madison Street. En bas, dans le Lower East Side.

— Je sais où c'est... et on ne peut pas dire que ça soit aussi chic que Sutton Place !

— Non. En fait, c'était des taudis. Dans n'importe quelle autre ville américaine, on aurait passé tout ça au bulldozer, mais il y avait moins de drogue que dans la 10^e Rue Est et je m'y sentais plus en sécurité. J'ai commencé par partager une chambre avec quelqu'un, puis je me suis trouvé un appartement pour moi toute seule : trois petits clapiers dans une baraque où les couloirs sentaient l'urine et la marijuana. Et il ne m'y est jamais rien arrivé et personne ne m'a jamais embêtée dans la rue. Non, personne n'a cherché à forcer ma porte ou à entrer chez moi par les échelles de secours. Pas une seule fois. Et un jour, j'ai rencontré un homme qui, après m'avoir complètement raptée, m'a fait à jamais quitter ces lieux pour me déposer dans cet endroit absolument incroyable où tout était neuf, où rien ne sentait mauvais, où il y avait un portier de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« Et c'est là que je suis encore, reprit-elle en élevant la voix. Là que je suis, assise sur un canapé neuf, les pieds posés sur un tapis neuf, dans un endroit où tout est neuf et où, en regardant par la fenêtre, je vois à des kilomètres et des kilomètres. Et là, dans cet endroit sûr, dans cet endroit éminemment propre et sûr, j'ai perdu un enfant et un mari et comment tout cela s'est-il passé, c'est ce que j'aimerais bien qu'on m'explique. Comment tout cela s'est-il passé ?

Je me gardai de rien dire. Je ne crois d'ailleurs pas qu'elle attendait une réponse. Je l'observai pendant qu'elle essayait de retrouver son calme. Son visage était un ovale parfait et ses traits réguliers. Habillée très comme il faut, elle portait un cardigan gorge-de-pigeon sur un pull-over ras du cou assorti et une jupe bleu marine plissée. L'ensemble faisait songer à la tenue d'une demoiselle de patronage qui

a vieilli, mais alors que, six mois plus tôt, je l'avais trouvée jolie, je voyais maintenant une femme qui n'était pas loin d'être belle.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Je croyais pouvoir me dominer.

— Mais vous le faites.

— Puis-je vous servir quelque chose à boire ? Nous avons du scotch, de la vodka et je ne sais plus quoi d'autre et... Ah oui, nous avons aussi de la bière au frigo. Et il vaudrait mieux que je cesse de dire « nous ». Qu'est-ce que je vous offre, Matt ?

— Rien pour l'instant, merci.

— Du café ? Il y en a de fait et je crois que je vais en prendre. J'ai peur que ce ne soit pas du déca si c'est ça que vous voulez...

— En fait, je préfère le normal.

— Moi aussi, mais le soir Glenn ne pouvait boire que du déca. Il y a quelques mois de ça, nous sommes allés dans un restaurant où le garçon nous a demandé si nous voulions du déca ou du non-déca. Vous vous rendez compte ?

— C'est la première fois que j'entends une expression pareille.

— Et j'espère que c'est la dernière, reprit-elle. Vous le voulez comment, votre café ? Enfin je veux dire... votre non-déca ?

Je le lui dis, elle gagna la cuisine pour aller me le préparer. Lorsqu'elle revint, je me tenais debout devant la fenêtre et contemplais le quartier de Hell's Kitchen, ou de Clinton – au choix. Je n'avais aucun mal à voir le square DeWitt Clinton et me demandai si T. J. s'y trouvait.

— On ne peut pas voir d'ici, dit-elle. Le coin du bâtiment bloque la vue.

Elle s'était glissée à côté de moi et me montra l'endroit du doigt.

— J'y suis allée le lendemain, reprit-elle, ou était-ce le surlendemain ? Je ne me souviens plus. Je ne sais pas ce que je comptais y trouver. C'est un coin de rue comme un autre.

— Je sais.

— Vous y êtes allé ?

— Oui.

— Votre café est sur la table. Dites-moi s'il vous va.

Je m'assis et goûtai. Le café était bon et je le lui dis.

— Le café est un de mes vices, enchaîna-t-elle, et, désolée, mais le déca n'est pas à la hauteur. Je ne sais pas pourquoi.

Elle s'assit et but quelques gorgées.

— Ça va être difficile de s'habituer, dit-elle. Être veuve... Je commençais à peine à m'habituer à l'idée d'être une épouse.

— Vous étiez mariés depuis combien de temps ?

— Ça a fait un an en mai et donc... dix-sept mois ? Pas tout à fait un an et demi.

— Quand avez-vous emménagé ici ?

— Le jour même où nous sommes rentrés de notre voyage de noces. Quand nous nous sommes rencontrés, Glenn avait un studio à Yorkville et moi, bien sûr, j'habitais toujours dans Madison Street. Après notre mariage, nous sommes allés passer une semaine aux Bermudes et quand nous sommes revenus, il y avait une limousine qui nous attendait à l'aéroport. Nous sommes venus tout droit ici et je me suis demandé si le chauffeur ne s'était pas trompé d'adresse... Je croyais que nous irions vivre chez Glenn en attendant de trouver quelque chose de plus grand. Mais je n'ai pas eu le temps de m'en rendre compte que Glenn me prenait déjà dans ses bras pour me faire franchir le seuil de cet appartement. Il m'a même dit que si ça ne me plaisait pas, on pouvait toujours déménager... Si ça ne me plaisait pas !

— C'était une belle surprise.

— Glenn était plein de surprises, dit-elle.

— Ah bon ?

Elle commença à ajouter quelque chose, puis se ravisa.

— Je devrais être plus affaires affaires, conclut-elle enfin. Mais je ne sais pas très bien quoi faire... C'est la première fois que j'engage un détective privé.

— J'ai déjà un client, Lisa.

— Ah ? Il vous avait engagé ?

— Qui ça ?

— Glenn.

— Non, lui répondis-je. Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Je ne sais pas.

Je plongeai.

— Mon client est un certain George Sadecki, lui dis-je. C'est son frère qu'on a arrêté pour le meurtre de Glenn.

— Et il vous a engagé...

— Pour voir si ce n'est pas quelqu'un d'autre qui a fait le coup. Comprenez-moi bien, Lisa : je ne cherche pas à dédouaner Sadecki si c'est lui l'assassin. Mais il y a une chance pour que ce soit quelqu'un d'autre et, dans ce cas, l'assassin de votre mari serait toujours en liberté.

— Oui, évidemment.

Elle réfléchit et ajouta :

— Vous essayez de trouver quelqu'un qui aurait eu des raisons de tuer Glenn.

— C'est une piste possible. Il y en a d'autres : il se peut aussi que Glenn ait été abattu par un inconnu et que cet inconnu n'ait rien à voir avec George Sadecki. La 11^e Avenue est très différente la nuit. On n'y vend plus des voitures et des freins, on passe tout de suite à la

drogue et aux femmes et ce genre d'activités fait sortir des tas d'indésirables dans les rues. Et il n'est pas impossible que Glenn soit tombé sur un inconnu...

— Ou sur quelqu'un qu'il aurait connu.

— Oui, ça aussi, ça se peut. J'ai fait la connaissance de Glenn en avril et, depuis, je l'ai vu deux ou trois fois dans le quartier. Mais je ne le connaissais pas vraiment.

— Moi non plus.

— Ah ?

— Je vous ai dit qu'il m'avait raptée. Je n'exagère pas. Nous nous sommes rencontrés à son bureau, je crois même que nous en avons parlé le soir où nous avons dîné ensemble...

— Oui, je m'en souviens.

— Il a vraiment essayé de me séduire, il m'a courtisée comme jamais je ne l'avais été auparavant et... il m'a quasiment enlevée ! Je lui parlais tous les jours et si on ne pouvait pas sortir ensemble, il me téléphonait. J'avais eu des petits copains avant, et aussi des hommes qui s'intéressaient à moi, mais jamais rien de semblable.

« Et en plus, sexuellement, il ne me pressait pas. Nous nous sommes connus un bon mois avant de coucher ensemble et pendant ce mois-là nous nous voyions au moins trois ou quatre fois par semaine. C'est vrai qu'avec le sida et le reste, les gens ne couchent plus automatiquement ensemble à la deuxième ou troisième soirée, mais attendre un mois entier ! Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas.

— J'aurais même pu m'inquiéter, mais j'avais l'impression qu'il avait pris les choses en mains et qu'il savait ce qu'il faisait. Bref, un soir, nous avons dîné quelque part dans son quartier et il m'a ramenée chez lui. « Tu restes », m'a-t-il annoncé. Et je me suis dit « parfait, c'est génial » et nous avons couché ensemble. Et deux jours plus tard, il m'a demandée en mariage. « Nous allons nous marier », m'a-t-il dit. « Parfait, génial », me suis-je dit à nouveau.

— Romantique en diable, tout ça.

— Dieu, oui ! Comment aurais-je pu ne pas tomber amoureuse de lui ? Et même si ça n'avait pas été le cas, à dire vrai, je crois que je l'aurais quand même épousé. Il était intelligent, il était riche, il était beau et il était fou de moi. En l'épousant, je pouvais avoir des enfants, cesser de tirer le diable par la queue et me consacrer au type d'art qui m'intéressait vraiment. Fini Madison Street, fini les journées passées à prendre le métro et à montrer mon book à des directeurs artistiques qui s'intéressaient nettement plus à mes appas qu'à mon travail, sauf

quand je tombais sur des mecs que les nanas laissent absolument indifférents. Si j'avais rencontré un type comme Glenn deux ou trois ans plus tôt, il m'aurait foutu une trouille pas possible : la façon dont il prenait tout en charge... Heureusement, j'avais déjà passé assez d'années à me débrouiller toute seule. New York n'est pas une ville tendre.

— C'est vrai.

— J'étais prête à laisser quelqu'un prendre la barre. Et je n'ai jamais eu l'impression qu'il me bousculait. Pour le voyage de noces, c'est lui qui a choisi le lieu et qui a tout organisé. Mais il a choisi un lieu dont il savait très bien qu'il me plairait. Quant à cet appartement... il savait que j'aimais bien le quartier, que j'adore les hauteurs et qu'avoir un panorama comme celui-là...

« Et en plus, tout était prêt. Il l'avait fait meubler entièrement. Tout ce qui ne me plaisait pas, je n'avais qu'à le renvoyer au magasin. Il n'aurait jamais voulu me faire entrer dans un appartement vide, mais il voulait être sûr que tout m'y plaise. Tout ce dont je n'étais pas folle, je pouvais le changer. Il y avait un tapis dont je ne raffolais pas, nous l'avons tout de suite rapporté chez Einstein Moomjy et nous avons pris celui-ci à la place. Le premier tapis était impeccable, mais j'avais l'impression qu'il voulait me faire changer quelque chose, que c'était obligatoire... Vous voyez ce que je veux dire.

— Oui.

— C'était un merveilleux époux, dit-elle. Attentionné, sensible... Quand j'ai perdu le bébé, il a été vraiment avec moi. C'était un moment difficile et, de fait, je n'avais que Glenn... Je ne me suis jamais fait d'amis à New York. J'aimais bien les gens d'Alphabet City, mais je les avais perdus de vue en emménageant dans Madison Street et la même chose est arrivée avec les gens de Madison lorsque j'ai déménagé ici après mon mariage. Je suis comme ça. Je suis aimable, mais je ne me lie jamais vraiment de manière durable.

« Tout cela pour dire que j'étais souvent seule, Glenn devant travailler tard certains jours. Parfois même il avait des rendez-vous d'affaires le soir et les week-ends. J'ai commencé à suivre des cours... c'est comme ça que j'ai rencontré Elaine... et bien sûr, j'avais la peinture et le dessin. J'allais aussi au cinéma et le mercredi après-midi j'allais parfois à une matinée théâtrale. Et il y avait toujours les concerts. Avec Carnegie Hall et le Lincoln Center tout à côté, ce n'est pas difficile de trouver quelque chose à faire. Et comme ça ne m'ennuyait jamais d'être seule... Vous voulez encore du café ?

— Pas maintenant, merci.

— Depuis l'assassinat, reprit-elle, je n'arrête pas d'allumer la télévision. Je ne la regardais jamais quand j'étais seule à la maison, mais maintenant... On dirait que je la regarde tout le temps. Je finirai

sans doute par dépasser ça.

— Pour le moment, ça vous fait de la compagnie.

— Je crois que c'est exactement ça. J'ai commencé par l'allumer pour regarder les nouvelles. J'avais besoin de voir tous les bulletins d'information au cas où il y aurait eu quelque chose sur la mort de Glenn, quelque chose de nouveau... Et puis ils ont arrêté ce type... je vous demande pardon mais j'ai comme un blocage, je n'arrive jamais à me rappeler son nom...

— George Sadecki.

— Voilà. Et dès qu'ils l'ont arrêté, je me suis désintéressée des nouvelles, mais je voulais toujours entendre des bruits de voix dans l'appartement. Parce que c'est ça, la télévision : des bruits de voix humaines. Je crois que je vais cesser de la regarder. Si j'ai besoin d'entendre des voix, je peux toujours parler tout haut, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas ce qui pourrait vous en empêcher.

Elle ferma les yeux un instant. Lorsqu'elle les rouvrit et se remit à parler, sa voix me parut fatiguée, tendue.

— Je commence seulement à comprendre que je ne connaissais pas du tout mon mari, reprit-elle. Ce n'est pas bizarre, ça ? Je croyais le connaître, ou plutôt non... jamais il ne me serait venu à l'idée que je ne le connaissais pas. Et puis il s'est fait tuer et maintenant je vois bien que je ne le connaissais absolument pas.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— À un moment donné, c'était le mois dernier, il m'a parlé de sa mort, comme ça... Il m'a dit que si jamais ça se produisait, je n'aurais pas à craindre de perdre l'appartement. Il avait pris une assurance sur les hypothèques. Au cas où il mourrait, celles-ci seraient toutes réglées d'un coup.

— Et vous n'avez jamais découvert cette police d'assurance.

— Il n'y en a jamais eu.

— Les gens qui mentent sur leurs assurances, ça existe, lui expliquai-je. Cela ne leur paraît pas important parce qu'ils ne s'attendent pas à mourir dans l'instant. Il voulait sans doute que vous vous sentiez tranquille. Et vous êtes sûre et certaine qu'il n'y a jamais eu de police d'assurance ? Ça vaudrait peut-être le coup de vérifier auprès du bailleur de fonds.

— Il n'y a pas d'assurance, répéta-t-elle. Et il n'y a pas de bailleur de fonds non plus.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il n'y a jamais eu d'hypothèques. Cet appartement, j'en suis la propriétaire tout ce qu'il y a de plus réel et légitime. Il n'y a jamais eu d'emprunt. Glenn l'a acheté comptant.

— C'est peut-être seulement ça qu'il voulait vous dire : cette propriété n'est pas grevée.

— Non. Glenn s'est montré très précis. Il m'a détaillé la police et comment elle marchait. L'assurance à terme se réduisant, c'était la couverture qui décroissait chaque année, au fur et à mesure que l'hypothèque était amortie. Tout cela était limpide... et inventé de bout en bout. Il était effectivement assuré puisqu'il avait une assurance de groupe qu'il avait contractée au travail et une assurance sur la vie qu'il s'était prise tout seul et dont j'étais la seule bénéficiaire. Mais jamais il n'avait eu ni assurance à terme décroissant, ni hypothèque sur l'appartement.

— Dois-je en conclure que c'était lui qui s'occupait des finances familiales ?

— Évidemment. Si j'avais réglé les factures chaque mois...

— Vous auriez remarqué qu'il n'y avait pas d'hypothèque à payer...

— Il s'occupait de tout.

Elle commença à dire autre chose, puis s'arrêta et se leva pour gagner la fenêtre. Il faisait complètement noir et le ciel était plein d'étoiles. On ne les voit pas toujours à New York, même lorsque la nuit est claire, à cause de la pollution. Mais ce soir-là, elles étincelaient : le bon air du Canada.

— Je ne sais pas si je dois vous dire...

— Me dire quoi ?

— Je me demande si je peux vous faire confiance.

Elle fit demi-tour et fixa sur moi ses grands yeux bleus. C'était pourtant un regard bien confiant, où on lisait peu de calculs.

— Je suis navrée de ne pas pouvoir vous engager, dit-elle. Mais comme vous avez déjà un client...

— Vous pensez que vos intérêts sont contraires aux siens ?

— Mes intérêts ? Je ne sais pas ce qu'ils sont.

J'attendis qu'elle poursuive. Lorsqu'elle ne dit rien, je lui demandai comment son époux avait pu payer cet appartement comptant.

— Je l'ignore. Il avait hérité d'une somme d'argent à la mort de ses parents et c'est comme ça qu'il avait pu effectuer le premier versement. D'après lui.

— Peut-être y avait-il assez de fric dans sa famille pour qu'il n'ait pas besoin d'emprunter.

— Peut-être.

— Et peut-être aussi n'en disait-il rien parce qu'il ne voulait pas que vous sachiez que vous aviez épousé un homme riche. Certains riches sont comme ça : ils ont peur qu'on ne les aime que pour leur argent. Et s'il y avait une grande disparité entre vos biens et les siens...

— Disons que je devais valoir dans les un dollar quatre-vingt-dix-huit cents...

— Voilà qui explique peut-être beaucoup de choses.

— Mais alors, où est l'argent ? voulut-elle savoir. Si Glenn était riche, ne devrait-il pas y avoir des comptes en banque, des actions et des obligations ? Je n'en trouve pas trace. Il y a bien des polices d'assurances et je vous en ai parlé, il y a aussi quelques milliers de dollars sur un compte chèque, mais c'est tout.

— Il est possible qu'il ait eu d'autres ressources dont vous ne savez rien, lui fis-je remarquer. Il aurait pu avoir un coffre à la banque, un portefeuille d'actions... Si aucune somme ne vous parvient dans les quelques mois qui vont suivre, je vous accorde que la situation sera étrange, mais c'est ce qu'il vous faudra attendre pour être au clair sur ce point.

— De l'argent, il en est arrivé, m'annonça-t-elle alors.

— Ah.

Elle inspira profondément, expira, puis arrêta sa décision. Elle passa dans une autre pièce et en revint un instant plus tard, un petit coffre-fort en métal de la taille d'une boîte à chaussures dans les bras.

— Il y a à peine deux jours, j'ai trouvé ça dans la penderie, dit-elle. Je me disais que je ferais peut-être bien de ranger les affaires de Glenn et de donner ses habits à Goodwill(25), lorsque j'ai trouvé ça sur l'étagère du haut. Je ne connaissais pas la combinaison et j'allais essayer de l'ouvrir à coups de marteau et de tournevis lorsque j'ai compris que ce n'était jamais qu'un système à trois chiffres et que donc il ne pouvait pas y avoir plus de mille combinaisons, et que si je commençais à zéro zéro zéro et montais jusqu'à neuf une colonne après l'autre... ça me prendrait quoi, au juste ? Et puis je n'avais pas grand-chose d'autre à faire. J'ai commencé à pleurer en arrivant au bon numéro : un-un-cinq. Le jour de notre anniversaire de mariage : le onze mai... onze cinq. J'ai regardé le cadran et je me suis mise à pleurer et je pleurais toujours quand j'ai ouvert le couvercle.

— Qu'avez-vous trouvé ?

En guise de réponse, elle tourna le cadran, ouvrit le coffre et me montra : le réceptacle était à moitié plein de billets de banque retenus par des élastiques. Tous ceux que je voyais étaient des coupures de cent.

— Je m'attendais à des actions et à des papiers personnels, reprit-elle, mais après vous avoir monté la tête comme je viens de le faire, vous saviez sans doute ce que j'allais vous faire voir.

— Pas nécessairement.

— Qu'est-ce que ça aurait pu être d'autre ?

Des dizaines et des dizaines de choses, me pensai-je en moi-même. Un journal intime. Une réserve de drogue, pour la revente ou la consommation personnelle. Des trucs pornos. Une arme. Des bandes magnétiques. Des secrets professionnels. Des lettres d'amour,

anciennes ou récentes. Des bijoux de famille. N'importe quoi.

— Je me suis quand même dit que ça devait être de l'argent, lui répondis-je.

— Je l'ai compté. Il n'y a pas loin de trois cent mille dollars.

— Et rien qui pourrait en indiquer la provenance ?

— Non.

— Et vous ne pensez pas que c'est le reste de son héritage ?

— Je ne sais même pas s'il a jamais hérité de quoi que ce soit. Pour ce que j'en sais, il se pourrait très bien que ses parents soient encore vivants ! J'ai peur, Matt.

— Quelqu'un a-t-il essayé de vous flanquer la trouille ?

— Que voulez-vous dire ?

— Des coups de téléphone bizarres ?

— Rien que des journalistes. Et pas énormément cette semaine. Qui d'autre pourrait avoir envie de m'appeler ?

— Quelqu'un qui voudrait qu'on lui rende cet argent.

— Vous croyez que Glenn l'a volé ?

— Je ne sais pas où il a trouvé ce fric, lui répondis-je. Je ne sais pas d'où ça vient et depuis combien de temps il l'avait dans son coffre. Vous feriez peut-être mieux de ne pas garder ça chez vous.

— J'y ai pensé, mais je ne vois pas très bien où je pourrais le mettre.

— Avez-vous un coffre ?

— Non. Je n'ai jamais rien eu d'assez précieux pour ça.

— Maintenant si.

— Vous croyez que ce serait une bonne idée ? Si jamais il y avait une enquête des impôts...

— Vous avez raison. D'où que vienne cet argent, il y a tout à parier qu'il ne l'a pas déclaré au fisc. S'ils procèdent à une vérification, ils obtiendront la permission d'ouvrir tous les coffres que vous pourriez avoir, sous quelque nom que ce soit... le sien comme le vôtre.

— Et vous, me demanda-t-elle, vous avez un coffre ? Si vous pouviez me gar...

Je secouai la tête. Quelques minutes plus tôt, elle ne savait même pas si elle pouvait me parler de son argent. Et maintenant elle voulait me le confier ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, lui répondis-je. Avez-vous un homme de loi ?

— Pas vraiment. J'avais bien un type dans East Broadway... Quelqu'un à qui j'ai fait appel quand j'ai eu des ennuis avec mon ancien propriétaire, mais non : je ne le connais pas vraiment.

— Bon. Eh bien moi, je peux vous recommander quelqu'un. Il vit à Brooklyn, de l'autre côté du pont, mais je crois que ça vaut le déplacement. Je peux vous donner son téléphone ou l'appeler pour

vous si vous le désirez.

— Vous feriez ça pour moi ?

— Dès demain matin. Il vous donnera de bons conseils et devrait pouvoir garder votre argent dans son coffre. Ça sera plus sûr que dans votre penderie et je crois que la confidentialité avocat-client devrait jouer dans votre cas. Je vais le lui demander.

— Et en attendant...

— En attendant, cet argent peut très bien rester dans votre penderie. Il y est resté jusqu'à aujourd'hui et ce n'est pas moi qui vais aller répandre la nouvelle.

— Je serai bien contente lorsqu'il ne sera plus ici, dit-elle. Je me sens très nerveuse depuis que je l'ai découvert.

— On le serait à moins. C'est une grosse somme. Mais je ne crois pas que vous devriez aller donner ça aux gens de Goodwill.

— Tu sais pas quoi ? me demanda Mick. Ma mère jurait toujours que j'avais le don de seconde vue et il y a des moments où je me dis que la bonne dame avait raison. Je songeais à t'appeler... et te voilà !

— Je passais juste pour me servir de ton téléphone, lui répondis-je.

— Ben voyons. Quand je n'étais encore qu'un tout petit enfant, reprit-il, il y avait une femme qui habitait à l'étage au-dessus de chez nous et qui, tous les jours, m'envoyait lui chercher un seau de bière chez Featherstone. À cette époque-là, c'était comme ça qu'on vendait la bière : au seau. On te donnait un petit seau en fer galvanisé, tiens... à peu près grand comme ça. Et donc, ils me le remplissaient moyennant un dollar et elle, elle me filait un *quarter* pour la commission.

— Et c'est comme ça que tu as commencé.

— Voilà : en économisant vingt-cinq cents à chaque coup. Et en les investissant sagement. Et d'ailleurs... regarde un peu où j'en suis aujourd'hui ! Non, non : c'est triste à dire, mais je dépensais tout en bonbons. Qu'est-ce que j'avais le bec sucré en ce temps-là !

Il secoua la tête en repensant à ce souvenir et ajouta :

— La morale de l'histoire...

— Parce qu'il y en a une ?

—... est que cette femme ne voulait absolument pas qu'on croie qu'elle buvait la bière. « Mickey, me disait-elle, Mickey, mon gentil garçon, tu voudrais pas descendre chez Featherstone à ma place... il faudrait que je me lave les cheveux. » Et un jour j'ai demandé à ma mère comment il se faisait que Mrs Riley avait besoin de bière pour se laver les cheveux. « C'est son gosier qu'elle rince, m'a-t-elle répondu, parce que si jamais elle se lavait les cheveux chaque fois qu'elle s'achète un seau de bière, à l'heure qu'il est, elle n'aurait plus un poil sur le caillou. »

— Et c'est ça, la morale de l'histoire ?

— Non, la morale de l'histoire, c'est qu'elle ne se servait de la bière que pour se rincer les cheveux et que toi, tu n'es là que pour te servir de mon putain de téléphone. N'as-tu donc point de bigophone dans ta maison ?

— Ciel, je suis percé à jour ! m'écriai-je. En fait, je venais juste me faire rincer les cheveux.

— Si tu as un coup de fil à donner, me rétorqua-t-il en me tapant sur l'épaule, passe dans mon bureau. C'est quand même pas la peine que tout le monde sache de quoi il retourne.

Il y avait trois hommes au bar, et un quatrième de l'autre côté. Andy Buckley et un type que je reconnus sans pouvoir le nommer jouaient aux fléchettes dans le fond de la salle, deux ou trois tables

étaient inoccupées. Ainsi, ce n'était nullement le monde entier qui m'aurait écouté si je m'étais servi de l'appareil mural, mais je fus quand même reconnaissant à Mick de m'offrir l'intimité de son arrière-salle.

De bonne taille, celle-ci était équipée d'un énorme bureau en chêne et d'un classeur en métal vert. Il y avait encore dans la pièce un gros coffre-fort Moser – sans doute aussi solide que celui du cabinet de Drew Kaplan, mais que ne protégeait certainement pas le secret client-avocat. Encadrés de noir, deux groupes de gravures peintes ornaient les murs. Les œuvres accrochées au-dessus du bureau représentaient des paysages de l'Ouest de l'Irlande, région dont la mère de Mick était originaire. Celles qu'on découvrait au-dessus du vieux canapé en cuir montraient des scènes du Midi de la France, où son père avait jadis habité.

Le téléphone était à cadran, mais cela ne me gêna pas dans la mesure où je ne cherchais pas à joindre T. J.

J'appelai Jan et, changement qui me surprit, au lieu de tomber sur son répondeur je la trouvai au bout du fil. Elle me dit bonjour, d'une voix épaissie par le sommeil.

— Je m'excuse... je ne pensais pas qu'il serait trop tard pour t'appeler.

— Mais il n'est pas trop tard du tout ! me dit-elle. Je lisais et je me suis endormie avec le livre sur mes genoux. Je pensais à la conversation qu'on a eue l'autre jour.

— Ah ?

— Et je songeais que j'avais peut-être outrepassé les bornes de notre amitié.

— Comment ça ?

— En te plaçant dans une situation embarrassante. En te demandant quelque chose que je n'avais aucun droit de te...

— J'aurais réagi.

— Vraiment ? Je ne sais pas. Peut-être, mais peut-être pas. Tu aurais pu te sentir obligé. Toujours est-il que j'avais envie de t'appeler et de te redonner une chance.

— Une chance de quoi ?

— De m'envoyer promener.

— Ne sois pas idiot. À moins que tu aies repensé la question.

— Quoi ? Au fait de vouloir le...

— L'article.

— L'article. Mouais. C'est comme ça qu'on va appeler la chose ?

— Au téléphone, oui.

— Je vois. Non, je n'ai pas changé d'opinion. Je veux toujours cet article.

— Hé bien mais justement, lui répondis-je, c'est plus difficile à

trouver que je le pensais, mais je n'ai pas renoncé.

— Je ne voulais pas te forcer. Je voulais juste te donner la possibilité de t'en sortir avec élégance, si tu en avais envie. Parce qu'au fond, c'est bien de ça qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

— Comment ?

— Ben oui, quoi : d'en sortir avec grâce.

Je lui demandai comment elle se sentait.

— Pas mal. Et quelle belle journée nous avons eue ! C'est pour ça que j'étais toujours sortie quand tu m'appelais. Je ne pouvais pas supporter de rester enfermée. J'adore le mois d'octobre, comme tout le monde sans doute.

— Seulement ceux qui ont quelque chose dans le crâne...

— Et toi, Matthew, comment vas-tu ?

— Bien. Je suis très occupé tout d'un coup, mais c'est toujours comme ça. De longs moments à ne rien faire et brusquement plein de boulot qui me tombe sur le dos.

— Mais c'est ce que tu aimes, non ?

— Il faut croire, mais il y a des moments où ça devient fou. Cela dit, c'est promis, je m'occupe de ton article. Je ne t'ai pas laissée tomber.

— Parfait, parfait, dit Mick. À quoi faut-il que je m'attende sur ma note de téléphone ? Tu as appelé la Chine ?

— Non. Juste Tribeca.

— D'après certains, ce serait déjà l'étranger, mais le prix des communications leur donne tort. Tu as le temps de bavarder un peu ? Burke vient de mettre du café en route.

— Pas de café maintenant. Je n'arrête pas d'en boire depuis ce matin.

— Un Coca ?

— Un club soda ?

— Ça, on ne peut pas dire que tu pousses à la consommation ! s'écria-t-il. Allez, assieds-toi. Je vais nous chercher quelque chose.

Il revint avec sa fiasque personnelle de Jameson vieilli douze ans en fût et un gobelet Waterford dans lequel il aimait boire, et disposa devant moi un verre à pied et une bouteille de Perrier. Je ne savais même pas qu'il en avait en réserve. Je n'imaginai pas que beaucoup de ses clients en commandent, ou sachent même comment prononcer ce mot.

— On se couche à une heure raisonnable, lui annonçai-je. Je ne suis pas en forme pour un marathon.

— Qu'est-ce qu'il y a, bonhomme ? Tu ne te sens pas dans ton assiette ?

— Si, mais je suis sur une affaire qui commence à chauffer et je veux pouvoir me lever tôt demain matin.

— Tu es sûr qu'il n'y a rien d'autre ? Parce que tu n'as pas l'air à l'aise.

Je réfléchis.

— Ben non, dis-je enfin, je ne me sens pas très bien.

— Ah.

— C'est une femme que je connais, repris-je. Elle est très malade.

— Très malade, dis-tu ?

— Cancer du pancréas. C'est incurable et tout indique qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre.

Brusquement plein de sollicitude, il me demanda :

— Je la connais ?

Il me fallut réfléchir.

— Non, lui répondis-je enfin, je ne crois pas. Elle et moi avions cessé de nous voir lorsque, toi et moi, nous nous sommes rencontrés. Je suis resté en bons termes avec elle, mais je suis sûr de ne l'avoir jamais amenée ici.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il. Tu m'as flanqué une de ces trouilles !

— Comment ça ?... Ah ! Tu croyais que je parlais de...

— En personne, Matt, me répondit-il en refusant même de dire le nom d'Elaine. Dieu garde, Dieu garde ! Et donc, Elaine va bien ?

— Très bien. Elle t'envoie ses amitiés.

— Tu lui transmettras les miennes. Mais pour l'autre femme, c'est drôlement dur. Plus beaucoup de temps, tu dis ?

Il remplit son verre et le tint à la lumière.

— On ne sait plus quoi souhaiter aux gens quand ils sont dans des situations pareilles. Il y a des fois où il vaut mieux en finir tout de suite.

— C'est exactement ce qu'elle veut.

— Ah bon ?

— Et c'est sans doute en partie pour ça que j'ai l'air si... troublé. Elle a décidé de se tirer une balle dans le crâne et c'est à moi qu'elle a demandé de lui trouver une arme.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais ce n'est certainement pas au choc qui se marqua sur sa figure. Il voulut savoir si j'avais accepté la mission que Jan m'avait confiée, je lui répondis que oui.

— Tu n'as pas été élevé au sein de l'Église, dit-il. J'ai beau te traîner à la messe, tu n'as jamais été catholique.

— Et alors ?

— Et alors je ne pourrais jamais me charger d'une tâche pareille ! Aider quelqu'un à se suicider ? Je suis sans doute un très mauvais catholique, mais jamais je ne pourrais faire un truc pareil. L'Église voit ça d'un très mauvais œil, tu sais ?

— Et l'homicide aussi, ils n'aiment pas trop, lui renvoyai-je. Je crois même me souvenir d'un commandement sur ce point.

— « Tu ne tueras point. »

— Mais peut-être qu'ils ne prennent pas ça à la lettre, enchaînai-je. Peut-être que ça aussi, ça a foutu le camp, comme la messe en latin et l'interdiction de manger de la viande le vendredi.

— Non, non, dit Mick, ils prennent ça très au sérieux. Et j'ai tué des hommes, moi, tu le sais.

— Oui.

— J'ai pris la vie et il est très vraisemblable que je meure sans avoir jamais avoué mes péchés. Ce qui me vaudra sans doute de griller en enfer. Mais... attenter à ses jours est très très grave.

— Pourquoi ? Je n'ai jamais compris pourquoi. En dehors de toi-même, tu ne fais de mal à personne, non ?

— L'idée, c'est que ça insulte Dieu.

— Comment ça ?

— Tu Lui dis que tu sais mieux que Lui combien de temps tu dois vivre. Tu Lui dis : « Merci beaucoup pour le cadeau qu'est cette vie, mais... et si Vous Vous la carriez dans le trou de balles ? » Dire ça, c'est commettre le péché que rien ne peut absoudre et qu'on ne peut même pas avouer puisqu'on n'est plus là pour le faire. Écoute, Matt, je ne suis pas théologien. Ce n'est pas moi qui vais t'expliquer ce bazar comme il faut.

— Je crois comprendre.

— Vraiment ? Il faut avoir été élevé là-dedans pour comprendre. J'imagine que ton amie n'est donc pas catholique.

— Elle ne l'est plus.

— Elle a été élevée dans le sein de l'Église ? On n'est pas très nombreux à en réchapper, tu sais ? Et ce qu'elle a l'intention de faire ne la trouble pas ?

— Si, ça la trouble.

— Mais elle est décidée à y aller quand même ?

— Il y a toutes les chances pour que ça soit très dur sur la fin, lui fis-je remarquer. Elle n'a pas envie de se taper ça.

— Personne n'en a envie, mais... il n'y a pas des drogues pour calmer la douleur ?

— Elle refuse d'en prendre.

— Mais pourquoi donc, pour l'amour du ciel ? Et puis tu sais... elle pourrait toujours en avaler un peu trop. Dans ce genre de situations, il est facile de perdre la tête et pouf, avant même de s'en rendre compte, on a disparu parce qu'on a avalé tout le flacon...

— Dis, Mick, ça ne serait pas un suicide, ça ? Le pire de tous les péchés ainsi que tu viens de me l'expliquer ?

— Peut-être, mais quand on n'est pas en possession de toutes ses facultés... Ça ne compte pas quand on n'a pas toute sa tête. En plus, ajouta-t-il, tu ne crois pas que notre Seigneur préférerait tourner les

yeux si on Lui en donnait la possibilité ?

— Tu crois ?

— Oui, me répondit-il, mais comme je te l'ai déjà dit, je ne suis pas théologien. Cela étant, et toute théologie mise à part, les comprimés sont quand même plus faciles à trouver qu'une arme, non ? Et la mort que ça offre est nettement plus aimable.

— À condition de s'y prendre comme il faut, ce que tout le monde ne fait pas. Il arrive que des gens se réveillent en s'étouffant sur leur vomis. Mais ce n'est pas pour ça qu'elle préfère se servir d'une arme à feu.

Je lui expliquai que Jan tenait à rester abstinente jusqu'au bout et comment, pour elle, cela excluait tout recours à des drogues ayant pour effet d'enrayer la douleur ou de faciliter le saut dans l'au-delà. Dans ses yeux verts je lus d'abord l'incrédulité, puis l'étonnement tandis qu'il enregistrerait ce que je lui racontais.

Il se reversa à boire pour mieux réfléchir et me déclara au bout d'un long moment :

— Vous prenez ça vraiment au sérieux, chez vous.

— Nous ne ferions pas tous le même choix qu'elle, lui répondis-je. La plupart d'entre nous prendraient quelque chose pour apaiser la douleur et je ne sais pas combien nous serions à trouver qu'il est plus « abstinente » de mourir d'un coup de pistolet qu'en avalant du Séconal. Cela dit, oui, quand même : l'abstinence est quelque chose que nous prenons très au sérieux.

— Au moins autant que nous le suicide, me répliqua-t-il.

Ayant avalé une gorgée de sa boisson, il me regarda par-dessus les verres de ses lunettes.

— J'aimerais savoir quelque chose, Matt, dit-il. Qu'est-ce que tu ferais, toi, si tu étais à sa place ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas dans ses pompes et il m'est donc tout à fait impossible de dire ce que je ferais. Je crois que je prendrais des calmants, mais que j'aimerais aussi garder la tête claire jusqu'au bout. Quant à me tuer... Non, je ne crois pas que ce serait le choix que je ferais. Mais qui peut le dire ? Encore une fois, je ne suis pas dans sa peau.

— Et moi non plus, Dieu merci. Même que je suis aussi assez content de ne pas être dans la tienne.

— Dis, Mick, qu'est-ce que tu ferais ? lui demandai-je alors.

— Ah, mon Dieu ! Bonne question. Si je l'aimais, je ne pourrais pas le lui refuser, mais... Dans le même temps, comment pourrais-je lui rendre un service aussi horrible ? Je la plains, mais je suis très heureux que ce ne soit pas à moi qu'elle ait demandé ce service.

— Et si c'était moi qui te le demandais ?

— Putain, Matt, tu parles d'une question ! T'es pas... t'es pas

sérieux ? Si ?

— Non, lui répondis-je. Bien sûr que non.

Nous parlâmes d'autre chose, mais ne nous attardâmes pas. Je rentrai chez moi relativement tôt.

Chemin faisant, je songeai à Lisa Holtzmann et à l'argent qu'elle m'avait montré. Je me demandai d'où il venait et ce qu'il allait en advenir.

Kaplan avait-il même seulement un coffre à son étude ? Il me semblait que oui, tout avocat qui se respecte en ayant forcément un. J'espérais que le sien serait imposant et aussi sûr que l'énorme et antique Mosler de Mick.

Celui-là, je l'avais vu ouvert à plusieurs reprises et savais le genre d'articles qu'il contenait en général. De l'argent, bien sûr, aussi bien américain qu'étranger. Des documents ayant trait aux prêts que Mick consentait et mentionnant les sommes qu'il faisait travailler à droite et à gauche et qui lui rapportaient des intérêts usuraires et que parfois même, quand il le fallait, il n'hésitait pas à récupérer par la force ou la menace d'y recourir. De temps à autre aussi, des objets de valeur – montres et bijoux, volés, tout le laissait penser.

Et des armes, évidemment. Mick avait toujours des armes dans son coffre. De temps à autre, quand j'en avais besoin, il m'en fournissait une sans poser de questions, ni me demander de l'argent en contrepartie. Assis dans son bureau, j'avais parlé dans son vieux téléphone à cadran et contemplé son coffre en me disant que c'était à Mick que je demanderais mon flingue.

Il me l'aurait donné sans rien dire. Sauf que maintenant, il allait falloir chercher ailleurs.

Parce que maintenant il saurait pourquoi je le voulais. Et me le donnerait sans doute, mais je ne me sentais pas d'abuser de notre amitié pour lui demander pareil service. L'amitié est quelque chose que je prends au sérieux. Comme l'abstinence. Ou le suicide.

La Waddell & Yount avait ses bureaux au huitième étage d'un bâtiment qui en comptait douze et se dressait au croisement de Broadway et de la 19^e Rue. Deux magasins se partageaient le rez-de-chaussée, le premier vendant des appareils photo et du matériel pour chambres noires, le deuxième du papier à lettres et des fournitures de bureau. La plaque de renseignements de l'immeuble parlait encore d'un fournisseur d'articles publicitaires et d'une revue spécialisée dans l'environnement. Au-dessous de la Waddell & Yount se trouvait un magasin où l'on soldait des vêtements pour hommes, articles qu'on avait récupérés dans diverses faillites ou ventes à prix sacrifiés.

Le bâtiment était ancien et les locaux de la Waddell & Yount n'avaient pas été rénovés depuis longtemps. D'un brun sale, la moquette était élimée, le mobilier allant du bureau en bois éraflé d'un mètre trente de large aux rayonnages en acajou et plaques de verre coulissantes. Au plafond pendaient des ampoules nues protégées par des abat-jour en métal vert. L'effet d'époque était saisissant, les innovations technologiques donnant les seules touches anachroniques : c'étaient sur d'antiques bureaux que trônaient ordinateurs et téléphones à touches digitales, un fax ou un photocopieur semant le trouble ici et là. Quelque part, un Luddite(26) s'accrochait encore à une machine à écrire ancien modèle dont j'entendais claquer les touches tandis que je suivais Eleanor Yount à travers le dédale de petites cages de verre qui conduisait à son officine.

Âgée d'une soixantaine d'année, la dame était encore belle, un peu forte déjà et le cheveu gris fer, mais avec de beaux yeux bleus au regard vif et alerte. Elle portait un camée au revers de sa veste de tailleur bleu marine et une alliance en or rehaussée de diamants à l'annulaire gauche. Lorsque, sur le coup de dix heures, je l'avais appelée pour lui demander un rendez-vous, elle m'avait prié de venir une heure plus tard. J'avais pris mon temps pour gagner le siège de la société, m'arrêtant même pour avaler une tasse de café. Il était maintenant onze heures, déjà elle s'asseyait à son bureau en me montrant une chaise.

— C'est drôle, dit-elle. Après votre appel, j'ai commencé à me demander si cette rencontre avait lieu d'être. J'avais besoin d'un conseil et la première idée qui m'est venue à l'esprit a été de consulter Glenn !

Elle sourit gentiment et ajouta :

— Sauf que, bien sûr, cela n'est plus possible, n'est-ce pas ? J'ai appelé mon avocat pour lui expliquer la situation. Il m'a fait remarquer qu'étant donné que je n'avais rien à cacher ou à révéler, je

n'avais pas à me soucier d'être discrète.

Elle ramassa un crayon sur le dessus de son bureau et enchaîna :

— Et donc, monsieur Scudder, voici la bonne et la mauvaise nouvelle tout ensemble : oui, j'ai toute latitude de vous parler, mais non, j'ai bien peur de ne pas avoir grand-chose à vous dire.

— Combien de temps Glenn Holtzmann a-t-il travaillé pour vous ?

— Un peu plus de trois ans. Je l'ai embauché peu après le décès de mon mari. Howard est mort en avril et je crois que Glenn a commencé la première semaine du mois de juin suivant. Je m'étais entretenue avec lui juste avant l'ABA... c'est la foire annuelle du livre et elle se tient toujours pendant le week-end de Memorial Day...

Elle fit tourner son crayon dans sa main et précisa :

— Mon mari faisait fonction de conseiller juridique pour la société. Il était docteur en droit de la Columbia Law School et membre du barreau et se sentait naturellement tout à fait de taille à éplucher nos contrats.

— Et lorsque Mr Yount est mort...

— Non, me reprit-elle, Mr Waddell. Chez nous, mon mari et moi étions Mr et Mrs Waddell, mais ici il était Mr. Waddell et moi Ms Yount. Bien sûr, ce Ms s'est longtemps prononcé Miss avant que le terme de *Ms*(27) fasse partie du langage courant. Au grand déplaisir de Howard, je dois le dire, et pas seulement pour de basses raisons de chauvinisme mâle. Il n'arrivait pas à concevoir qu'une abréviation ne fût l'abréviation de rien.

Son regard se perdit quelque part derrière moi. Elle songeait aux années passées.

— Eisenhower était président lorsque nous avons emménagé ici, reprit-elle. Nous n'occupions que la moitié de nos bureaux d'aujourd'hui et partagions l'étage avec un certain Morrie Kelton. Celui-ci était agent artistique et faisait travailler des orchestres de danse, des effeuilleuses et les pires acteurs de vaudeville qu'on ait jamais vus. On était susceptible de rencontrer les gens les plus bizarres de New York en venant nous voir. Avez-vous jamais vu *Broadway Danny Rose* ? Quand nous avons vu cette œuvre, j'ai tout de suite pensé à Morrie. Je me demande ce qu'il est devenu. Il est sans doute mort. Il n'aurait pas loin de quatre-vingt-dix ans s'il vivait encore.

La machine à écrire se remit à claquer dans le lointain.

— Morrie Kelton, répéta-t-elle. C'était un petit homme dur et mal dégrossi, mais il avait quelque chose de doux. Portez-vous des lunettes, monsieur Scudder ?

— Je vous demande pardon ?

— Vous avez atteint l'âge où on en a besoin. En mettez-vous pour lire ?

— Non, lui répondis-je. Ça m'aiderait sans doute, mais j'arrive à

me débrouiller sans. Du moment que la lumière est assez forte.

— Bref, vous ne faites pas encore partie de nos clients potentiels. Je ne vois pas pourquoi vous auriez envie de lire des livres imprimés gros si vous n'avez pas besoin de mettre des lunettes.

— Ça viendra.

— Quelle admirable patience ! Mais permettez que je remonte encore un peu dans le temps et surtout ne vous offusquez pas de mes impertinences. Si je vous ai demandé ça, c'est parce que je pensais aux débuts de notre société. Quand j'ai fait la connaissance de Howard Waddell, il rédigeait des contrats et s'occupait des droits annexes à la Newbold Brothers, une petite maison d'édition spécialisée dans le poche. MacMillan l'avait achetée quelques années plus tôt, mais elle était encore assez prospère lorsque Howard a décidé de voler de ses propres ailes. Et vous savez ce qui l'y a incité ?

— Non, quoi ?

— La presbytie. Il faisait la grimace quand il lui fallait lire des petits caractères, il était obligé de tenir son journal à bout de bras, il évitait tout ce qui était livres de poche imprimés trop petit... Une semaine après avoir acheté sa première paire de lunettes de vue, il a commencé à chercher des locaux. Moins d'un mois plus tard, il signait un bail ici même et rendait son tablier à Newbold. J'étais alors assistante de fabrication et me disputais tous les jours avec les imprimeurs en rêvant de devenir le nouveau Maxwell Perkins⁽²⁸⁾ qui saurait attiser les flammes du prochain grand brasier littéraire. « Ellie, m'a-t-il dit un jour, le monde est plein de vieux couillons qui voient mal et auxquels personne ne donne jamais rien à lire. En dehors d'une trentaine d'éditions de la Bible, les seuls ouvrages en gros caractères présents sur le marché sont *La Force de la pensée positive* et *Le Livre des mormons*. Ou je n'y connais rien ou c'est un marché rêvé. Que dirais-tu de travailler pour moi ? Tu ne rencontreras jamais un vrai écrivain, tu ne t'épuiseras pas en corrections et il n'y a guère de chances pour que nous devenions riches, mais je suis sûr que nous nous amuserons bien. »

— Et vous avez accepté de travailler pour lui.

— Sans me poser la moindre question. Qu'est-ce que j'avais à perdre ? Nous nous sommes bien amusés et, chemin faisant, nous nous sommes aussi beaucoup enrichis. Pas au début, Dieu m'en est témoin. Nous travaillions l'un et l'autre douze heures par jour. Howard a renoncé à son appartement et a commencé à venir dormir ici, sur un canapé : à l'entendre, ça lui économisait un loyer, des tickets de bus et une heure de transport tous les jours. Il a apporté une plaque chauffante, un petit frigo et nous nous sommes mis à manger au bureau. Pendant des années et des années, les bibliothèques ont été notre seul client, et encore... très peu. Mais nous n'avons pas lâché.

Petit à petit, notre affaire a grandi.

« Et nous sommes tombés amoureux, naturellement. Et tout cela était d'autant plus authentiquement romantique que nous étions l'un et l'autre convaincus que l'amour que nous éprouvions était à sens unique ! Nous nous sommes longtemps aimés sans rien en laisser paraître. Après, nous avons rattrapé le temps perdu sauf que je ne crois pas que ce soit jamais faisable, n'est-ce pas ?

Je songeai à mes années d'alcoolisme, à tous ces jours que j'avais perdus, à toutes les nuits où j'avais sombré. Je me rappelai la chanson de Freddie Fender *Les Jours et les Nuits gâchés*. Mais l'étaient-ils jamais vraiment ?

— Non, lui répondis-je. Pour moi, rien n'est jamais vraiment perdu.

— Peut-être, mais qu'est-ce que nous nous sommes dépêchés de nous rattraper ! Pendant une semaine entière, il a passé toutes ses nuits chez moi. J'avais alors un petit deux-pièces dans East End Avenue. Cinquième étage sans ascenseur et Howard, qui avait déjà près de quarante-cinq ans, n'était pas en état de beaucoup apprécier. Même chose pour les deux bus qu'il devait se taper pour aller au boulot. Au bout d'une semaine, il m'a dit : « Ellie, tout ceci est ridicule. Je viens de discuter avec un agent immobilier. Il a un appartement à nous proposer à Gramercy Park. Deux chambres, une salle de séjour en contrebas, la clé du jardin public. On peut aller au boulot à pied. Tu y jettes un coup d'œil ? Je te fais confiance. Si tu trouves que c'est bien, on prend. » Et presque comme si de rien n'était il a ajouté : « Et on se marie. Et tiens même, on pourrait faire ça tout de suite. Que l'appartement te plaise ou pas... »

— Comme ça ?

— Comme ça. Je suis devenue Mrs Howard Waddell, la firme prenant le nom de Waddell & Yount, et tout cela a duré trente années. Nous n'avons jamais déménagé, nous nous sommes contentés de prendre les locaux de Morrie Kelton et de la suite voisine lorsque celle-ci a été disponible. Aujourd'hui, le quartier est à la mode et toutes sortes d'éditeurs y emménagent. Et nous, nous sommes toujours ici et j'habite toujours à Gramercy Park. L'appartement est trop grand pour moi maintenant que je suis toute seule, mais comme mon bureau est trop petit... disons que ça fait une bonne moyenne. Je vous prie de m'excuser, monsieur Scudder... Vous auriez dû me ramener à la réalité.

— Cela m'intéressait.

— Dans ce cas, je retire mes excuses ! Glenn Holtzmann, Glenn Holtzmann... Il nous a envoyé son CV sur les conseils d'un de ses amis qui travaillait pour une firme à laquelle nous faisons parfois appel lorsque nous avons besoin d'avis extérieurs. La Sullivan, Bienstock, Rowan and Hayes. Elle avait ses bureaux à l'Empire State Building,

mais à mon avis elle n'existe plus aujourd'hui. Ce qui n'a aucun intérêt étant donné que je ne connais pas le nom de cet ami de Glenn, qui devait être un débutant.

« Bref, Glenn était sans emploi à l'époque. Il avait grandi en Pennsylvanie occidentale, à Roaring Spring. La seule ville de quelque importance aux environs est

Altoona. Il a fait ses études à Penn State University. Je n'ai pas appris tout ça par cœur... J'ai vérifié son dossier après vous avoir parlé au téléphone.

— Je commençais à me poser des questions.

— Après la fac, il a travaillé plusieurs années à Altoona. Un de ses oncles y possédait une compagnie d'assurances et Glenn lui a offert ses services. Puis sa mère est morte – son père l'était déjà –, et il s'est servi de l'assurance vie et du produit de la vente de la maison pour emménager à New York, où il a suivi les cours de droit de la New York Law School. Quand on voit ça sur un CV, on a tendance à lire « New York University Law School », mais la différence est de taille. Il n'empêche : il en a bien profité et a réussi l'examen d'entrée au barreau du premier coup. Après quoi il s'est installé à White Plains, où il a travaillé pour une petite société. D'après lui, les cabinets new-yorkais ne recrutaient plus, ce qui, à mon avis, voulait seulement dire qu'ils n'engageaient pas de jeunes gens sortis de Penn State et de la New York Law School.

« Mais Glenn n'avait pas beaucoup aimé vivre et travailler dans le comté de Westchester et avant longtemps il s'était mis en contact avec une maison d'édition new-yorkaise qui l'avait embauché en qualité de conseiller juridique. Personne ne l'avait retenu lorsque, un conglomérat hollandais ayant avalé la société suite à une OPA hostile, tout le service juridique de la boîte s'était fait virer. Plus tard, Howard Waddell était mort et, Glenn ayant envoyé son CV, on n'avait pas eu besoin de chercher plus loin.

— Au début, reprit-elle, il n'a pas eu grand-chose à faire. La grande majorité de nos transactions s'effectue avec des éditeurs de poche avec lesquels nous commerçons depuis des années. Nos rapports sont francs et clairement définis. Étant donné que nous nous contentons de réimprimer les ouvrages que nous achetons, nous n'avons pas besoin d'autorisations spéciales et n'avons pas davantage à nous soucier de possibles procès en diffamation. Et comme nous ne commandons pas d'écrits originaux, nous n'avons pas à poursuivre en justice des auteurs touchant des à-valoir pour des manuscrits qu'ils ne remettent pas. Comme vous le voyez, Glenn n'avait donc été engagé que pour faire une infime partie du travail de Howard.

« Ce qui ne signifie pas que nous aurions pu nous passer de lui. Comment vous dire...

Elle fronça les sourcils, chercha une analogie et reprit en ces termes :

— Ma secrétaire a une machine à écrire. Aujourd'hui, bien sûr, elle a aussi un ordinateur, dont elle se sert pour à peu près tout. Mais, de temps à autre, elle a un formulaire à remplir et ça, on ne peut pas le faire à l'ordinateur qui utilise son propre papier, ce qui fait que quand on ne veut imprimer que quelques lignes sur une feuille, il faut une machine. Bref, des jours et des jours peuvent très bien s'écouler sans qu'on ait recours à la machine à écrire, mais ça ne veut pas dire qu'on pourrait s'en passer entièrement pour autant.

— Je crois l'avoir entendue.

— Non. Je sais très bien ce que vous avez entendu. La machine à écrire de ma secrétaire est un modèle électronique particulièrement silencieux. Ce que vous avez entendu est une vieille Underwood qui fait autant de raffut que toute la salle de rédaction dans *The Front Page*(29). La patronne des droits étrangers refuse d'utiliser quoi que ce soit d'autre pour sa correspondance. C'est une vieille machine absolument hideuse et dont toutes les touches sont décalées. Sans parler des O et des E qui sont toujours bouchés. Elle nous sort des lettres monstrueuses et pleines de corrections qu'elle faxe dans le monde entier ! Et attention : à vingt-huit ans, la demoiselle semblerait pourtant appartenir à la génération ordinateurs, non ?

Elle soupira et ajouta :

— Loin de moi l'idée de sous-entendre que Glenn aurait été en quoi que ce soit vieux jeu. Cela dit, c'est comme pour la machine à écrire : il était indispensable quand nous avions besoin de lui, mais cela arrivait rarement.

— Que faisait-il le reste du temps ?

— Il en passait une bonne partie à lire à son bureau. Il s'intéressait à l'histoire et à la politique mondiale et nous avons acheté plusieurs livres sur sa recommandation. Il travaillait parfois aussi dans d'autres domaines.

Elle plissa les paupières.

— Quand Glenn a commencé, reprit-elle, je me suis dit qu'il serait peut-être beaucoup plus qu'un simple conseiller juridique. De fait, je voyais en lui un successeur possible.

— Vraiment ?

— N'oubliez pas qu'au départ mon mari n'avait qu'un bagage juridique. Je pensais que Glenn pourrait se servir de son poste pour s'intéresser à tous les aspects de notre affaire. Je ne suis certes pas prête à prendre ma retraite, mais je pourrais très bien l'être dans quelques années, surtout si j'avais un remplaçant possible en coulisses. Je ne le lui ai jamais dit carrément, mais c'était implicite. Il avait de l'avenir.

— Mais il n'a pas su exploiter le filon.

— Non. Un des grands projets de mon mari était de créer un club de lecteurs. L'affaire réclamait beaucoup de travail juridique au départ et a effectivement retenu l'attention de Glenn. L'idée maîtresse était de créer des clubs de lecture spécialisés, genre policiers, romans de science fiction, livres de cuisine, etc. C'était un secteur avec de réelles possibilités d'expansion et Glenn n'avait guère qu'à en prendre la direction, qu'à sortir du domaine juridique pour faire grandir l'affaire... Mais il n'en a rien fait et six ou huit mois après son arrivée, j'ai compris qu'il était manifestement heureux de jouer les grenouilles dans notre petite mare. Au début, j'ai cru qu'il attendait son heure et qu'il nous quitterait pour une autre société dès qu'il en aurait l'occasion. Et puis, le temps passant, je me suis aperçue que je me trompais et qu'en fait il était très content de son sort. J'en ai conclu qu'il n'était pas terriblement ambitieux.

— Déçue ?

— Je crois. Je l'avais pris pour un deuxième Howard Waddell et il était tout sauf ça. Sans parler de ma retraite, qui s'éloignait au lieu de se rapprocher. Toujours est-il que, dans la situation actuelle, je pense continuer à tenir les rênes pendant encore cinq ans et crois connaître la personne qui les reprendra quand mon heure aura sonné.

— La patronne des droits étrangers.

— Exactement ! Parce qu'alors ses histoires de machine à écrire ne seront plus un problème vu qu'elle aura sa propre secrétaire. Et maintenant, j'aimerais bien savoir comment vous l'avez deviné.

— Coup de chance.

— Ne me racontez pas de bêtises. Il ne s'agit pas d'un coup de chance. Vous avez dit ça d'un ton parfaitement assuré. Comment diable avez-vous fait pour savoir ?

— Quelque chose dans la façon dont vous parliez d'elle. Et la petite lueur que vous aviez dans les yeux.

— Rien de plus concret ?

— Non.

— Étonnant. Alors qu'elle ignore tout de mes visées... comme tout le monde, d'ailleurs. Vous devez être vraiment très bon dans votre métier, monsieur Scudder. C'est donc là tout le secret ? Parler aux gens, écouter ce qu'ils racontent et les observer quand ils parlent ?

— C'en est une grande part, lui répondis-je, et c'est celle que je préfère.

Nous parlâmes encore un peu de mon travail, puis je lui posai des questions sur le salaire de Glenn.

— Nous l'augmentions chaque année, m'apprit-elle, mais il gagnait quand même nettement moins qu'un débutant tout frais émoulu de son école de droit dans un cabinet d'avocats conseils. C'est vrai aussi

que ces boîtes savent soutirer jusqu'à des soixante-dix ou quatre-vingts heures de travail hebdomadaire à ces jeunes gens et que, comme je vous l'ai dit, nous ne demandions pas grand-chose à Glenn. Il gagnait assez d'argent pour vivre décemment. Il était célibataire quand il a commencé et il a été assez malin pour épouser une demoiselle fortunée. Je... j'ai dit quelque chose de mal ?

— Il vous a dit que sa femme était riche ?

— Peut-être pas directement, mais c'est effectivement l'impression que j'ai...

— C'était une artiste, lui renvoyai-je. Elle faisait de l'illustration en free-lance. Elle vivait dans un appartement minable du Lower East Side.

— Voilà qui est extraordinaire !

— C'est même ici qu'il a fait la connaissance de sa femme, poursuivis-je. Elle était venue montrer son book à votre directeur artistique et c'est ce jour-là que Glenn l'a repérée. D'après moi, tout cela a été très romantique, quoique assez différent de la cour qu'on vous a faite.

— Si tant est qu'on puisse parler de cour... Mais, je vous en prie, continuez. Tout cela est fascinant.

— Il l'a complètement séduite. Et lui a demandé sa main un mois plus tard.

— Et moi qui croyais que cela avait duré des éternités !

— Vous n'avez jamais vu sa femme ?

— Non. Je sais qu'elle était de Denver et que c'est là qu'ils se sont mariés, mais comme personne du bureau n'y est allé... Je pensais que c'était très famille-famille.

— Elle est de la banlieue de Minneapolis, lui dis-je, mais j'ai l'impression qu'elle a coupé tous les liens avec sa famille quand elle est partie pour New York. Ils se sont mariés à City Hall et sont allés passer leur lune de miel aux Bermudes.

— Son père a-t-il construit des stations de ski à Vail et Aspen ?

— Je n'ai pas souvenir qu'elle m'ait parlé de son père, mais non... je ne crois pas qu'il ait jamais fait rien de pareil. Quand ils sont rentrés de leur voyage de noces, il lui a offert un appartement neuf en guise de surprise. Il en avait réglé le premier versement avec l'argent qu'il avait hérité de ses parents.

— Et moi qui croyais qu'il avait eu à peine de quoi se payer ses études de droit !

— Il a peut-être économisé sur les repas...

— Et l'appartement...

— Un petit deux-pièces en copropriété avec une vue spectaculaire. Je dirais dans les deux cent cinquante mille dollars, au minimum.

— C'est dans un bâtiment neuf, non ? Les constructeurs font parfois

crédit... avec seulement dix pour cent de dépôt. Il ne lui aurait donc fallu que vingt-cinq mille dollars, mais de là à pouvoir payer les traites...

Les traites ? Je lui expliquai que rien n'avait été plus facile : il avait tout acheté argent comptant.

Elle me regarda d'un air hébété.

— Et d'où le sortait-il ?

— Aucune idée.

— Évidemment, on ne peut pas écarter l'idée d'une fraude. Mais... piquer deux cent cinquante mille dollars dans la caisse ? Je serais tentée de dire que c'est impossible, mais comme c'est toujours ce qu'on dit... J'ai entendu parler de deux histoires de fraude dans le monde de l'édition rien que pour l'année dernière. L'une d'elles porte sur une somme à six chiffres. Les deux affaires ont été promptement étouffées, dans les deux il y avait de la cocaïne, ce qui semble toujours beaucoup pousser à ce genre de conduite. Ça crée un motif économique d'une force irréprouvable tout en minant le caractère et le jugement. Glenn prenait-il de la cocaïne ?

— Vous le soupçonnez d'en avoir fait usage ?

— Certainement pas. Je ne pense même pas qu'il buvait.

Je lui posai des questions sur les liquidités : y en avait-il beaucoup dans la maison ?

— Nous avons des fonds importants en dépôt, me répondit-elle. Dans un bilan, ils feraient partie des avoirs, mais je ne crois pas que ce soit à ça que vous pensiez.

— Non. Je pensais à l'argent liquide... aux billets verts.

— « Aux billets verts », répéta-t-elle. Écoutez, monsieur Scudder... Ma secrétaire a un petit coffre dans le tiroir du haut de son bureau. Elle y puise quand il faut donner un pourboire à un coursier. Disons que, les bons jours, il peut s'y trouver jusqu'à cinquante dollars, mais il faudrait être assurément plein de ressources pour en extraire deux cent cinquante mille !

— Je crois que Holtzmann avait de l'argent liquide. S'il avait trouvé un moyen de vous en voler, cela aurait nécessité des versements intempestifs sur des comptes bidon et je n'en vois aucune trace.

— Voilà qui me soulage, mais ne satisfait pas ma curiosité. Où trouvait-il cet argent, d'après vous ?

— Je n'en sais rien.

— Peut-être l'avait-il depuis toujours. Peut-être ses parents étaient-ils riches, peut-être lui avaient-ils effectivement laissé des sommes substantielles dont il ne voulait parler à personne. Il en aurait alors utilisé une partie pour faire ses études de droit et aurait gardé le reste.

— En liquide ? On aurait retrouvé des comptes bancaires, des

reçus. À moins que ces sommes aient elles-mêmes été en liquide lorsqu'il en a hérité.

— Je ne vois pas comment.

— De l'argent qu'on met dans un bocal. Des sommes sur lesquelles ses parents n'auraient pas voulu payer d'impôts, des sommes qu'ils auraient cachées au fisc et qui lui seraient revenues à leur décès. À quelle époque est-il venu à New York ? Il y a dix ans ?

— Au moins. Je pourrais demander à Enid de chercher.

— Cela n'a pas d'importance. Mettons dix ans. Les billets que j'ai vus m'ont paru assez récents, mais c'est vrai que je n'ai pas vérifié les dates des séries ou les signatures et donc...

— Les billets que vous avez vus ? répéta-t-elle.

Je n'avais pas eu l'intention de lui en parler.

— Il y avait de l'argent dans l'appartement, lui dis-je.

— De grosses sommes ?

— À mon avis, oui.

Nous nous tûmes tous les deux. Au bout d'un long moment, elle me demanda pour qui je travaillais. Je le lui dis. Elle voulut savoir si cela signifiait que George Sadecki était innocent. Pas nécessairement, lui répondis-je. Cela pouvait aussi bien et seulement signifier qu'il était coupable d'avoir tué quelqu'un qui avait un secret. J'avais donc des chances d'en apprendre plus lorsque je déterrerais ce secret, mais en attendant, je n'avais qu'une certitude : un secret, Glenn Holtzmann en avait un.

— Il travaillait souvent tard, ajoutai-je. Enfin... d'après ce que dit sa femme. Cela étant, si ses responsabilités étaient aussi légères que vous me le dites...

— Je n'ai pas souvenir qu'il soit jamais resté à son bureau après cinq heures.

— Je me demande où il allait.

— Je n'en ai aucune idée.

— Il avait aussi des rendez-vous le soir. Des rendez-vous d'affaires, s'entend, mais... ce ne devait pas être pour la Waddell & Yount.

Elle secoua la tête.

— Tout cela me paraît incompréhensible, dit-elle. Je ne crois pourtant pas être particulièrement naïve. Mais s'il est quelqu'un qui n'avait vraiment rien d'un monsieur Double Vie, c'était bien lui.

— Je l'ai rencontré une fois.

— Vous ne me l'aviez pas dit.

— Parce que ça n'est pas allé bien loin. Mon amie et moi sommes sortis avec eux un soir. C'était au printemps. Après, je l'ai rencontré plusieurs fois dans le quartier. J'habite à une rue de chez lui. Il me poussait à écrire un livre.

— Vous écrivez ?

— Non, et ça ne m'intéressait pas du tout, mais il avait dans l'idée de publier un livre sur ma vie de détective privé. D'après ce qu'il m'avait dit de votre maison, j'avais pourtant déjà l'impression que vous ne faisiez que des réimpressions.

— C'est ça même.

— En réalité, que j'écrive un livre ou pas ne l'intéressait pas plus que moi. J'avais le sentiment qu'il attendait quelque chose de moi, mais qu'il ne voulait pas me dire de quoi il s'agissait. Il me mettait mal à l'aise. Il me paraissait hypocrite.

— Il est clair que vous le sentiez beaucoup mieux que moi.

— Ou alors, c'est qu'il n'avait rien à cacher quand il était ici, lui suggèrai-je. Peut-être gardait-il son côté noir pour les moments où il n'était pas au bureau.

C'était elle la patronne, me dit-elle. Si Glenn Holtzmann avait un côté noir, ou même seulement un côté clair, il y avait peu de chances pour qu'il le montrât à la femme qui lui réglait son salaire. Elle me fit visiter la maison et me présenta à trois collègues du défunt, la jeune directrice des droits étrangers y compris. Le bref entretien que j'eus avec chacun d'eux n'ajouta rien d'essentiel à ce que je savais déjà. Sur la fin, Glenn Holtzmann s'était surtout occupé d'un club de lecture et des questions juridiques soulevées par l'obligation faite à chacun de ces lecteurs d'acheter un nombre minimal de volumes par an. Je finis par en apprendre nettement plus sur ce point que je ne le désirais. À mon idée, tout cela n'avait qu'un rapport assez lointain avec mon histoire de coffre-fort, de coups de feu et de sang sur le trottoir.

Lorsque je la retrouvai dans son bureau, Eleanor Yount voulut connaître mon opinion sur un certain nombre d'inconnues de l'affaire. Je lui répondis qu'il était trop tôt. Je n'avais pas encore assez d'éléments pour me lancer dans ce genre de conjectures.

— C'est la réponse que je craignais d'entendre, me dit-elle. Mais j'aimerais savoir ce qu'il en est et j'ai le sentiment que ce n'est pas en lisant les journaux que je l'apprendrai.

— Qui sait ?

— Mais même alors, insista-t-elle, les journalistes ne diraient pas tout, n'est-ce pas ?

— Ils le font rarement.

— Vous reviendrez me voir et vous me direz ? De mon côté, je vais bien évidemment m'assurer que ce n'est pas la Waddell & Yount qui a acheté l'appartement de Glenn Holtzmann. Je vous appelle si jamais nous constatons des irrégularités. Si vous pouviez me laisser votre carte...

Je lui en tendis une.

— Un nom, un numéro de téléphone et c'est tout ? Vous faites dans le minimalisme ? Vous êtes un homme intéressant, monsieur Scudder.

Je ne publie effectivement pas de manuscrits originaux, mais je connais à peu près tous ceux et toutes celles qui le font dans cette ville. Si jamais vous aviez un livre en travers de...

— Non, aucun, vraiment.

— Voilà qui est tout à fait remarquable, dit-elle. Et moi qui croyais que tous les policiers et détectives privés de New York rêvaient de se faire publier ! Que les criminels les intéressaient beaucoup moins que les agents littéraires !

J'avais appelé Drew Kaplan plus tôt, mais il était au tribunal. Je le rappelai des bureaux de la Waddell & Yount. Sa secrétaire m'apprit qu'elle lui avait transmis mon appel et qu'il pourrait me recevoir à trois heures. Et oui, ajouta-t-elle, Mr Kaplan avait un coffre-fort dans son étude. Au ton qu'elle prit pour m'en informer, je me sentis un peu idiot d'avoir posé une telle question.

J'appelai Lisa Holtzmann et eus encore une fois droit au baratin de Glenn. Quitte à entendre une voix d'outretombe, j'aurais préféré quelque chose de plus informatif. Qu'on me dise seulement de laisser un message ! J'attendis qu'il ait fini et me nommai. Lisa décrocha aussitôt. Je lui dis qu'elle avait rendez-vous avec Drew Kaplan à trois heures, à son étude de Court Street.

— Vous pourrez m'accompagner ?

— J'y comptais bien, lui répondis-je. Je me disais qu'un peu de compagnie ne vous ferait pas de mal.

— J'aurais peur d'y aller toute seule.

Je lui dis que je serais chez elle à deux heures, ce qui nous laisserait tout le temps qu'il fallait. J'avais un autre coup fil à donner (au biper de T. J.), mais je n'avais pas envie de traîner dans les bureaux de la Waddell & Yount en attendant que T. J. me rappelle. Je n'imaginais pas non plus que : « Qui c'est qui veut causer à T. J. ? » plaise beaucoup à la demoiselle du standard. Je sortis, appelai T. J. du coin de la rue, entrai mon numéro à la tonalité et attendis qu'il me rappelle.

Personne ne m'ayant rappelé au bout de cinq minutes, mais pas mal de gens qui cherchaient une cabine m'ayant déjà assassiné du regard, je dépensai un *quarter* et appelai mon hôtel. Les deux seuls messages qu'on avait laissés dans mon casier émanaient d'un certain T. J. Il ne m'avait laissé que le numéro de son biper. Je glissai un autre *quarter* dans l'appareil, appelai Elaine et tombai sur son répondeur.

— C'est moi, dis-je. Tu es là ?

Aucune réponse ne venant, j'ajoutai :

— J'aimerais bien te voir ce soir, mais la situation commence à peine à se débloquer. On pourrait dîner ensemble si je finis à temps, ou alors je pourrais passer tard dans la soirée. Je te rappelle dès que j'ai une idée un peu plus claire de la suite des événements.

J'eus l'impression qu'on devait pouvoir ajouter quelque chose, mais, rien ne me venant, la bande arriva en bout de course et m'épargna la peine de chercher plus loin.

J'appuyai sur la fourche et gardai l'écouteur en main en espérant que T. J. me rappellerait. Évidemment, il aurait pu le faire pendant

que je parlais avec le réceptionniste ou que je laissais mon message à Elaine, auquel cas il aurait eu droit au signal occupé. Je réfléchissais à la chose lorsqu'un type en costume sombre et petit chapeau rond me demanda si j'allais passer mon coup de fil ou quoi ?

— Non, parce que si c'est que vous voulez un bureau, les immeubles de Broadway où y en a, c'est pas ça qui manque. Même qu'il y en a plus qu'ils n'en veulent. Vous leur causez, ils vous filent un bureau et une chaise et en deux temps trois mouvements et la compagnie du téléphone vous donne un appareil rien que pour vous !

— Je m'excuse.

— Bah, dit-il, pas de problème !

Et il glissa son *quarter* dans la fente.

Une rue plus loin, je dépensai un autre *quarter* pour appeler l'intergroupe d'Alcooliques anonymes. Je demandai à la volontaire qui me répondit s'il y avait une réunion de midi dans les environs. Elle me signala un centre communautaire à deux pas de Union Square, j'y arrivai au moment même où ils lisaient le préambule. Je m'assis et me tins tranquille pendant une heure, mais n'eus pas vraiment conscience de ce qui se disait. Il n'empêche : l'endroit était tout aussi propice à la réflexion qu'un autre et le café n'était pas mauvais. Et personne ne s'attendait à ce que je donne plus que le billet d'un dollar que je déposai au fond du panier. N'y aurais-je rien mis du tout que personne ne me l'aurait reproché. Personne ne me suggéra d'aller me louer un bureau, personne non plus ne conseilla au vieux bonhomme qui roupillait deux rangées devant moi de se trouver une chambre d'hôtel.

J'arrivai au croisement de la 57^e Rue et de la 10^e Avenue avec quelques minutes d'avance. Le portier de service avait changé, mais lorsque je lui donnai le nom de la dame que j'allais voir, il se montra tout aussi soupçonneux que son collègue de la veille. Je lui déclinai mon identité et précisai qu'on m'attendait. Nous devînmes vite de très vieux amis lorsque Lisa confirma mes allégations.

Elle ouvrit la porte au moment même où je frappais et la referma dès que j'eus franchi le seuil. Elle me prit par le bras, juste au-dessus du coude, et me confia qu'elle était contente de me voir.

— Vous avez cinq minutes d'avance, dit-elle, et j'ai bien dû regarder vingt fois ma montre pendant les dix dernières.

— L'angoisse.

— Elle ne m'a pas quittée depuis votre départ hier soir. Depuis que je l'ai découvert, cet argent me fait peur, mais il n'a commencé à être réel qu'à partir du moment où je vous l'ai montré et où nous en avons

parlé. J'aurais dû vous obliger à l'emporter.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il m'a tenue éveillée toute la nuit ou presque. Il me faisait peur, voilà, tout bêtement peur. À un moment donné, j'ai décidé qu'il n'était pas en sûreté dans la penderie, que c'était même le premier endroit où ils chercheraient.

— Qui ça « ils » ?

— Je n'en ai aucune idée. Je me suis levée, j'ai descendu le coffre de l'étagère et je l'ai caché sous mon lit. Après, je me suis dit que c'était évidemment là qu'ils iraient regarder en premier. À mes yeux, le danger, c'était tout cet argent et je n'avais plus qu'un désir : m'en débarrasser. J'ai même eu envie d'ouvrir le coffre et de tout jeter par la fenêtre.

— Mauvaise idée, ça.

— Vous savez ce qui m'a arrêtée ? J'ai eu peur d'ouvrir la fenêtre. J'ai eu peur de ne pas pouvoir m'empêcher de sauter. De fait, j'en suis arrivée à un point où me tenir près de la fenêtre, même fermée, me terrorisait. En général, je n'ai pas le vertige, mais c'était moins ça que ce qui me courait dans la tête qui me faisait peur. Vous voyez comme je suis ?

— Vous ne m'avez pas l'air mal.

— Vraiment ?

Elle m'avait même l'air plutôt bien. Elle portait un pantalon de flanelle marron, un pull-over à col roulé vert mousse et un blazer bleu marine à boutons dorés. Elle s'était mis du rouge à lèvres et légèrement maquillée. Et parfumée aussi, odeur de sous-bois.

Elle avait préparé du café, je convins que nous avions le temps d'en boire un peu. Après m'en avoir versé une tasse, elle passa dans sa chambre et en revint avec le coffre. Je le lui pris des mains, le soupesai, fis le chiffre 115 à l'aide du cadran et soulevai le couvercle.

— Vous vous êtes rappelé la combinaison, dit-elle.

— Il y a des choses que je n'oublie pas.

Je sortis une liasse de billets, les palpai rapidement et les regardai avec attention. Elle me demanda, sa voix se faisant plus aiguë, s'il y avait quelque chose qui clochait. Je lui répondis que ses billets me paraissaient bons. Il ne s'agissait pas de fausse monnaie et on ne les avait pas mis dans des bœux à confiture ou enterrés sous une grange en pierre quelque part en Pennsylvanie. Certains étaient plus anciens (les billets de cent circulent plus lentement que les coupures moins grosses et mettent plus longtemps à s'user), mais la plupart avaient été émis dans la décennie en cours. Ils ne faisaient évidemment pas partie du patrimoine légendaire des Holtzmann. Je conclus en lui disant que j'étais content de voir qu'elle n'avait pas jeté tout ce bel et bon argent par la fenêtre.

— J'aurais ôté les bandes de façon à ne blesser personne, dit-elle. Vous voyez quelqu'un se faire tuer par des billets qui tombent du ciel ?

— Ce n'est pas une chose qu'on aimerait avoir sur la conscience.

— Non. Mais je me suis aussi dit que ça serait très joli, tous ces billets qui flottent en l'air, qui volent de-ci, de-là dans la brise... Et pensez un peu ! Tous ces gens que j'aurais rendus heureux !

— Quand même !

Nous descendîmes au rez-de-chaussée et hélâmes trois taxis avant d'en trouver un qui accepte de nous emmener. De nos jours, les chauffeurs de taxis font une demande de permis dès qu'ils ont franchi les contrôles de l'immigration et les six premiers mots d'anglais qu'ils apprennent sont : « Je ne vais pas à Brooklyn. » Deux chauffeurs de taxis nous donnèrent donc à entendre tout leur anglais et s'éloignèrent en souriant. Le troisième, un Nigérian qui parlait l'anglais depuis son enfance, n'avait rien à prouver et semblait prêt à nous conduire où nous voulions. Il ne savait pas comment se rendre à Brooklyn, mais ne fit pas d'histoires lorsque nous le lui expliquâmes.

Bien sûr, le métro aurait été plus rapide et plus simple

— et moins cher d'au moins quinze dollars -, mais quel être un tant soit peu sain d'esprit emporterait trois cent mille dollars pour aller faire un balade en métro ? Autant les jeter tout de suite par la fenêtre.

Drew Kaplan s'assit à son bureau et, attentif, m'écouta lui dire qui était Lisa et pourquoi nous nous trouvions devant lui. Je ne lui cachai pratiquement rien de l'histoire, mais ne lui parlai pas de ce que contenait le coffre métallique que j'avais posé sur son bureau. Lorsque j'en eus fini, il me demanda des précisions sur quelques points mais, pas plus que moi, il ne souffla mot du coffre. Enfin, il renversa son fauteuil en arrière et contempla le plafond.

— Ça aurait bien besoin d'un coup de pinceau, lui suggérai-je.

— Et alors ? Tu as bien besoin d'un coup de ciseau, non ? Mais de là à être assez grossier pour te le signaler...

— Évidemment.

— Ben tiens... Madame Holtzmann, reprit-il ensuite, permettez-moi d'abord de vous présenter mes condoléances. Bien sûr, j'ai lu ce que les journaux ont dit de cette affaire. Je suis désolé pour vous.

— Merci.

— À me fonder sur ce qui vient de m'être rapporté, je pense que vous avez en effet absolument besoin de quelqu'un qui gère vos intérêts. J'imagine que vous avez envie de déposer ceci (du doigt il lui montra le coffre) en lieu sûr. Vous ne m'avez pas dit ce qu'il y avait

dedans et je ne vois aucune raison de vous le demander. Cela étant, notre ami Matt ici présent aimerait-il essayer de deviner ? Lui donnerons-nous trois chances ?

— Trois ? répétais-je.

— Mais oui. Allez ! Au hasard.

— Bon, bon, dis-je. Eh bien mais... il pourrait s'y trouver plusieurs défenses en ivoire... importées de Tanzanie en contrebande ?

— Voilà qui est hautement probable.

— Ou bien alors... le juge Crater ?

— Pourquoi pas en effet ? dit-il en s'amusant beaucoup. Il y a longtemps qu'on ne le voit plus.

— Ça nous fait quoi ? Deux coups ?

— Oui, oui. Encore une chance à saisir.

— Voyons, voyons... Et s'il s'y trouvait une somme d'argent substantielle en liquide ?

— Et si, disons par quelque incroyable coïncidence, ce coffret contenait du liquide... Tu ne voudrais pas essayer de deviner d'où il vient ?

— Nonono. Pas la moindre idée.

— Tout aussi mystérieux que ce très mystérieux individu et son appartement ? Bien, bien, bien.

Il posa une main sur le coffre et annonça :

— Je vais donc mettre ceci à l'abri et il sera bien entendu que j'en ignore totalement le contenu et que gardiennage et existence même dudit coffre relèvent du secret. Je vous donne un reçu, Mrs Holtzmann... Mrs ou Ms ?

— Quoi ? Sur le reçu ? Ça m'est égal.

— Non, sur le reçu, je mettrai simplement Lisa Holtzmann. Je voulais juste savoir comment vous préféreriez qu'on vous appelle.

— Lisa, lui répondit-elle. Appelez-moi Lisa.

— Très bien. Et moi, c'est Drew. Comme je vous l'ai dit, je vous donnerai un reçu, mais vous devez comprendre qu'il ne saurait être question de vous rembourser ou de vous dédommager *via* les assurances si jamais cette boîte venait à disparaître suite à un cambriolage. Je vous rembourserai le coffre, mais pas ce qu'il y a dedans.

Elle me regarda. J'acquiesçai d'un signe de tête, elle lui dit qu'elle comprenait.

— Mais soyez tranquille, reprit-il. Je ne vole pas mes clients. Je me contente seulement de les faire casquer plus qu'il ne faut. Au bout du compte, c'est plus lucratif et on passe moins de temps en prison. Lisa, si ce coffre était la seule chose dont on devait s'inquiéter, je vous le prendrais en dépôt et vous ferais payer quelques dollars pour l'entreposer chez moi. Je pourrais aussi vous suggérer d'aller au coin

de la rue et d'ouvrir un coffre sous votre nom de jeune fille, ou sous tout autre que vous aimeriez porter depuis toujours.

Il se redressa et se frotta les mains.

— Mais l'enjeu est nettement plus important. Vous avez un appartement auquel ces messieurs et dames des impôts pourraient s'intéresser si jamais votre époux avait décidé de se l'acheter avec de l'argent mal blanchi. Vous avez aussi des primes d'assurance que certes ces messieurs et dames ne devraient pas avoir le droit de confisquer, mais qu'ils pourraient quand même bien geler selon la nature des polices souscrites et la manière dont Monsieur Tout Sourires les a ou ne les a pas déclarées au fisc.

Il fronça les sourcils et se reprit :

— Je vous prie de m'excuser. Je ne voulais pas me moquer de feu votre époux. Toute question de respect mise à part, il n'en reste pas moins vrai qu'il vous a mise dans une drôle de situation et que moi, que voulez-vous ? ça a tendance à me rendre assez sarcastique.

— Mais tout au fond, précisai-je à l'adresse de Lisa, Drew est un ange.

Il m'ignora.

— Il est aussi probable qu'il ait des biens cachés quelque part, poursuivit-il, lesquels biens ne pourront vous revenir que si vous prenez conscience de leur existence. Ce que j'aimerais donc, c'est que vous me signiez un chèque de cinq mille dollars en guise d'avance. Cela devrait couvrir les frais occasionnés par mes premières démarches en votre nom.

Encore une fois, Lisa me regarda. Ce coup-là, je dis :

— Non, Drew, ça ne va pas. Elle ne les a pas.

— Ah.

— Pas à la banque. Les primes d'assurance, elle finira par les toucher, mais pour l'instant ses avoirs se réduisent à un compte sur lequel il y a assez de fric pour couvrir les dépenses ordinaires au jour le jour.

— Je vois.

Je coulai un regard au coffre. Drew le regarda lui aussi, puis m'observa.

— J'aimerais être payé par chèque, dit-il. Imaginons que je sorte une minute dans le couloir et que je ne mette pas ce truc dans mon coffre avant mon retour. Imaginons aussi que Lisa rédige un chèque et que, lorsqu'elle rentre chez elle, elle découvre par hasard, disons... cinq mille dollars dans son frigo ? Disons... juste assez pour qu'après les avoir déposés à la banque, elle soit sûre que son chèque ne m'arrive pas sans provision ? Qu'en penses-tu ?

— Que ça laisserait des traces qui ne lui feraient pas du bien. Qu'il suffirait de mettre le nez dans ses affaires pour savoir qu'elle a déposé

cette somme à la banque.

— Oui, tu as raison, dit-il. Merde de merde. Tu me donnes une minute ?

Il se rassit et ferma les yeux. Au bout d'une bonne minute, il les rouvrit et dit :

— Bon, voici comment nous allons procéder. Vous avez apporté votre chéquier, j'espère ? J'aimerais que vous rédigiez un chèque au nom de Drew Kaplan, avocat, pour un montant de deux cents dollars.

— Vous voyez ? m'écriai-je. Ils sont tous pareils. Ils commencent par demander la lune, mais en général on peut les faire baisser à mort.

— Disons que je n'ai rien entendu, dit-il. Avez-vous bien écrit ce que je vous ai demandé : mon nom, suivi de la mention « avocat » ?

Il décrocha l'interphone, appuya sur le bouton et lança :

— Karen ? Vous voulez bien me tirer un chèque sur le compte du bureau ? Payable à l'ordre de Matthew Scudder. Motif du paiement : recherches de renseignements pour le compte de Lisa Holtzmann.

Il épela ce nom pour sa secrétaire, couvrit l'écouteur de sa main et me demanda :

— Renseignements ou informations ? C'est quoi qu'il faut mettre ?

— On s'en fout.

Il haussa les épaules. Et dans l'écouteur il déclara :

— Cent dollars et gardez-le au chaud. Il le prendra quand il sera prêt à partir.

— J'aime assez, lui dis-je. On est associés maintenant ? On partage tout fifty-fifty ?

Encore une fois, il m'ignora.

— Voici ce que je vais faire. Je vais sortir une minute dans le couloir et quand je reviendrai, je ne serai pas du tout surpris de voir que Lisa a dix mille dollars dans son sac à main, dix mille dollars dont elle avait complètement oublié l'existence. Et non, non, non : il ne s'agit pas d'une brutale flambée des prix. Je reviens dans un instant.

Dès qu'il eut quitté la pièce, j'ouvris le coffre, en retirai deux piles de cinquante billets chacune. Lisa les mit dans son sac, je refermai le coffre et fis tourner le cadran. Nous attendîmes en silence que Drew revienne avec mon chèque.

— Cent dollars, dit-il. Maintenant tu peux t'acheter ta Cadillac.

— Tu ne devineras jamais ce que Lisa vient de trouver dans son sac à main ! m'écriai-je.

— Moi, je dirais de l'ivoire de Tanzanie, mais je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'on me détrompe.

Lisa me regarda, je hochai la tête. Elle sortit les deux liasses de billets et les plaça devant lui sur le bureau.

Il soupira et dit :

— On essaie de tout faire dans les règles, on essaie de ne pas

prendre d'argent liquide, mais comment pourrait-on servir au mieux son client sans ça, hein ? Et voilà comment les avocats finissent par s'attirer des ennuis.

Il réfléchit encore et ajouta :

— Enfin, c'est une façon de faire. Il y en a d'autres.

Il prit une liasse, la soupesa et me la jeta. Puis il prit l'autre, la feuilleta, poussa un nouveau soupir et la glissa dans la poche intérieure de sa veste.

— Comprenez-vous ce qui vient de se passer ?

— Je crois.

— Si vous n'avez pas tout compris, demandez à Matt. Il vous expliquera. Toujours est-il que maintenant vous avez un avocat et un détective privé à votre service. En plus, vu que par le présent chèque je viens d'engager notre ami ici présent, tout ce que vous pourrez lui dire ou que lui pourra trouver sera aussitôt placé sous le seau du secret qui unit l'avocat à son client. On ne saurait le contraindre à divulguer quoi que ce soit. Pas qu'il le ferait de toute façon, mais de cette manière il s'est mis le cul à l'abri, si vous voulez bien me passer l'expression.

Il souleva le coffre.

— On oublie à quel point l'ivoire peut être lourd. Surtout quand il est importé en contrebande ! Bon, Lisa : on se tient au courant. Vous m'appellez s'il vous arrive quoi que ce soit et vous renvoyez tout le monde sur moi. Ne répondez à aucune question. Ne permettez à personne d'entrer chez vous sans mandat et appelez-moi si jamais quelqu'un vous en mettrait un sous le nez. Matthew... c'est toujours un plaisir de te revoir.

Il y avait un taxi à la tête de station du bout de la rue, et le chauffeur ne se troubla point en apprenant notre destination : croisement de la 10^e Avenue et de la 57^e Rue.

— C'est à Manhattan, lui précisai-je.

Il m'assura que cela ne posait pas de problème. Lisa se demanda pourquoi je lui avais indiqué le bourg(30) : y avait-il donc une 10^e Avenue et une 57^e Rue à Brooklyn ? Bien sûr que oui, lui répondis-je, et elles se croisaient près de l'endroit où Sunset Park touche à Bay Ridge. Elle m'avoua qu'elle ne connaissait pas du tout Brooklyn et ajouta que si elle s'était déjà rendue à Williamsburg où certains artistes de ses amis avaient des lofts, nous en étions quand même loin... n'est-ce pas ? Oui, lui dis-je, nous en étions en effet assez loin.

Le peu de conversation que nous nous fîmes ensuite ne dépassa pas ce niveau jusqu'au moment où, arrivés à destination, nous regagnâmes

son appartement.

— Moi, je vais prendre un petit quelque chose, m'annonça-t-elle. J'ai arrêté de boire de l'alcool quand j'étais enceinte, mais je ne vois pas pourquoi je ne prendrais pas un verre maintenant. Tenez, je crois que je vais prendre un scotch. Et vous ?

— S'il vous reste un peu de ce café...

— Vous ne buvez pas d'alcool ?

— Autrefois, si.

Elle enregistra, commença à dire quelque chose, puis se ravisa. Elle se rendit dans la cuisine et en revint avec du café pour moi et ce qui me parut être un *scotch and soda* bien allongé pour elle. Nous choisîmes chacun un canapé et passâmes en revue les événements qui s'étaient déroulés à l'étude de Court Street. Si Drew n'avait pas voulu de ses billets, lui expliquai-je, c'était parce que, pour un avocat, c'était le meilleur moyen de se créer des ennuis. Plusieurs avocats défendant des trafiquants de drogue avaient ainsi eu de très sérieux problèmes parce qu'ils avaient accepté que leurs clients les paient en liquide. L'État avait essayé de leur confisquer ces sommes en prétendant que cet argent était le produit d'opérations illicites et avait plusieurs fois réussi son coup alors même que le dossier d'accusation était rejeté par le tribunal.

— Glenn était-il un trafiquant ? me demanda-t-elle.

— Qui sait ? Au point où nous en sommes, personne ne peut dire ce qu'il fabriquait, mais il y a de fortes chances pour que, d'une manière ou d'une autre, cet argent ne soit pas propre. En tout état de cause, ces sommes-là n'ont jamais été déclarées au fisc. Et elles ne sont pas près de l'être dans la mesure où on ne voit pas comment Drew pourrait les déposer à sa banque et donc les inscrire dans ses registres sans qu'un jour ou l'autre on finisse par lui demander d'où elles viennent. Il ne peut tout simplement pas les faire entrer dans sa comptabilité.

— Je croyais pourtant que les gens aimaient bien gagner de l'argent au noir.

— Pas toujours. Dans le cas présent, les sommes qu'il pourrait économiser en ne déclarant pas votre dépôt ne seraient rien comparées aux ennuis qu'il aurait en enfreignant la loi. Sans compter, et c'est plus grave, que deux personnes sont au courant.

— Et ces deux personnes sont...

— Vous et moi. S'il a pris votre coffre, c'est bien évidemment qu'il ne nous croit pas capables de le dénoncer, mais il a quand même assuré ses arrières en me forçant à prendre cinq mille dollars en sa présence. Résultat : mes mains ne sont pas plus propres que les siennes. À ce propos... je peux vous rendre cet argent si vous le désirez.

— Pourquoi ?

— C'est une somme importante.

— N'oubliez pas qu'il y a quelques heures de ça, j'étais prête à tout jeter par la fenêtre.

— Vous n'en auriez rien fait.

— Non, mais j'en avais envie. Il y a quelques jours, je ne savais même pas que cet argent existait. Depuis que je l'ai trouvé, j'ai peur qu'on me le prenne ou qu'on me tue à cause de lui. J'ai peut-être enfin la possibilité d'en garder un peu ou, en tout cas, je peux cesser de m'inquiéter. Bref, que voulez-vous que ça me fasse si une partie de cet argent atterrit dans votre poche et l'autre dans le coffre d'un avocat de Brooklyn ?

Elle ponctua sa question en avalant une bonne gorgée de scotch. Ma mémoire sensorielle en fut ravivée en un éclair – goût vaguement médicinal du scotch rafraîchi ! par quelques glaçons et dilué par le soda, langue qui pique sous les bulles, force de l'alcool. J'en entendis presque la musique de fond – Dave Brubeck, Chico Hamilton, disons. Ou Chet Baker jouant un solo de trompette, puis reposant son instrument pour chanter d'une voix aussi aérienne que ce que buvait Lisa, que cet alcool aussi frais et présent dans ma mémoire, que... merde.

— J'ai quelques coups de fil à passer, dis-je.

— Allez-y. Vous pouvez téléphoner dans ma chambre si vous voulez. Vous serez plus tranquille.

— Non, appeler d'ici ne me gêne pas. j

J'appelai Elaine.

— La journée a été longue, lui dis-je, et elle n'est pas finie.

— On laisse tomber pour ce soir ? j

— Non. J'ai encore des trucs à régler, mais je veux rentrer chez moi, prendre une douche et m'allonger une : demi-heure. Je passe vers huit heures ? On pourrait manger au petit resto du coin. !

— Quel petit resto ? Quel coin de rue ?

— C'est toi qui vois.

— Marché conclu. Huit heures ?

— Huit heures. !

Je coupai la communication, puis appelai T. J. et entrai le numéro de Lisa dès que j'eus la tonalité.

— Un ami qui a un biper, expliquai-je à Lisa. Il va probablement me rappeler dans quelques minutes. Dès que ça sonne, vous ou moi, il faudra décrocher avant que le répondeur ne se mette en route.

— Vous le faites, Matt ? Je n'ai envie de parler à personne. Si ce n'était pas pour vous, vous n'avez qu'à dire qu'il y a erreur de numéro.

— Ils rappelleront tout de suite.

— Qu'ils aillent se faire foutre ! me lança-t-elle en pouffant. Ça fait

une paie que je n'ai pas bu d'alcool et je commence à le sentir ! C'était à Elaine que vous parliez ?

— Oui.

— Je l'aime bien, Elaine.

— Moi aussi.

— J'ai chaud, reprit-elle avant de se lever. C'est ça l'ennui quand on a un appartement qui donne à l'ouest. L'après-midi, c'est la fournaise. L'été dernier, j'ai dû tirer les stores tous les après-midi pour empêcher la pièce de chauffer à en faire sauter le climatiseur. Et le soir, il ne fallait pas que j'oublie de les rouvrir pour regarder le coucher de soleil.

Elle ôta son blazer et l'accrocha au dossier d'une chaise.

— Vous pourrez rester pour le coucher de soleil, Matt ?

— Je ne pense pas.

— Nous avons un magnétoscope. Je pourrais le mettre à la fenêtre et essayer de vous enregistrer les derniers rayons du... Hé, merde ! Ça recommence !

— Qu'est-ce qui recommence ?

— J'ai encore dit « nous » au lieu de « je ». J'ai un magnétoscope. Et un coucher de soleil, ça ne s'enregistre pas au magnétoscope. Il faudrait d'abord le filmer en direct et en personne. Il y a bien cette vidéo d'aquarium... vous l'avez vue ?

— Il me semble en avoir entendu parler.

— Glenn l'a louée un soir ! Incroyable, non ? Pour voir à quoi ça ressemblait. C'était assez troublant. C'était comme s'il y avait des poissons dans le poste de télé. Oui, c'était la télé qui devenait l'aquarium. Vous savez pas ce qu'ils devraient faire ?

— Non, quoi ?

— Ils devraient faire des grands écrans de télé qu'on pourrait accrocher aux murs sans fenêtres, ou alors qu'on pourrait mettre dans la fenêtre quand elle donne sur une arrière-cour avec vue sur les canalisations. Et après, il y aurait des vidéos de coucher de soleil et ça serait comme de regarder à sa fenêtre quand on n'en a pas, sauf que ça serait encore mieux parce qu'on pourrait se passer la bande à n'importe quelle heure de la journée... On pourrait se taper un superbe coucher de soleil ! à deux heures du matin... Est-ce que ça n'est pas une : idée géniale ?

— Si.

— En tout cas, moi, je pense que si. Matt, vous savez ce ! que j'aimerais ?

— Non, quoi ?

Le téléphone sonna.

— J'aimerais que vous décrochiez.

C'était T. J., et T. J. se plaignait d'avoir passé toute sa journée à

essayer de me joindre.

— J’l’ai retrouvée, dit-il. Et pis j’l’ai perdue.

— Tu as retrouvé le témoin ?

— Elle a tout vu. Ce qu’y a de difficile, c’est d’y faire dire. C’est une timide.

— Comment s’appelle-t-elle ?

— Pas au bigo, Léo. Pas question d’lâcher des noms. En plus, celui qu’elle m’a donné, y a toutes les chances pour qu’y soit faux. Vu que c’est un nom de femme, c’est pas celui qu’elle avait en naissant.

— Un transsexuel ?

— C’est ça : un « TS » comme elle dit. Moi, je croyais que TS, c’était les initiales d’autre chose, mais bon(31). Toujours est-il que j’y ai dit : « Hé ! Tu t’appelles TS, je m’appelle T. J., peut-être qu’on est parents ? » « Quasi qu’on s’rait des jumeaux », qu’elle m’a répondu.

— Elle travaille ?

— Ça, elle travaille beaucoup à essayer d’être une nana ! dit-il. Je suis resté avec elle aussi longtemps que j’ai pu et j’ai essayé de t’appeler... Y a une fois où tu m’as bipé, mais j’ai pas trouvé de téléphone. Et la fois où je t’ai appelé, je suis tombé sur un signal occupé. Quand j’ai enfin réussi à avoir quelqu’un, j’suis tombé sur un type bizarre qui parlait à peine anglais. Alors, mec, que j’y ai dit, qu’est-ce que tu fous à répondre au bigo quand c’est pas pour toi ? Y doit être encore en train d’essayer de comprendre !

— Et tu dis qu’elle a tout vu ? Qu’est-ce qu’elle a vu, au juste ?

— Elle a vu les deux types dont on causait.

— Glenn et George ?

— On peut l’dire au bigo ? Oui, ces deux-là.

— Elle a assisté à la fusillade ?

— Elle dit que non. Elle les a vus juste avant et juste après. Elle a vu celui qu’était par terre et l’autre qui y faisait les poches.

— Ou qui s’était penché sur lui pour ramasser les douilles.

— C’est c’que je m’disais, moi aussi. Probable que t’as des questions à y poser.

— Des tas. Où est-elle ?

— Elle doit traîner dans les parages. Elle avait un rendez-vous chez le médecin à quatre heures et elle a pas voulu que j’l’accompagne. « Écoute, T. J., qu’elle m’a dit, t’as sûrement mieux à faire, non ? » J’ai essayé de la suivre...

— Vraiment ?

— C’est pas ça qu’ils font, les détectives ? Mais faudrait voir à me donner des leçons. J’ai pas été très bon.

— Ce n’est pas facile.

— J’l’ai suivie dans l’méto, mais la rame s’est tirée avant que j’aie pu monter dedans. J’ai sauté la barrière, mais y avait plus rien à faire.

Sans parler du p'tit crétin qui voulait me dénoncer au chef de station ! Mec, que j'y ai fait, tu joues les flics, y a un hic ! J'veais m'taper une crise cardiaque !

Il poussa un soupir et ajouta :

— Bon, bref. Je l'ai perdue.

— Et tu pourras la retrouver ?

— J'espère. J'y ai filé mon numéro, j'y ai dit de me biper après sa visite chez le médecin, mais... Si elle le fait pas, je la chercherai partout du côté de chez notre capitaine.

— C'est par là qu'elle travaille ?

— Elle fait l'avenue. Des fois aussi, elle bosse dans West Street, dans le Village. Elle est pas obligée de bosser aussi dur que les autres vu qu'elle a pas de mac et qu'elle carbure pas à la coke.

— À quoi carbure-t-elle ?

— Moi, je dirais au gynéco. Elle met de l'argent de côté pour tout un tas d'interventions... C'est pas croyable les bazars qu'y faut faire quand on est assez givré pour vouloir ce qu'elle veut !

— Dans les vieux films, les putes économisent toujours de l'argent, le repris-je. Mais c'est pour que le petit frère puisse se remettre à marcher.

— Tu m'en diras tant ! Les temps changent.

Je lui dis encore que je serais toujours au même numéro dans un quart d'heure-vingt minutes. Après, je serais à mon hôtel pendant un petit moment, puis j'irais chez Elaine. Mais je n'oublierais pas de brancher le transfert d'appels dès que je quitterais ma chambre, ce qui fait qu'il pourrait continuer à m'appeler au numéro habituel. À n'importe quelle heure, lui précisai-je même. Tard ou pas tard, cela n'avait aucune importance.

La silhouette de Lisa se détachait sur la baie vitrée, les contours de son corps m'apparaissant plus nettement que sous le tissu de son blazer bleu marine. Je fus attiré par ses seins et ses fesses.

— Je vous ai entendu parler de quinze-vingt minutes, dit-elle.

— Si ça ne vous gêne pas.

— Bien sûr que non. C'était à un indic que vous parliez ? Il y a du nouveau ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Rien. Je parlais avec un gamin qui travaille pour moi de temps en temps. Ce n'est pas un indic, mais tiens, c'est vrai : j'ai deux ou trois indics auxquels je ferais peut-être bien de demander des choses (mon ami Danny Boy Bell, entre autres). Il a retrouvé un témoin de la fusillade, ou plutôt de ce qui s'est passé juste après. Du nouveau ? Probablement pas. Il va d'abord falloir qu'elle me raconte ce qu'elle a vu, ou cru voir, et que je détermine jusqu'où je peux lui faire confiance.

— Une femme, donc.

— Enfin... pas exactement. Ce qu'elle me dira sera sans doute moins révélateur que ce que j'ai appris ce matin en allant faire un tour à la Waddell & Yount.

— Vous en avez déjà parlé, mais vous ne m'avez pas dit ce que ça avait donné.

Les vingt minutes prévues y passèrent, plus cinq à dix de mieux. Je lui rapportai l'essentiel de ce que m'avait dit Eleanor Yount et le vérifiai en recoupant avec ce que Lisa savait de son mari. Je lui posai encore beaucoup de questions et remplis plusieurs pages de mon carnet. À un moment donné, elle retourna à la cuisine afin de remettre des glaçons dans son drink. À son retour, il me sembla que le contenu de son verre était un plus foncé, mais il se peut que la lumière m'ait joué des tours. Le coucher de soleil n'était plus très loin de commencer.

Pour finir, je me levai de mon canapé et lui dis qu'il était temps que je rentre.

— Je sais, dit-elle. Vous allez retrouver Elaine à huit heures et dîner au petit resto du coin.

— Rien ne vous échappe.

— Je vous avais proposé de téléphoner dans ma chambre, me répliqua-t-elle.

Elle laissa sa remarque flotter un instant en l'air, puis ajouta :

— Mais vous allez d'abord rentrer à votre hôtel pour prendre une douche.

Elle tendit la main et m'effleura la joue à rebrousse-poil.

— Et vous vous passerez aussi un petit coup de rasoir.

— C'est probable.

— Moi, je vais tirer une chaise près de la fenêtre et regarder le soleil se coucher. J'aurais préféré ne pas le faire seule.

Je gardai le silence. Elle me prit par le bras et me reconduisit jusqu'à la porte. Sa hanche frôlait la mienne, je sentais l'odeur de scotch sur son haleine et les senteurs de sous-bois de son parfum.

Arrivée à la porte, elle me dit :

— Appelez-moi si vous découvrez des choses que je devrais savoir.

— Je n'y manquerai pas.

— Ou alors... pour parler ? Il y a des moments où je me sens très seule.

Avant de quitter ma chambre, je glissai ma liasse de cinquante billets de cent dans le tiroir du haut de ma commode. « C'est le premier endroit où ils iront chercher », me susurra une petite voix. Eh bien, tant mieux, décidai-je. Je préfère qu'ils le trouvent immédiatement plutôt que de tout démolir dans la pièce. Je refermai le tiroir et descendis prendre un taxi pour aller chez Elaine.

Le dîner ne fut pas une réussite. Le restaurant qu'elle avait choisi était certes petit et situé à un coin de rue, mais, du genre bistro français, il avait pour logo un loulou de Poméranie sévèrement châtré et peut-être même, qui sait ? un rien fêlé dans sa tête. Elaine, qui est végétarienne, ne trouva rien à manger qui n'ait pas dans un passé récent volé, nagé ou rampé quelque part. Cela lui est déjà arrivé et, en général, elle sait garder son enthousiasme et s'en débrouiller en commandant un plat de légumes. Cette fois-là, cependant, son enthousiasme fut atteint et son humeur ne s'améliora guère lorsque je me crus obligé de lui rappeler que c'était elle qui avait choisi le resto. Le garçon n'arrangea pas la chose en se montrant particulièrement débile lorsqu'elle lui expliqua ce qu'elle voulait. Le cuisinier fit trop cuire ses légumes et la note fut salée.

Sans oublier le service : d'une extrême lenteur alors que ni elle ni moi n'avions vraiment envie de parler. Les silences furent longs, et nombreux. Il y a des moments où ça ne gêne pas. Il y a ainsi un groupe d'Alcooliques anonymes que je fréquente parfois et qui fonctionne sur les principes quakers, ses membres ne prenant la parole que lorsque quelque chose les y pousse. Entre les prises de parole, les silences durent parfois des éternités, mais personne ne s'en émeut, lesdits silences faisant aux yeux de chacun partie intrinsèque de la séance. Elaine et moi avons souvent partagé des instants de silence qui, de la même manière ou presque, poussent eux aussi à la conversation.

Ce n'était pas le cas. Ces silences-là furent nerveux, désagréables et débilitants. J'essayais de ne pas regarder ma montre, mais ne pus m'en empêcher à une ou deux reprises, le silence s'épaississant beaucoup lorsqu'elle me surprit en train de le faire.

Sur le chemin du retour, elle me dit :

— Heureusement que c'était dans le quartier. Je n'aurais pas beaucoup aimé régler une grosse course de taxi en plus de la note qu'on s'est tapée.

— C'est pour ça qu'on y est allé. Si ç'avait été plus loin...

— Je plaisantais, m'assena-t-elle.

— Ah. Je te demande pardon.

Ce soir-là, le portier de service était un vieil Irlandais qui travaille

dans son immeuble depuis le VJ Day(32)

— B'soir, miss Mardell, lança-t-il gaiement à Elaine, ses yeux ne me voyant même pas.

— Bonsoir, Tim, lui répondit-elle. Un temps magnifique, n'est-ce pas ?

— Ah oui ! s'écria-t-il. Vraiment splendide.

Une fois dans l'ascenseur, je dis à Elaine :

— Tu sais que ce fumier fait tout pour que j'aie l'impression d'être invisible ? Pourquoi ne fait-il même pas semblant de me voir ? Croirait-il que tu essaies de me faire passer incognito ?

— C'est un vieil homme, me répondit-elle. Il est comme ça et c'est tout.

— Tout le monde est ou trop jeune pour comprendre ou trop vieux pour changer. Tu as déjà remarqué ?

— Eh bien justement, oui, j'ai remarqué.

Il y avait un message sur son répondeur. T. J. m'avait laissé un numéro où le rappeler. Je dis à Elaine que je ferais peut-être mieux de m'exécuter tout de suite.

— Vas-y, me dit-elle.

Je composai le numéro, on décrocha à la deuxième sonnerie.

— Que puis-je faire pour toi, mou chou ? me demanda une voix bien râpeuse.

Je demandai qu'on me passe T. J. T. J. prit la communication et me dit :

— Bon, voilà le marché, André. Ça serait pas mal que tu viennes nous voir tout de suite.

Je jetai un coup d'œil à Elaine. Elle s'était installée dans le fauteuil noir et blanc à oreilles et faisait des grimaces en regardant les habits du catalogue des magasins Land's End. Je couvris l'écouteur de la main et lui dis :

— C'est T. J.

— C'est pas lui que tu as appelé ?

— Il a réussi à retrouver un témoin. Je ferais peut-être bien d'aller voir cette dame avant qu'elle ne disparaisse à nouveau dans la nature.

— Et donc, tu t'en vas ? C'est ça ?

— Ben, c'est-à-dire que... on avait des plans.

— Vaudrait mieux en changer, tu ne crois pas ?

— T. J. ? Tu me donnes l'adresse ?

— 488 18^e Rue, c'est entre la 9^e et la 10^e Avenue. Y a pas de nom sur l'interphone, mais tu sonnes à l'appartement 42. C'est au dernier étage.

— Je te rejoins dans quelques minutes.

— On t'attendra, Isadora. Ah... avant que j'oublie...

Il baissa la voix :

— J'y ai dit qu'y aurait un p'tit quelque chose pour elle. J'ai bien fait ?

— Pas de problème.

— Non, parce que comme je sais que le budget est pas gros...

— Il n'est pas gros, mais il n'est pas squelettique non plus. On a un autre client.

Je raccrochai et sortis mon manteau de la penderie de l'entrée. Elaine me demanda qui était mon nouveau client.

— Lisa Holtzmann.

— Ah.

— Glenn était plus retors qu'on ne le pensait. Il a acheté l'appartement avec du liquide.

— Et où l'a-t-il trouvé, ce liquide ?

— Ça fait partie des choses qu'elle aimerait bien savoir.

— Ainsi, tu as deux clients.

— Voilà.

— Et un témoin ? On dirait que ça s'éclaircit beaucoup.

— Peut-être. Je ne sais pas combien de temps ça va me prendre.

— Où dois-tu aller ?

— À Chelsea. Je devrais pouvoir régler ça en une heure.

— Et après, tu as l'intention de revenir ici ?

— C'était ce que nous avions prévu, non ?

— Ah, dit-elle.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Elle tenait toujours son catalogue de Land's End à la main. Elle le jeta par terre et me dit :

— Ça ne va pas, ce soir. Je ne sais pas pourquoi. C'est sans doute de ma faute. Mais au point où nous en sommes, il n'y a plus moyen de repartir du bon pied. Tu risques fort de mal interroger ton témoin parce que tu te diras qu'il vaut mieux que tu rentres et tu m'en voudras...

— Non, je ne t'en voudrai pas.

—... et moi, je serai furieuse que tu ne rentres pas plus tôt, ou que tu rentres en faisant la gueule. En plus, tu es vraiment en plein boulot et il y a certainement d'autres choses que tu aimerais faire quand tu auras fini... Je me trompe ?

— C'est vrai que je devrais peut-être aller voir Danny Boy, reconnu-je. Entre autres... Mais tout ça peut attendre.

— Pourquoi donc ? Parce que ce qu'on fait en ce moment est trop chouette ? Non, Matt. Appelle-moi plutôt demain matin. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je lui en dis que ça me convenait.

À l'adresse que T. J. m'avait indiquée, je trouvai un immeuble locatif en brique rouge sis à trois portes de la 10^e Avenue. J'avais déjà grimpé quatre étages lorsque T. J. me lança :

— Encore un, mec. T'y arriveras, Alexandra.

Ils m'attendaient à la porte de l'appartement du fond. T. J. me sourit avec une fierté un peu gauche :

— Julia, dit-il, je te présente Matt Scudder, le type pour qui je bosse. Matt ? Voici Julia.

— Matthew, dit-elle en me tendant la main. C'est gentil d'être venu. Si vous voulez bien me suivre...

Elle me fit entrer dans une pièce absolument impeccable. Poncées, peintes et passées au polyuréthane, les lames du parquet étaient larges et d'un beau rouge écarlate. Les murs tiraient sur le jaune citron, mais ne se voyaient guère tant on y avait accroché d'œuvres d'art. Toutes montées et encadrées par des professionnels et allant du dessin et de la gravure de quelques centimètres carrés au poster signé Keith Haring. Au-dessus du lit une affiche du film *Paris brûle-t-il ?* Éclairage indirect fourni par divers lampadaires et lampes de bureaux, dont deux à socle en forme de panthère noire et plusieurs à abat-jour sertis de plomb. Des rideaux de perles séparaient la pièce d'une cuisine aménagée et de la salle de bains. Bon nombre de ces perles étaient en verre taillé et brillaient comme des diamants.

— Ça n'est pas grand-chose, reprit-elle, mais je suis chez moi. Vous voulez bien vous asseoir, Matthew ? Vous devriez trouver ce fauteuil confortable. Et moi, je crois que je vais me prendre un petit verre de xérès. Je vous en apporte un ?

— Non, merci.

— Y boit pas, dit T. J. J'te l'ai déjà dit.

— Je sais, reprit Julia, mais je vous en offrais pour être polie. Un peu de Coke ?... De Coca-Cola, je veux dire ?

— Ça serait parfait.

— Des glaçons ? Un zeste de citron ?

Elle me prépara un Coca et se versa du xérès. T. J. avait déjà un Coca, mais sans citron. Julia s'assit sur le divan, ramena ses jambes sous elle et caressa la place à côté d'elle. T. J. ne réagissant pas, elle fronça les sourcils et caressa de nouveau la place à côté d'elle. T. J. s'y assit.

C'était une créature tout à fait exotique, dont la peau bronzée semblait rougeoier sous l'éclat d'une ampoule intérieure. Elle avait de petites oreilles, un nez long et étroit et une bouche très charnue. Ses yeux et ses pommettes hautes lui donnaient un air vaguement eurasien. Elle avait les joues couvertes d'un fin duvet, rien ne disant pourtant qu'elle eût jamais dû se les raser par le passé. Coupés à la

Sassoon, ses cheveux étaient pleins de mèches blondes qui certes lui allaient bien, mais surprenaient assez d'un strict point de vue génétique. Le pyjama qu'elle portait évoquait le harem et mettait ses formes en valeur, buste plein, taille fine et fessier bien comme il faut. Rouge à lèvres et vernis à ongles, boucles d'oreilles et ballerines ornées de perles, elle était d'une élégance rare.

Je lui dis la première chose qui me passa par la tête :

— Difficile de ne pas s'y tromper.

— Merci.

— Et vous vous appelez Julia ?

— Avant, c'était Julio, me répondit-elle en prononçant son ancien prénom à l'espagnole. J'étais un mâle de type hispanique. Maintenant je suis une femme d'origine indéterminée.

— Depuis combien de temps êtes-vous une femme ?

— Cinq ans, enfin... au sens où vous l'entendez. Depuis toujours d'un autre point de vue.

— Avez-vous été opérée ?

— Opérée ? Plusieurs fois. Et ce n'est pas fini. Mais l'opération, la grande, je ne l'ai pas encore subie.

— Je vois.

— Je me suis fait refaire le visage et augmenter la poitrine.

Elle se prit les seins dans les mains et ajouta :

— Les silicones ont parachevé le traitement hormonal. Et je me suis fait ôter quelques points noirs. La prochaine opération, quand j'aurai assez d'argent et de courage pour me l'offrir, ce sera là.

Elle toucha son cou et précisa :

— La pomme d'Adam. Ça trahit à tous les coups. Et on peut la réduire de manière considérable. Il n'empêche : ça fait très peur de se dire qu'ils vont couper à cet endroit-là. Mais je crois que ça en vaut la peine : on ne devrait même pas voir la cicatrice.

Elle but un peu de son xérès bien ambré et conclut :

— Et c'est nettement moins angoissant que la grande intervention.

— Je n'en doute pas.

Elle rit.

— Et comment ! s'écria-t-elle. Ça a quelque chose de tellement irréversible... Impossible de retourner voir le médecin pour lui dire qu'on a changé d'avis et que... vous pourriez pas me les remettre, docteur ? Vous n'avez qu'à regarder T. J. Il suffit que je lui en parle pour qu'il se tortille comme une folle.

— Moi ? Ça m'fait ni chaud ni froid, dit-il.

— Ben tiens, pardi ! Dites-moi, Matthew ? Vous ne trouvez pas qu'il ferait une fille superbe ?

— Arrête ça, Julia ! s'exclama T. J.

— Pour quelqu'un à qui ça ne fait ni chaud ni froid ! Regardez, il a

la bonne taille. Il est grand, mais pas trop, comme beaucoup de TS. Un peu large d'épaules, peut-être, mais ça peut s'améliorer, ces choses-là !

Elle se tourna vers lui et lui posa une main sur la poitrine :

— Allez, allez, T. J. Je suis sûre que tu vas adorer ! On pourrait jouer aux filles ensemble. On se caresserait les nénés, on se frotterait la chatte !

— Pourquoi qu'tu dis des trucs comme ça ?

— Je m'excuse, dit-elle. Tu as raison. Les femmes ne devraient pas parler comme ça.

— Bon, alors... tu arrêtes tes conneries, ou quoi ?

— Julia, dis-je, j'ai appris que vous vous trouviez dans la rue le soir où Glenn Holtzmann a été abattu.

— Revenons à nos moutons, c'est ça ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux.

— Ah, les hommes ! soupira-t-elle. Toujours à bâcler les préliminaires. Mais pourquoi cette hâte, mon Dieu ? Et si on prenait le temps de humer... euh... l'air ?

Voyant mon hésitation, elle partit d'un grand rire de gorge, se pencha vers moi et me flatta gentiment le genou.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Il y a des moments où je joue un peu trop les grandes folles. Oui, j'y étais.

— Qu'avez-vous vu, au juste ?

— Glenn.

— Vous le connaissiez ?

— Non. C'est parce que je l'ai appelé par son prénom que vous me posez la question ? Le bonhomme étant mort, je ne vois pas pourquoi il faudrait faire des chichis. Mais bon, non, je ne l'avais jamais rencontré.

— L'aviez-vous vu avant ce soir-là ?

— Dans la rue, voulez-vous dire ? Je ne crois pas. Vous passez souvent dans la 11^e Avenue ? Parce que vous non plus, je ne pense pas vous y avoir jamais vu.

— J'habite dans le coin, mais je ne passe pas souvent par là.

— Comme tout le monde, quoi. Il n'y a pas beaucoup de piétons dans cette rue, enfin, je veux dire : de piétons qui piétonnent. En dehors des gens qui ont des trucs à offrir... Mais les clients se pointent rarement à pied. Ils sont plutôt en voiture. Ou en camionnette. Mais monter dans une camionnette, c'est risqué... Mes deux petits seins chéris m'ont coûté dix fois trop cher pour qu'un psychopathe quelconque s'amuse à me les couper. Même que, l'année dernière, c'est vraiment arrivé à une fille de l'East Side. Vous avez sûrement lu ça dans les journaux.

— Oui.

— Il se promenait, reprit-elle. Glenn... C'était un bel homme, bien

habillé. Au début, je l'ai pris pour un client, mais il ne s'occupait pas des filles. Même les timides, même ceux qui ont trop peur pour venir ou dire quoi que ce soit, ils regardent. Ils sont peut-être plus du genre à mater en douce qu'à vous dévisager, mais pour regarder, ils regardent.

— Et lui ne regardait pas.

— Non. Ce qui m'a donné à penser qu'il ne s'intéressait pas à moi(33) et, par voie de conséquence, j'ai cessé de faire attention à lui. J'avais des sous à gagner, je me suis mise dans l'état d'esprit qu'il faut et j'ai regardé ailleurs. Mais, à un moment donné, j'ai tourné la tête et je l'ai vu qui téléphonait.

— Vous n'auriez pas remarqué l'heure qu'il était, par hasard ?

— Je vous en prie, Matt ! Je sais seulement que c'était le soir parce qu'il faisait noir.

— D'accord.

— Après, j'ai eu un client. Un gentleman dont je m'étais déjà occupée, mais que je ne qualifierais pas de régulier. Il a une Volvo familiale immatriculée dans le New Jersey. Ce que vous appelleriez un boute-en-train qui s'ignore. Nous avons fait nos petites affaires dans sa voiture, au coin de la rue.

Elle se mit un doigt dans la bouche et se le suçà sans me lâcher des yeux.

— Ça n'a pas pris longtemps, ajouta-t-elle.

Je jetai un coup d'œil à T. J. Aussi impassible qu'il le pouvait.

— Après, reprit-elle, je suis revenue à mon emplacement habituel. Voyons, voir... J'étais de l'autre côté de l'avenue et plus près du coin de la 54^e. Lui se trouvait au coin de la 55^e, devant la vitrine du concessionnaire Honda. Est-ce que c'est à ce moment-là que je l'ai vu ? Je ne pense pas. Je n'avais aucune raison de regarder par là.

— Et donc ?

— Et donc, c'est à peu près à ce moment-là qu'une autre voiture s'est arrêtée et qu'un type a baissé sa vitre pour qu'on discute. Nous n'avons pas tardé à rompre les négociations, mais elles étaient encore en cours lorsque quelqu'un a tiré des coups de feu.

— De l'autre côté de la rue.

— C'est ce qu'il m'a semblé, mais je ne peux pas en jurer. Je ne saurais affirmer que c'était des coups de feu, même si c'est bien à ça que j'ai pensé sur le moment.

— Combien de coups ?

— Trois, mais je sais que je l'ai entendu aux infos. Je ne les ai pas comptés sur le moment. En fait, je n'y prêtais aucune attention. J'étais trop occupée à mes négociations qui commençaient à battre de l'aile. Mon grand admirateur voulait me sauter sans capote. « Ça ne m'inquiète pas, me disait-il, je vois bien que t'es propre et en bonne

santé. » Ben tiens ! Et bien décidée à le rester, merci monsieur. Bref, ces coups de feu étaient vraiment le cadet de mes soucis. Et donc, nous sommes tombés d'accord pour reconnaître que nous n'étions pas d'accord, je me suis reculée du bord du trottoir, il a démarré et c'est juste à ce moment-là que j'ai entendu un quatrième coup de feu.

— Combien de temps s'était écoulé depuis le troisième ?

— Je ne sais pas. Ce qui m'est venu à l'esprit lorsque j'ai entendu ce quatrième coup de feu ? Voyons, voyons... quelque chose du genre : ah oui, j'en ai déjà entendu d'autres. Comme quoi je les avais bien enregistrés, mais je n'y pensais pas vraiment.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai regardé du côté d'où ça venait. Mais la voiture était toujours devant moi quand le coup a claqué et après, il y a eu d'autres voitures qui m'ont empêchée de voir le coin de la rue. Quand j'ai enfin pu regarder, tout ce que j'ai vu, c'était Glenn étendu sur le trottoir. Sauf que je ne savais pas que c'était lui.

— Parce que vous n'aviez pas encore appris son nom.

— Voilà. Je ne savais même pas que c'était le gentleman que j'avais vu avant parce qu'il était tombé face contre terre et que ç'aurait pu être n'importe qui. Pour ce que j'en savais, le type que j'avais vu avant était rentré chez lui pendant que j'essayais de causer affaires avec Môssieur Machismo. Plus tard, bien sûr, j'ai vu sa photo dans les journaux et j'ai compris que c'était lui que j'avais vu. Mais à ce moment-là, la seule personne que j'avais reconnue, c'était George.

— George Sadecki. À ceci près que vous ne l'auriez pas su non plus, n'est-ce pas ? Avant de le voir dans le journal ou à la télé, s'entend.

Elle secoua la tête.

— George, je le voyais tout le temps. Au début, j'avais peur de lui... la façon qu'il avait de dévisager les gens... mais comme tout le monde disait : « Oh, c'est George. Il est inoffensif », j'avais fini par lui dire bonjour chaque fois que je le voyais. Je criais : « Salut, George ! » Mais il ne répondait jamais.

— Et vous l'avez vu le soir de la fusillade ?

— Penché sur le cadavre.

— Était-ce la première fois que vous le voyiez ce soir-là ?

— Aucune idée. Il ne faut pas oublier que George faisait partie du paysage. Je n'avais aucune raison de me rappeler l'avoir vu, ou de pouvoir distinguer entre les divers moments où je l'avais aperçu. J'aurais très bien pu l'avoir vu avant, ou ne pas l'avoir vu de toute la semaine. L'avais-je vu avec Glenn ? Non. George, je ne l'ai vu qu'après la fusillade.

— Et il était penché sur le cadavre ? Que pensiez-vous qu'il faisait ?

— Impossible à dire. Peut-être essayait-il de voir si Glenn était

vivant ou mort. Peut-être aussi voulait-il lui piquer son portefeuille.

— Vous êtes-vous dit qu'il avait tué Holtzmann ?

— Non. Parce que j'ai tout de suite vu que c'était George et que George, pour moi, c'était un individu inoffensif.

— Vous ne saviez pas qu'il était armé.

— On ne m'avait jamais dit qu'il portait une arme et il ne s'était évidemment jamais donné la peine de me la montrer.

— Vous n'avez pas vu d'arme dans sa main quand il se penchait au-dessus du corps ?

— Non, mais je me trouvais assez loin. J'avais mis mes lentilles de contact, mais je ne crois quand même pas que j'aurais pu voir s'il tenait quelque chose dans sa main. Cela dit, j'ai l'impression qu'il avait les deux mains libres.

Je repris plusieurs fois cette histoire avec elle, mais n'en tirai pas beaucoup plus que ça. Julia était nettement plus au clair de ce qu'elle avait vu que je le craignais, mais elle n'avait pas assisté à la fusillade proprement dite. Son témoignage rendait certes l'innocence de George un peu plus plausible, mais c'était bien tout. Et ça ne me donnait aucun indice sur l'identité de l'assassin.

Je lui demandai s'il était possible qu'il y ait eu d'autres témoins.

— Je ne sais pas, dit-elle. Cette avenue est un peu morne avant minuit et ça ne swingue vraiment qu'entre deux heures et quatre heures et demie du matin. Beaucoup de clients aiment bien commencer par se saouler. Les bars ferment à quatre heures et, une demi-heure plus tard, tout le monde rentre chez soi ou gagne d'autres lieux de réjouissances.

— Vous étiez arrivée tôt.

— Oui, j'aime bien commencer tôt. Comme se plaisent à le dire nos sœurs basanées du sous-continent : « C'est la mangouste matinale qui attrape le cobra. » Il y a moins de clients, mais moins de concurrence. Non que je la craigne, remarquez...

Elle me glissa un regard de côté et ajouta :

— Non, parlons sérieusement : je préfère conclure affaire avant que ces messieurs soient imbibés comme des éponges. Ce sont des hommes mariés. Vous n'êtes pas marié, n'est-ce pas ? Vous ne portez pas d'alliance.

— Je ne suis pas marié, non.

— Mais T. J. me dit que vous êtes avec quelqu'un.

— Oui.

Elle soupira.

— Ah, les bons sont toujours pris ! Mais où en étais-je ? Ah, oui... l'histoire de commencer tôt. J'aime démarrer de bonne heure, me faire mes clients et fermer boutique aussi vite que le fric me le permet. Ça me laisse le reste de la nuit pour être moi-même. Mais les affaires, il

faut s'en occuper d'abord, n'est-ce pas ? À ce propos...

— Oui ?

— Je n'aime pas beaucoup mettre ça sur le tapis, mais T. J. m'a dit que vous me rembourseriez pour le temps perdu.

Je sortis deux billets de cinquante de mon portefeuille. Elle me fit tout un cinéma pour se les glisser sous le col de sa veste de pyjama.

— Merci, dit-elle. C'est peut-être un peu vulgaire de prendre de l'argent alors que nous n'avons fait que bavarder, mais si vous saviez ce que me demandent les médecins ! Sans compter que Blue Cross⁽³⁴⁾ ne rembourse absolument rien. Bien sûr, il faudrait d'abord y cotiser, ce qui n'est pas mon cas.

Elle se toucha la pomme d'Adam et ajouta :

— Très bientôt, je n'aurai plus ce petit défaut et vous aurez la satisfaction d'avoir contribué à cette amélioration. Mais je suis sûre que votre travail ne manque pas de sujets de satisfaction.

— Il y en a beaucoup moins que vous pensez.

— Allons ! Vous êtes trop modeste ! Je crois pouvoir me faire épilucher la pomme d'Adam avant la Noël. Quant à ça, reprit-elle en se flattant l'entre-deux, j'hésite un peu. Vous savez, tous les hommes qui montent avec moi voudraient bien savoir quand je vais m'en débarrasser. Comme quoi, je serais alors une vraie femme et donc d'autant plus désirable...

— Et ?

— Et neuf fois sur dix, ils peuvent pas s'empêcher de me la toucher. Si c'est tellement dégoûtant, si c'est vraiment quelque chose dont ils ne veulent pas entendre parler, je ne vois pas pourquoi ils veulent me la toucher pendant que je me les fais. Et quand je dis toucher... ça ne s'arrête pas là. Ils veulent que ça réagisse. Ils veulent que je la leur mette dans la bouche, même quand ils ne savent pas faire. En fait, ils la veulent absolument partout.

Elle regarda son verre de vin et le posa en voyant qu'il était vide.

— Ce sont des hommes parfaitement normaux, poursuivit-elle. La plupart d'entre eux portent une alliance. Ils refuseraient un pompier de n'importe quel autre mec... Quant à en sucer un... Mais me voir en femme, ça les libère. Ouais, ça les rend libres de s'amuser avec mon engin.

Elle haussa les épaules et conclut :

— Bref, si c'est un truc aussi chouette que ça, peut-être que je ferais mieux de le garder.

Nous décidâmes qu'il était hors de question qu'elle témoigne devant un tribunal, en privé ou en public.

— Ce serait impossible, me dit-elle, parce que, ce soir-là, j'étais seule chez moi et regardais *Une star est née* en me gavant de pop-corn passé au micro-ondes. Je ne rigole pas. Il y a des macs qui n'aimeraient rien tant que d'avoir une raison de dérouiller une étoile filante. Parler à un flic, lui dire qu'il est chou dans son uniforme suffit souvent à ce que quelqu'un décide de vous infliger une bonne leçon.

Il n'est pas question que je cause au moindre officiel.

Je terminai mon Coca et lui dis qu'il était temps que j'y aille.

— Bon, bon. Mais maintenant que vous connaissez le chemin, j'espère que vous reviendrez... T. J. ? Tu te sauves, toi aussi ? Il est gentil, non, Matthew ? Ce que ça peut être drôle de taquiner ce gamin ! Ah, si seulement il avait la peau un peu moins foncée ! Je pourrais le voir rougir... Je suis sûre qu'il rougit, mais j'aimerais bien le voir de mes yeux.

Elle se dirigea vers lui et lui passa les bras autour de la taille. Elle avait trois ou quatre centimètres de plus que lui. Elle se serra contre lui, lui chuchota quelque chose à l'oreille, puis le lâcha avant de gagner la porte en dansant et riant.

Je suivis T. J. dans l'escalier, ni lui ni moi ne soufflant mot avant d'avoir descendu les cinq étages. Une fois dehors, je lui dis que j'avais envie d'un café. Nous allâmes jusqu'à la 10^e Avenue, mais je n'y vis rien d'ouvert à l'exception de quelques bars où l'on servait que de l'alcool. Nous revînmes dans la 9^e et y trouvâmes un boui-boui sinocubain où un seul consommateur traînait au comptoir. Nous prîmes une table et je commandai un *café con leche*. T. J. préféra un verre de lait.

— Voilà, dit-il. C'était Julia.

— Vous devez être drôlement bons amis, tous les deux ! Rien qu'à voir la façon dont elle se comportait...

— Ouais, bon. C'est qu'elle se les fait assez vite, ses copains, Romain. Elle est plutôt bizarre, non ?

— Elle m'a plu.

— Ah ouais ?

— Ouais ouais.

— En tout cas, c'est un bon témoin.

— Très bon même, dis-je. Elle n'a pas tout vu, mais elle a été très précise sur ce à quoi elle avait effectivement assisté. C'est du bon boulot de l'avoir trouvée.

— Oui, bon, ça fait partie du service, Elvis.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, T. J. ?

— Non, non. Ça baigne.

Nous nous tîmes. Le garçon, qui marchait comme s'il avait un mal aux pieds à mourir, apporta le verre de lait et mon café.

— J'ai autre chose où tu pourrais m'aider, dis-je.

— Comme quoi ?

— J'ai besoin d'une arme.

Ses yeux s'agrandirent, mais un instant seulement.

— Quel genre ?

— Un revolver. Ce serait le mieux.

— Calibre ?

— Trente-huit et environs immédiats.

— Les munitions avec ?

— Juste assez pour un barillet.

Il réfléchit.

— Ça coûte, ces machins-là.

— Tu dirais dans les combien ?

— Je sais pas. J'ai jamais acheté d'arme.

Il but un peu de lait, s'essuya la bouche du dos de la main et se servit d'une serviette en papier pour se sécher.

— J'connais deux ou trois types qu'ont de la marchandise. Ça posera pas de problème. Je dirai dans les cent dollars.

Je sortis quelques billets et les lui glissai. Il posa la main sur ses genoux de façon à ce qu'on ne la voie pas de la rue, compta les dollars un à un et me regarda d'un air intrigué.

— Trois cents, lui dis-je. Cent pour le travail que tu as déjà fait, cela pour qu'on soit au net. Le reste est pour le revolver. Il pourrait coûter plus que tu ne crois. Mais quel que soit le prix, tu gardes la différence.

— Cool, ça.

— Quelque chose te tracasse, T. J., insistai-je. Si tu penses que je ne te paie pas assez, tu me le dis.

— Non, c'est pas ça.

— Bon.

— Tu veux savoir ce que c'est ? C'est cette Julia, mec.

— Ah.

— Je veux dire, qu'est-ce qu'elle est ? un homme ou une femme ?

— On l'appelle « elle », non ? On ne le ferait certainement pas si on ne pensait pas que c'est une femme.

— Mais elle ressemble à rien que je connaisse.

— C'est vrai.

— Elle ressemble même à rien du tout, au fond. À la voir dans la rue, on s'attendrait pas à ce que ce soit aut'chose qu'une bonne femme.

— Exact.

— Même de près. Parce qu'y en a beaucoup qu'on peut le dire tout de suite. Mais elle, elle trompe tout le monde.

— J'en suis bien d'accord.

— Bon alors, disons qu'un mec monte avec elle. Ça en fait quoi, de

ce mec ?

— Quelqu'un qui est content, sans doute.

— Arrête de déconner, René. Ça en fait un gay ?

— Je ne sais pas.

— Parce que quand on est gay, reprit-il, c'est bien des mecs qu'on veut, non ? Alors pourquoi qu'on irait chercher quelqu'un qu'a quand même drôlement l'air d'une femme ?

— Pourquoi en effet ?

— Alors que si c'est une nana qu'on veut, pourquoi aller en chercher une avec une bitte ?

— Ça me dépasse.

— Et pourquoi qu'elle a dit ces conneries comme quoi je ferais une chouette nana ?

Il mit les mains devant sa poitrine comme s'il se tenait les seins et fronça les sourcils.

— C'est fou de me dire des trucs comme ça !

— Bah, ça l'amuse de provoquer.

— Ça, elle sait faire ! T'es déjà allé avec quelqu'un comme elle ?

— Non.

— Ça te plairait ?

— Je ne sais pas.

— T'es avec Elaine en ce moment, mais si tu l'étais pas, tu...

— Je ne sais pas.

— Tu sais pas ce qu'elle m'a dit quand elle me crachotait dans l'oreille ?

— Elle t'a dit de revenir la voir dès que tu te serais débarrassé de moi.

— Tu l'as entendue ?

— J'ai deviné.

— T'es pas nulle, Ursule. En tout cas, elle a un chouette appart. T'as vu comment elle l'a arrangé ? Moi, j'avais jamais vu des planchers rouges avant, sauf en lino.

— Moi non plus.

— Et pis ses tableaux, hein ? Faudrait deux jours pour tous les regarder.

— Et donc tu y retournes ?

— J'y songe. Cette salope m'a tout foutu en l'air dans la tête. Je sais plus ce que je veux, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Si j'y retourne, j'vais me sentir bizarre et si j'y retourne pas, j'vais aussi me sentir bizarre. Tu vois ?

Il secoua la tête, fit claquer sa langue et poussa un grand soupir.

— Peut-être que j'ai la trouille, dit-il. La trouille de ce que j'pourrais trouver.

— Et si tu ne vas pas y voir ?

Brusquement il sourit et me lança :

— J'aurais la trouille d'avoir raté quelque chose.

Je trouvais Danny Boy chez Poogan, un bar de la 72^e Rue Ouest qu'il fréquentait assidûment. Il s'était installé à sa table habituelle, devant une bouteille de vodka glacée. Le pied droit sur le genou gauche, il scrutait sa chaussure, laquelle était une bottine de couleur beige et munie d'une talonnette.

— Je sais pas, moi, dit-il. Tu le reconnais, ce cuir ?

— De l'autruche ?

— Oui, et c'est bien ça qui me gêne. T'en as déjà vu, des autruches ?

— Au zoo, il y a quelques années de ça.

— Moi, j'en ai vu qu'à la télé, sur Canal 13. Émissions éducatives genre « Nature » et spéciales *National Géographie*. Spectaculaires, ces bestiaux. Ça peut pas voler, mais qu'est-ce que ça cavale ! Tu te vois en train de tuer des engins pareils rien que pour pouvoir les éplucher et en faire des bottes ?

— J'ai entendu dire qu'on faisait de vrais miracles avec le plastique Naugahyde.

— C'est pas le côté tuerie qui me chagrine, remarque, poursuivit-il. C'est plutôt le gâchis. Là-dedans, on se sert juste de l'emballage ! Ça serait différent si on bouffait la viande... sauf que ça doit pas être bien génial sinon y en aurait au menu de tous les restos de la ville.

— Autruche *piccata* ?

— Je songeais plutôt à l'autruche Wellington. Mais tu vois où je veux en venir, non ? S'imaginer des milliers d'autruches en train de pourrir tels des bisons morts dans les Grandes Plaines...

— Ah, ces éplucheurs d'autruches rongés par la cupidité...

— Avec Ostrich Bill à leur tête, en plus ! Dis, t'es pas d'accord avec moi que c'est du gâchis ?

— Si, sans doute. Mais tu as de belles bottes.

— Merci. Et ça dure, à ce qu'on dit. Ça fait du très bon cuir, l'autruche. Ouais, au fond, c'est peut-être pas si mal qu'on les tue pour leur peau. Qui sait si autrement on ne courrait pas le risque de succomber sous l'autruche. Parce que ça serait pire que les rats. Dieu m'est témoin que c'est beaucoup plus gros.

— Et que ça cavale plus vite.

— Ça nous bousillerait la plage de Jones Beach. Plus moyen de laisser tramer sa serviette éponge nulle part. Et pis non : voir une autruche avec la tête dans le sable tous les deux mètres...

Il avait peut-être vu la plage de Jones Beach sur Canal 13. Il y avait tout à parier qu'il n'y était jamais allé lui-même. De petite taille et toujours élégamment habillé, Danny Boy Bell est le fils albinos de parents noirs et pas plus que Dracula il n'aime à sortir en plein jour.

La nuit, on le trouve chez Poogan ou à Mother Goose, en train de boire de la Stolychnaïa ou de la Finlandia en monnayant ses tuyaux à qui de droit. Le jour, on ne le trouve pas.

Je lui demandai s'il avait entendu parler de Glenn Holtzmann. Non, me dit-il. Victime innocente, dégénérés qui se baladent armés et rues dévastées par le crime, tout ce qu'il savait de l'affaire, il l'avait lu dans les journaux. Je lui laissai entendre que ça ne s'était peut-être pas passé de cette manière et qu'avant de mourir le défunt gérait beaucoup de liquide pour quelqu'un qui se faisait payer par chèque.

— Ah, dit-il, encore un monsieur à double comptabilité ? Non, j'ai pas entendu causer.

— Et si tu demandais un peu ?

— Pourquoi pas ? Et toi, Matt, comment vas-tu ? Comment se porte la belle Elaine et quand vas-tu te décider à faire d'elle une femme honnête ?

— Ah ben ça alors, Danny Boy ! J'allais justement te le demander ! Vu que tu as réponse à tout...

Je pris deux ou trois taxis et rendis visite à d'autres gens qui savent ouvrir les oreilles aussi grand que Danny Boy. Ils ne s'habillent sans doute pas avec autant d'élégance et ne bavardent pas aussi agréablement, mais aller les voir vaut le déplacement : il leur arrive souvent d'entendre des choses.

Lorsque j'en eus fini, il était plus de minuit et je me trouvais au comptoir de chez Tiffany – pas le bijoutier de la 5^e Avenue, mais la cafétéria de Sheridan Square qui reste ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. À minuit, il y a une réunion d'Alcooliques anonymes à deux pas de là, dans Houston Street, l'endroit ayant jadis abrité, pendant des années, un des bars « après fermeture » les plus célèbres du Village. Je songeai à m'y rendre, mais j'avais déjà raté une bonne moitié de la séance. J'aurais pu assister à celle de deux heures du matin, mais je n'avais pas envie de me coucher aussi tard.

Et appeler Elaine à une heure pareille...

Même chose pour Tom Sadecki auquel il était pourtant plus que temps de donner des nouvelles. Ce qui, au début, ressemblait beaucoup à une croisade contre les moulins à vent devenait maintenant une mission à peu près raisonnable. Plus j'y réfléchissais et plus j'étais convaincu de l'innocence de George Sadecki.

Avec un peu de chance, je pourrais peut-être même la prouver. Il me semblait évident qu'à fouiller plus avant dans la vie de Glenn Holtzmann, je tomberais forcément sur quelqu'un qui avait eu des raisons de le tuer et arriver à ce résultat, c'est à tout coup ou presque avoir fait la moitié du chemin. Dès qu'on sait qui a commis le crime, il suffit de le prouver et je n'aurais, pour ma part, pas besoin de beaucoup de preuves pour gagner l'affaire en justice. De fait, il me

faudrait seulement convaincre assez de gens ayant le pouvoir d'arrêter le procès. Alors, George pourrait s'en retourner à ses occupations habituelles : mettre constamment sa vie en danger et enquiquiner les populations.

Je commandai un deuxième café. Un homme et une femme quittèrent une des tables de devant et se dirigèrent vers la caisse. L'homme m'adressa un petit hochement de tête. Je lui renvoyai un signe de la main. Je l'avais déjà vu à une réunion du groupe de Perry Street, à quelques rues de là. J'y allais parfois quand je me trouvais dans le quartier.

Je songeai qu'Elaine et moi devrions peut-être déménager dans le coin. J'avais passé bien des années dans le Village, du temps où je travaillais au commissariat du sixième secteur. C'était là que j'habitais lorsque j'avais rencontré Elaine pour la première fois, il y avait des éternités de ça.

Depuis, le quartier avait changé, mais, en gros, beaucoup moins que le reste de la ville. Pour les trois quarts au moins, il était officiellement déclaré zone d'intérêt historique et ses bâtiments faisaient souvent partie des sites classés. Les grands buildings y étaient rares, les rues tortueuses et bordées de maisons à trois étages de style fédéral, d'une taille nettement plus humaine que les bâtisses au milieu desquelles Elaine et moi nous évoluions. J'y aurais eu des dizaines de lieux de réunion d'Alcooliques anonymes, Elaine aurait pu se rendre à pied à la New York University ou à la New School, et les galeries de SoHo se trouvaient tout près.

Était-ce donc ça que je voulais ?

Ce que je voulais, je le savais très bien.

— C'est moi... Matt, dis-je au répondeur. Il est tard, mais euh... j'avais envie de vous parler. Si vous êtes encore debout... Sinon, je vous rappelle demain matin.

Elle décrocha.

— Bonsoir, Matt, dit-elle.

— Il est tard.

— Pas tant que ça.

— J'espère que je ne vous ai pas réveillée.

— Pas du tout, et ça ne m'aurait pas dérangée. En fait, j'espérais que vous me rappelleriez.

— Ah bon ?

— Oui.

— Je me disais...

— Que ?

— Je me demandais si vous aimeriez bavarder un peu. Mais non, il est trop tard.

— Non, dit-elle. Il n'est pas si tard que ça.

Le taxi remonta la 8^e Avenue, tourna à gauche dans la 57^e Rue Ouest et dut s'arrêter à un feu rouge de la 9^e Avenue, à quelques mètres de l'entrée de mon hôtel. Dans ma tête, je m'entendis dire au chauffeur que ce n'était pas la peine d'aller plus loin et que j'allais descendre. Mais ces mots ne furent jamais dits et, le feu étant repassé au vert, nous continuâmes jusqu'à la rue suivante. Le chauffeur ayant, comme beaucoup d'autres, fait un demi-tour interdit, je me retrouvai en bas de chez Lisa.

Le portier qui s'était montré si sourcilieux la veille me sourit comme à une vieille connaissance. Il appela tout de suite à l'interphone et me sourit encore une fois avant de m'indiquer l'ascenseur. Au vingt-huitième étage, j'eus à peine le temps de frapper que la porte s'ouvrit. Lisa la referma derrière elle, mit la chaîne, se retourna et me regarda longuement avec ses grands yeux bleus.

Elle portait une robe de chambre vert sombre à liserés jaunes. Et en dessous un genre de chemise de nuit, quelque chose de rose et de transparent. Elle était pieds nus.

Je sentis son parfum, ou crus le sentir. Difficile à dire. Je n'avais pas arrêté de le sentir pendant tout le trajet en taxi.

Elle se fendit de quelques mots, je me fendis de quelques autres, mais je ne me souviens plus de ce que nous nous dîmes. À un moment donné, je lui annonçai que ce n'était pas une nuit calme, elle me répondit qu'à son avis c'était la pleine lune et gagna la fenêtre pour aller la regarder.

Je la suivis et me tins debout derrière elle. Je ne remarquai pas la lune. C'est vrai que je ne la cherchais pas. Enfin... pas littéralement.

Je posai mes mains sur ses épaules. Elle soupira et se laissa aller contre moi. Je sentis la chaleur de son corps à travers sa robe de chambre. Elle se retourna dans mes bras et me regarda : bouche légèrement entrouverte, yeux énormes. J'y plongeai le regard et eus peur de ce que j'allais peut-être y trouver.

Et l'embrassai, et eus peur de ce que j'allais peut-être manquer.

Après, je restai allongé sans bouger, à sentir la sueur se refroidir sur ma peau et écouter les battements de mon cœur. Je me sentais en pleine forme, superbement en vie, mais débordant de tristesse et de

regrets.

— Il vaudrait mieux que j'y aille, dis-je.

— Pourquoi ?

— Il se fait tard.

— C'est ce que tu as dit en m'appelant. C'est aussi ce que tu m'as dit en arrivant.

— Ça n'en reste pas moins de plus en plus vrai à chaque minute qui passe et j'ai beaucoup de choses à faire demain.

— Tu pourrais rester ici.

— Je ne pense pas.

— Pourquoi ? Je te laisserais dormir.

— Vrai ?

— Enfin... de temps en temps.

Elle était étendue sur le dos, les mains croisées sur son ventre plat, les yeux tournés vers le plafond. Sa lèvre supérieure était luisante de transpiration. Le silence s'éternisant, elle me dit :

— J'aime beaucoup Elaine.

— Ah.

— Oui, beaucoup.

Je me redressai sur mon coude et la regardai.

— Moi aussi, dis-je.

— Je le sais, et...

— Je l'aime, précisai-je. Elaine et moi sommes ensemble. Tout ceci est en dehors d'elle et moi. Cela ne nous changera pas.

— Alors que fais-tu ici, Matt ?

— Je ne sais pas.

— C'est toi qui m'as appelée, n'est-ce pas ? C'était bien toi qui me parlais au téléphone, non ?

— Si.

— Alors c'est quoi, tout ça ? Ça fait seulement partie du service ? « Excuse-moi, chérie, désolé de me sauver aussi vite, mais j'ai une cliente à baiser » ?

— Arrête.

— « Elle est veuve et tu sais ce que c'est. La pauvre doit en mourir d'envie... »

— Je me demande bien d'où aurait pu me venir une idée pareille. Elle me regarda.

— Tu n'avais pas envie que je m'en aille, cet après-midi, lui fis-je remarquer. Tu voulais que je t'aide à regarder le coucher de soleil.

— Je me sentais seule.

— C'est tout ?

— Non. Tu m'attirais. Et je savais que je te plaisais aussi, enfin... j'en étais à peu près sûre. Et j'avais envie que ça arrive.

— Et c'est arrivé.

— Et c'est arrivé. Sauf que maintenant, tu aimerais bien que Cendrillon redevienne citrouille. Ou pizza ou petit rond de fumée. Parce que tu aimes Elaine.

Je gardai le silence.

— Crois-moi, reprit-elle. Je n'ai aucune envie de te compliquer l'existence. Je n'ai aucune envie de porter ta bague au doigt ou tes enfants dans mon ventre. Je n'ai même pas envie que tu m'offres des fleurs. J'aimerais seulement que tu continues à être le détective que j'ai engagé et que nous soyons amis.

— Rien de plus simple.

— Vraiment ?

— Mais oui. Sauf qu'il y a risque de contradiction entre ces deux rôles.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'un détective ne peut pas s'empêcher de remarquer quand on lui ment. Alors qu'un ami est censé ne rien voir.

— Quand t'ai-je menti ?

— Oh, ce n'était qu'un tout petit mensonge. Quand je t'ai appelée, tu m'as dit que tu étais réveillée. De fait, tu t'étais retirée pour la nuit.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il n'est pas né celui qui va tromper le Grand Détective, lui répliquai-je. Quand je me suis pointé, tu étais en robe de chambre et chemise de nuit.

— Et donc je dormais quand tu m'as appelée ?

— Exactement.

— J'étais en chemise de nuit et quand tu m'as appelée, j'ai passé une robe de chambre ?

— Voilà. Tu as encore gagné.

— Hé non, dit-elle. Quand tu as appelé, j'étais assise dans la salle de séjour et je regardais *The Fabulous Baker Boys* sur le câble. J'étais habillée comme cet après-midi.

— Pantalon marron et pull-over à col roulé vert.

— Tout à fait. Après le coup de fil, j'ai éteint la télé et je me suis déshabillée entièrement. Je me suis remis un peu de parfum, j'ai revu mon maquillage et j'ai enfilé ma petite nuisette et ma robe de chambre.

— Ah.

— Ce qui fait de moi une pute, je sais, et alors ? Ça m'est égal.

Elle prit ma main et l'enferma entre les siennes.

— Reviens donc au lit, monsieur le Grand Détective. Nous avons encore beaucoup d'indices à trouver.

Il était nettement plus de quatre heures du matin lorsque je la quittai. Les bars étaient fermés et c'était tout aussi bien.

Je rentrai chez moi par la 57^e Rue Ouest, la tête trop pleine de choses pour même seulement pouvoir les noter. Au lieu de tout trier, j'avais envie d'éteindre la machine.

Je montai droit à ma chambre sans m'arrêter à la réception, me déshabillai et filai sous la douche. Parfois, il n'y a pas d'eau chaude à ces heures-là, mais là il y en avait à profusion et j'épuisai sûrement la réserve.

Je m'essuyai et me couchai aussitôt. La liste des tâches auxquelles je devais réfléchir était longue, mais j'étais trop fatigué pour m'y mettre. Je fermai les yeux, posai la tête sur l'oreiller et sombrai en un instant.

J'avais réussi à mettre le réveil avant de m'allonger. À neuf heures et demie sa sonnerie me sortit violemment d'un rêve. Ce dernier avait entièrement disparu lorsque je parvins finalement à arrêter le vacarme. Une seule image m'en restait : il y avait beaucoup de gens dans ma chambre et j'y étais nu.

Je repris une douche, me rasai et m'habillai. En sortant, je m'arrêtai à la réception pour prendre mes messages, mais il n'y en avait pas. Je trouvai ça bizarre. J'avais presque un pied dehors lorsque je compris soudain que j'avais laissé le transfert d'appels branché après avoir quitté Elaine. Ensuite, j'étais descendu directement à Chelsea et n'étais pas rentré à l'hôtel avant l'aurore.

Je remontai et fis ce qu'il fallait. Je songeai à appeler Elaine pour vérifier mes messages, puis je me dis que s'il y en avait eu de cruciaux, elle aurait appelé l'hôtel. Elle l'avait déjà fait par le passé lorsque, tête en l'air, j'avais oublié de débrancher le transfert d'appels.

En plus, elle devait être en train de se tonifier les muscles au gymnase. Et si je me trompais, eh bien... je ne me sentais pas encore prêt à lui parler.

Le travail ne manquait pas. J'avalai un petit déjeuner à la cafétéria du coin, descendis en métro jusqu'à Chambers Street et fis la tournée de diverses institutions municipales et étatiques. J'appris plusieurs choses sur Glenn Holtzmann, la plus intéressante ayant à voir avec l'appartement où je venais de commettre ce qui ressemblait beaucoup à un adultère. C'était une société, la MultiCircle Productions, qui l'avait acheté au constructeur trois ans plus tôt. La MultiCircle l'avait de toute évidence perdu suite à un défaut de paiement, Glenn Holtzmann s'en étant porté acquéreur auprès d'une certaine US Asset Réduction Corp un an et demi avant sa mort. L'acte de propriété lui avait été remis le 13 avril, soit un mois avant son mariage avec Lisa.

Cet accord étant intervenu avant qu'il ne lui demande sa main, il avait dû entamer ses négociations avant même de la rencontrer, ce qui

me semblait étrange. Avait-il succombé aux charmes de Lisa parce qu'il avait déjà un endroit où vivre avec elle ? Avait-il acheté son appartement parce que l'affaire était trop belle pour qu'il la laisse passer ? Mais c'était quoi, au juste, cette « affaire » ? Je n'arrivais pas à trouver la somme qu'il avait payée. Elle aurait dû figurer aux archives, mais la pièce avait disparu.

Aux environs de quatre heures de l'après-midi, j'entrai dans une cabine publique et attrapai Joe Durkin à son bureau.

— Tu sais pas le plus terrible ? lui lançai-je. Je suis à deux pas du One Police Plaza et je n'y connais pas une âme à qui demander un service !

— C'est pour me dire ça que tu m'appelles ?

— Oui. Juste une petite question... Ça ne te prendra même pas une minute.

— Et mon temps est précieux.

— Et ton temps est précieux. Glenn Holtzmann avait-il un casier judiciaire ?

— Nom d'un petit Jésus à échasses ! s'écria-t-il. C'est avec quoi que tu te branles, ces temps-ci ?

— En avait-il un ?

— Bien sûr que non.

— C'est un fait avéré ? Un fait que tu pourrais corroborer ?

— Arrête, Matt. Tu t'imagines que personne n'a vérifié ? Avec une histoire qui a fait presque autant de bruit que le kidnapping du bébé Lindbergh ? T'as une idée du nombre de gens qu'on a mis dessus ?

— Chacun de ces gens se disant que c'était le voisin qui faisait le nécessaire...

— T'as fini, oui ?

— Sois gentil, Joe. Qu'est-ce que ça coûte de vérifier ?

— À quoi ça pourrait servir ? Surtout au stade où on en est ! Je comprends vraiment pas comment tu peux encore t'emmerder avec des conneries pareilles ! C'est quoi, ton bazar ?

— Ça te prendra vingt secondes. Tu entres la question dans ton ordinateur et ça y est. Ton engin te le dira tout de suite et on saura.

— Non, ce que me dit mon engin à tous les coups, c'est du genre : Question non valide ou Accès Interdit. T'as de la chance d'avoir laissé tomber la police avant que ces machins-là nous envahissent. Le pire étant bien sûr la manière dont tous les petits merdeux qui sortent de l'Académie de police comprennent tout en exactement une minute trente ! Un putain de dinosaure, que j'ai l'impression d'être... Merde, tiens... Bon, c'est parti... Pas de casier. Tu parles d'une surprise.

— Tu es sûr ?

— Oui, je suis sûr, enfin... côté grosses infractions et délits majeurs. Il n'est pas impossible qu'il ait grillé un feu rouge dans sa vie.

C'était peut-être un petit malin avec des tas de contraventions pas payées, mais ça, je peux pas le savoir. Et c'est pas la peine de me demander de demander à mon bazar de causer à l'ordinateur du Service des amendes parce que je n'en ai aucune envie.

— Il n'avait pas de voiture.

— Il aurait pu en louer une. Récolter une contravention quand on est au volant d'une voiture de location, ça s'est vu.

— En fait, lui dis-je, ce ne sont pas ses contraventions qui m'intéressent.

— Et moi, y a rien qui m'intéresse dans ton histoire. Non, soyons sérieux : qu'est-ce que t'as, Matt ? Pourquoi tu t'acharnes sur cette affaire ?

— Joe, ça fait à peine une semaine que j'y travaille.

— Et alors ? Écoute, faut que j'y aille. Tu m'appelles quand t'as fini de te branler et tu m'emmènes bouffer un hamburger ?

Je me payai un café et me demandai ce qui le mettait de si mauvaise humeur. Commencer par la victime était une approche parfaitement traditionnelle et je ne voyais pas pourquoi je n'aurais pas essayé de m'assurer que ladite victime n'avait pas de casier judiciaire. Il était plus que probable qu'on avait déjà vérifié, mais quel mal y avait-il à repasser derrière ? Et pourquoi cette hargne à jouer les étonnés et à me mépriser parce que je ne laissais pas tomber ?

C'était le samedi précédent que je m'étais assis en face de Tom Sadecki et avais accepté son avance de mille dollars. On était maintenant le jeudi suivant, cela ne faisait donc que quatre jours que j'avais commencé. Je ne comprenais vraiment pas ce qui agaçait Joe.

À ce propos... J'avais projeté de rappeler mon client, je cherchais son adresse dans mon carnet de notes et l'appelai au magasin. Ce fut une femme qui décrocha et lui passa la communication sans même m'avoir demandé mon nom.

— Tom ? Matt Scudder à l'appareil. Je me disais qu'un petit rapport serait peut-être le bienvenu.

— Que voulez-vous dire ?

— Seulement qu'au début je n'étais pas très chaud pour m'y atteler, mais que maintenant l'innocence de votre frère me paraît nettement moins improbable. Je n'ai {encore rien à donner au District Attorney, mais je suis cent fois plus optimiste que samedi dernier.

— Tiens donc.

— Absolument, et je me disais que ça vous plairait de ? le savoir.

Le silence s'éternisa, puis Tom me dit :

— D'abord, j'ai cru que vous blaguiez. Évidemment, je ne voyais pas très bien comment ça pouvait vous amuser, mais... Après, je me suis dit que les gens avaient de drôles de façons de réfléchir et après, je me suis dit : putain de Dieu, ce mec est pas plus abstinent que moi,

il se tape des petits verres en cachette et c'est ça qui le rend dingue et y a pas à chercher plus loin. Je vous dis ce qui m'est passé par la tête.

— Je ne comprends pas ce que vous me racontez, Tom.

— Ben, non. Bien sûr que vous ne comprenez pas. C'est passé au dernier bulletin d'infos hier soir et ce matin, c'était dans les journaux, mais... faut croire que vous n'avez pas regardé la télé. Et pas lu les journaux non plus.

Je me sentis mal.

— Que s'est-il passé ? lui demandai-je. Dites-moi.

— George, me répondit-il, vous savez ? Mon frère ? Eh ben, ils l'avaient ramené de Bellevue à Rikers... et hier soir, y a un type qui lui a planté un couteau dans le ventre. Il est mort, Matt. Mon frère est mort.

— Je suis désolé, Tom. Vraiment désolé.

— Oui, je sais. C'est ma sœur qui m'a averti la première, hier soir. Elle venait juste de le voir sur la 4. Officiellement, on ne nous a informés qu'une demi-heure plus tard. Vous vous rendez compte !

— Comment ça s'est passé ?

— Ah, merde, tiens. C'est un autre mec, un prisonnier. Lui aussi était à Bellevue et il s'était disputé avec George. Toujours est-il que ce type a été renvoyé à Rikers, au pavillon psy, enfin... dans l'aile psy, enfin... je sais pas comment on dit, et qu'un ou deux jours plus tard, ça a été au tour de George de rentrer... et que le mec s'est jeté sur lui et l'a poignardé.

— C'est horrible.

— Et c'est pas tout. Le mec était en fauteuil roulant.

— Celui qui a... ?

— Oui, celui qui l'a poignardé. Paralysé du bassin jusqu'en bas. Ce con peut pas remuer les orteils, mais poignarder George, ça, il peut ! C'est vrai que lui, on l'avait bouclé parce qu'il avait poignardé sa mère. Mais elle s'en est tirée, elle.

— Comment s'était-il procuré le couteau ?

— C'était un bistouri. Il l'avait fauché à l'hôpital.

— Il l' avait volé à Bellevue et avait réussi à le faire entrer à Rikers ?

— Ouais. Il l'avait scotché sous son fauteuil. Il avait même mis du chatterton autour de la lame pour pas qu'elle casse. Vous voyez ? Y a des mecs qui sont fous comme des lapins, mais c'est pas ça qui les rend cons.

— C'est vrai.

— Et alors ma sœur m'a dit une chose vraiment bizarre. Elle m'a dit : « Ben maintenant, j'ai plus à me faire de souci pour lui. » Elle avait plus à s'inquiéter que George ait pas assez à bouffer, qu'il soit dans la merde, qu'il ait pas d'endroit où dormir. Même chose que quand elle a dit que ça la soulageait qu'on l'ait collé en prison, alors maintenant, bien sûr... elle doit être encore plus soulagée qu'il soit mort. Le pire là-dedans, c'est que je la comprends. Il est effectivement à l'abri, maintenant. Plus personne pour lui faire du mal et il peut plus se détruire. Vous voulez que je vous dise ?

— Oui. Quoi, Tom ?

— Ça fait à peine un jour qu'il a passé et je me souviens déjà plus de lui de la même façon. Ma grand-mère maternelle avait la maladie d'Alzheimer et avant de mourir, elle était devenue complètement pitoyable. Vous savez ce que ça fait, cette maladie-là ?

— Oui.

— On était tous tombés d'accord que ce qu'il y avait de plus cruel là-dedans, c'était la manière dont ça changeait notre manière de la voir. Parce qu'avant, c'était une costaud, ma grand-mère. Elle avait émigré d'Europe, elle avait élevé cinq enfants, elle parlait quatre langues et faisait la cuisine et le ménage comme si elle était ceinture noire en travaux ménagers et après ça, tout ce qu'on voyait d'elle, c'était une femme qui se bavait dessus ? Une femme qui pissait au lit et faisait des bruits que c'était même pas humain ?

« Ce qui fait que quand elle est morte, ç'a été comme un coup de baguette magique, Matt. Du jour au lendemain, je me suis rappelé comment elle était avant et maintenant c'est tout ce que je me rappelle d'elle. Maintenant, quand je la vois dans ma tête, elle est toujours dans la cuisine avec son tablier, à remuer des trucs sur le fourneau. Faut vraiment que je me force pour la voir dans son lit à la maison de santé.

« Et là, ça commence à être la même chose avec George. Je suis envahi de souvenirs, de choses auxquelles j'ai plus pensé depuis des années. Je le revois avant son service, avant qu'il ait commencé à dérailler. Je le revois quand on était gamins.

Au bout d'un moment, il ajouta :

— N'empêche que c'est triste, tout ça.

— Oui.

— Alors pour ce que vous disiez... qu'il était peut-être innocent... Quelle ironie, hein ?

— Mais ça n'en reste pas moins probable.

— Moi, ma première réaction, c'est d'être en colère. De me dire que s'ils ne l'avaient pas foutu en taule, ça ne serait jamais arrivé. Sauf que c'est des conneries, non ? Parce que faut voir comment il est mort ! Et comment il vivait ! Se faire poignarder par un type en fauteuil roulant ! Des histoires comme ça, quand ça arrive, on ne peut pas ne pas se dire que ça devait arriver. Le destin, quoi. Le karma qu'est pas bon et tout et tout. La volonté de Dieu. Je sais pas, moi. Il devait avoir ça dans sa donne de départ.

— Je comprends.

— Vous voulez que je vous raconte un truc à vomir ? Il y a deux avocats qui m'ont appelé pour me pousser à attaquer la ville de New York. D'après eux, j'aurais le droit de la poursuivre en justice pour homicide involontaire vu que George était sous la protection des autorités municipales et que c'est pas de sa faute à lui s'il est mort. Non mais... vous me voyez attaquer le maire pour ça ? C'est quoi le chef d'accusation ? Cessation de service intempestive ? Et comment dire combien valait sa vie ? En ajoutant les boîtes de bière et les bouteilles consignées qu'il aurait pu se faire rembourser pendant le restant de ses jours ? Et comment on le chiffrerait, ce restant de ses

jours ?

— On poursuit beaucoup en justice de nos jours.

— Vous m'en direz tant ! L'année dernière, j'ai même eu un client qui... ah, et puis on s'en fout, tiens. Quand je pense qu'au lieu de s'estimer heureux d'en avoir réchappé, l'Américain moyen qui se fait foudroyer préfère courir chez son avocat pour assigner Dieu devant les tribunaux ! Eh bien, non : je ne veux pas vivre comme ça.

— Ce n'est pas moi qui vous le reprocherai.

— Bref, dit-il, je tiens à vous remercier d'avoir essayé. Si je vous dois plus que ce que je vous ai déjà versé, faites-le-moi savoir et je vous envoie un chèque.

— Il n'en est pas question. Et si je trouve autre chose...

— Pourquoi trouveriez-vous autre chose ? Mon frère est mort, l'affaire est classée, non ?

— Je suis bien sûr que c'est ça qu'on pense dans les milieux officiels.

— Et dans les miens aussi, Matt. Pourquoi s'acharner à le disculper ? Où qu'il soit en ce moment, ce n'est pas ça qui va changer sa situation, pas vrai ? Il est enfin en paix, Dieu le bénisse.

Je rappelai Joe sans tarder. Avant qu'il puisse me dire quoi que ce soit, je lui lançai :

— Ne commence pas, Joe. Je viens juste d'apprendre que Sadecki s'est fait tuer hier soir.

— Tu serais donc le dernier homme auquel est parvenue la nouvelle ?

— J'ai dormi tard et je n'ai pas acheté le journal. J'ai bien vu les manchettes aux stands, mais comme l'événement n'a pas fait la une... Tout le monde l'a faite sur le sénateur et sa bécasse. Je voulais seulement savoir pourquoi tu étais tellement en colère.

— Et moi, je voudrais seulement savoir pourquoi tu t'acharnes sur un pareil cadavre. Lui filer ce genre de bouche-à-bouche, non...

— L'image est charmante, Joe.

— Bah, que veux-tu ? Je suis un type charmant, moi.

— Écoute, je n'en sais pas plus que ce que vient de m'en dire mon client. Il semblerait que ce soit effectivement un autre prisonnier qui ait fait le coup.

— Un autre fou. Il avait déjà essayé de zigouiller sa mère. Coincé sur un fauteuil roulant ! J'espère qu'on t'a dit ça...

— Oui.

— Parce que c'est quand même la meilleure ! s'esclaffa-t-il. Moi, si j'étais rédacteur en chef du *Post*, ce qu'à Dieu ne plaise, je laisserais

tomber les petites parties de cul du bon sénateur et je collerais le fauteuil roulant en première page. Sans compter que c'est un maigrichon, notre tueur. On dirait un employé de banque, mais bon... faut croire qu'il a de la ressource, ce fumier ! En fauteuil roulant, putain de putain ! Plâtré du haut en bas, il ferait encore peur, ce type !

— Aucun doute sur sa culpabilité ?

— Absolument aucun. Il a fait ça sous le nez des gardiens, pour l'amour du ciel ! Pour un gardien, ça la fout un peu mal, mais qu'est-ce qu'ils pouvaient faire, hein ? Paraît qu'il a été aussi rapide qu'un cobra.

— Mais pourquoi a-t-il fait ça ? On a une idée ?

— Pourquoi les gens font-ils ceci ou cela ? George et Gunther s'étaient disputés à Bellevue. Peut-être George lui a-t-il balancé une méchanceté sur sa mère, du genre qu'elle valait même pas la peine qu'on la tue ?

— Gunther ? C'est comme ça qu'il s'appelle ?

— Oui, Gunther Bauer. Bonne famille de Ridgewood. D'origine allemande. Et tiens... voilà deux mecs, y'en a un qui tue l'autre, et ils sont tous les deux d'origine européenne. Ça n'arrive pas souvent. C'est comme de voir deux boxeurs blancs sur un ring.

— Ça arrive.

— Sur le câble, ouais, et pour des combats qui se déroulent dans le Nord Dakota, à Bismarck. A-t-on fait le tour du problème, Matt ? Non, parce que je suis assez occupé en ce moment.

— Je n'ai qu'une question, lui répondis-je, mais j'ai peur que tu te foutes en rogne si je te la pose.

— Y a toutes les chances, mais vas-y quand même.

— Est-il possible que quelqu'un ait payé ce mec pour qu'il tue George ?

— Comme quoi ? La CIA ? La CIA qui aurait contrôlé le tueur en lui causant dans le plombage de ses dents ? Et après, ce serait à Gunther d'y passer ? Dis, tu regardes beaucoup de films d'Oliver Stone ces derniers temps ?

— Donc, d'après toi, Gunther Bauer n'aurait pas grand-chose à voir avec Jack Ruby.

— Voilà.

— Sauf que c'était la même chose pour Jack Ruby, tu sais ? Tout ce que j'essaie de faire, c'est d'éliminer certaines hypothèses.

— Qu'est-ce que tu cherches ? À soutirer quelques dollars de plus au frangin ? À l'obliger à balancer encore quelques *quarters* dans le parcmètre ?

— J'ai un autre client.

— Sans déconner ! Ça t'ennuierait de me dire qui ?

— Oui.

— Intéressant, ça. Je crois toujours que tu en fais trop pour ce qu'il y a au menu, mais je passerai ton coup de fil. Après tout...

Je marchai longtemps. Plus d'une heure, c'est certain. Je ne faisais pas vraiment attention au temps qui passait, et ne l'avais pas fait depuis que j'avais commencé mes recherches. La situation était excitante, indépendamment des résultats que je pouvais escompter.

Je ne savais même pas ce dont je disposais vraiment. J'avais écrit des pages et des pages de notes dans mon carnet, renseignements, idées et fantasmes que j'avais voulu répertorier, mais tout cela avait-il la moindre substance ?

Était-il même important que ça en ait ? George Sadecki était mort et son frère avait raison : il n'y avait plus rien à faire. Réhabiliter le pauvre diable était à peu près aussi utile que les efforts déployés par tous les fous qui passent leur vie à laver la réputation de Richard III.

Bien sûr, j'avais un autre client. Et ce client m'avait donné cinq mille dollars que j'avais déposés dans le premier tiroir de ma commode, mais... cet argent appartenait-il vraiment à Lisa Holtzmann ? Se trouvait-il même toujours à sa place ? Je n'étais pas d'humeur à tout accepter sans examen.

Je parcourus plusieurs rues avant d'être sûr et certain que c'était bien Drew Kaplan qui avait eu l'idée de pousser Lisa à m'engager et que cela n'avait rien à voir avec une quelconque manipulation à laquelle je me serais livré de mon propre chef. Non pas pour avoir l'argent de ma cliente, mais pour pouvoir coucher avec elle ?

Encore un sujet de réflexion. La manière dont j'avais terminé la soirée dans son lit. À elle. À lui. À eux. Non, à elle. À nous, pendant les quelques heures que nous y avons passées.

Merde, je ne l'avais même pas appelée ! Je n'étais pas censé lui offrir des fleurs, ça au moins, c'était clair, mais de là à ne pas l'appeler... Si je n'avais pas couché avec elle, je l'aurais probablement déjà fait. Notre petite aventure avait-elle donc changé des choses ?

Probablement. Elle avait probablement tout changé.

Et je n'avais pas appelé Elaine non plus. « Appelle-moi plutôt demain matin », m'avait-elle dit, et je n'en avais rien fait. Il me semblait que si la soirée avait certes beaucoup traîné en longueur, et été du genre désagréable, nous nous en étions plutôt bien tirés et nous étions séparés en assez bons termes – et sans rien laisser en suspens.

Maintenant, des choses en suspens, il y en avait partout.

Je décidai de les appeler toutes les deux dès que je le pourrais, mais pas d'une cabine, pas avec le vacarme des voitures comme bruit de fond. Pour l'instant, je n'avais envie de parler à personne. Je

voulais seulement marcher. Il n'y avait pas de meilleur exercice. C'était même ce que toutes les autorités s'accordaient à reconnaître. Vous sortez de chez vous et, pour oublier vos ennuis, vous marchez.

Ben tiens.

Il devait être aux environs de six heures lorsque j'entrai dans une cafétéria de style italien de la 10^e Rue, un peu à l'est de la 2^e Avenue. L'endroit, qui s'appelait Caffè Literati, était équipé des inévitables chaises de bois courbé, guéridons en marbre et reproductions de tableaux du Quattrocento. Mais il comportait aussi quelques rayonnages remplis de livres tout ce qu'il y avait de plus réel. Un panneau indiquait d'ailleurs que ces ouvrages étaient à la disposition de la clientèle, mais qu'on pouvait également les acheter au prix indiqué.

Il n'y avait qu'un seul client dans la salle, un type d'une trentaine d'années avec une tête de parieur d'OTB(35). Il était assis devant un journal et travaillait avec une calculette.

Ça sentait la cigarette et le café frais moulu, l'odeur, légère mais reconnaissable entre toutes, des petits cigares Nobili flottait encore dans l'air.

De la musique classique sortait des haut-parleurs. La mélodie me parut familière, mais je fus incapable de lui donner un titre. Je demandai à la serveuse qui m'apportait mon café. Habillée en noir, longs cheveux blonds et lunettes à monture je ne-plaisante-pas, elle avait l'air de quelqu'un qui pouvait savoir.

— Je crois que c'est du Bach, dit-elle.

— Vraiment ?

— Je crois.

Je sirotai mon café et tentai de comprendre ce que je fabriquais. Je sortis mon carnet de notes, en feuilletai les pages et en tirai tout ce que je pouvais en tirer.

Qu'était donc cet US Asset Réduction Corporation ? Une société spécialisée dans la liquidation des biens immobiliers dont le propriétaire ne peut plus régler les traites, c'était probable. Vu l'état de l'économie, ce n'était pas ça qui manquait. Mais pourquoi un célibataire aussi bien installé à New York que Glenn Holtzmann aurait-il voulu traiter avec ce genre de sociétés ? Bonne affaire il y avait eu, mais comment avait-il fait pour se trouver sur ce marché ? Et où avait-il dégoté l'argent nécessaire ? Et pourquoi n'y avait-il pas trace de la transaction ?

Supposons qu'il ait eu du liquide. Et que la US Asset Réduction ait eu pour activité secondaire de blanchir de l'argent sale. On paie avec une pleine valise de billets verts, on vend l'appartement ou on

l'hypothèque à mort et on ressort de l'opération avec du bon argent qu'on peut déclarer. Et s'il avait hypothéqué son appartement avec eux ? On liquide à nouveau et on remet ça ?

Mais le coup aurait-il marché ?

Si c'était ça, pourquoi les sommes échangées ne figuraient-elles nulle part ? Pourquoi ne pas les avoir déclarées quelque part alors qu'ils mouraient d'envie d'en faire de l'argent propre ?

Et, bien sûr, ces messieurs lui auraient fourni tous les papiers nécessaires. Bidonnés, naturellement, mais bourrés de renseignements qui n'auraient pas paru suspects au fisc. Mais comment arriver à ce résultat sans que cela figure dans les registres de la ville ?

Et où s'était-il procuré son argent, ce petit salaud ? Je n'en avais toujours pas la moindre idée.

— Boccherini.

Je la regardai d'un air ahuri.

— Ce n'est pas du Bach, dit-elle. C'est du Boccherini. J'ai écouté pour de bon et je me suis dit : non, non, c'est pas du Bach, ça. Alors j'ai vérifié : c'est du Boccherini.

— C'est joli.

— Bof.

J'essayai de réfléchir encore à mon affaire, mais j'avais perdu le fil de mes idées. Le vide complet. Je continuai de siroter mon café en écoutant Boccherini. Il y avait un téléphone en face des toilettes et je ne pouvais pas m'empêcher de le regarder. Boccherini jouait encore lorsque je cessai le combat et allai téléphoner.

— Dieu soit loué ! s'écria Elaine. Je commençais à m'inquiéter. Ça va ?

— Bien sûr que ça va ! Pourquoi te faisais-tu du souci ?

— Parce que hier soir on a tout raté. Parce que je pensais que tu m'appellerais ce matin. Parce que George Sadecki s'est fait assassiner.

Je lui expliquai pourquoi je n'avais appris la nouvelle que deux ou trois heures plus tôt.

— Le détective, ajoutai-je, est toujours le dernier à savoir.

— J'avais peur que tu le prennes mal.

— Et que ça me pousse à boire ?

— Je craignais surtout que tu te sentes mal.

— Je me sens surtout assez idiot, lui avouai-je.

Je lui rapportai les conversations que j'avais eues avec Joe Durkin et Tom Sadecki. Elle convint que tout cela était plutôt ennuyeux.

— Mais quand on y pense, dit-elle, ça montre seulement que tu t'impliques vraiment dans ton travail. Si tu avais passé ta soirée à

regarder la télé en maillot de corps, ou si tu avais pris le temps de déjeuner correctement en lisant le journal...

— J'aurais pu savoir ce que tout New York savait déjà depuis longtemps. Tu redresses assez bien les situations, tu sais, mais je ne crois quand même pas que c'est le genre de choses dont je vais me vanter pour impressionner le client potentiel.

— Ça !

— En tout cas, je ne suis pas rongé par le remords. Je ne suis pour rien dans la mort de George. C'est seulement qu'il m'a fallu du temps pour l'apprendre.

— C'est triste, non ?

— C'est triste, mais ce n'est pas tragique, sauf au sens où toute sa vie l'aurait été. Je suis navré pour Tom, mais il s'en remettra. Ça lui simplifie l'existence et il est assez réaliste pour le reconnaître. Il aimait son frère, mais George ne devait pas être un type facile à aimer. Il aura moins de mal à aimer son souvenir.

Je lui rapportai ce que Tom en pensait, comment la mort de son frère avait déjà changé la manière dont il le voyait, les souvenirs plus anciens et plus joyeux commençant à supplanter les autres. Nous nous étendîmes un peu sur ce sujet.

Puis elle me dit :

— Tu m'attrapes au moment où j'allais sortir. J'ai une conférence à l'hôtel de ville. Tu pourrais peut-être m'y rejoindre ? Je suis sûre qu'il y a encore des places, mais tu risques fort de t'ennuyer à mourir. Veux-tu qu'on se voie après ? Mais pas au *Chien bizarre*(36).

— Tu viendras de l'hôtel de ville et moi, je veux aller à une réunion d'A A. On dit le Paris Green ? Dix heures et quart ?

— J'ai eu une journée chargée, dis-je à Lisa. George Sadecki a été poignardé par un codétenu, mais j'imagine que tu le sais déjà.

— C'est passé à CNN ce matin.

Tout s'expliquait. Je lui dis un peu ce que j'avais trouvé – et pas trouvé –, aux archives de divers services municipaux et fédéraux. Elle m'informa que Drew lui avait fait signe, mais, pour autant que je puisse en juger, son coup de fil n'avait pas eu d'autre but que celui de faire plaisir à la cliente.

On aurait pu en dire autant du mien.

— Ce soir, je suis assez occupé, lui dis-je enfin. Je t'appelle demain ?

Alors que je téléphonais, un livre avait attiré mon attention sur les rayons. C'était une anthologie de poésie anglaise et américaine du xx^e siècle. Je la reconnus tout de suite parce que Jan Keane en avait un exemplaire. Je me dis que je pourrais peut-être y trouver le poème de Robinson Jeffers sur le faucon blessé, mais celui-ci n'y figurait pas, au contraire d'une douzaine d'autres. J'en lus un qui avait pour titre *Brille, ô république languissante* et compris que l'auteur avait une assez mauvaise opinion de l'humanité, et des Américains en particulier.

Je relus le début de *La Terre vaine* et les remarques de l'auteur sur les cruautés du mois d'avril. Octobre, me dis-je alors, pouvait être d'une sauvagerie qui n'avait rien à envier à son frère printanier. Je lus encore d'autres poèmes, dont un sur la Première Guerre mondiale. Intitulé *J'ai rendez-vous avec la mort*, il était l'œuvre d'Alan Seeger. Je l'avais déjà lu, mais ce n'était pas une raison pour ne pas le relire.

Il me rappela les vers gravés au pied de la statue du square DeWitt Clinton. Je n'en connaissais pas l'auteur, mais mon volume contenant un petit index, je le découvris sans encombre. Il s'appelait John McCrae et les vers qui ornaient le monument aux morts étaient extraits de la dernière strophe de son poème. Voici l'œuvre en son entier :

En terre de Flandres tremble le coquelicot
Entre les croix. Rangée
après rangée,

Il dit notre place ; dans la nuée, courage,
L'alouette encore chante, et vole,
À peine se fait entendre dans la mêlée.

Nous sommes les Morts. Hier nous vivions encore,
Et l'aube et l'or du soir nous attendions,
Aimions et étions aimés. Aujourd'hui, hélas,
Ici, en terre de Flandres, nous gisons.

Contre l'ennemi reprend sans cesse la lutte !
Frêles, nos mains te passent le flambeau,
À toi la charge de le bien tenir haut !
Que le pacte tu rompes et nous qui allons mourir
Jamais en terre de Flandres nous ne pourrons dormir,
Quand même et toujours y fleurit le coquelicot.

Je m'apprêtais à le recopier lorsque je m'avisai de regarder la page de garde. Il ne m'en coûterait que cinq dollars pour acquérir le volume. Je réglai le livre et mon café et retournai chez moi.

Il était près de dix heures et demie lorsque j'arrivai au Paris Green. Elaine s'était installée au bar et buvait un Perrier. Je m'excusai de

mon retard, elle me dit qu'elle avait passé le temps en flirtant avec Gary. Gary, le barman, avait annoncé au début de l'été qu'il ne voulait plus se cacher du monde, et dans l'instant s'était rasé le grand nid à loriots qui lui tenait lieu de barbe depuis que je le connaissais.

Mais, depuis peu, il la laissait pousser à nouveau ?

— L'heure est venue de se planquer, m'expliqua-t-il. Se planquer a du bon.

Nous gagnâmes notre table et passâmes notre commande : grande salade verte « du jardin » pour Elaine, poisson pour moi. Elle m'assura que je n'aurais pas supporté la conférence.

— C'est simple, dit-elle : moi aussi, j'ai détesté. Et pourtant, le sujet m'intéressait.

J'avais emporté le livre. Une fois rentré chez elle, j'y retrouvai le poème et le lui lus.

— C'est pour ça que j'étais en retard, dis-je.

— Tu essayais d'attraper le flambeau ?

— Non, j'ai seulement fait un détour par le square Clinton où les trois derniers vers du poème sont gravés dans la pierre du monument aux morts. Sauf qu'ils se sont gourés.

— Je ne comprends pas.

— La citation est fausse.

Je sortis mon carnet de notes et lui montrai :

— Tiens, voilà ce qu'il y a sur le monument : « Que notre pacte se rompe/Et nous qui allons mourir,/Jamais en terre de Flandres/nous ne pourrions dormir/Quand même et toujours/Y fleurit le coquelicot. »

— C'est pas ce que tu viens de me lire ?

— Pas tout à fait. Ils ont changé « le pacte » en « notre pacte » et « se » en « tu ».. Recopier trois vers et faire deux erreurs !... Et oublier le nom de l'auteur !

— Et s'il avait voulu faire comme les scénaristes désabusés qui enlèvent leur nom d'un scénario, hein ?

— Je ne pense pas qu'il ait été en position de faire quoi que ce soit de ce genre. Les coquelicots, c'est en les bouffant par la racine qu'il a fini la guerre, à mon avis.

— Mais son poème est passé à la postérité... Ça y est ! Voilà ce que j'oublie de te demander depuis plusieurs jours. Tu sais... le truc que tu as dit sur Lisa Holtzmann.

— Quel truc ?

— Quelque chose à propos d'une fille plus verte et plus douce, mais ça peut pas être bien ?

— « Une fille plus douce et plus belle sur des terres plus douces et plus vertes. »

— Voilà ! Ça m'a rendue folle, je connaissais la citation, mais je ne savais pas d'où.

— Kipling, *La Route de Mandalay*.

— Mais oui, bien sûr ! Et c'est même pour ça que je la connais. Tu n'arrêtes pas de chanter ça sous la douche.

— On garde ça pour nous ?

— Je n'avais aucune idée de l'auteur. Je croyais que ça sortait d'un film de Bob Hope et Bing Crosby. Y avait pas un film qui s'appelait comme ça ? Ou alors... je suis folle ?

— Ou alors tu as deux fois raison ?

— Ah, c'est malin ! Et donc... c'est du Kipling. Bon, bon. À propos... ça te dirait d'aller te rouler dans des champs plus verts ?

— Avec une fille plus douce et plus belle ? Et comment ! À nous, Rudyard !

Plus tard elle me lança :

— Waouh ! On ne peut pas dire que tu aies perdu la main ! Tu sais quoi, espèce de vieil ours ? Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

— As-tu reparlé à T. J. ? J'espère que Julia n'est pas en train de lui apprendre à s'habiller comme il faut.

— Il s'en sortira.

— Comment as-tu deviné qu'ils s'étaient trompés sur le monument ?

— Je me souvenais du poème.

— Dis donc ! Quelle mémoire !

— Pas vraiment. En fait, je ne connais le poème que depuis quelques jours. Si j'avais eu la mémoire que tu crois, j'aurais tout de suite su qu'ils s'étaient gourés. Ce poème, je l'ai étudié à l'école.

Le lendemain étant un vendredi, je passai ma journée en bas de Manhattan, à chercher encore une fois dans les registres avant qu'ils ne les bouclent pour le week-end. Je n'y appris pas grand-chose.

Je m'arrêtai juste à temps pour ne pas être coincé dans la cohue des heures de pointe et remontai chez moi en métro. J'y trouvai un message d'Eleanor Yount me demandant de la rappeler. Il était déjà presque cinq heures, mais je réussis à la joindre à son bureau.

Elle fut ravie de me dire qu'il n'y avait pas eu fraude.

— Mon comptable est resté assez interloqué lorsque je lui ai annoncé que ce n'était pas une chose à écarter, me lança-t-elle, et pouvoir m'affirmer qu'il n'en était rien l'a beaucoup soulagé. Je n'aimais guère penser que Glenn aurait pu être un voleur, mais l'idée est nettement moins troublante maintenant que je sais qu'il ne m'a rien pris.

Moi non plus, je n'avais jamais vu Glenn en petit filou qui tape dans la caisse. Je n'avais pas davantage imaginé une Eleanor Yount assez furieuse pour lui donner rendez-vous dans Hell's Kitchen et lui balancer quatre pruneaux dans le ventre.

Elle me demanda si j'avais du nouveau.

— Pas beaucoup, lui répondis-je.

J'avais certes découvert un certain nombre de choses que j'ignorais, mais je n'arrivais pas à en tirer des conclusions définitives.

— J'aimerais bien savoir quand tout a commencé, poursuivit-elle.

Je la priai de me dire ce qu'elle entendait par là.

— Bah, je me pose toujours des questions. Pas vous ? Je me demande si on naît criminel ou si c'est le résultat d'un traumatisme d'enfance ou de quelque événement capital qui serait survenu par la suite. Glenn me faisait l'effet d'un jeune homme tellement ordinaire ! Mais comme il semble aussi qu'il ait débité pas mal de mensonges et mené une existence totalement différente de ce qu'on en voyait... On ne va sans doute pas tarder à apprendre que son père le battait ou que son oncle le molestait. Et donc, un jour, comme l'ampoule qui s'allume dans une bulle de bande dessinée, il lui vient une petite idée et il se dit : « Allez, tiens, je pique dans la caisse ! » Ou alors, je me lance dans le trafic de drogue. Ou dans la carrière de maître chanteur. Bref, ça serait bien de savoir ce qu'il a vraiment fait.

Il y avait aussi un message de T. J. Je le bipai, il me rappela, mais les choses dont il avait à me parler exigeant le secret, nous ne nous dûmes pas grand-chose. J'en conclus qu'il n'avait pas encore trouvé mon revolver, mais qu'il y travaillait.

Il ne m'avait rien dit de Julia, je n'abordai pas le sujet.

Ce soir-là, à la réunion d'Alcooliques anonymes, l'orateur était un

type de Co-Op City, dans le Bronx. Il travaillait dans le bâtiment (il s'occupait surtout de l'installation des fenêtres) et nous raconta une histoire d'alcoolisme certes sans surprise, mais bonne. Mon attention se dispersa quelque peu, mais je retombai brusquement sur mes pieds lorsqu'il déclara d'un ton très solennel :

— Et tous les soirs, sans exception, je m'enfermais dans mon meublé et je buvais ma coupe jusqu'à Bali.

Jim Faber était présent et à la pause il me lança :

— T'as entendu ça ? Moi qui croyais qu'il fallait prendre de l'acide pour voyager ! Lui, il va jusqu'à Bali rien qu'en se pintant au MacGregor ! Tu vois la pub que ça pourrait leur faire !

— Il croit sans doute que c'est l'expression idoine. Ce n'était pas un lapsus.

— Non, c'est sûrement ça qu'il voulait dire. Ah ! Toutes les fois où j'ai essayé de boire ma coupe jusqu'à Bali et me suis réveillé à Cleveland !

La réunion ayant pris fin, nous convînmes de ne pas annuler notre dîner dominical. Je lui demandai s'il avait envie d'un café, mais il devait rentrer chez lui. Je songeai à appeler Lisa, voire à lui rendre visite à l'improviste. Au lieu de cela, je suivis des types du groupe jusqu'au Flame. Lorsque j'en ressortis, j'avais toujours envie d'appeler Lisa, mais n'en fis rien. Je rentrai chez moi et téléphonai à Elaine pour lui confirmer notre sortie du samedi soir.

Après, je regardai CNN, puis j'éteignis la télévision et feuilletai mon livre de poèmes jusqu'au moment où j'en trouvai un qui me donna matière à réfléchir. Un peu après minuit, j'éteignis la lumière et allai me coucher.

C'était comme de ne pas boire, me dis-je, comme de repousser la bouteille à chaque instant, jour après jour. Et puisque c'était ainsi que j'arrivais à ne pas retomber, je devais être capable de résister à Lisa Holtzmann.

Dans l'après-midi de samedi, je reçus un appel de T. J.

— Tu connais la cafétéria *bagels* de la gare routière ?

— Comme le dos de ma main.

— Si tu veux mon avis, leurs *doughnuts* sont meilleurs que leurs *bagels*. Tu m'y retrouves ?

— À quelle heure ?

— À toi de voir. C'est à cinq minutes d'ici.

Je lui dis que ça me prendrait plus longtemps. De fait, il ne me fallut pas loin d'une demi-heure pour m'asseoir à côté de lui au comptoir du Lite Bite Bagels installé au rez-de-chaussée de la gare routière de Port Authority. Il avait commandé un *doughnut* et un Coca, je demandai un café.

— Ils sont bons, leurs *doughnuts*, reprit-il. T'es sûr que t'en veux pas

un ?

— Pas maintenant.

— Leurs bagels sont mous. Moi, quand je mors dans un *bagel*, j'aime assez que ça se laisse pas faire. Les *doughnuts*, même quand ils sont mous, on s'en fout. Bizarre, non ?

— Le monde est plein de mystères.

— Tu m'en diras tant, Jonathan. J'ai failli t'appeler hier soir, mais ç'aurait fait vraiment tard. J'ai trouvé un mec qui a un Uzi à vendre.

— Ce n'est pas ce que je cherche.

— Ouais, je sais. Il était pourtant bien, son engin. Y avait même un chargeur de rab, un étui pour le transport et tout était nickel. Et pas cher, en plus : le mec voulait seulement du fric pour s'envoyer en l'air.

Je me représentai Jane essayant de se suicider au pistolet mitrailleur.

— Non, ça n'irait vraiment pas, dis-je.

— Si ça se trouve, il l'a déjà vendu. Ou alors, il s'en est servi pour braquer une banque. Mais ça fait rien, j'ai ce que tu voulais.

— Où ça ?

Il tapota la banane en toile bleue qu'il portait autour de la taille.

— Là, dit-il doucement. Calibre trente-huit avec trois pelos. Ça en prend cinq, mais le mec en avait que trois. Peut-être qu'il a flingué deux types avant. Trois pelos, ça ira quand même ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Un seul suffirait.

— Tu connais les toilettes hommes à droite ? Je t'y rejoins dans une minute ou deux, lui dis-je.

Il glissa au bas de son tabouret et s'éloigna. Je finis mon café et réglai la note. Je retrouvai T. J. aux toilettes où, penché au-dessus d'un lavabo, il examinait ses cheveux. Je m'approchai du lavabo voisin et m'y lavais les mains tandis que, planté devant l'urinoir, un type terminait sa besogne et quittait les lieux. La porte refermée, T. J. dégrafa la banane de sa ceinture et me la tendit.

— Tu vérifies ? dit-il.

Je m'enfermai dans un des cabinets. L'arme était un Dienstag cinq coups avec poignée quadrillée et canon de 38 mm. À l'odeur, il n'avait pas été nettoyé depuis la dernière fois qu'on s'en était servi. La mire avait été limée. Le barillet était vide. La banane contenait bien trois balles, chacune enveloppée séparément dans un mouchoir en papier. J'en sortis une, m'assurai qu'elle correspondait au diamètre du canon et la remis dans son mouchoir en papier. Je rempochai les trois balles et me glissai le revolver sous la ceinture, dans le creux des reins. Ma veste la dissimulant comme il convenait, il suffisait que l'arme veuille bien rester en place.

Je sortis du cabinet et rendis la banane bleue à T. J. Il commença à me demander ce qui se passait, puis il soupesa la banane et comprit

qu'elle était vide.

— Ben quoi ? Tu veux pas la banane avec ? Pour le transport ?

— Je croyais qu'elle était à toi.

— Non, ça faisait partie du lot. Tiens, prends-la.

Je rentrai à nouveau dans le cabinet, plaçai l'arme et les projectiles dans la banane et en ajustai la sangle à ma taille. Le revolver m'y parut bien plus en sécurité que lorsque je me l'étais glissé dans le dos. Je ressortis, T. J. m'expliquant aussitôt que les bananes étaient devenues des holsters de choix tant côté truands que côté représentants de la loi.

— Je crois même que c'est les flics qui ont lancé la mode, dit-il. Depuis qu'ils ont le droit d'être armés en dehors des heures de service... Mais ils n'ont pas envie que ça leur fasse un trou dans la poche ou que ça bousille la doublure de leur veste... Les gros bras, eux, se servaient de sacoches qu'ils portaient en bandoulière, mais ça faisait un peu trop sac à main... En plus que quand on se trimbale avec un sac comme ça, on est à peu près sûr de l'oublier quelque part... Bref, les bananes, y en a partout et ça se voit même pas quand on en a une autour du bide. Tu laisses la fermeture ouverte et t'es prêt à dégainer. Et c'est pas cher. Dix-douze dollars. Évidemment, y a toujours la possibilité de mettre plus. J'ai vu un trafiquant de drogue qu'en avait une en peau d'anguille. C'est quoi, l'anguille ? Un poisson ou un serpent ?

— Un poisson.

— Je savais pas qu'on pouvait faire du cuir avec des écailles de poisson. Et ça coûte un max, en plus. Faudrait être assez jeté pour se payer une banane en alligator, mais ça doit pouvoir se faire.

— Je n'en doute pas.

Je lui demandai des nouvelles de Julia.

— Elle est bizarre, celle-là, dit-il. Quel âge elle a, à ton avis ?

— Quel âge ?

— Allez devine, Ernestine. À ton avis...

— Je ne sais pas. Dix-neuf-vingt ans ?

— Vingt-deux.

Je haussai les épaules.

— Je n'étais pas loin.

— Sauf qu'elle a l'air plus jeune. Et plus vieille aussi. Y a des moments où on dirait une petite fille qu'on a envie de protéger et y en a d'autres où on dirait la prof qui va te garder en retenue après les cours ! C'est qu'elle sait des tas de trucs, cette nana, tu sais ?

— Ça, j'en suis sûr.

— Non, pas seulement sur ce que tu penses ! Elle sait des : tas de bazars. Le pyjama qu'elle portait l'autre soir, c'est ! elle qui l'avait fait. T'imagines ? Si elle voulait, elle pourrait se faire des tonnes de fric

sans avoir à monter dans des bagnoles dans la 11^e. Évidemment, pour le moment, elle a besoin d'une grosse rentrée tout de suite et...

— Et toi, là-dedans ?

Son regard se fit méfiant.

— Quoi, et moi ?

— Je me demandais seulement où tu en étais côté fric. Tu t'en es fait assez avec le revolver ?

— Mais oui, c'est cool. C'était une affaire. Les seuls frais que j'ai eus, c'est pour la dope que j'ai dû acheter.

— Quelle dope ?

— Ben, à force de traîner dans les parages du capitaine des Flandres... Quand on veut poser des questions, vaut mieux que les gens y sachent que t'es OK. Et le meilleur moyen d'y arriver, c'est de leur acheter de la came. Ils te prennent du pognon, ça leur donne envie d'être gentils avec toi.

— Et tu as beaucoup dépensé ? Parce que te rembourser ne serait que justice.

— C'est pas la peine, Arsène. Je me suis fait assez de fric.

— Ce qui veut dire ?

— Que j'ai pris ce que j'avais acheté et que je l'ai revendu ici même, dans le Deuce. J'ai paumé du pognon un coup, mais comme je me suis bien refait celui d'après... En gros, je me retrouve avec quelques dollars de mieux.

— Tu as vendu de la drogue.

— M'enfin quoi, mec, qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Je consomme pas, moi ! Et j'allais quand même pas la jeter, non ? Ça fait du pognon, Edmond ! Je bosse pas plus dans la drogue que dans les armes. Moi, y a qu'un truc où je veux bosser : le boulot de détective, mais s'il faut que j'achète de la came pour y arriver, c'est nettement mieux si je rentre dans mes frais. T'as quelque chose à y redire ?

— Ben non, dis-je. Pas quand on m'explique comme ça.

De retour dans ma chambre, je démontai le revolver et le nettoyai. Je n'avais pas les outils adéquats, mais trouvai que, trempés dans de la graisse Three-in-One, les Q-tips valaient mieux que rien. Ma tâche terminée, je rangeai l'arme dans le tiroir où j'avais déjà déposé mes cinq mille dollars. J'avais bien eu envie de mettre mes billets dans mon coffre à la banque, mais avais laissé passer l'occasion. J'allais devoir attendre jusqu'au lundi.

J'allumai la télé, puis je l'éteignis et appelai Jan.

— Je crois que je vais bientôt avoir l'article dont nous avons parlé, lui dis-je. Mais avant de poursuivre, je voudrais savoir si tu es toujours

intéressée.

Elle m'assura que oui.

— Bon, lui répondis-je, je devrais avoir quelque chose à la fin de la semaine prochaine.

Je raccrochai et allai jeter un coup d'œil à mon tiroir comme si le revolver avait pu s'envoler pendant que je téléphonais. Je n'avais pas eu cette chance.

Ce soir-là, je rapportai à Elaine l'essentiel de ma conversation avec T. J., mais omis de lui dire tout ce qui avait trait au revolver. Je lui racontai comment T. J. avait acheté et revendu de la drogue pour mon compte et comment il avait l'air de tomber amoureux d'un transsexuel en attente d'opération.

— Transi par un transsexuel ? dit-elle. Transpercé ? Jusqu'où se laisse-t-il fasciner, au juste ? Qu'est-ce qu'on fait s'il se pointe avec une paire de nénés ?

— Tu pousses un peu. Il expérimente, c'est tout.

— Sauf que les types du Projet Manhattan eux aussi faisaient des expériences et que la bombe d'Hiroshima, c'est pas rien ! Où en sont-ils ? Ils vivent ensemble ?

— Je crois qu'elle l'a mis dans son pieu et lui a fait quelques gâteries. Je crois aussi que la nouveauté de la chose l'a beaucoup impressionné, voire un peu secoué. Mais ça ne veut pas dire qu'il va se ruer à l'hôpital du coin pour se faire faire une électrolyse et des piqûres aux hormones. Quant à se mettre en ménage !

— Soit. Et toi, t'as essayé ?

— Quoi ? De me mettre en ménage ?

— Mais non. Tu sais bien...

— Non. Enfin... pas que je sache.

— Pas que tu saches ? Comment pourrais-tu ne pas le savoir ?

— C'est qu'il s'en passe, des choses bizarres quand on boit sa coupe jusqu'à Bali ! Toutes les choses que j'ai faites et dont je ne me souviens plus ! Comment veux-tu que je sois sûr des personnes avec qui je les ai faites ? Sans compter que si la dame avait été un monsieur post opération et que le chirurgien avait fait du bon boulot, j'aurais eu bien du mal à le déceler.

— Cela étant, tu n'as rien fait de semblable, enfin... pas que tu saches. C'est ça ?

— J'ai une petite amie, moi.

— Oui, bon. C'était juste une idée. Je ne te faisais pas des avances pour le compte de Julia, mais... As-tu eu envie de la sauter ?

— Ça ne m'est même pas venu à l'esprit.

— Parce que sur tes terres qui sont plus douces, il est une nana qui est plus verte, à moins que ce soit le contraire ? Une nana qui est plus verte !... Et je la rencontrerai un jour, cette mamzelle Julia, ou bien faudra-t-il que j'aille faire un tour dans la 11^e Avenue ?

— Inutile, lui dis-je. Je suis sûr qu'ils nous inviteront au mariage.

Je passai la nuit de samedi chez Elaine. Je rentrai à mon hôtel tout de suite après le déjeuner et débranchai le transfert d'appels. Je jetai un coup d'œil dans mon tiroir, m'assurai que, revolver et billets verts, rien n'en avait disparu et appelai Jan.

— As-tu l'intention de sortir d'ici une heure ? lui demandai-je. J'aimerais bien faire un saut.

— Non, je ne bouge pas.

Une demi-heure plus tard, je retrouvai le trottoir de Lispenard Street et, debout devant chez elle, attendis qu'elle me jette la clé. Je portais ma banane autour de la taille. Fermeture Eclair fermée. Je n'avais pas l'intention de dégainer à toute allure.

Dès que je sortis de l'ascenseur, elle remarqua la banane.

— Très chic, me dit-elle. Et très astucieux. Je ne t'ai ! jamais vu en adepte du sac à dos, mais ce machin-là est assez commode, n'est-ce pas ?

— Ça me laisse les mains libres.

— Et le bleu te va bien.

— Il y en a aussi en peau d'anguille.

— Non, l'anguille n'est pas ton genre, à mon avis. Entre donc. Café ? Je viens d'en faire.

Elle n'avait pas l'air d'avoir changé. À quoi m'attendais-je, d'ailleurs, je n'aurais su le dire. Notre dernière rencontre remontait à huit jours à peine. Au premier abord, j'eus l'impression que ses cheveux avaient blanchi, mais je compris que c'était seulement parce que dans mon souvenir ils étaient restés plus foncés. Elle apporta le café. Nous cherchâmes des choses à nous dire. Je me rappelai l'orateur d'Alcooliques anonymes et lui racontai comment ce monsieur buvait sa coupe jusqu'à Bali. Nous arrivâmes chacun au bout de notre tasse de café en nous disant toutes les expressions farfelues que nous avions entendues à des réunions d'A A.

Un ange passa.

Puis je dis :

— J'ai ton revolver.

— C'est vrai ?

Je tapotai ma banane.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-elle. Je n'aurais jamais pensé que c'était

ça que tu avais dedans. Après ce que tu m'as dit hier soir, je me figurais qu'il te faudrait encore une semaine pour le trouver.

— Je l'avais quand je t'ai appelée.

— Ah.

— J'espérais t'entendre dire que tu n'en avais plus besoin.

— Je vois.

— Je louvoyais, enfin... je crois. Je ne sais pas toujours ce que je fais.

— Tu n'es pas le seul.

— T'y connais-tu en armes à feu ?

— Ben... on appuie sur la détente et il y a une balle qui sort, non ? Je ne sais pas, moi. En fait, non, je n'y connais rien. Mais... qu'y a-t-il à savoir de plus ?

Je passai la demi-heure suivante à lui expliquer le maniement des armes de poing. Enseigner les règles de sécurité minimale à quelqu'un qui a décidé de se suicider avait quelque chose d'absurde, mais elle ne me donna pas l'impression de trouver ça idiot.

— J'ai envie de me suicider, me dit-elle, pas de me tuer par accident.

Je lui montrai comment ouvrir le barillet et charger et décharger l'arme. Je vérifiai que le revolver était vide, lui montrai comment s'en assurer et lui dis comment le positionner le moment venu. La technique à laquelle je lui suggérai de recourir était la préférée des flics, le rituel éprouvé de longue date qui a pour nom : manger son feu. On se met le canon de l'arme dans la bouche, on le relève et on se tire dans la voûte du palais afin d'atteindre le cerveau.

— Ça devrait suffire, lui dis-je. Les balles sont de type calibre trente-huit avec charge creuse, ce qui favorise la pénétration.

J'avais dû grimacer car elle me demanda ce qui n'allait pas.

— J'ai déjà vu les résultats, lui dis-je. Ce n'est pas beau. Ça démolit beaucoup la figure.

— Le cancer aussi.

— Un calibre plus petit fait moins de dégâts, mais il y a le risque de rater un point vital...

— Non, ces balles-là sont mieux. Je me moque bien de la tête que j'aurai.

— Pas moi.

— Oh, mon chéri ! s'exclama-t-elle. Je te demande pardon et... Ça ne doit pas avoir bon goût, n'est-ce pas ? Se fourrer ça dans la bouche ! Tu l'as déjà fait ?

— Pas récemment.

— Mais tu as...

— Envisagé ? Je ne sais pas. Je me souviens bien d'une certaine nuit à Syosset... J'étais à la maison, Anita dormait et donc, j'étais

encore marié, et flic...

— Et tu buvais.

— Cela va sans dire. Anita dormait, les enfants aussi... J'étais dans la pièce de devant et je me suis collé mon pistolet dans la bouche pour voir comment ça faisait.

— Tu étais déprimé ?

— Pas particulièrement. J'étais saoul, ça, c'est sûr, mais pas à rouler sous la table, non. J'aurais sans doute fait exploser l'alcotest, mais quoi ! Être dans cet état-là ne m'empêchait même pas de prendre le volant.

— Et tu n'as jamais eu d'accident ?

— Si, deux ou trois. Mais rien de sérieux et ça ne m'a jamais foutu dans la merde. Il faut quasiment tuer quelqu'un pour être cité à comparaître quand on est flic. Ça ne m'est jamais arrivé et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Quand j'y repense, je dois dire que quitter la police et emménager à New York m'a probablement sauvé la vie. Parce qu'à partir de ce moment-là j'ai cessé de porter une arme et de conduire, ce qui, tôt ou tard, aurait fini par m'expédier dans l'autre monde.

— Parle-moi de la nuit où tu t'es mis ton pistolet dans la bouche.

— Je ne vois pas ce que je pourrais t'en dire de plus. Je me rappelle le goût de métal et de graisse que ça avait. Je me rappelle aussi m'être dit : c'est donc ça que ça fait et il n'y a plus qu'à y aller. Mais, pour finir, j'ai compris que je ne voulais pas.

— Et tu as ressorti le pistolet de ta bouche.

— Et j'ai ressorti le pistolet de ma bouche et je n'ai plus jamais réessayé. J'y ai repensé plusieurs fois quand j'étais seul et que je touchais le fond. Évidemment, je n'avais plus d'arme, mais New York a tout ce qu'il faut pour se tuer. De fait, le plus simple était encore de ne rien faire et de continuer à boire.

Elle prit le revolver et le tourna et retourna dans ses mains.

— C'est lourd, dit-elle. Je ne pensais pas que ça pesait autant.

— Ça surprend toujours.

— Je ne sais pas pourquoi je ne m'y attendais pas. Bien sûr, c'est du métal...

Elle le posa sur la table.

— La semaine a été plutôt bonne, reprit-elle. Crois-moi, je ne suis pas très pressée de me servir de cet engin.

— Je suis content de l'apprendre.

— Mais ça me soulage de l'avoir dans la maison. Je sais qu'il sera là quand j'en aurai besoin et ça me rassure. Tu comprends ?

— Je crois.

— Tu sais, quand on apprend qu'on a le cancer, il est impossible de ne pas y penser. Je ne le crie pas sur les toits, mais je ne peux quand

même pas aller aux réunions et ne pas parler de ce qui m'arrive. Ce qui fait que pas mal de gens sont au courant. Et attention les conseils dès qu'ils savent que le médecin a jeté l'éponge et que tu es incurable !

— Du genre ?

— Ça va du régime macrobiotique au jus de chiendent en passant par la force de la prière et la cristallomancie. Sans oublier les cliniques privées au Mexique. Et les transfusions sanguines en Suisse.

— C'est pas vrai !

— Et tout le monde connaît quelqu'un qui n'avait plus que quinze jours à vivre et qui maintenant passe sa vie à fendre du bois et à courir le marathon parce qu'il a avalé un truc idiot qui a marché. Et ça n'est pas nécessairement que des conneries. Je suis sûre qu'il y a des fois où ça fonctionne. C'est comme les miracles : je sais qu'il y en a.

— Dans le programme on dit...

— Qu'il ne faut pas se tuer cinq minutes avant que le miracle ne se produise ? Oui, je sais. Et je n'en ai pas l'intention. Les miracles, j'y crois, mais je sais aussi que j'ai fait le plein quand j'ai arrêté de boire. Je ne m'attends pas vraiment à ce qu'il m'en tombe un autre.

— On ne sait jamais.

— Des fois si. Mais ce n'est pas ça que je voulais dire. L'important là-dedans, c'est que tous ces gens essaient de m'aider, mais que ce qu'ils me proposent est inutile. Alors que toi... Toi, tu m'as apporté la seule chose qui puisse me servir.

Elle reprit le revolver.

— C'est drôle, non ? Dis... tu trouves pas que c'est drôle ?

Ce matin-là le soleil brillait fort, mais lorsque je quittai le loft, le ciel s'était déjà couvert. Une semaine plus tôt, j'étais rentré chez moi sous la flotte. Au moins ne s'était-il pas encore mis à pleuvoir.

De retour à l'hôtel, je me retrouvai avec cinq heures à tuer avant mon dîner avec Jim. Je réfléchis à la manière d'y parvenir et contemplai mon téléphone.

C'est comme de ne pas boire, me répétais-je. On fait ça par paliers qu'on peut maîtriser, un jour après l'autre, voire une minute après l'autre quand il le faut. Et donc, tu ne décroches pas, tu ne l'appelles pas et tu n'y vas pas.

Simple comme bonjour.

Aux environs de deux heures de l'après-midi, je décrochai mon téléphone. Je n'eus même pas à chercher le numéro. Pendant que son mari me débitait ses sornettes, je songeais à d'autres paroles d'outre-tombe : « Que notre pacte se rompe et nous qui allons mourir... » John McCrae.

— Lisa ? C'est Matt, dis-je. Tu es là ?

Elle y était.

— J'aimerais te voir un instant. Il y a un certain nombre de choses dont je voudrais te parler.

— Avec plaisir.

De son appartement j'allai droit au restaurant. J'avais commencé par me doucher, je ne devais pas avoir son odeur sur ma peau. Sur mes habits, oui, peut-être. Dans ma tête...

Dans ma tête, certainement, et je fus plusieurs fois sur le point de m'en ouvrir à Jim. Un des rôles du responsable A A est de jouer au confesseur qui ne juge pas. « J'ai étranglé ma grand-mère ce matin, peut-on lui dire. Elle devait le chercher, répondra-t-il peut-être, et l'essentiel là-dedans, c'est que tu n'as rien bu. »

Je n'en parlai pas davantage à Mick. J'aurais pourtant pu le faire si nous avions passé la nuit *comme il convient*, ainsi qu'il aime à le dire. Après la réunion sur le Grand Livre qui s'était tenue à l'église de Saint-Clare, j'avais raccompagné Jim jusque chez lui, puis j'étais passé chez

Grogan. Une des premières choses que Mick m'avait déclarées était que nous ne pourrions pas assister au lever du soleil ensemble.

— À moins que tu ne montes à la ferme avec moi, me précisa-t-il. Je pars dans une heure ou deux. Il faut que je cause avec O'Mara.

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Non, rien. Mais Rosenstein s'est mis dans le crâne qu'O'Mara allait clamser.

Rosenstein est son homme de loi, O'Mara et sa femme gérant une propriété que Mick s'est achetée dans le comté de Sullivan. Je lui demandai si O'Mara était malade.

— Non, me répondit-il. Et il n'y a aucune raison pour qu'il le devienne jamais avec la vie qu'il mène. Le grand air tous les jours, le bon lait de vache, de ma vache... et les bons œufs de mes poules. Soixante ans qu'il a, le O'Mara, et je le vois bien doubler la mise. C'est ce que j'ai dit à Rosenstein. Évidemment, m'a-t-il répondu, sauf que... qu'est-ce qui se passe si jamais il meurt ?

— Tu engages quelqu'un d'autre ? Mais... attends une minute. Qui est le propriétaire en titre ?

Son sourire n'eut rien de joyeux.

— Monsieur O'Mara en personne, dit-il. Tu sais bien que je n'ai rien à moi.

— Sauf les habits que tu as sur le dos.

— Sauf les habits que j'ai sur le dos, acquiesça-t-il, et ça s'arrête là. C'est un autre type qui a la licence pour le bar, et encore un autre qui

est propriétaire des murs. Légalement parlant, la voiture n'est même pas à moi. Quant à la ferme, elle appartient à O'Mara et à sa femme. Posséder quelque chose, c'est se condamner à ce qu'on essaie de te le piquer.

— Tu as toujours fonctionné comme ça, lui fis-je remarquer. En tout cas, depuis que je te connais... Tu n'as jamais rien possédé.

— Mais j'ai un chouette boulot. L'année dernière, quand ils ont voulu me traîner en justice, ils étaient prêts à tout me faucher. Grâce à Dieu et à Rosenstein, leur dossier n'a pas tenu la route, mais ils auraient très bien pu se saisir de mes biens et les vendre. Il aurait suffi que j'aie le malheur d'en avoir...

— Et donc, où est le problème ?

— Ah ! dit-il. Si jamais O'Mara passait l'arme à gauche et que sa femme en faisait autant alors que les femmes n'en finissent pas de vivre...

Ce n'est pas toujours vrai, me dis-je en moi-même.

—... qu'advierait-il de ma ferme ? Les O'Mara n'ont pas d'enfants. Madame a un frère qui est prêtre à Providence, dans le Rhode Island, et lui un neveu et une nièce en Californie. Question héritage, tout dépendra de qui mourra le premier, mais tôt ou tard ma ferme reviendra au neveu, à la nièce ou au prêtre. Bref, Rosenstein aimerait bien savoir comment je me propose d'annoncer aux héritiers O'Mara qu'en fait la ferme est à moi et que bon, d'accord pour qu'ils donnent à bouffer aux cochons et ramassent les œufs, mais que moi, je peux aller m'y installer quand je veux ?

Transfert de propriété sans date ni consignation dans un : quelconque registre et codicille ajouté au testament d'O'Mara, Rosenstein lui avait suggéré diverses manières de sauver la ferme. Mais aucun arrangement de ce type ne tiendrait vraiment la route si jamais les autorités fédérales s'imaginaient de fouiller dans les archives.

— Toujours est-il que je vais aller causer à O'Mara, ! reprit-il. Mais pour lui dire quoi ? « Prends bien soin de ta petite santé, pépère. Surtout, évite les courants d'air » ? La réponse, je la connais : tu n'auras jamais rien de ta vie.

— Ce qui change quoi ?

— Des tas de choses ! s'écria-t-il. « Une fiction juridique » qu'il a appelé ça, le Rosenstein ! Tu as des biens, que tu en sois légalement propriétaire ou pas, on peut te les piquer.

Il regarda son verre, puis avala son whisky.

— Mais pour moi, c'est en s'en foutant qu'on peut s'en sortir, enfin... à mon avis. Parce que, bordel de merde, si jamais le neveu d'O'Mara héritait de ma ferme, je n'aurais qu'à la lui racheter, non ? Ou alors j'en achète une autre ou alors... je vis sans ferme. Non, je te

dis : s'attacher à des choses, c'est se plomber les ailes. À côté de ça, perdre tout ce qu'on a n'est rien. Résultat ? Je suis prêt à passer ma nuit à conduire parce que j'ai la trouille qu'O'Mara avale son bulletin de naissance alors que ce con se porte comme un charme.

— Les Indiens disent que la terre appartient au Grand Esprit et que l'homme ne saurait s'en rendre propriétaire. Tout ce qu'il peut faire, c'est en jouir.

— Et pour la bière, c'est quoi déjà, la formule consacrée ? Qu'on peut pas en être propriétaire et qu'on peut seulement la louer ?

— C'est aussi vrai du café, lui fis-je remarquer en me levant de ma chaise.

— C'est vrai de tous les biens, conclut-il. C'est vrai de tout, en fait.

Ce lundi-là, il plut toute la journée. La veille au soir, le temps s'était maintenu jusqu'à ce que je rentre chez moi, mais la pluie tombait fort lorsque je me réveillai.

Je ne bougeai pas de l'hôtel. Lorsque j'y avais emménagé, il y avait une cafétéria près de l'entrée, mais elle avait fait faillite peu de temps après mon arrivée. Plusieurs commerçants s'étaient succédé dans ses murs, le dernier en date vendant des vêtements féminins.

J'appelai l'Étoile du matin et commandai un gros petit déjeuner. Le gamin qui me le monta ressemblait à un rat sauvé de la noyade. J'avalai mon repas, décrochai mon combiné et, un appel en suivant un autre, restai pendu au téléphone toute la journée durant. Lorsque je n'étais pas en train de parler à quelqu'un ou de pianoter du bout des doigts en attendant qu'on veuille bien me passer mon correspondant, je regardais par la fenêtre et me demandais qui j'allais bien pouvoir appeler le coup d'après.

Je consacrai une bonne partie de mon temps à retrouver la trace de la MultiCircle Productions, dernier propriétaire de l'appartement des Holtzmann. Il me fallut beaucoup creuser avant de comprendre enfin que, les statuts de cette société ayant été déposés aux îles Caïman, il y avait là un voile de mystère que je n'arriverais jamais à soulever.

La gérante de l'immeuble n'en savait pas plus long que moi sur la MultiCircle Productions. Elle n'avait jamais vu personne qui, de près ou de loin, pût lui être rattaché et m'informa que les Holtzmann avaient été les premiers à occuper l'appartement. Elle pensait même qu'avant eux personne n'avait jamais habité dans l'immeuble, mais ne pouvait en jurer. Pour ce qui était de la vente elle-même, elle n'y avait été mêlée en aucune façon. L'employée d'une agence immobilière y avait veillé et, également chargée de vendre les autres logements, avait établi ses quartiers dans un appartement libre. Lorsque tout fut vendu, cette personne avait disparu. Elle pourrait sans doute retrouver son nom et son numéro de téléphone, mais rien ne disait que celui-ci serait encore bon. Mais si je le désirais...

Le numéro n'était plus en service, mais je n'eus qu'à le demander aux renseignements pour l'avoir. Les choses se gâtèrent lorsque, ayant appelé l'agence, je voulus obtenir des renseignements sur l'immeuble de la 57^e Rue Ouest : tous les agents qui y avaient vendu des logements travaillaient ailleurs.

— Il y a sûrement quelqu'un qui peut vous aider, m'assura un jeune homme plein d'enthousiasme. Vous patientez une minute ?

Je patientai. Lorsqu'il reprit la ligne, il avait un nom et un numéro. J'appelai, demandai qu'on me passe une certaine Kerry Vogel, patientai encore quelques minutes et tombai sur quelqu'un qui me

donna encore un autre numéro.

Lorsque enfin je pus lui parler, Kerry Vogel se montra tout aussi enthousiaste que le jeune homme qui m'avait aiguillé sur elle. D'après moi, ça doit faire partie du profil de travail. Elle se rappelait parfaitement l'immeuble, la chose n'ayant d'ailleurs rien de surprenant vu qu'elle y avait vécu un an et demi.

— On est tous des vagabonds dans ce boulot, m'expliqua-t-elle. On mène une vie de dingue et c'est pas tout le monde qui arrive à tenir. Dès qu'on s'occupe d'un immeuble, on a le droit d'y choisir son appart. Ça fait partie des avantages et le loyer est gratuit. Mais ça veut aussi dire qu'on y est du matin au soir : c'est là qu'on donne rendez-vous aux acheteurs potentiels. On nous encourage donc à prendre le plus beau logement et à le meubler de manière attractive : c'est de bonne psychologie, le client s'imaginant tout de suite en train d'y vivre. On loue du beau mobilier, on accroche de jolis tableaux aux murs et on fait venir une équipe de nettoyage une fois par semaine. Vous n'imaginez pas combien de fois on fait visiter tout l'immeuble au client pour qu'en fin de compte il choisisse justement celui où on s'est installé. On lui fait signer l'acte de vente et on s'en va ailleurs.

Elle avait occupé cinq logements dans l'immeuble, dont trois à la verticale de celui des Holtzmann. Une vente après l'autre, elle avait été obligée de tous les quitter. La MultiCircle Productions ne lui disait rien de précis, au contraire de l'appartement des Holtzmann. Je ne voyais pas très bien ce qu'elle pouvait lui trouver de mémorable étant donné qu'elle n'y avait jamais habité et qu'il ne différait en rien des autres, mais bon : je ne suis pas du métier.

Et tout d'un coup, elle se souvint. Un jour, un type était venu voir des appartements. Un étranger, mais elle n'aurait pas su dire s'il était européen ou sud-américain. Grand et élancé, il avait le teint basané et ne disait pas grand-chose. Le bonhomme la rendant nerveuse, elle s'était dépêchée de lui débiter son baratin, mais ne lui avait rien fait visiter.

Dans ces cas-là, mieux valait s'en remettre à son flair, m'expliqua-t-elle encore : le boulot n'était pas sans danger. Pour une femme en tout cas. Les hommes n'arrêtaient pas de vous faire du rentre-dedans, et ce n'était pas un problème, ça pouvait être agaçant mais on apprenait à faire avec. Mais parfois, les avances ne se cantonnaient pas au verbal. Parfois, ça tournait au physique. Voire au viol.

Parce que pour les mecs, bien sûr, c'était du gâteau. On était seule, on se trouvait dans son propre appartement, et dans cet appartement il y avait un lit et ça leur donnait des idées. Sans compter qu'en général le reste de l'immeuble était au minimum à moitié vide et qu'il n'y avait donc jamais personne pour entendre les hurlements qu'on pouvait pousser. Sans compter qu'entendre quoi que ce soit aurait été

difficile étant donné que, argument de vente s'il en était, tous les appartements de l'immeuble étaient parfaitement insonorisés et dites-moi un peu : c'était pas un truc génial à annoncer à son violeur potentiel, ça ?

Elle avait toujours eu de la chance, mais connaissait des collègues qui ne s'en étaient pas si bien tirées. Toujours est-il que ce type lui avait un peu flanqué la trouille à force de garder le silence en la dévorant des yeux, mais il n'était rien arrivé. Lorsqu'il était parti, elle s'était dit qu'elle ne le reverrait probablement jamais.

Ce qui était vrai : elle ne l'avait effectivement plus jamais revu. À partir de ce moment-là, elle n'avait plus traité qu'avec son avocat conseil, un Hispanique. Celui-ci parlait l'anglais sans accent, mais avait un nom espagnol, et non, elle ne se rappelait plus lequel. Garcia ? Rodriguez ? Tout ce dont elle se souvenait, c'était que ce nom n'avait rien d'extraordinaire. Non, elle ne se rappelait pas davantage le nom de l'acheteur. Elle pensait même ne l'avoir jamais entendu, sans quoi elle aurait sans doute su s'il s'agissait d'un Sud-Américain ou d'un Européen, n'est-ce pas ? Rien qu'au nom ?

Dans tout ça, elle était à peu près sûre qu'on ne lui avait parlé que d'une chose : la MultiCircle Productions. Il fallait savoir que tout le monde pouvait s'acheter un appartement, dans cet immeuble. Dans les immeubles en copropriété, on devait passer devant un syndic et convaincre tout un chacun qu'on était convenable, qu'on ne donnait pas de soirées trop bruyantes et qu'on savait se tenir. Et n'importe qui pouvait repousser la candidature, avec ou sans raison aucune. Vendeur privé ou propriétaire, on pouvait même aller jusqu'à la discrimination illégale. N'avait-on pas vu les copropriétaires d'un immeuble de l'East Side refuser l'accès de leur bâtiment à Richard Nixon en personne ?

Dans les immeubles en cogestion, la situation était différente. Il suffisait d'être vivant et d'avoir un carnet de chèques à la hauteur pour pouvoir s'acheter un appartement : propriétaire ou locataire, personne ne pouvait s'y opposer. Une fois le marché conclu, on pouvait sous-louer, ce qui restait interdit dans beaucoup d'immeubles en copropriété. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle nombre d'étrangers qui voulaient investir dans du solide trouvaient la formule satisfaisante. Résultat, les acheteurs de ce genre étaient particulièrement recherchés par des vendeurs qui n'avaient guère envie de faire crédit ou d'inclure dans la promesse de vente une clause selon laquelle l'affaire ne devenait définitive qu'à partir du moment où le financement était accepté par une banque. Comment ne pas apprécier quelqu'un qui, en liquide ou en chèque, règle tout d'un seul coup ?

Ce qui était très exactement ce que ce monsieur avait fait. Kerry Vogel n'avait pas oublié le jour où l'affaire avait été conclue parce

que, justement... personne, pas même l'avocat conseil de la MultiCircle Productions, n'avait daigné se pointer. Le client lui avait fait remettre son chèque par porteur spécial.

Et à y repenser... l'avait-elle même jamais vu, cet avocat conseil ? Ils s'étaient certes parlé au téléphone à plusieurs reprises et, dans sa tête, il lui était resté l'image d'un lieutenant de police de *Miami Vice*, mais... l'avait-elle vraiment vu de ses yeux ?

Elle ne se rappelait plus le montant de la vente, mais pouvait l'estimer. Tous les appartements situés à la même verticale avaient un prix différent – et plus élevé à mesure qu'on montait dans les étages. Sur cette verticale précise et à cette hauteur-là, voyons, dans les... trois cent vingt mille dollars ? À dix ou vingt mille près, c'était à peu près ça.

Dans le prix, la vue comptait pour un bon tiers et, il fallait le reconnaître, la vue était assez spectaculaire. Passer des heures entières dans l'immeuble à attendre le client n'avait rien du supplice. Elle avait apprécié, même si au début le quartier ne l'avait pas ravie. Le temps aidant, elle s'y était très bien faite.

— Il y a même un endroit super juste en face. Ça s'appelle... Chez Jimmy Armstrong, je crois. Ça n'a l'air de rien vu de l'extérieur, mais dedans, c'est très agréable et la bouffe est formidable. Le chili est tout ce qu'il y a de plus sérieux et le choix de bières à la pression absolument remarquable. Vous devriez aller y faire un tour.

Je le lui ai promis.

J'appelai Elaine.

— Je me doutais que tu serais chez toi, lui dis-je.

— Je rentre juste du gymnase. Bien sûr, il n'y avait pas un taxi en vue, mais je me suis mis un truc en plastique sur la tête et j'avais un parapluie. N'empêche : je me suis fait tremper. À l'aller comme au retour. Bah, je n'en suis pas morte. Tu es chez toi ?

— Et je n'en bouge plus.

— C'est très bien, parce que ça n'a pas l'air de vouloir se calmer. Si je vivais un étage plus bas, je commencerais à me construire une arche.

Je lui fis part de mes recherches sur la MultiCircle Productions.

— Des capitaux étrangers, lui dis-je, et ça ne sera pas facile de retrouver d'où ça vient. Quant à savoir s'il s'agit d'un seul type ou de plusieurs... Les immeubles en cogestion sont des investissements attractifs et constituent une bonne parade contre l'inflation. Ils permettent aussi de transférer de l'argent aux États-Unis quand la situation politique ou économique n'a rien de réjouissant au pays.

— Ledit pays pouvant se trouver n'importe où.

— Tout cela perd de l'importance si l'on considère que, les statuts de la société ayant été déposés aux îles Caïman, on pouvait y planquer du fric en dollars. Pourtant c'est un bon investissement, et l'appartement peut toujours être loué. D'habitude, il faut s'engager pour un minimum de temps. Ce n'est pas comme à l'hôtel, quoique dans certaines stations balnéaires un minimum de trois jours suffisse amplement. À New York, c'est un mois, en général. Parfois plus.

— Et pour les Holtzmann ?

— Je dirais un mois, mais cela n'est pas essentiel dans la mesure où ils n'ont jamais loué. Glenn et sa femme (intéressant, la manière dont j'avais évité de dire Lisa) ont été les premiers à y passer une nuit.

— Et ils étaient mariés depuis à peine une semaine ? Le baptême a dû être quelque chose !

— La MultiCircle a payé comptant. Ils ont tout réglé d'un coup, et par chèque.

— Et alors ?

— Et alors, comment cette société a-t-elle fait pour perdre l'appart ? Un moment, je me suis dit qu'ils n'avaient pas pu régler une traite, mais comme il n'y en avait pas... Il arrive aussi qu'on saisisse les biens d'une société pour honorer une dette, mais comme il s'agissait d'une banque aux Caïman, je ne vois pas bien qui aurait pu être le créancier.

— L'avocat conseil pourrait sans doute te le dire.

— Il le pourrait, mais n'aurait pas vraiment envie de le faire. Et il faudrait d'abord que je sache qui c'est, ce qui n'est pas le cas. Kerry Vogel ne se rappelait pas son nom. Il y a des chances pour que ça soit écrit sur un bout de papier quelque part et j'essaierai certainement de le retrouver, mais même si j'y arrivais, jamais je ne tirerais quoi que ce soit de ce type. La MultiCircle Productions... Tu sais à quoi ça me fait penser ?

— À quelqu'un qui tourne en rond ?

— À un cercle vicieux.

— Mais pourquoi faudrait-il absolument savoir à qui on a affaire et pourquoi ces gens-là ont perdu l'appartement ? Imaginons que tu enquêtes sur moi. Voudrais-tu savoir qui habitait ici avant moi ?

— Ce n'est pas la même chose, lui répondis-je. La MultiCircle n'est pas nette et l'US Asset Réduction Corp non plus. Quant à Holtzmann, dire qu'il n'était pas clair serait un bel euphémisme ! Toutes ces histoires pas nettes ont forcément un lien.

— C'est possible.

— J'ai même l'impression d'avoir la solution sous le nez. Mais de là à la voir...

J'appelai Joe Durkin.

— J'ai essayé de t'avoir il y a une heure, dit-il. Deux ou trois fois. La ligne était toujours occupée.

— Je n'ai pas raccroché de la matinée.

— Bien. Ceci pour calmer tes inquiétudes intellectuelles : Gunther Bauer n'est pas l'agent d'une conspiration internationale. J'ai eu de la chance : le type auquel j'ai parlé était poli au possible. Je sentais bien qu'il mourait d'envie de me rire au nez, mais il a réussi à se dominer. D'après lui, le différent qui opposait George à Gunther était de nature personnelle et très profond. Gunther n'a donc rien d'un missile téléguidé. Que Dieu en personne lui ait dicté sa conduite n'est évidemment pas impossible, mais Gunther n'est pas du genre à obéir aux ordres d'un quelconque intermédiaire.

— De toute façon, je ne croyais guère à cette théorie.

— Non. Mais tu pensais que ça valait la peine de vérifier. Tu es un enfant de salaud et une tête de mule, mais tu n'es pas con.

— Merci.

— Et si quelqu'un avait poussé Gunther à tuer George pour l'empêcher de parler ? C'était ça ton idée ?

— Ben... George n'a jamais été un grand bavard. Non, ç'aurait plutôt été pour classer l'affaire.

— Elle était déjà close. Cela dit, c'est vrai qu'avec ça, elle devient carrément verrouillée ! Mais si tu t'imagines que quelqu'un aurait tiré les ficelles à la prison de Rikers...

— Ça s'est vu.

— Et plus d'une fois. Mais ce n'est quand même pas à la portée du citoyen lambda. « Comment organiser un assassinat derrière les murs d'une prison » ne fait pas vraiment partie des cours du soir ordinaires. Ça pourrait avoir du succès, mais j'ai encore jamais vu.

— Moi non plus.

— Et donc, tu penses à quelqu'un qui aurait le bras long. Aurais-tu trouvé quelque chose de pas net sur le dénommé Holtzmann ?

— Oui.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a acheté un appartement à un étranger qui n'y vivait pas.

— Ah ben ça ! Voilà qui fait de lui un personnage éminemment douteux !

— Pourquoi un étranger achèterait-il un appartement s'il n'a pas l'intention d'y habiter ou de le louer ? Tu as des lumières sur la question ?

— Non, Matt, aucune. Pourquoi voudrais-tu qu'un étranger fasse ceci plutôt que cela ? Pourquoi faudrait-il qu'un étranger entre dans la police ?

— Pardon ?

— Tu ne lis pas les journaux ? On parle de ne plus exiger la

citoyenneté américaine des candidats flics à la police de New York.

— Tu rigoles ? Pourquoi ferait-on ça ?

— Pour que la police new-yorkaise soit plus « représentative de la population dans son ensemble ». Ne te méprends pas sur ce que j'en pense : le but est louable. Mais c'est une drôle de manière de s'y prendre. Dommage que tu n'aies pas entendu la tirade du patron du syndicat !

— J'imagine.

— « Pourquoi s'arrêter si vite en chemin ! se met-il à hurler. Pourquoi leur demander leur carte verte, à ces messieurs ? Étrangers en situation irrégulière et *wetbacks*(37) qu'on les prenne tous ! Pourquoi ne pas installer un grand panneau au bord du Rio Grande pendant qu'on y est ! Que diriez-vous de : "Toi aussi, tu peux être officier de police" ? » Ça, il était en grande forme.

— C'est que l'idée est plutôt inhabituelle.

— Terrible, oui ! Et ça ne donnera aucun des résultats escomptés. Tout ce qu'on y gagnera, c'est d'attirer la moitié des mâles de Woodside et Fordham Road. Tu sais, tous les passagers d'Aer Lingus. Tu te rappelles quand ils ont laissé tomber les critères de taille minimum ?

C'était censé permettre à plus d'Hispaniques d'entrer dans la police.

— Ça a marché ?

— Non, dit-il. Bien sûr que non. Tout ce que ça nous a apporté, c'est des tonnes d'italiens rase-bitume.

J'appelai l'ancien propriétaire de Glenn à Yorkville. J'avais retrouvé l'adresse dans un vieil annuaire du téléphone et les nom et adresse du monsieur aux archives du cadastre. Cela n'est pas toujours facile, beaucoup de propriétaires cherchant à se cacher derrière des sociétés bidon tout aussi difficiles à pénétrer que la MultiCircle. Au contraire de ce genre d'individus, l'ancien propriétaire de Glenn possédait effectivement l'immeuble de seize appartements où il vivait avec son épouse et faisait office de factotum.

Et il n'avait pas oublié Glenn, qui avait de toute évidence vécu là depuis que, quittant White Plains, il était revenu en ville. Ce Mr Dozoretz n'avait que des compliments à faire sur Holtzmann qui payait toujours son loyer à l'heure, ne formulait jamais d'exigences extraordinaires et n'avait jamais de problèmes avec les voisins.

Il avait beaucoup regretté son départ, mais n'en avait pas été surpris : sis au quatrième étage du bâtiment, le studio de Glenn était un peu juste pour une personne et vraiment trop petit pour deux. Cela

dit, ce qui était arrivé à ce Mr Holtzmann l'avait beaucoup peiné. Une vraie tragédie, que c'était.

Un peu après midi, j'appelai le *delicatessen* du coin et demandai qu'on me monte du café et quelques sandwichs. Un quart d'heure plus tard, j'étais tellement perdu dans mes pensées que je fus tout surpris lorsqu'on frappa à ma porte. J'avalai mon déjeuner bien sagement, sans vraiment l'apprécier, et me remis au téléphone.

J'appelai la New York Law School et dus parler à plusieurs employés avant de réussir à savoir à quel moment

Glenn Holtzmann y avait suivi des cours. Personne ne se souvenait de lui, et ses notes étaient celles d'un étudiant tout à fait ordinaire. Si l'on connaissait le nom de la firme de White Plains où il avait travaillé après sa licence et si l'on savait aussi son adresse – Grandview Apartments, Hutchinson Boulevard -, on n'avait par contre aucune idée de ce qu'il avait fait après, Glenn ne s'étant pas donné la peine de tenir son *aima mater* au courant.

L'opératrice des renseignements du comté de West-chester n'avait pas d'adresse pour la firme Kane, Breslow, Jesperson & Reade, mais trouva celle d'un certain Michael Jesperson à la rubrique Avocats. J'appelai, mais on m'informa que celui-ci était parti déjeuner. Par ce temps ? me dis-je. Pourquoi ne s'était-il pas fait livrer son repas par le *delicatessen* du coin ?

J'aurais pu essayer les Grandview Apartments, mais je ne voyais pas très bien ce que j'aurais pu demander à celui ou à celle qui aurait décroché. Il y a un acronyme fort célèbre au NYPD, enfin... il y en avait un de mon temps. On l'apprenait aux nouvelles recrues de l'Académie de police et l'entendait souvent dans les salles de garde des commissariats de New York. Il se prononçait BOTONCUVAFAP et signifiait Bouge Ton Cul et Va Frapper Aux Portes.

D'après certains, ce serait comme ça qu'on résoudrait les trois quarts des affaires, mais on est loin de la vérité. En fait, toutes les affaires ou presque se résolvent d'elles-mêmes. C'est l'épouse qui appelle pour dire qu'elle vient d'abattre son mari, le braqueur qui sort de la banque à toute allure et se jette dans les bras d'un flic qui se trouve là par hasard ou encore l'ex-petit ami qui planque sous son matelas le couteau encore plein de sang avec lequel il a zigouillé sa copine. Pour les autres affaires, celles dont la résolution exige une enquête, ce sont pratiquement toujours les informateurs qui font la différence. Si l'ouvrier n'est pas meilleur que ses outils, le détective, lui, ne saurait travailler mieux que ses mouchards.

De temps en temps néanmoins, il arrive qu'une affaire ne se résolve

pas toute seule et qu'aucun mouchard n'ait l'obligeance de lâcher un petit ragot éclairant sur tel ou tel mauvais garçon. (Ou tel ou tel monsieur sans reproche, les mouchards étant, comme tout le monde, susceptibles de mentir.) Oui, il arrive parfois qu'il faille tout simplement faire du bon boulot de policier pour éclaircir une affaire et c'est là que le BOTONCUVAFAP entre en jeu.

Et je m'y étais mis. J'avais recours au BOTONCUVAFAP version mauvais temps. Je bougeais beaucoup mon cul sur ma chaise et me servais du téléphone pour essayer d'abattre le mur parfaitement blanc que m'opposait la mort de Glenn Holtzmann. Le seul problème avec ce genre de tactique, c'est qu'au lieu de reconnaître que ça ne mène à rien et de chercher à savoir où on a pris le mauvais embranchement, on continue de frapper aux portes et on remercie beaucoup le ciel qu'il y en ait une quantité illimitée. Bref, on est très content de pouvoir s'occuper en se racontant que tous les efforts qu'on déploie sont utiles.

Et donc, je n'appelai pas la résidence de Grandview. Mais je n'en jetai pas le numéro de téléphone. Je le gardai bien au chaud, au cas où les portes auraient commencé à manquer.

Lorsque enfin je réussis à le joindre, Michael Jesperson fut très choqué d'apprendre la mort de son ancien associé. Il avait bien entendu parler du meurtre, mais n'y avait pas prêté autrement attention ; pour lui, il s'agissait d'un énième crime de rue, d'un crime qui, en plus, s'était déroulé fort loin de son quartier. Cela faisait aussi plusieurs années que Glenn Holtzmann avait cessé de travailler pour sa société. Sans qu'il puisse se l'expliquer, l'identité de la victime ne l'avait pas frappé.

— Bien sûr que je me souviens de lui, me dit-il. Notre boîte était toute petite. À peine quelques associés plus deux ou trois étudiants en droit. Holtzmann était un type sympa. Il était un peu plus âgé que le licencié en droit ordinaire, mais de quelques années seulement. La première impression qu'il donnait était celle d'un type qui commence dans la vie, mais, le temps aidant, il ne s'est pas montré aussi ambitieux que je le pensais. Il faisait son boulot, mais il n'avait aucune intention de révolutionner le monde.

Cette dernière remarque allait bien dans le sens de ce que m'avait dit Eleanor Yount. Elle avait commencé par voir en lui un successeur éventuel, puis avait vite senti son manque d'entrain. Cela dit, Glenn en avait quand même eu assez pour se trouver un appartement de luxe au vingt-huitième étage. Appartement plus liquide, il laissait un portefeuille qui excédait de beaucoup le demi-million de dollars. Qui sait ce qu'il aurait pu réaliser s'il avait eu un tout petit peu plus

d'ambition.

— Peut-être n'avait-il pas trouvé sa place, reprit Jespersen. Je n'ai pas été surpris de le voir partir. Je n'avais jamais pensé qu'il resterait. Il était célibataire, il avait grandi dans les environs, que faisait-il donc à White Plains ? Ce n'est pas qu'il serait né à New York ! Il était bien originaire du Middle West, non ?

— De Pennsylvanie.

— Ce qui n'est pas tout à fait le Middle West, c'est vrai. Mais il n'était pas de Philadelphie non plus. Il sortait de la cambrousse, si mes souvenirs sont exacts.

— D'Altoona, je crois.

— Altoona. New York est rempli de gens qui fuient cette ville. Mais pas White Plains. Et donc, je n'ai pas été surpris de le voir partir. S'il ne s'était pas sauvé à ce moment-là, il l'aurait fait quelques mois plus tard.

— Pourquoi ?

— Parce que la société a coulé. Je vous demande pardon. Je pensais que vous étiez au courant, mais... je ne vois pas pourquoi vous l'auriez été. Toujours est-il que cela n'a rien à voir avec lui, à moins qu'il ait pu en déceler les signes avant-coureurs. Je ne pense pas que des signes avant-coureurs, il y en ait jamais eu d'inscrits sur les murs. Moi, en tout cas, je ne les ai pas vus.

Je lui demandai s'il valait la peine de parler à d'autres personnes.

— Je le connaissais aussi bien que quiconque, me répondit-il. Mais... comment se fait-il que vous enquêtiez encore ? Je croyais que vous aviez mis quelqu'un à l'ombre.

— Vérification de routine.

— Mais... vous tenez bien le responsable ? Un sans-abri, si j'ai bonne mémoire.

Il poussa un grognement et ajouta :

— J'allais dire qu'il aurait mieux fait de rester à White Plains, mais, désolé de vous l'apprendre, nous avons, nous aussi, notre lot d'assassinats de rue. Ma femme et moi vivons dans une résidence gardée. Au cas où vous voudriez nous rendre visite, il faudrait que je laisse votre nom à la loge. Vous vous rendez compte ? Une résidence gardée ! On se croirait en état de siège ! Ou dans une cité médiévale avec murs d'enceinte !

— D'après ce que je sais, il y en a partout dans le pays.

— Quoi ? Des résidences gardées ? Oh oui ! C'est très à la mode. Mais pas à Altoona, je crois.

Il poussa un deuxième grognement et conclut :

— Peut-être aurait-il mieux fait d'y rester.

Pourquoi n'en avait-il rien fait ?

Pourquoi était-il venu à New York ? Il avait fait des études supérieures près de chez lui, il était revenu dans sa ville natale après avoir décroché sa licence et avait très vraisemblablement pris un portefeuille d'assurances dans l'agence de son oncle. Plus tard, après avoir enfin gagné quelques dollars, il était parti pour New York et s'était inscrit à la Law School.

Pourquoi ? L'université de Penn State n'avait-elle donc pas d'institut supérieur de droit de qualité ? Ça lui aurait coûté moins cher que de s'installer à New York et aurait été logique s'il avait eu l'intention de passer les examens du barreau de Pennsylvanie et d'exercer à proximité de chez lui. Il aurait même pu continuer à vendre des polices d'assurance pendant ses heures de liberté. Il n'aurait pas été le premier à se payer ses études de doctorat de cette manière.

Mais, au lieu de cela, il avait rompu. Et, pour autant que je le sache, n'avait jamais regardé en arrière. Il n'avait pas emmené sa fiancée au pays et ne l'avait pas davantage présentée à sa famille.

Qu'avait-il donc laissé derrière lui ? Qu'avait-il emporté lorsqu'il avait décidé de rompre ? Combien ses parents lui avaient-ils laissé d'argent ?

Lui avaient-ils même seulement laissé quelque chose ?

Commencer par l'oncle. J'appelai Eleanor Yount pour savoir si cet homme apparaissait sous son nom dans les registres de sa société. Elle demanda à une de ses assistantes de ressortir le *curriculum vitae* de Glenn et me répondit que Holtzmann avait été très vague sur les activités qu'il avait exercées avant de se lancer dans son doctorat de droit. Comme les petits boulots qu'il avait faits après le lycée, sa carrière dans les assurances n'avait droit qu'à un bref résumé dans sa demande de poste. « Ventes de polices et tâches administratives diverses à l'agence d'assurances de mon oncle, à Altoona », avait-il écrit avant de donner les dates.

Je téléphonai aux renseignements d'Altoona et demandai à l'opératrice de chercher un certain Holtzmann, agent d'assurances, dans les pages jaunes. Il y avait beaucoup de Holtzmann dans la région, me répondit-elle, tous ou presque ayant deux « n » à leur nom. Mais aucun d'entre eux ne semblait travailler dans les assurances.

Évidemment, il n'était pas obligatoire que l'oncle eût le même nom que le neveu. Il y avait en outre pas mal de chances pour que ce monsieur soit mort, ou retiré en Floride, ou encore ait vendu son

agence pour s'acheter une franchise de Burger King.

Je demandai à l'opératrice de me donner les noms et numéros de téléphone des deux compagnies d'assurances qui avaient le plus grand placard publicitaire dans les pages jaunes. Elle parut trouver ma requête amusante, mais me fournit les renseignements que je cherchais. J'appelai les deux sociétés et, dans les deux cas, réussis à joindre quelqu'un qui n'était pas tout jeune dans la boîte. J'expliquai que j'étais à la recherche d'un monsieur qui avait travaillé dans les assurances à Altoona, que ce monsieur s'appelait peut-être Holtzmann, mais qu'en tout état de cause il avait employé son neveu qui, lui, s'appelait à coup sûr Holtzmann, Glenn Holtzmann.

Peine perdue.

Je rappelai les renseignements et obtins les numéros de téléphone d'une autre demi-douzaine de Holtzmann à deux « n ». Je procédai par ordre. Les deux premiers ne décrochèrent pas le téléphone. La troisième, une femme avec une voix à la Ethel Merman, m'assura connaître tous les Holtzmann de la ville. D'après elle, ils étaient tous parents, mais non : il n'y avait pas de Glenn dans la famille. Ce prénom n'avait naturellement rien de mal, mais aucun Holtzmann ne l'avait jamais porté, et s'ils l'avaient fait, elle l'aurait su.

Je l'informai qu'à mon avis celui que je cherchais était originaire de Roaring Spring.

Alors là, ça changeait tout, me rétorqua-t-elle. Sans le dire tout à fait, elle me laissa entendre que les habitants de Roaring Springs étaient des monstres. Oui, elle savait qu'il y avait des Holtzmann à Roaring Spring, mais elle n'avait plus de nouvelles d'eux depuis des années et n'aurait pu me dire s'il y en restait encore de vivants. S'il était pourtant une chose qu'elle savait, c'était bien que les Holtzmann de Roaring Spring n'avaient absolument aucun lien avec les Holtzmann d'Altoona.

— A moins de remonter aux ancêtres des bords du Rhin, me précisa-t-elle.

J'appelai les renseignements de Roaring Spring en me demandant pourquoi l'idée ne m'en était pas venue plus tôt. Aucune importance, de toute façon. Il n'y avait pas de Holtzmann à Roaring Spring.

J'appelai Lisa. Savait-elle, par hasard, le nom de l'oncle pour lequel Glenn avait travaillé dans les assurances du temps où il vivait à Altoona ?

— Drôle de question, me répondit-elle. M'a-t-il jamais parlé des membres de sa famille en les appelant par leurs prénoms ? S'il l'a fait, je ne m'en souviens pas. L'ennui là-dedans, c'est que ni l'un ni l'autre

nous ne parlions beaucoup de nos familles respectives.

— Et le nom de jeune fille de sa mère ? Il te l'a dit ?

— Je suis sûre que non. Mais... attends une minute. Je viens de le voir sur sa police d'assurance. Je reviens tout de suite.

J'attendis, elle revint me dire que le nom de jeune fille de sa mère était Benziger.

— Son père s'appelait John Holtzmann, poursuivit-elle. Nom de jeune fille de la mère... Hilda Benziger, Ça va t'aider ?

— Je ne sais pas.

Je rappelai les renseignements d'Altoona et demandai les coordonnées d'un agent d'assurances qui se serait appelé Benziger. Il n'y en avait pas et je ne me donnai pas la peine de chercher plus loin. Mari de la sœur de Mr ou Mrs Holtzmann, l'oncle en question aurait très bien pu l'être par alliance. Il aurait même pu être le père d'un cousin issu de germains. Les raisons possibles pour qu'il ne soit ni un Holtzmann ni un Benziger étaient tout simplement trop nombreuses.

Je raccrochai et restai là à me demander ce que j'allais faire. J'avais l'impression de frapper à des tas de portes qui se refermaient sur moi en claquant.

Allais-je devoir me rendre à Altoona ? Dieu m'est témoin que je n'en avais aucune envie. Il me semblait que c'eût été faire un bien grand voyage pour retrouver des pistes qui avaient toutes les chances de ne conduire nulle part. Cela étant, mener mon enquête de loin ne me paraissait pas possible. Une fois sur place, je pourrais au moins chercher les noms et prénoms de tous les membres de sa famille dans tous les registres et archives du comté et enfin découvrir l'identité du mystérieux tonton.

À condition que les gens que je rencontrerais se montrent coopératifs. Je savais comment amadouer les employés des archives de New York : il suffisait de les acheter. À Altoona, le coup n'était peut-être pas jouable.

Qu'allais-je découvrir ?

Je fusillais encore le téléphone du regard lorsque, pour me faire suer, sans doute, il se mit à sonner.

C'était Lisa.

— Après avoir raccroché, j'ai commencé à me poser des questions, me dit-elle. Pourquoi les assurances ? Glenn ne m'avait jamais parlé de ça.

— Mais c'est ce qu'il a raconté à Eleanor Yount.

— À moi, il m'a dit qu'il vendait des voitures. Des Cadillac et des Chevrolet. Et d'autres encore... des Oldsmobile ?

— Ça remonte à quelle époque ?

— Après la fac, me répondit-elle. Juste avant qu'il vienne s'installer à New York et entame son doctorat de droit.

— À la rubrique « Concessionnaires automobiles »... y a-t-il un Holtzmann ? La Holtzmann Motors ? La Holtzmann Cadillac ?

Ils avaient une patience d'ange, aux renseignements d'Altoona. Pendant que l'opératrice se lançait dans ses recherches, je me représentai Glenn Holtzmann gisant devant la vitrine d'un concessionnaire Honda, juste en face d'un réparateur de pots d'échappement. Le plus gros concessionnaire Cadillac de New York se trouvait à une rue de là.

Il n'y avait pas de Holtzmann dans les annuaires d'Altoona. Je demandai à l'opératrice d'essayer Benziger. Ça lui disait quelque chose, mais elle ne savait pas pourquoi... et ne trouva pas de Benziger Motors dans ses listes. Je lui dis d'essayer des vendeurs de Chevrolet, de Cadillac et peut-être même d'Oldsmobile.

Au bout d'un bref instant, elle me signala que le seul concessionnaire qu'elle avait était une agence Cadillac. Et oui, ils vendaient aussi les autres marques, et des camions GMC... et des Toyota.

— Quelle époque ! ajouta-t-elle après m'avoir mentionné ce dernier constructeur. Et donc, ça va se trouver sous... voilà : la Nittany Motors. C'est dans Five Mile Road.

Je notai le numéro et appelai. L'employée qui me répondit ne pensait pas qu'il y eût des Holtzmann dans le personnel, à moins que ce monsieur n'ait été le type qu'on avait récemment embauché au service des réparations. Mais comme elle ne savait pas son nom...

— Bref, ce n'est pas le patron, lui dis-je.

Cette idée parut beaucoup l'amuser.

— Oh, non ! s'écria-t-elle. C'est Mr Joseph Lamarck qui est le patron et il l'est depuis qu'il y a un Nittany Motors dans Five Mile Road.

— Et ça remonte à ?...

— À pas mal d'années !

— Et avant ? Y a-t-il jamais eu un Benziger Motors ?

— Mais oui ! Mais c'était bien avant que j'arrive, je le crains. Puis-je vous demander ce qui vous amène ?

Je lui dis que j'appelais de New York et que j'enquêtais sur un homicide. Il n'était pas impossible que le défunt ait travaillé pour le compte de la Benziger Motors et qu'il ait même été un membre de la famille.

— Vous devriez demander à Mr Lamarck, me dit-elle.

Un moment après, elle m'apprit que son patron était sur une autre ligne. Pouvais-je patienter un peu ? Je lui répondis que oui.

J'étais complètement dans les nuages lorsqu'une belle voix masculine me lança :

— Joe Lamarck à l'appareil. J'ai peur de ne pas avoir bien saisi votre nom.

Je le lui dis.

— Et quelqu'un s'est fait tuer ? reprit-il. Et ce quelqu'un aurait travaillé ici et aurait été un parent d'Al Benziger ? D'après moi, il ne peut s'agir que de Glenn Holtzmann.

— Vous le connaissiez ?

— Bien sûr. Pas intimement et je ne peux pas dire que j'aurais beaucoup pensé à lui depuis cette époque, mais c'était un jeune homme assez sympathique. C'était le fils de la sœur d'Al... à moins que je ne me trompe. Elle l'a

I élevé toute seule et elle est morte à peu près au moment où il s'est inscrit à l'université d'État. Al les a pas mal aidés financièrement parlant et c'est lui qui s'est occupé de Glenn après la fac.

— Glenn était-il un bon étudiant ?

— Oui, assez. Je ne pense pas que le commerce de l'automobile l'ait jamais beaucoup intéressé, mais ces choses-là prennent parfois du temps. Cela dit, il a quand même fini par partir. Je ne saurais dire ce qui le barrait le plus d'Altoona ou des voitures. Il n'est pas impossible qu'il en ait eu marre de son oncle. C'était un très chic type, mais il y avait des moments où ce n'était pas facile de travailler pour lui. Moi-même, j'ai dû m'en aller.

— Vous avez travaillé pour lui ?

— Et comment ! Mais j'ai arrêté, oh, disons... deux ou trois mois après l'arrivée de Glenn. Rien à voir avec lui, d'ailleurs. Al me cassait un peu trop souvent les pieds et j'ai fini par aller bosser pour Ferris, un concessionnaire Ford qui se trouvait à deux ou trois maisons de là. Après, Al a eu des ennuis et j'ai repris son affaire, mais bon... ça, c'est une autre histoire.

— Et ça s'est produit quand ?

— Mon Dieu ! Il y a une quinzaine d'années de ça. C'est quasiment de l'histoire ancienne !

— Mais c'était après le départ de Glenn, non ?

— Absolument. Et c'est quelques mois plus tard qu'Al a commencé à avoir des problèmes. Et il s'est encore passé un bon moment avant que je lui reprenne son affaire.

— Quel genre d'ennuis a-t-il eus ?

Un ange passa.

— C'est-à-dire que... je n'aime pas beaucoup en parler, dit-il. De toute façon, tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Tous ceux qui ont été mêlés à l'affaire ont disparu. Al et Marie ont quitté la ville dès qu'ils ont pu et je n'ai aucune idée de l'endroit où Al pourrait se trouver en

ce moment... si même il est encore vivant, ce dont je doute. Quand il a quitté Altoona, il était complètement brisé.

— Pourquoi ?

— Mais le fisc, voyons ! s'écria-t-il avec passion. Je ne voulais pas le dire, mais comme ça ne risque pas de blesser quiconque et que vous auriez fini par le savoir... Al tenait une double comptabilité, depuis des années. C'était sa femme, Marie, qui s'en occupait et, d'après moi, ils devaient s'arranger entre eux. Il avait aussi un comptable, bien sûr, Perry Preiss, et c'est lui qui a commencé par avoir des ennuis, jusqu'au moment où on a compris qu'Al et Marie lui avaient tout caché. Il n'empêche : ça lui a fait beaucoup de tort.

— Comment les Benziger s'en sont-ils sortis ?

— Règlement à l'amiable. Ils n'avaient vraiment pas le choix, vous savez ? Ils étaient faits comme des rats. C'était de la fraude fiscale pure et simple, avec faux registres de comptabilité et comptes bancaires clandestins. Pas moyen de dire qu'on s'est trompé, qu'on a oublié de déclarer ceci ou cela parce que ça ne vous est pas revenu à l'esprit ! S'ils avaient voulu, les types des impôts auraient très bien pu les envoyer tous les deux en taule. Ils les tenaient à la gorge et ils ne se sont pas montrés très gentils, enfin... à mon idée. Al Benziger y a tout laissé. C'est à ce moment-là que je lui ai racheté son portefeuille. Quelqu'un d'autre lui a racheté sa baraque et quelqu'un d'autre encore sa maison d'été au bord du lac.

— Et Glenn était déjà parti lorsque ça s'est produit.

— Oh, oui. Et on ne peut pas dire qu'il soit revenu pour leur remonter le moral. Je ne suis même pas sûr qu'il ait été au courant de l'histoire. Il était bien à New York, non ?

— En effet. Il suivait les cours de la Law School, lui répondis-je. Il préparait son doctorat de droit et c'est grâce à l'argent que sa mère lui avait légué en mourant qu'il pouvait se payer ses études.

Il me demanda de répéter. Quand j'en eus terminé, il me lança :

— Non, ça, ce n'est pas vrai. Glenn Holtzmann a été élevé dans une caravane et cette caravane n'était même pas à eux. En dehors de ce que son frère lui donnait, je n'ai pas l'impression que la mère de Glenn ait jamais eu un sou en poche.

— Une assurance ?

— Ça m'étonnerait, et même si ç'avait été le cas, l'argent aurait fondu depuis longtemps. Je ne vous ai pas déjà dit que sa mère était morte au moment où Glenn partait en fac ?

— Si.

— Et ça pose quand même problème, vous ne trouvez pas ? Où avait-il trouvé tout cet argent ?

— Je ne sais pas. Mais comment le fisc a-t-il deviné que c'était à Al Benziger qu'il fallait s'en prendre ?

— Ah, mon Dieu ! s'écria-t-il.

— Qui était au courant de la double comptabilité ?

— Il y a une heure, je vous aurais répondu personne. En tout cas, pour Perry Preiss, c'est sûr. Et moi, je l'ignorais. Je vous aurais dit Al et Marie et personne d'autre.

— Et maintenant ?

— Et maintenant, je suis bien obligé de me demander si Glenn n'était pas au courant, dit-il. Ah, mon Dieu ! Mon Dieu !

— C'était un mouchard, dis-je à Drew. Un informateur professionnel qui travaillait en free-lance. Il a commencé par vendre des voitures à Altoona pour son oncle, Al.

— Tonton Al d'Altoona ?

— Il a découvert que son oncle et sa tante trompaient le fisc dans les grandes largeurs. Double comptabilité, comptes bancaires secrets... D'après moi, il n'était pas facile de travailler avec le tonton et il s'est mis à son compte.

— Il les a caftés au fisc ?

— C'est une activité qui peut rapporter. Je le savais depuis longtemps, mais j'ignorais à quel point c'était devenu une industrie familiale. Il y a un numéro vert pour les mouchards. Je l'ai appelé hier et je suis tombé sur une femme qui m'a expliqué comment ça fonctionnait. Je lui ai posé des tas de questions et je n'ai pas eu le sentiment que c'était la première fois qu'elle les entendait. Passer ses journées à discuter avec des gens qui ne pensent qu'au gain et à la vengeance...

— Il y en a partout.

— Il faut croire. La récompense est un certain pourcentage des amendes et arriérés d'impôts à payer par le fraudeur, ce pourcentage variant avec la qualité des renseignements fournis. Apporter un jeu de livres de comptes et permettre au fisc de boucler entièrement le dossier d'accusation est beaucoup mieux payé que lorsqu'on se contente de dire aux inspecteurs où aller fourrer son nez.

— Ce n'est que justice.

— En plus, on peut garder l'anonymat et je suis sûr que Glenn ne s'en est pas privé. Il est possible que son oncle ait compris qui l'avait dénoncé, mais ce n'est pas certain. Il a été obligé de jouer fin pour éviter le pénitencier de Leavenworth. Il a vendu tous ses biens et a quitté la ville en pleine disgrâce. J'ignore ce que le fisc lui a demandé de payer, mais je suis sûr que c'est grâce aux dividendes de sa dénonciation que Glenn a pu se payer ses études.

— Imposables, ces dividendes ?

— Tu sais, lui répondis-je, c'est une question que j'ai posée à l'employée et elle m'a répondu que le fisc préférerait opérer une retenue à la source.

— Ben voyons !

Nous nous trouvions au bar du Docket(38), dans Joralemon Street, à deux pas de l'hôtel de ville de Brooklyn. Haute de plafond, lambris de chêne, cuivre et cuir rouge, la salle est agréable. Comme l'indique le nom de l'établissement, les clients sont en majorité des avocats, l'endroit ne déplaçant pas aux flics non plus. C'est à l'heure du

déjeuner que l'activité est la plus forte. Les sandwiches sont copieux et la boisson ne manque pas.

— Superbe journée, reprit Drew.

— Très belle en effet. Il faisait le même temps la dernière fois que j'ai mangé ici. C'était au printemps et je déjeunais avec un flic de la Criminelle de Brooklyn. John Kelly, je viens de le voir au bar en entrant. Il faisait tellement beau qu'en sortant j'étais allé me promener jusqu'à Bay Ridge. Je ne pense pas que j'en ferai autant aujourd'hui. Tu sais quoi ? Si la journée d'hier avait été douce et ensoleillée, je crois que je me demanderais toujours d'où venait l'argent de Glenn.

— C'est le mauvais temps qui t'a retenu chez toi.

— Oui. J'ai passé la journée au téléphone et il se trouve que c'est comme ça qu'il fallait procéder. Dès que j'ai compris comment il s'était mis en selle, il m'a été facile de savoir qui appeler et où chercher. Après avoir réussi l'examen du barreau, il est allé travailler à White Plains. Peu après son départ, la boîte a fait faillite. L'associé auquel j'ai parlé m'a vaguement laissé entendre que

Glenn aurait pu deviner ce qui se préparait. Un avertissement écrit sur le mur, c'était sa formule.

— Par Glenn lui-même, je parie.

— Mais pas signé. J'ai rappelé Jesperson, c'est le nom du type, pour lui demander ce qui s'était passé. La question a dû le prendre par surprise car il ne m'a même pas demandé pourquoi je la lui posais. Toujours est-il qu'un des associés aurait représenté des trafiquants de drogue.

— Et ce monsieur était payé en argent sale qu'il ne déclarait pas, et c'est pour ça qu'on lui a foutu sa baraque en l'air. Ah, Matt, tu peux pas savoir combien je déteste ce genre d'histoires !

— Sauf que ce n'est pas tout à fait comme ça que ça s'est passé. La boîte ne faisait rien de répréhensible. Ces clients-là, elle ne les représentait que pour d'autres : affaires. Les honoraires étaient payés par chèque ou alors, quand il y avait des règlements en espèces, personne n'était au courant. Jusqu'au jour où ledit associé a commencé à beaucoup aimer la coke.

— Non, pas ça, Matt.

— Et pour pouvoir payer, il s'est mis à dealer un peu. Malheureusement, un de ses acheteurs n'était autre qu'un agent de la DEA(39) Ils lui ont offert la possibilité de dénoncer le réseau, mais il faut croire qu'à son idée faire de la prison valait mieux que de terminer à la fosse commune. Lorsque tout a été fini, on s'est aperçu que le monsieur f volait aussi ses clients. Jesperson ne m'a pas donné l'impression que démanteler la firme avait posé de sérieux problèmes : il n'en restait tout simplement plus rien.

— Je suppose que c'est Glenn qui a mis la DEA au parfum.

— Je suppose la même chose. Je n'ai pas rappelé pour avoir confirmation, mais je crois que la conclusion s'impose.

— Ce qui fait que la DEA paierait elle aussi des mouchards.

— Je le leur ai demandé, et ils ne se sont pas montrés aussi accueillants que la bonne dame des impôts. Mais oui, quand même : ils paient une prime pour la capture des dealers et donnent un pourcentage des avoirs confisqués. J'en ai appris un peu plus long sur la manière dont ça fonctionne en appelant un type qui s'y connaît bien en matière de mouchards et de valeur du renseignement confidentiel sur le marché libre.

Il s'agissait de Danny Boy et je l'avais appelé chez lui où il s'était enfermé à cause du mauvais temps.

— La politique du « seuil de tolérance zéro » n'est peut-être pas en train de gagner la guerre contre la drogue, continuai-je, mais il y a manifestement un début de rentabilisation. À chaque arrestation, on commence par confisquer tout ce qui est à portée de main. Les véhicules, les bateaux et la drogue, bien sûr, mais aussi le liquide quand les types qu'on coince voulaient acheter. Lorsque le marché a été conclu à l'intérieur d'une maison ou lorsqu'on y a entreposé de la marchandise, on y ajoute la baraque. Toutes ces petites choses s'additionnant, on se retrouve vite avec beaucoup d'argent pour récompenser ses indics.

— L'appartement ! s'écria Drew.

— Tout d'un coup, ça paraît assez évident, non ? Ne pas oublier que c'est un Européen ou un Sud-Américain qui l'a acheté en liquide et sous le couvert d'une société basée aux îles Caïman. Il est possible qu'il y ait d'autres choses, mais la drogue n'est certainement pas absente du paysage. La saisie pourrait très bien expliquer pourquoi la MultiCircle Productions a perdu l'appartement alors qu'il n'y a jamais eu d'hypothèques impayées. Après, il y a le problème de la US Asset Réduction Corp. Si je n'ai jamais réussi à en retrouver la moindre trace, c'est à peu près sûrement parce qu'elle n'existe que dans quelque obscur dossier d'une administration fédérale X ou Y. Il doit s'agir d'une société bidon spécialisée dans la liquidation des biens confisqués.

— Et moi qui croyais qu'ils adoraient se faire de la pub avec leurs saisies ! Tout pour montrer au contribuable qu'on ne rigole pas avec les trafiquants !

— Hé non, ce n'est pas toujours le cas, lui répondis-je. Parfois, ils préfèrent jouer en sourdine. Il ne faudrait pas que le Congrès commence à se poser des questions sur tout le fric qui passe entre leurs mains.

— Et reste parfois collé à telle ou telle ?

— Ce n'est pas impensable.

— Et Holtzmann, là-dedans ? Qu'a-t-il fait pour hériter de l'appartement et surtout : à qui l'a-t-il fait ?

— Je ne sais pas. Au début, je me suis dit qu'il avait peut-être aidé les Feds à coincer quelqu'un de la MultiCircle. Mais ça lui aurait mis la tête sur le billot, non ? Si jamais les types qu'il baisait découvriraient qu'il était et qu'en plus il habitait maintenant dans leur appartement !

— Peut-être, mais je ne vois pas comment il en aurait hérité autrement. En dehors d'un paiement pour services rendus...

— Imaginons qu'il ait cafté monsieur X et se soit retrouvé à la tête de quelques centaines de milliers de dollars de récompense. Et que quelqu'un lui ait dit : « Écoutez... vous devriez avoir un logement plus décent. Tenez, on a justement une liste d'appartements confisqués à distribuer. Vous en choisissez un et on s'occupe du titre de propriété ? »

— Comme quoi la vertu serait récompensée ?

— Elle l'est toujours, lui fis-je remarquer.

Il attira l'attention de la serveuse et lui montra nos tasses vides. Lorsqu'elle les eut remplies, il ajouta :

— Et qui c'est, ce monsieur X ? Des idées là-dessus ?

— Aucune.

— Il n'y a qu'à reprendre son CV. Il commence par vendre des bagnoles à Altoona et finit avocat à White Plains. Où va-t-il après ça, notre Jonas du Jugement dernier ?

— Il atterrit dans le service juridique d'une maison d'édition. Ce bateau-là était en train de couler lorsqu'une multinationale l'a repris.

— Comment s'y est-il pris ?

— Je ne pense pas qu'il ait joué le moindre rôle dans l'affaire. Après, il est entré chez Waddell & Yount, où il travaillait encore lorsqu'il s'est fait descendre. Entrer dans le service juridique d'une maison d'édition est une idée assez bizarre pour un mouchard professionnel.

— Ce qui veut dire ?

— Que j'ai ma petite idée là-dessus, lui avouai-je. Ça colle avec les faits et ça cadre assez bien avec l'impression que j'ai du bonhomme.

— Je n'arrête pas d'oublier que tu le connaissais.

— Pas vraiment. Je l'avais rencontré deux ou trois fois, c'est tout.

— Allez. Dis-moi un peu ta théorie.

— Je crois qu'il s'est laissé prendre au jeu. Je pense qu'il a compris ce que fabriquait son oncle et qu'il en a éprouvé un beau mélange d'indignation vertueuse et de ressentiment personnel. Toujours est-il qu'il coince tonton Al et se tire d'Altoona sans tarder. Quant à s'acheter une Mercedes avec la prime des impôts... non. Il se paie des études de droit. Il raconte partout que c'est un héritage qui lui a permis de décrocher son doctorat et je ne serais pas surpris

d'apprendre qu'il tenait ces gains pour une espèce de patrimoine. Qui sait même s'il ne se disait pas que ce fric aurait dû lui appartenir dès le début et qu'en fait, là où Al Benziger avait décroché le jackpot, sa mère, elle, n'avait récolté que des miettes.

« Bref, il s'en va bosser à White Plains. Ce n'est pas du premier choix, il aurait préféré travailler pour un ; cabinet d'avocats à New York, mais il n'a pas pu trouver mieux. Il fait bonne impression, mais, à la longue, il se révèle moins entreprenant que ce qu'il a laissé croire à ses associés. À ce propos... c'est exactement la même chose qui se produit chez Waddell & Yount. Quand elle l'a engagé, Eleanor Yount voyait en lui un successeur possible, mais il ne lui a pas fallu longtemps pour comprendre qu'il n'avait pas l'étoffe nécessaire.

« Et quand il est à White Plains, il s'aperçoit qu'un des patrons de la boîte est sérieusement impliqué dans un trafic de cocaïne. Il n'est pas impossible que le boulot l'ait un peu déçu, tout comme son plan de carrière, d'ailleurs... Qui sait si ses dépenses ne commençaient pas à excéder ses revenus. Et tout d'un coup, voilà le grand patron qui rate des déjeuners d'affaires et conclut des marchés douteux ? Glenn se souvient de tonton Al et du plaisir qu'il a éprouvé à lui mettre son nez dans le caca. Sans parler du fric.

— Et donc, il passe un coup de téléphone.

— C'est effectivement ce qu'il fait. Et encore une fois, il a déjà vidé les lieux lorsque la merde reflue dans les tuyaux. Il s'est trouvé un boulot dans une boîte d'édition, il y reste aussi longtemps qu'il peut, puis il passe chez un concurrent. Il n'est pas ambitieux et n'a rien d'un monsieur qui aime vivre dans le luxe. Il emménage dans un petit studio près de la 80^e Rue Est.

« Mais à un moment donné, il découvre un autre moyen de se faire des ronds. Au début, je croyais que, ayant rencontré Lisa, il avait décidé qu'il leur fallait un bel appartement et qu'il avait rapidement trouvé quelqu'un à donner. Mais ça ne cadre pas avec la chronologie. Je pense maintenant qu'il ne cherchait des noises à personne lorsque, une bonne occasion se présentant, il a préféré ne pas la laisser passer.

— « Y'avait une occasion et j'l'ai saisie », c'est ça ?

Je le regardai sans comprendre.

— La phrase est de George Washington Plunket. Un plumitif démocrate de la fin du siècle dernier. Il a écrit ça dans un mémoire politique étrangement naïf, à mi-chemin entre l'honnêteté et le désir de se faire mousser. Les occasions, il les voyait, et il les « saisissait » toujours. Mais pour en revenir à notre ami Glenn... je me demande de quelle occasion il pouvait bien s'agir.

— Je n'en sais rien, lui répondis-je. Au pif, je dirais que ça n'avait rien à voir avec son boulot. Il est probable que ça concernait quelqu'un qu'il avait connu à Yorkville.

— Parce qu'il avait déménagé.

— C'est toujours comme ça qu'il procédait, non ? On baise X ou Y et on se tire. Bref, il a dénoncé quelqu'un et il a une belle prime en perspective. « Alors, Glenn, lui dit-on, sous quelle forme aimeriez-vous votre récompense ? » « Et si on parlait immobilier ? leur répond-il. Vous n'avez rien de libre en ce moment ? » « Voyons, voyons... Si, on a un joli trois-pièces en cogestion. : Étage élevé, vue sur le fleuve... le propriétaire était un gentleman corse qui ne s'en servait que le dimanche. Voilà les clés, allez donc y faire un tour. »

— Parce que c'est comme ça que ça marche ? Ils vous montrent ce qu'ils ont en stock et ils vous laissent choisir ?

— Je n'en sais rien. Mais en gros, je dirais que c'est bien comme ça qu'il a hérité de son appartement. Il venait juste de faire la connaissance de Lisa. Quand il a senti que ça devenait sérieux, il leur a dit d'accélérer la paperasse et lorsqu'il est rentré des Bermudes, l'appart était prêt.

— Et le fric dans la boîte ?

— Un autre petit boulot ? Ou le même. À mon avis, j quelque chose a changé en lui quand il s'est marié, mais i peut-être était-ce déjà amorcé. Il a commencé à voir ses activités annexes sous l'angle professionnel et à ne plus les considérer comme des à-côtés du type épisodique. Les occasions, il s'est mis à les chercher.

— Comment le sais-tu ?

— Question d'emploi du temps. À sa boîte, il avait tout juste assez de boulot pour remplir ses huit heures par jour, mais il racontait à Lisa qu'il était tellement débordé de travail qu'il était parfois obligé de bosser le soir, voire le week-end. En fait, je pense qu'il prospectait. Et je crois aussi que c'est pour ça qu'il s'intéressait à moi.

— Il voulait te dénoncer pour fraude fiscale ? Je me demande ce qu'ils auraient bien pu te confisquer ? Tes chaussures du dimanche ?

— Non, c'était mon boulot qui le fascinait, lui répondis-je. Il m'a dit qu'il voulait publier mes mémoires. Des conneries, tout ça, évidemment. Sa boîte ne publie pas de manuscrits originaux. Ce qu'il voulait, c'était voir comment opère un détective. Il voulait que je lui apprenne les ficelles du métier. Il envisageait peut-être de me mettre dans le coup, genre : on remue la boue et on en fait de l'or. Je n'ai jamais su ce qu'il avait en tête parce qu'il ne me plaisait pas assez pour que je l'encourage en aucune manière.

— Résultat, il reniflait en solo.

— C'est clair.

— Qui l'a tué ?

— Je ne sais pas.

— Aucune idée ?

— Aucune, lui répondis-je. Je dirais qu'il fouinait à droite et à

gauche et qu'il passait son temps à fourrer son nez dans des endroits où il n'aurait pas dû se trouver. Et qu'à un moment donné quelqu'un a compris ce qu'il fabriquait.

— Et l'a tué ?

— Ça fait partie des risques quand on essaie de coincer des trafiquants de drogue. On en court beaucoup moins quand on se contente de cafter le tonton qui triche sur sa feuille d'impôts. Sauf que, tôt ou tard, on finit par se retrouver à court de parents à dénoncer. Et les avocats véreux de White Plains ne sont pas légions... Mais quand on joue à ça avec les pros, se faire buter, ça arrive.

— Les risques du métier, quoi.

— À mon avis, oui. D'un autre côté, il y aussi pas mal de chances pour que ça se soit passé comme le pensent les flics.

— George Sadecki.

— Il y a de fortes chances pour que ce soit effectivement lui qui l'ait abattu et qu'est-ce que ça change si ce n'est pas vrai ? Laver Sadecki de cette accusation n'intéresse absolument personne. Pour ma part, je crois qu'il est innocent, mais je serais bien en peine de le prouver. Quant à désigner un autre coupable... Glenn n'a pas laissé traîner ses notes, ni non plus la moindre enveloppe « à ouvrir en cas de disparition ».

— Tous ces gens sans égards, quand même ! Tu reprends du café ?
Je secouai la tête.

— Conclusion : il y a sans doute quelqu'un qui est en train de l'emporter en paradis. Mais ça arrive tout le temps.

— Et Glenn était un type si gentil !

— Je ne sais pas jusqu'où allait sa saloperie. D'un côté, c'était effectivement un mouchard qui se faisait payer, mais de l'autre, on pourrait le prendre pour un héros yuppie du type chasseur de primes des temps modernes. Cela dit, quel que soit l'angle sous lequel on le regarde, je ne vois pas que son fantôme devrait être vengé.

— Et notre cliente ? Peut-elle dormir sur ses deux oreilles tant que l'assassin de son mari sera dans la nature ?

— Rien ne s'y oppose, mais c'est toi son avocat. Où est son intérêt ?
Drew réfléchit un instant, puis me répondit :

— On laisse pisser.

— C'est ce que je me disais moi aussi.

— On passe encore quelques jours à chercher des avoirs cachés, mais je ne crois pas qu'il y en ait d'autres.

— Moi non plus.

— Et les impôts ne devraient pas nous faire d'embrouilles. Moi, je la vois assez bien se tirer de cette histoire avec un bel appartement et une grosse boîte pleine de fric. Ce qui n'est quand même pas si mal.

— Non.

— J'aimerais que ça se termine bien, reprit-il. Et ça ne me déplairait pas de savoir qui a tué son mari, sans même parler du pourquoi et du comment. Voir l'assassin terminer en prison serait encore mieux. Mais dans cette histoire, l'intérêt du client, c'est que l'affaire soit close aussi vite que possible. Faire du foin et rameuter la presse ? Pour qu'un petit couillon des impôts se mette à poser des tas de questions embarrassantes ? Qui pourrait avoir envie de ça ?

— Personne.

— Quant à espérer obtenir une condamnation... À l'heure qu'il est et, quel qu'il soit, notre coupable a déjà dû se constituer des tonnes d'alibi en béton armé. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il jouait au rami avec le pape et le grand *rebbe* des Loubavitch au moment où Holtzmann s'est fait buter.

— Et Dieu sait si la partie fut belle !

— Bah, tu sais comment est le pape, dit-il. Aucun sens des cartes, mais qu'est-ce qu'il aime y jouer !

Deux ou trois jours plus tard, je mis un costume, une cravate et gagnai la fenêtre pour voir si le beau temps allait durer. Il faisait froid et sec, et j'espérais que ça ne changerait pas.

Quelque chose attira mon attention du côté des bancs du Parc Vendôme. J'aperçus une silhouette familière penchée sur un des cubes de pierre. Je descendis et, au lieu de prendre à gauche pour rejoindre la bouche de métro, je traversai la rue et m'approchai du grand Noir à cheveux blancs. Il avait ouvert un numéro du *New York Times* à la page des échecs et travaillait un problème avec son échiquier et ses pièces.

— Vous êtes bien beau ! me lança-t-il. La cravate me plaît.

Je le remerciai.

— Barry, lui dis-je ensuite, il y a un service religieux pour George cet après-midi. C'est à Brooklyn et j'y vais.

— Vraiment ?

— C'est son frère qui m'a averti. Il n'y aura que la famille, mais il m'a dit que je serais le bienvenu.

— Le temps s'y prête. À moins qu'il commence à pleuvoir...

— Et vous aussi, vous seriez le bienvenu.

— Quoi... à la cérémonie ?

— Je pensais qu'on pourrait y aller ensemble.

Il me regarda longuement, comme pour me jauger.

— Non, dit-il enfin. Je ne crois pas.

— Si vous pensez que vous ne feriez pas bien dans le tableau, ben... vous y feriez aussi bien que moi.

— Vous avez sûrement raison. On est de la même couleur et on est habillé pareil, en gros.

— Oh, bon Dieu !

— Non, insista-t-il, que j'colle dans le tableau ou pas, c'est pas ça qui est important. Je n'ai pas envie d'y aller. Vous revenez me voir et vous me dites comment c'était. D'accord ?

Je pris la ligne D. La chapelle ardente se trouvait dans un funérarium de Nostrand Avenue et il y avait plus de gens que je ne l'aurais cru – pas loin de cinquante personnes en tout. Tom, sa femme, sa sœur et leurs familles. Des voisins, des employés, des amis d'Alcooliques anonymes. Essentiellement des Blancs et, en majorité, en veste et cravate, mais aussi quelques Noirs et deux ou trois messieurs en bras de chemise. Barry n'aurait pas beaucoup détonné.

Le cercueil étant déjà fermé, le service fut bref. Le pasteur qui officiait n'avait pas connu George et nous parla de la mort comme de quelque chose qui libérait de l'esclavage de l'infirmité physique et mentale. Lorsque les voiles tombent, dit-il ainsi, l'aveugle retrouve la

vue. Et l'esprit s'envole.

Tom ajouta quelques mots. En un sens, lança-t-il, George, nous l'avions tous déjà perdu depuis longtemps.

— Mais, reprit-il, nous continuions de l'aimer. Nous aimions sa gentillesse. Et nous avions toujours l'espoir qu'un jour les nuages finiraient par se dissiper. Et alors, nous pourrions le retrouver. Mais il s'en est allé et maintenant rien de tout cela ne se produira jamais. D'un autre côté pourtant, il est revenu parmi nous. Il est avec nous, voilà... et jamais plus il ne s'égarera.

Sa voix se brisa, ses derniers mots lui sortant difficilement de la bouche.

— Je t'aime fort, George, dit-il enfin.

Deux cantiques furent chantés : *En avant, soldats du Christ et Demeure avec moi*. Ce fut une femme forte qui les chanta *a capella*, sa voix emplissant toute la salle. Elle avait de longs cheveux noirs qui lui tombaient jusqu'à la taille. Pendant le premier cantique, je revis George avec sa veste de militaire et ses poches pleines de douilles. Le vieux soldat qui s'éloigne. En écoutant le second, je me souvins d'un disque de Thelonus Monk, huit mesures, c'est tout, la mélodie et rien d'autre. Jan Keane l'avait toujours. Cela faisait des années que je ne l'avais plus entendu.

Après le service, les voitures se rangèrent à la queue leu leu afin de gagner un cimetière du Queens, mais je décidai de laisser tomber et repris le métro pour rentrer à Manhattan. Je retrouvai Barry à l'endroit même où je l'avais quitté. Je m'assis en face de lui et lui racontai la cérémonie. Il m'écouta sans m'interrompre et me proposa de faire une petite partie.

— Juste une, lui dis-je.

Il ne lui fallut pas longtemps pour me battre. Lorsque j'eus couché mon roi, il me suggéra de porter un toast à la mémoire du défunt. Je lui passai cinq dollars, il revint avec une bouteille de liqueur de malt et une tasse de café. Il en tira plusieurs goulées, des longues, revissa le capuchon de sa bouteille et déclara :

— Vous voyez ? Moi, je ne vais jamais aux enterrements. J'y crois pas. À quoi ça sert ?

— C'est une façon de dire adieu aux gens.

— Ça non plus, je n'y crois pas. Les gens, ça va, ça vient. C'est comme ça.

— Peut-être.

— C'est une question d'habitude, rien de plus. George traînait dans le quartier et je m'y étais habitué. Je m'étais habitué à le voir dans les parages. Maintenant il est parti et ça aussi, je m'y suis habitué. On s'habitue à tout, d'ailleurs. Il suffit de le vouloir.

Au début de la semaine suivante, les restes de Glenn Holtzmann furent enfin rendus à Lisa. Je pense que ça aurait pu se faire plus tôt si elle l'avait exigé. Je passai plusieurs coups de fil à sa place et m'arrangeai pour qu'on aille prendre le corps à la morgue et qu'on l'envoie au crématoire. Il n'y eut pas d'office religieux.

— Ça me laisse une impression d'inachevé, dit Elaine. Tu crois pas qu'il devrait y avoir un service ? Il y aurait sûrement des gens qui viendraient.

— On pourrait certainement en trouver à son boulot, mais je ne crois pas qu'il avait de vrais amis. Le plus simple serait de faire une petite cérémonie à la crémation, mais pas de service.

— Sera-t-elle obligée d'y assister ? Tu crois pas que tu devrais l'accompagner ?

— Elle a l'air de dominer la situation et j'aimerais commencer à décrocher.

Je ne tins donc pas compagnie à Lisa lorsqu'elle alla chercher les cendres de son mari. Néanmoins, un ou deux jours plus tard, vers dix heures du soir, je sortis d'une réunion d'A A et me sentis brusquement en proie à une nervosité que je n'arrivais pas à dissiper, même en marchant et me parlant à moi-même.

Je décrochai le téléphone.

— Matt à l'appareil, lui dis-je. As-tu envie que je vienne te tenir compagnie ?

Le lendemain matin, je gagnai le commissariat de Midtown North à pied. Joe Durkin ne s'y trouvait pas, mais je n'avais pas besoin de lui pour m'acquitter de ma tâche. Je parlai à divers flics et leur expliquai que, travaillant pour la veuve de Holtzmann, je m'étais aperçu qu'on ne lui avait pas rendu toutes les affaires de son époux.

— Elle n'est jamais rentrée en possession de ses clés, leur précisai-je. Il avait forcément ses clés sur lui et elle ne les a pas retrouvées.

Personne n'était au courant.

— Mais bordel ! me renvoya un des flics. Dis-lui de changer les serrures !

Je remis ça à la Criminelle de Manhattan et au Dépôt. Je passai l'essentiel de ma journée à enquiquiner des gens qui avaient plus important à faire, mais à la fin de l'après-midi je sortis d'un commissariat avec un jeu de clés dans ma poche. Je n'eus guère de mal à établir que c'était celles de Glenn – l'une d'elles m'ouvrit la porte de son appartement. Trouver celle de son coffre ne me fut pas plus compliqué, un employé de ma banque ayant un récapitulatif qui nous permit de déterminer l'agence où il avait déposé ses avoirs.

Drew Kaplan ayant obtenu l'autorisation d'ouvrir le coffre, ce fut

avec Lisa et en présence d'un inévitable représentant des Impôts que l'opération fut menée à son terme. Tout le monde devait s'attendre à y découvrir du liquide et des pièces d'or, mais rien de ce que nous trouvâmes n'avait de quoi emballer le rythme cardiaque. Un acte de naissance et un certificat de mariage. Des photos d'école et de personnes inconnues.

— Le petit con des Impôts n'en pouvait plus de rage, me rapporta Drew. Pourquoi s'être fait ouvrir un coffre s'il n'avait rien à y mettre ? Et pourquoi n'avait-il pas choisi le plus petit modèle ? D'après lui, il avait dû s'y trouver autre chose. Nous avons donc tout examiné et pris le fric avant d'appeler Uncle Sam. Je lui ai suggéré de jeter un coup d'œil à la main courante, ce qui lui confirmerait que personne n'avait eu l'autorisation d'accéder au coffre depuis la mort du propriétaire. Ce petit salaud le savait déjà, mais semblait persuadé que, d'une manière ou d'une autre, l'État s'était fait filouter.

— Ce qui doit être le cas.

— À mon avis, oui, dit-il. S'il fallait émettre une hypothèse, je dirais que l'argent qu'elle a trouvé dans sa penderie venait de là. D'après les archives, Glenn serait passé à la banque une semaine avant de se faire buter. De là à penser qu'il aurait retiré son fric pour le mettre dans son coffret et ranger le tout dans la penderie... Mais pourquoi faire un truc pareil ?

— En cas de besoin urgent ?

— Ça ne fait pas le tour de la question. Bien sûr, il aurait pu en avoir besoin pour effectuer une transaction en liquide ou, plus simplement, parce qu'il voulait être sûr de pouvoir se tirer en vitesse. Mais il y a une autre idée qui s'impose : et s'il avait eu un pressentiment ?

— Ça me paraît plus plausible, lui répondis-je. Il comprend qu'il est en danger et veut s'assurer qu'elle aura le fric. Ça expliquerait assez bien pourquoi il n'y avait rien d'incriminant dans son coffre. Il voyait déjà les Impôts en train de poser des questions à sa femme.

— Et les Impôts, on sait déjà qu'il les connaissait très bien depuis qu'il leur avait balancé Tonton Al.

— Et nous savons aussi qu'il aimait bien sa femme : c'est la date de leur anniversaire de mariage qu'il a retenue pour la combinaison du coffre.

— J'ignorais.

— Cent quinze. 11 mai.

— Émouvant. Et bravo pour les clés.

— Oh, tôt ou tard, elles auraient fini par refaire surface.

— Je n'en mettrais pas ma main à couper. Y a pas mieux que les entrepôts de la police pour se planquer et être sûr de disparaître à jamais. Y a qu'à s'allonger sur une étagère ! Jusqu'à la jambe en bois

de Peter Stuyvesant, qu'ils ont là-dedans ! Même que tu pourrais poser la tête sur le portefeuille de Boss Tweed(40) pour dormir !

Ça aurait dû boucler l'affaire.

J'avais fait ce pour quoi on m'avait recruté. Je n'avais certes pas établi l'identité de celui qui avait appuyé sur la détente, mais ce n'était pas ça qu'on m'avait demandé. Je m'étais engagé à protéger les intérêts financiers de Lisa Holtzmann et il semblait bien que j'y sois parvenu. Le dernier acte que j'accomplis pour elle fut de l'accompagner encore une fois jusqu'au bureau de Drew Kaplan et d'y récupérer le coffret. Nous prîmes un taxi pour rentrer à Manhattan et nous rendîmes à une banque de la 2^e Avenue où elle avait toujours un compte ouvert sous son nom de jeune fille. Elle y loua un coffre et y déposa son argent. Celui-ci pourrait y rester à jamais s'il le fallait, mais aussi en partir lorsque quelqu'un trouverait un moyen de le blanchir.

J'avais été fort généreusement payé pour le temps que j'avais consacré à l'affaire, mais ce n'était quand même pas la plus forte somme que j'aie jamais gagnée pour un minimum de travail. De fait, je ne pense vraiment pas m'être fait trop payer.

De toute façon, je retrouvai vite de quoi faire la moyenne. Environ une semaine après avoir aidé Lisa à planquer son argent, je travaillai pour une femme qui vivait dans un HLM de Chelsea. Le boulot m'était arrivé par l'intermédiaire d'un membre d'Alcooliques anonymes : la dame était l'amie d'une de ses sœurs, ou la sœur d'une de ses copines, va savoir. Toujours est-il qu'elle avait viré son petit ami après avoir découvert qu'il couchait avec sa fille âgée de neuf ans. Mais monsieur n'avait aucune envie de rester sur le palier. Il était déjà revenu à deux reprises et l'avait battue. Elle avait alors obtenu que la justice ordonne son éviction, mais seulement après les faits. Qui plus est, il s'était empressé de violer cette ordonnance, et la fillette avec : pendant qu'il y était. La mère avait tout rapporté aux flics qui avaient maintenant un mandat d'arrêt contre lui, mais ne savaient pas où il habitait et ne semblaient guère prêts à se lancer dans une chasse à l'homme de grande envergure pour une affaire qui, à leurs yeux, relevait de la petite querelle familiale.

J'emménageai chez la dame et montai la garde à l'intérieur de son appartement. Elle était assez jolie, dans le genre belle plante alcoolique. Elle buvait assez de vin pour ne jamais avoir les yeux en face des trous, fumait une Newport Light après l'autre, jouait au solitaire pendant des heures entières et n'éteignit pas une seule fois son poste de télévision pendant les cinq jours que je passai chez elle.

Je restais assis dans un fauteuil du matin au soir, à lire un livre ou à regarder la télé lorsque, par hasard, elle choisissait quelque chose de supportable. Je téléphonais beaucoup pour ne pas devenir fou. Aux

environs de minuit, Eddie Rankin venait nous rejoindre. Employé occasionnel de la Reliable, c'est un grand rouquin soupe au lait et fasciné par la violence. Le plus vraisemblable étant que le petit ami débarque en pleine nuit, Eddie serait utile si les choses tournaient mal. Lui et moi passions une heure ou deux à nous raconter des mensonges, jusqu'au moment où, l'engourdissement me prenant, je finissais par piquer un somme sur le canapé. À cinq heures du matin Eddie me réveillait et je lui donnais cent dollars avant de le renvoyer chez lui.

Je ne pense pas que j'aurais tenu plus d'une semaine. Heureusement, ce fut pendant la cinquième nuit que le type se pointa. Il était environ deux heures et demie du matin et la fillette dormait dans sa chambre. À force de boire, la mère, elle, avait fini par s'endormir devant la télé, comme tous les soirs. Le poste était toujours allumé, Eddie y regardait une émission tandis que je commençais à somnoler. J'entendis un bruit de clé dans la serrure et en étais encore à me redresser et poser les pieds par terre lorsque, la porte s'étant ouverte d'un coup, il entra, rugissant, l'œil sauvage.

Je n'eus même pas à bouger. Eddie fut sur lui avant qu'il ait pu faire un pas. Il le cueillit sous la cage thoracique, son gauche bien appuyé y trouvant sûrement le foie car dans l'instant le pauvre con fut hors d'état de nuire. Il tomba par terre comme si on l'avait éviscéré et rencontra le genou d'Eddie en route.

Nous aurions pu appeler les flics et presser la cliente de porter plainte, mais il aurait d'abord fallu qu'elle se réveille assez pour aller jusqu'au bout de sa démarche. Sans compter que le bonhomme aurait pu se faire libérer sous caution – c'était le genre de types qui y arrivent toujours –, et qu'il serait probablement revenu la voir pour la tuer. Il aurait déjà pu le faire cette fois-là si nous ne nous étions pas trouvés sur les lieux. Je le fouillai tandis qu'il gémissait par terre et lui confisquai un couteau avec une lame d'au moins quinze centimètres de long.

Il fallait donc l'empêcher de revenir.

— Et si monsieur était tombé du toit ? me lança Eddie en tirant le petit rigolo jusqu'à la fenêtre. Moi, je le vois assez bien se promener sur les toits et avoir tendance à en dégringoler.

Naturellement, nous ne le jetâmes pas du toit, ni même seulement par la fenêtre. Nous nous contentâmes de le rosser comme il fallait. En fait, ce fut Eddie qui s'en chargea : à coups de pied dans les couilles et dans les côtes, et sans oublier de lui marcher beaucoup sur les mains. Il aurait fallu que je sois dans une rage folle pour me livrer à des horreurs pareilles et moi, dès que la situation s'arrange, mes émotions se calment. Au contraire d'Eddie qui n'est jamais très loin de la fureur noire et sait très bien en ouvrir grand les robinets à tout instant et sans la moindre provocation.

Je n'ai pas besoin de me forcer beaucoup pour imaginer le genre d'enfance qu'il a dû avoir.

Enfin il en eut assez. Nous remîmes le type sur ses pieds et le raccompagnâmes jusqu'à la porte. Arrivé en haut de l'escalier, je l'empoignai par le devant de sa chemise et lui fis savoir que je ne voulais plus jamais le revoir.

— Si jamais tu te repointes dans le coin, lui dis-je, je te casse les deux bras et les deux jambes, je te crève les yeux et je te coupe la quéquette. Et je te la fais bouffer.

Nous partîmes et prîmes la voiture d'Eddie pour gagner un *diner* qui lui plaisait.

— Je me serais bien tapé une saucisse, me dit-il alors, mais avec tes histoires de quéquette que tu voulais lui faire bouffer... À propos, dis-moi un peu... comment se fait-il que cet enculé ait eu les clés ?

— Je dirais qu'elle n'avait pas fait changer ses serrures.

— Putain de Dieu !

— Ça coûte cher, ces choses-là. Je ne sais pas si tu as vu, mais elle ne roule pas sur l'or.

— Elle avait quand même assez de blé pour nous payer ! Tu m'as filé quoi ? Cent dollars la nuit pendant cinq nuits... plus un petit bonus pour ce soir ? (Je lui avais effectivement accordé un supplément pour combat rapproché.) Ça fait quoi, six cents dollars ? Et toi, combien t'as gagné là-dedans, si ça t'embête pas de me le dire ?

Je lui avouai que je ne m'étais pas fait payer et, lorsqu'il me pressa de tout lui dire, je reconnus encore que ses émoluments étaient sortis de ma poche. Il me demanda si la dame faisait partie de ma famille. Je lui répondis que non, il fronça les sourcils et voulut savoir si je couchais avec elle.

— Putain, Eddie ! protestai-je.

— M'enfin, merde ! s'écria-t-il. À quoi tu joues ? À la dame de charité ?

— Les avocats appellent ça le *pro bono*. De temps en temps, je travaille gratuitement. C'est l'amie d'un ami, elle n'a pas un sou en poche et on ne pouvait pas laisser un enfoiré pareil lui marcher sur la gueule du matin jusqu'au soir.

— Ça, pour être un enfoiré !

— Et donc, il m'était plus facile de lui donner un coup de main que de lui expliquer pourquoi je ne pouvais pas. Voilà, c'est tout. Mais je n'en ferai pas une habitude.

— J'espère bien que non !

Plus tard, alors que nous sortions du *diner*, il ajouta :

— Je te repose la question, Matt : t'es sûr que tu la tringles pas ?

— Oui, j'en suis sûr, lui répondis-je. Qu'est-ce que ça change ?

— Ben, je me disais que je pourrais peut-être tenter ma chance.

Mais je voudrais pas te marcher sur les pieds.

— Mes pieds vont aller se promener ailleurs. Mais... tu y penses sérieusement ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien...

— Écoute, dit-il. Je sais que c'est une salope. Mais elle est bien foutue et elle a des yeux tellement rêveurs... C'est pas d'une aventure sentimentale que je te cause. J'aimerais seulement me la faire, juste une fois.

— Fais comme chez toi.

— Ces yeux qu'elle a ! Et cette bouche ! Elle a l'air de quelqu'un à qui on peut demander n'importe quoi, si tu vois ce que je veux dire.

Je gardai le silence un instant. Puis je lui dis :

— Surtout ne touche pas à la fille.

— Hé, tu me prends pour une bête ? Non, ne réponds pas.

— Je ne le ferai pas.

— Je suis peut-être une bête, mais il y a des limites.

Peu de temps après je célébrai mon anniversaire. J'avais tenu un an de plus, jour après jour.

Parmi les croyances communément admises chez les A A, il en est une selon laquelle on serait assez anxieux à l'approche de cet anniversaire. En gros, c'est assez vrai. Je serais en peine de dire ce que je ressentis alors, mais il me sembla que mon angoisse ne se réduisait pas à cela.

Nous fêtâmes l'événement. Je fus admis à la réunion ouverte d'un groupe d'Anciens de la 9^e Avenue. Elaine y assista et eut encore une fois la joie de m'entendre raconter ma petite histoire. Après, nous allâmes dîner avec Jim et Beverly Faber.

— Tu verras ! me lança Jim. Ça s'insinue, ces choses-là ! Un de ces quatre, tu te réveilleras et tu t'apercevras que tu es déjà un vétéran !

— Et serein, en plus.

— Ça, je ne sais pas. Mais il se pourrait bien que tu aies même le temps de déclarer qu'abstinent, tu l'as été bien des vingt-quatre heures d'affilée.

— Sauf que ça n'arrivera jamais.

Certains anciens aiment bien se dire ce genre de choses. J'en connais quelques-uns qui refusent même toute idée d'anniversaire. Quant à fêter le leur... C'est un jour comme les autres, affirment-ils, et ils ont peut-être raison.

Après le dîner nous regagnâmes l'appartement d'Elaine. Nous bavardâmes un peu, puis nous allâmes nous coucher et nous fîmes

l'amour. J'étais pratiquement endormi, je glissais presque dans le sommeil lorsque quelque chose me fit sursauter. Je ne sais pas ce que c'était. Elaine était allongée sur le côté et me tournait le dos. Elle respirait doucement et régulièrement, je ne bougeai pas de crainte de la réveiller. J'espérais me rendormir, mais finis par renoncer et passer dans l'autre pièce.

Je m'assis sur le canapé et, toutes lumières éteintes, tentai de me débarrasser de l'idée qui me tenait éveillé. Un jour, je ne pouvais m'empêcher de le penser, j'allais me remettre à boire. Cela me paraissait absolument inévitable.

Et c'est peut-être pour cela que les vieux de la vieille refusent de parler en termes d'années. Peut-être est-il dangereux de voir les choses sur la distance et de trop penser.

Tous les trois ou quatre jours je m'arrêtais chez Grogan et passais un moment avec Ballou. J'arrivais tard, presque à la fermeture, et nous nous asseyions à une table pour boire un coup. Whisky irlandais pour lui, café, Coca ou club soda pour moi. Le meilleur moment était celui où, les clients étant partis, le barman empilait les chaises sur les tables et balayait le plancher avant de rentrer chez lui. Alors nous restions assis et, toutes lumières éteintes sauf une, nous nous racontions des choses et nous taisions ensemble.

Ballou aima beaucoup mon histoire de *pro bono* à Chelsea.

— Il faut leur faire mal, à ces mecs, dit-il. Quand on n'a pas envie de les tuer... et tu n'en avais pas envie, n'est-ce pas ?

— Non.

— Ces types-là, il faut ou bien les tuer, ou bien leur foutre la trouille de Dieu dans la tête et avec certains, tuer est plus simple. Tu leur fais mal et tu leur fous la trouille, mais un jour ils se pintent un bon coup ou ils prennent de la drogue et c'est foutu : ils ont plus peur de rien. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ils oublient.

— Exactement. Ils oublient qu'ils ont peur de toi. Ça leur reste pas dans le crâne. Bref, il faut les cogner tellement fort qu'ils puissent plus jamais oublier, tout simplement... tellement fort même qu'ils préfèrent oublier comment ils s'appellent que la trouille que tu leur inspires.

Ses paroles firent écho dans l'air immobile. Dans le silence qui s'ensuivit, je me demandai s'il n'était pas plus simple, et plus sûr, de les tuer. Surtout quand on est du type à tuer facilement, quand tuer tient de la deuxième nature. Je regardai mon ami Mick Ballou, pour qui j'éprouvais une affection peu commune, et songeai à un autre homme qui, lui, ne m'inspirait aucune affection. Le silence dura, je

gardai mes pensées pour moi.

Lorsque ainsi nos nuits étaient longues, plutôt deux fois qu'une Mick Ballou me pressait de me rendre à la messe avec lui. Il aimait clore ses nuits en assistant à celle de huit heures, à l'église Saint-Bernard, dans la 14^e Rue. Son père y était allé tous les matins de sa vie, revêtu de son tablier blanc de boucher. Il s'agenouillait dans la petite chapelle latérale et recevait la communion avant de partir fendre des crânes à une rue de là.

Mick avait encore le vieux tablier de son père et le portait toujours quand il allait à la messe. C'était comme ça que son père commençait chacune de ses journées : en allant à la messe des bouchers. Après avoir prié, Mick se relevait et rentrait se coucher – dans quelque appartement dont le titre de propriété ou le bail n'était pas à son nom, dans sa ferme du nord de l'État ou sur le vieux canapé en cuir de son bureau de chez Grogan. À la différence de son père cependant, d'habitude, il ne communiait pas.

Un matin pourtant, nous avions rejoint l'autel et, chacun à notre tour, y avions reçu l'hostie. Un peu plus tôt dans la nuit il s'était servi de son hachoir pour couper de la viande fraîche. Nous nous étions tous les deux sali le tablier avant de commettre ensemble ce sacrilège ou cet acte de piété, à vous d'en décider.

Était-ce donc du sang frais que mon ami avait sur son tablier ?

Viens à la messe avec moi, me disait-il maintenant lorsque la nuit se faisait matin. Pas aujourd'hui, lui répondais-je toujours. Une autre fois peut-être, mais pas aujourd'hui.

Elaine arrêta ses cours.

Un soir que nous dînions ensemble, je me rendis soudain compte qu'elle aurait dû être à la fac. Je commençais à dire quelque chose lorsqu'elle m'interrompit :

— Ne t'en fais pas, j'ai laissé tomber.

— Pourquoi ?

— En fait, je n'ai pas été jusqu'à arrêter officiellement. J'ai seulement cessé d'y aller. Quant on ne suit pas les cours pour obtenir un diplôme, il n'y a aucun avantage à renoncer d'une manière officielle. Ça serait comme d'envoyer une lettre à Canal 13 pour leur dire qu'on ne regardera plus jamais *Nova*. À quoi ça servirait ? Il est plus simple de zapper avec la télécommande et de regarder *Roseanne* comme le reste de l'Amérique.

Je lui demandai pourquoi elle ne voulait plus y aller.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Ah.

— Parce que tout ça, c'est des conneries. Parce que je marche au *cliché*(41) parce que je ne suis plus qu'une énième vieille peau avec du temps libre et rien pour l'occuper. Je suis comme les lis des champs :

je ne peine ni ne file(42).

— Je croyais que les cours te plaisaient.

— C'est pas ma vie.

— C'est vrai.

— Et ça ne peut pas l'être parce qu'une vie, je n'en ai pas. C'est ça le problème.

Je ne savais que dire ou suggérer. Mais, pendant que je cherchais dans ma tête, son humeur changea. Ce fut comme si elle venait d'appuyer sur un bouton de sa télécommande personnelle et était passée sur une autre chaîne.

— Allez, dit-elle, ça suffit. On ne tire pas la gueule et on ne se gratte pas l'âme en public. Les gens aiment bien qu'on sourie. Du moins est-ce ce qu'on m'a appris à l'école des call-girls.

Tous les deux ou trois jours je décrochais mon téléphone et j'appelais Lisa. Parfois je l'appelais l'après-midi, parfois tard le soir. Elle était presque toujours chez elle. Je lui demandais si je pouvais passer. Elle me disait presque toujours oui.

Au bout d'un moment elle changea le message sur son répondeur. Les dernières phrases de Glenn cédèrent la place à des phrases tout aussi ordinaires, mais de son cru. Lorsque je compris que je ne m'étais pas trompé de numéro, ma première réaction fut de me sentir soulagé : enfin je n'allais plus devoir entendre sa voix d'outretombe, enfin je n'allais plus devoir l'écouter avant de pouvoir parler à sa femme.

Mais la fois d'après, j'entendis quand même sa voix qui disait des vers du poème *Les Champs de Flandres*.

Que le pacte tu rompes et nous qui allons mourir Jamais en terre de Flandres nous ne pourrons dormir...

Jamais je ne la voyais en dehors de chez elle, jamais je ne lui téléphonais pour bavarder, jamais je ne l'emmenais boire un café ou manger un morceau quelque part. J'allais chez elle, et il était tôt, ou tard. Elle était habillée comme ceci ou comme cela – jeans et sweatshirt, jupe et sweater, chemise de nuit. Nous parlions. Elle me racontait son enfance à White Bear Lake, me disait comment son père avait commencé à monter dans son lit quand elle avait neuf ou dix ans. Il lui faisait tout sauf la lui mettre. C'eût été mal, lui expliquait-il.

Je lui racontais des histoires de guerre, lui faisais avec des mots le portrait d'un certain nombre de personnages que j'avais rencontrés dans ma vie, lui disais ceux que j'avais trouvés des deux côtés de la barrière. Ainsi arrivais-je à me tenir dans la conversation sans trop me découvrir, et cela me convenait parfaitement.

Et nous allions au lit.

Un après-midi – Patsy Cline chantait quelque part dans l'appartement -, elle me demanda ce que nous fabriquions, à mon avis. Nous passions un moment ensemble, lui répondis-je, rien de plus.

— Non, me reprit-elle. Tu sais très bien ce que je veux dire. À quoi ça sert ? Pourquoi es-tu ici ?

— On est toujours quelque part.

— Je ne rigole pas.

— Je le sais. Mais je n'ai pas de réponse. Je suis ici parce que j'en ai envie, mais je ne sais pas pourquoi j'en ai envie.

Patsy nous parlait des amours qui se fanent.

— C'est à peine si je quitte cet appartement, poursuivit-elle. Je reste assise à ma fenêtre et je contemple le New Jersey. Je pourrais aller faire le tour des boîtes et montrer mon book à des directeurs artistiques. Je pourrais appeler des gens que je connais, je pourrais essayer de trouver du travail. Je me dis seulement : demain. La semaine prochaine. Dans un mois. J'attends le Premier de l'An. Comme si tout le monde ne savait pas qu'il n'y a plus de travail. L'économie est foutue. Tout le monde le sait.

— Ce n'est pas vrai ?

— Je ne sais pas. Je ne cherche pas de travail, comment voudrais-tu que je le sache ? Il y en a peut-être. Mais pourquoi voudrais-je me remuer alors que tant d'argent m'attend ?

— Du moment que tu n'es pas aux abois...

— Je pourrais travailler pour moi. Mais ça non plus, je ne le fais pas. Je traîne. Je regarde la télé. Je regarde le soleil se coucher. J'attends que tu m'appelles. J'espère que tu ne le feras pas, mais c'est quand même ça que je fais : j'attends que tu m'appelles.

Moi aussi j'attendais, et de la même manière. J'attendais d'appeler ou de ne pas appeler. Aujourd'hui, je ne l'appelle pas, décidais-je. Et parfois je m'en tenais à ma décision. D'autres fois pourtant, je passais outre.

— Pourquoi viens-tu ici, Matt ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que je suis, à ton avis ? une drogue ? une bouteille d'alcool ?

— Peut-être.

— Mon père buvait. Je sais que je te l'ai dit.

— Oui.

— L'autre jour, quand tu m'as embrassée, j'ai eu l'impression qu'il manquait quelque chose et j'ai compris ce que c'était. C'était l'odeur du whisky sur ton haleine. Pas besoin d'un psychanalyste pour comprendre ça, non ?

Je gardai le silence. « Je me souviens de notre amour fané »,

chantait Patsy Cline.

— Et donc, c'est ça que je peux en retirer, reprit-elle. Je retrouve Papa dans mon lit, mais je n'ai plus à avoir peur que Maman nous entende parce qu'elle est à l'autre bout de la ville. Et lui, il ne me la mettait pas. Il pensait que c'était un péché.

— Moi aussi je le pense.

— Vraiment ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Sauf que moi, je te la mets quand même.

Un peu plus tard ce jour-là elle me parla de son mari défunt. Nous ne parlions jamais d'Elaine, j'avais banni ce sujet de la conversation, mais n'avais pas osé lui dire que je n'avais pas envie de l'entendre parler de Glenn non plus.

— Je me demande s'il ne s'y attendait pas, dit-elle.

— A quoi ? À ça ?

— À nous. Je pense que si.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je ne sais pas. Il t'admirait, ça, je le sais.

— Il pensait que je pouvais lui être utile.

— Il y avait plus. C'est lui qui m'a poussée à t'appeler. C'est toi qui m'as appelée le premier, je sais, mais j'étais sur le point de le faire. Je me rappelle encore le jour où il m'a dit que si jamais j'étais dans la merde, tu étais la personne à contacter. Et ce n'était pas une parole en l'air.

C'était comme s'il tenait beaucoup à ce que je m'en souvienne, comme s'il voulait que je t'appelle si jamais il lui arrivait quelque chose.

— Tu y mets peut-être plus que ce qu'il y avait vraiment.

— Je ne crois pas, dit-elle en se nichant au creux de mon bras. Je pense que c'est très exactement ça qu'il voulait me dire. De fait, je m'étonne même qu'il ne m'ait pas laissé un mot à cet effet dans le petit coffre, à côté de l'argent. « Appelle Matt Scudder, il te dira ce qu'il faut faire. »

Elle me tendit la main.

— Eh bien ? Vas-tu enfin me dire ce qu'il faut faire, Matt ?

Ce jour-là, après avoir quitté son appartement, je marchai jusqu'à la 11^e Avenue et poussai jusqu'à l'endroit où Glenn était mort. Je restai un instant immobile pendant que les feux tricolores changeaient et changeaient encore. Puis je gagnai le square DeWitt Clinton pour présenter mes respects au capitaine et dis enfin les vers qu'on avait cités de travers :

Que notre pacte se rompe
Et nous qui allons mourir,

Jamais en terre de Flandres
Nous ne pourrions dormir...

Avais-je rompu le pacte ? Avec Glenn Holtzmann ? Avec George Sadecki ? Pouvais-je faire encore quelque chose ? Mon inaction interdisait-elle le repos de leurs âmes ?

Quelle mesure pouvais-je prendre ? Comment arriver à en prendre une alors que songer où elle pouvait me conduire me faisait si peur ?

Quinze jours avant Noël, Elaine et moi dînâmes avec Ray et Bitsy Galindez dans un restaurant de l'East Village spécialisé dans la nourriture des Caraïbes. Ray dessine pour la police ; en partant de ce que lui rapportent les témoins, il sort des portraits robots pour les avis de recherches et les circulaires internes du NYPD. Son métier est tout aussi peu commun que son talent. J'ai eu deux fois recours à lui dans des affaires et dans la première comme dans la seconde il s'est montré extraordinairement habile à retrouver des visages enfouis au plus profond de ma mémoire poussiéreuse et à les faire revivre sur du papier.

Après le repas nous nous rendîmes tous à l'appartement d'Elaine où, encadrés et accrochés au mur, les croquis qu'il avait exécutés pour moi formaient un groupe assez étrange. Deux d'entre eux représentent des assassins, le troisième un garçonnet qui fut la victime de l'un de ces personnages. L'autre individu, un certain James Léo Motley, avait été à deux doigts de tuer Elaine.

C'était la première fois que Bitsy Galindez se trouvait chez Elaine et elle n'avait jamais vu ces œuvres. Elle frissonna en les regardant et demanda à Elaine comment elle pouvait les contempler jour après jour. Elaine lui répondit qu'elle y voyait des œuvres d'art qui transcendaient leur sujet. Un rien gêné, Ray précisa que les portraits étaient d'une facture convenable, que la ressemblance était correcte et que s'il avait certes un bon coup de crayon, il fallait beaucoup pousser pour appeler ça de l'art.

— Tu ne sais même pas à quel point tu es bon, lui rétorqua Elaine. C'est dommage que je n'aie pas une galerie à moi. J'exposerais tes dessins.

— Une galerie ? répéta-t-il. Où on ne verrait que des brigands ?

— Je ne plaisante pas, Ray. Je songeais même à te demander de faire le portrait de Matt.

— Qui a-t-il encore tué, celui-là ? Excuse-moi, je rigolais.

— Tu fais bien des portraits, non ?

— Seulement quand on me le demande, dit-il en levant les bras en l'air. Ce n'est pas de la fausse modestie, Elaine, mais des types avec un chevalet et un carnet de croquis, il y en a plein les trottoirs et ils sont tous aussi bons que moi, voire meilleurs pour certains. Pose pour moi et le résultat n'aura rien d'extraordinaire, tu peux me croire.

— C'est sans doute vrai, mais toi, tu dessines les gens sans les voir et ça, c'est tout à fait unique. Non, ce que je me disais, c'est que tu pourrais peut-être faire le portrait de Matt en travaillant avec moi. Comme si c'était un suspect et que j'étais témoin dans l'affaire ?

— Mais je l'ai déjà vu, ce monsieur !

— Je sais.

— Ça se mettrait en travers du boulot. Mais je comprends, non, vraiment. L'idée est intéressante.

— Mon père, dit-elle.

— Pardon ?

— Tu pourrais faire le portrait de mon père. Il est mort il y a des années. Bien sûr, j'ai encore des photos de lui. Il y en a même une à droite de la porte d'entrée, mais je t'en prie, ne la regarde pas.

— D'accord.

— Tiens, je vais la décrocher de façon à ce que tu ne puisses pas la voir en partant. Ça m'excite beaucoup, cette idée. Tu crois que tu pourrais ? Tu crois qu'on pourrait travailler ensemble pour faire le portrait de mon père ?

— Peut-être. Je ne vois pas pourquoi ce serait impossible.

Et se tournant vers moi, Elaine ajouta :

— C'est ça que je veux pour Noël. J'espère que tu ne m'as encore rien acheté parce que c'est vraiment ça que je veux.

— C'est chose faite.

— Mon papa. Tu sais que j'ai beaucoup de mal à le voir dans ma tête ? Je me demande même si j'en serai jamais capable.

— La mémoire te reviendra quand il le faudra.

Elle me regarda.

— Elle commence déjà à me revenir, dit-elle les yeux soudain pleins de larmes. Je te demande pardon...

Et elle se leva.

Après leur départ, elle me dit encore :

— Je ne suis pas folle, tu sais ? Il a vraiment un talent qui surprend.

— Je sais.

— Travailler avec lui risque d'être passablement tumultueux. T'as qu'à voir l'effet que ça m'a fait rien que d'y penser. Mais c'est quelque chose dont j'ai vraiment envie. Qu'est-ce que ça peut faire si je chiale un peu, hein ? Les Kleenex, c'est pas hors de prix.

— Non.

— Si je pouvais, je lui organiserais volontiers une expo.

— Pourquoi n'essaies-tu pas ?

Elle me regarda.

— Tu en as déjà parlé, et pas seulement pour Ray. Tu devrais peut-être songer à ouvrir une galerie, insistai-je.

— L'idée est assez folle.

— Peut-être pas.

— J’y ai déjà pensé, reconnu-elle. Mais ça serait quand même qu’un hobby de plus, tu sais ? Et ça coûterait nettement plus cher que de s’inscrire à la fac de Hunter.

— Chance s’en est très bien sorti.

Chance est un de nos amis noirs. Il a passé des années à rassembler des œuvres d’art africain et les revend maintenant à un bon prix dans une galerie du haut de Madison Avenue.

— Mais Chance, c’est pas pareil, dit-elle. Quand il s’est mis en affaires, il en savait beaucoup plus dans son domaine que quatre-vingt-dix pour cent des marchands d’art. Mais moi... tu veux me dire en quoi j’aurais la moindre compétence ?

Je lui montrai un tableau abstrait accroché près de la fenêtre.

— Et celui-là, combien tu l’as payé ?... Et combien il vaut, aujourd’hui ?

— C’était un coup de chance.

— Je dirais plutôt un bon coup d’œil.

Elle secoua la tête.

— Je ne m’y connais pas assez. Et je ne connais rien aux questions de marché. On redescend sur terre, tu veux ? Moi, en dehors de mon cul, j’ai jamais rien vendu.

Étrange comme l’atmosphère s’était refroidie. Quelques instants plus tôt, nous étions tout heureux d’avoir les Galindez avec nous, Elaine envisageant même avec plaisir l’idée de faire un portrait de son père avec Ray, et voilà que le blues nous tombait dessus comme un épais nuage. J’avais songé à passer la nuit chez elle, mais un peu avant minuit je lui annonçai que j’avais grand besoin d’aller à une réunion d’A A.

— Je rentrerai directement chez moi, ajoutai-je, et elle n’essaya même pas de me retenir.

Tous les jours il y a deux réunions de minuit à Manhattan, une dans la 46^e Ouest, l’autre dans Houston Street. Je choisis la plus proche et y passai une heure entière à boire du café assis sur une chaise branlante. Le type qui dirigeait la séance avait commencé par sniffer de la colle à avion à l’âge de sept ans et depuis lors avait tout exploré en matière de psychotropes. Il avait eu droit à sa première cure de désintoxication dans le courant de sa quinzième année, s’était payé un arrêt cardiaque en salle d’urgence à l’âge de dix-huit ans et avait failli succomber à deux crises d’endocardite, maladie qu’il avait contractée en se shootant à l’héroïne. Il avait maintenant vingt-deux ans, était sobre depuis deux ans et quelque et, en plus d’avoir des problèmes cardio-vasculaires tout aussi chroniques qu’irréremédiables, il

venait d'apprendre qu'il était séropositif.

— Mais je ne bois plus, dit-il.

À un moment donné je regardai autour de moi et m'aperçus qu'à l'exception d'un petit maigrichon à cheveux blancs assis dans un coin – mais c'était, à l'évidence, le plus grand vieillard que l'Amérique eût jamais porté –, j'étais, et de loin, le plus vieux de tous. Je fus sur le point de lever la main à deux ou trois reprises, mais chaque fois quelque chose me retint. J'avais aussi très envie de partir avant la fin, mais là encore je n'en fis rien et préfèrai attendre gentiment qu'on arrive au bout de la séance.

Après, je gagnai la 10^e Avenue à pied et entrai chez Grogan.

— Tu te rappelles la première fois que nous avons parlé ensemble ? me demanda Mick Ballou. Quand je pense que je t'ai obligé à ôter ta chemise !

— Tu croyais qu'on m'avait mis des micros.

— Oui. J'espère que tu n'en portes pas ce soir !

Burke était déjà rentré chez lui. Le plancher avait été balayé et toutes les tables, sauf la nôtre, avaient reçu leur contingent de chaises. Une lampe était encore allumée. Mick venait juste de me raconter une histoire qui l'aurait expédié tout droit en prison s'il l'avait dite en plein tribunal. L'affaire remontait à bien des années, mais les actes qui y avaient été commis ne pouvaient donner lieu à prescription.

— Non, je n'ai pas de micro, lui répondis-je.

Je baissai le nez et regardai dans mon verre. Celui-ci ne contenait que du soda, mais à voir la façon dont je le contemplais, on aurait pu croire qu'il était plein de quelque chose de nettement plus fort. C'était comme ça que j'étudiais mes verres de whisky autrefois – comme s'il s'y cachait des réponses codées. En réalité, l'alcool ne faisait que dissoudre mes questions, mais il fut un temps où cela me suffisait.

— Pas de micros. Et libre comme l'air, ajoutai-je.

— Dis donc, bonhomme, tu es sûr que ça va ?

— Je crois, lui répondis-je. Je viens de me faire trois jours d'indemnités à la Reliable. Et j'ai passé l'après-midi à consoler une veuve.

— Ah.

— Sauf que c'est peut-être elle qui m'a consolé. Et que toutes ces consolations me semblent bien froides à l'heure qu'il est.

Il attendit.

— Une ancienne cliente, lui précisai-je enfin. Tu te rappelles le type qui s'est fait descendre dans la 11^e Avenue ?

— Oui. Mais je croyais que c'était une affaire réglée.

— Ça ne me semble pas réglé avec la veuve.

Quelqu'un essaya d'ouvrir la porte. Elle était fermée à clé et bien cadenassée, mais de temps en temps l'unique lumière qui brillait dans

la salle suffisait à rallumer les espoirs d'un pauvre poivrot de passage. Mick se leva, se dirigea vers la porte et fit signe au type de s'en aller. Celui-ci essaya quand même encore un coup, puis renonça et finit par s'éloigner.

Mick se rassit et remplit à nouveau son verre.

— Il est passé ici une ou deux fois, dit-il. Je te l'avais dit ?

— Holtzmann ?

— Soi-même. L'été dernier, nous avons accueilli pas mal de gens qui n'avaient rien à faire chez nous. C'est vrai que le quartier change, mais il y a eu aussi cette connerie d'article dans le journal.

Newsday avait consacré une colonne entière au bar de chez Grogan, article qui insistait de manière fort affectueuse et runyonesque(43) sur le côté voyou de la clientèle et donnait un bon coup de projecteur sur le légendaire Mick Ballou.

— Et ça t'a valu les grandes foules ? Ça aurait plutôt dû les éloigner.

— Tu as raison, mais les humains sont des créatures fort étranges. Toujours est-il que ton bonhomme est passé ici à cette époque-là et qu'il m'a donné l'impression de fouiner. Comme s'il s'attendait à trouver un cadavre dans un coin.

— C'était un indic.

— Ah.

— Il avait cafté son oncle aux impôts et fait tomber un de ses collègues avocats dans une souricière tendue par la brigade des Stups.

— Ah, mon Dieu !

— Il se débrouillait plutôt bien. Mais c'est peut-être ce qui a fini par lui coûter la vie.

— C'est pas l'autre mec qui l'a tué ? Celui à la veste de soldat ?

— Ce n'est pas impossible, mais va savoir.

— En effet, dit-il d'un ton pensif, va savoir... Mais qui est-ce, si ce n'est pas le clodo qui a fait le coup ?

— Quelqu'un qu'il était sur le point de coincer ?

— Bref, monsieur était maître-chanteur.

— Non. À moins qu'il ait décidé d'étendre sa sphère d'activités.

Il fronça les sourcils.

— Mais pour le tuer, il fallait quand même savoir, non ? Le tonton ? L'avocat ?

— Ça semble peu vraisemblable.

— En tout cas l'affaire est close. Sinon, on aurait les Feds bourdonnant partout comme des mouches sur de la viande avariée. Quelqu'un qu'il aurait cherché à piéger, tu dis. Mais quelqu'un qu'il n'aurait pas encore vraiment dénoncé aux impôts, à la brigade des Stups et autres institutions de ce genre.

— Voilà.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi notre bonhomme aurait su que c'était lui qu'il fallait tuer. Et surtout : pourquoi ? Pourquoi ne pas se contenter de lui faire peur ? Qu'est-ce qu'il aurait fait, notre Glenn, si quelqu'un lui avait dit deux mots... à ton avis ?

— Il aurait filé comme un lapin.

— C'est ce que je pense, moi aussi. Il n'y aurait même pas eu besoin de lever la main sur lui. Si ç'avait été moi, je n'aurais même pas élevé la voix. Je l'aurais même baissée. Je lui aurais parlé tout bas tout bas.

— Mais tu aurais eu un gros bâton à la main ?

— Pas besoin de bâtons pour ce genre d'individus.

— Peut-être était-ce quelqu'un qu'il connaissait d'avant. Pas l'oncle, ni l'avocat non plus. Quelqu'un d'autre. Quelqu'un que je connais pas, mais à qui il s'apprêtait à jouer un sale tour. Quelqu'un qui aurait voulu régler ses comptes avec lui, voilà.

— Et ce quelqu'un l'aurait retrouvé dans la 11^e ? C'était donc un endroit où on pouvait espérer le trouver ? Où on serait allé le chercher ?

— À moins qu'on l'ait suivi.

— Et abattu au moment où il allait passer son petit coup de fil ?

Il prit son verre et ajouta :

— Bon sang de bonsoir, comme si j'avais des conseils à te donner dans ton boulot !

— Il faut bien que quelqu'un m'en donne.

Nous parlâmes d'autre chose, sans jamais rien faire pour empêcher le silence de s'éterniser entre nos paroles.

Il n'y allait pas trop fort sur le Jameson, mais vidait assez souvent son verre pour se sentir à l'aise. Du biberonnage d'entretien, me dis-je, et je n'en avais rien oublié : je m'y étais adonné moi aussi jusqu'au jour où me tenir à niveau n'avait même plus été possible parce que, traîtresse, la bibine m'expédiait au tapis avant même que je puisse me sentir bien.

Quelque chose jouait à cache-cache dans ma mémoire, quelque chose que j'avais lu ou entendu ces derniers jours, mais... impossible de mettre le doigt dessus.

Les journées sont courtes à cette époque-là de l'année, mais le ciel finit quand même par s'éclaircir. Mick passa derrière le bar et mit du café en route. Il en remplit deux mazagrans et ajouta du whisky dans le sien, en guise de sucre. Dire combien de fois j'avais ainsi uni café et whisky ne me plairait guère. C'est le mélange parfait : la caféine pour réveiller l'esprit, et l'alcool pour bâillonner l'âme.

Nous bûmes notre café. Il regarda sa montre et vérifia l'heure à la pendule au-dessus du comptoir du fond.

— C'est l'heure de la messe, déclara-t-il enfin. Tu viens ?

Le prêtre était irlandais de naissance, et presque assez jeune pour faire partie des enfants de chœur. Il n'y avait qu'une douzaine de fidèles dans l'assemblée, des nonnes pour la plupart, et seul Mick Ballou s'était ceint d'un tablier de boucher. Je crois qu'en dehors de nous, tout le monde reçut la communion.

Il avait garé sa Cadillac couleur argent devant l'entreprise de pompes funèbres qui jouxte l'église. Nous montâmes dans sa voiture, il mit le contact, mais ne fit pas démarrer le moteur tout de suite.

— Ça va, mec ? me lança-t-il.

— Je crois.

— Comment ça se passe entre toi et la dame ?

C'était d'Elaine qu'il voulait parler.

— C'est un peu tendu.

— Elle est au courant pour l'autre ?

— Non.

— Et tu tiens à elle ? À l'autre, s'entend.

— C'est une femme bien. Je lui souhaite tout le bonheur possible.

Il attendit.

— Mais non, repris-je enfin, je ne l'aime pas. Je ne sais vraiment pas ce que je fous dans son existence. Et je ne sais pas davantage ce qu'elle vient foutre dans la mienne.

— Ah, Seigneur ! s'écria-t-il. Tu ne bois pas.

— Et alors ?

— Et alors, ça ou autre chose, il faut bien faire quelque chose dans sa vie, non ?

Il tourna la clé, fit monter l'essence dans son grand moteur et conclut :

— La nature, ça existe !

Il y avait un message à la réception. « Appeler Jan Keane. »

— Joyeux anniversaire, me lança-t-elle. J'ai quoi ? Un mois de retard ?

— Un peu moins.

— Je ne me suis pas trompée de beaucoup. Tu sais, je n'avais pas oublié la date et j'étais même toute prête à t'appeler, mais ça m'est complètement sorti de l'esprit. Comme si c'était tombé dans un grand trou de ma mémoire.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— De plus en plus souvent, je dois le dire. Ça me ferait peur d'apprendre que j'en suis aux premiers stades de la maladie d'Alzheimer, mais tu sais quoi ? Ce n'est pas vraiment quelque chose dont j'aurai beaucoup à m'inquiéter.

— Comment vas-tu, Jan ? lui demandai-je.

— Ah, Matthew, pas trop mal. Ce n'est pas brillant, mais ce n'est pas horrible non plus. Je suis navrée d'avoir loupé ton anniversaire. C'était bien ?

— Très.

— J'en suis heureuse. Je peux te demander un service ? Je te promets que ça sera moins dur que le dernier. Est-ce que tu pourrais passer me voir ?

— Bien sûr, lui dis-je. Quand ?

— Le plus tôt sera le mieux.

J'avais passé une nuit blanche, mais je n'étais pas fatigué.

— Tout de suite ?

— Ce serait parfait.

— Il est quoi... ? Dix heures moins vingt ? Je me pointe vers onze heures ?

— J'y serai.

J'arrivai avec quelques minutes d'avance, tout douché et rasé de frais dans mes vêtements propres. Je sonnai et retournai sur le trottoir pour attendre la clé. Jan me la jeta droit dessus et je l'attrapai au vol. Elle applaudit et frappa encore dans ses mains lorsque je sortis de l'ascenseur.

— Simple coup de chance, lui fis-je remarquer.

— Il n'y en a pas de meilleur, me répliqua-t-elle. Bon... dis-le tout de suite : « T'as une sale gueule, Jan. »

— Pas tant que ça.

— Allons, Matt ! Mes yeux y voient encore clair et mon miroir

aussi. J'ai même songé à le couvrir. C'est bien ce que font les Juifs, non ? Quand il y a un décès ?

— Les Juifs orthodoxes, oui, je crois.

— À mon avis, ils tapent assez juste, mais ils se trompent sur le moment. C'est quand on est en train de mourir qu'il faudrait couvrir le miroir. Je ne vois pas ce que ça peut changer de le faire quand tout est fini.

Je n'allais certes pas le lui dire, mais elle n'avait pas bonne mine. Son teint était blême, avec des reflets jaunes. La peau s'était tendue sur son visage, son nez et ses oreilles, son front donnant l'impression d'avoir grandi tandis que ses yeux s'enfonçaient de plus en plus dans leurs orbites. Je n'avais jamais douté qu'elle mourrait bientôt, mais là, je ne pouvais même plus le nier. C'était sa mort qui me regardait en face.

— Attends une minute, dit-elle. J'ai fait du café.

Et lorsque nous en eûmes chacun une tasse, elle ajouta :

— Commençons par le commencement. Encore merci pour le revolver. Ça a tout changé.

— Ah bon ?

— Oui, tout. Dès que je me réveille le matin, je me dis : « Alors, ma vieille, faut-il se servir de cet engin aujourd'hui ? L'heure a-t-elle sonné ? » Et chaque fois je me réponds : « Non, pas encore. Ce n'est pas encore le moment. » Et après, je me sens entièrement libre de savourer ma journée.

— Je vois.

— Et donc, merci encore, voilà. Mais ce n'est pas pour ça que je t'ai obligé à te traîner jusqu'ici. J'aurais très bien pu te remercier par téléphone. Matthew... je te laisse ma Gorgone.

Je la regardai.

— C'est de ta faute, reprit-elle. Tu t'es trop extasié dessus le soir où nous nous sommes rencontrés.

— Tu ne voulais pas que je la regarde dans les yeux. Tu me disais qu'elle pétrifiait les hommes.

— C'était peut-être contre moi que je te mettais en garde. De toute façon, tu n'as pas voulu m'écouter. Têtu comme une mule, monsieur, n'est-ce pas ?

— Tout le monde le dit.

— Trêve de plaisanteries, Matt. Cette œuvre t'a toujours fasciné et donc, de deux choses l'une... ou bien elle te plaît vraiment...

— Et comment !

—... ou bien tant pis pour toi si tu t'es pris les pieds dans tes mensonges parce que moi, je te la donne.

— C'est une très belle statue, et je l'aime vraiment beaucoup, mais j'espère bien devoir l'attendre encore longtemps.

— Ah ! s'écria-t-elle en tapant à nouveau dans ses mains. En fait, c'est pour ça que tu es ici : elle repart avec toi. Et on ne discute pas. Je n'ai aucune envie de m'envoyer des conneries genre codicille dans mon testament et faire attendre tout le monde jusqu'à ce que la justice ait tranché. Je n'ai jamais oublié l'enfer que ç'a été lorsque, après la mort de ma grand-mère, toute ma famille s'est lancée dans des batailles rangées pour avoir qui l'argenterie, qui le linge de table. Jusqu'à ma propre mère qui, à la veille d'être portée en terre, croyait encore que son frère Pat avait empoché les belles boucles d'oreilles de Grand-Mère pendant qu'on veillait son corps ! Et ils ne se bouffaient pas le nez pour le Diamant de l'Espoir ! L'héritage se réduisait à rien. Non, moi, c'est à l'avance que je préfère léguer mes biens. Savoir qu'on a bientôt rendez-vous avec la Grande Faucheuse a au moins cet avantage. On peut se débarrasser de tous ses bazars et être sûre qu'ils atterrissent là où on veut.

— Et si tu en réchappais ?

Elle me regarda d'un air incrédule, puis eut un petit rire sec comme un aboiement.

— Écoute, donné c'est donné, dit-elle. La statue, c'est quand même toi qui la gardes.

— Enfin quelque chose de sensé.

Elle l'avait emballée dans une caisse en bois posée debout à côté du piédestal. Lequel me revenait lui aussi, me précisa-t-elle, mais peut-être serait-il plus facile que je revienne le prendre plus tard. Le bronze était compact mais lourd alors que, facile à soulever, le socle ne se laissait pas aisément manœuvrer. Pourrais-je même me débrouiller de la statue tout seul ? Je m'emparai de la caisse et la hissai sur mon épaule. Le poids était substantiel, mais pas rédhibitoire. Je traversai le loft et reposai la caisse près de l'ascenseur pour reprendre mon souffle.

— Tu ferais bien d'appeler un taxi, me suggéra-t-elle.

— Sans blague.

— Attends que je te regarde un peu. Tu veux que je te dise quelque chose ? Tu n'as pas bonne mine, coco.

— Merci quand même.

— Je ne rigole pas. Je sais que moi aussi, j'ai une gueule pas possible, mais moi, j'ai des excuses. Dis, Matt... ça va ?

— J'ai passé une nuit blanche.

— Tu n'arrivais pas à dormir ?

— Je n'essayais même pas. J'allais me coucher quand j'ai eu ton message.

— Tu aurais dû le dire. Ça pouvait attendre.

— Je n'avais pas tellement sommeil. J'étais fatigué, mais je n'avais pas envie de dormir.

— Je connais ça. Ces derniers temps, je ne vis pas grand-chose

d'autre pendant la journée.

Elle fronça les sourcils et ajouta :

— Mais il n'y a pas que ça, Matt. Quelque chose te travaille.

Je soupirai.

— Écoute, je ne voulais pas...

— Non, non, dis-je. Tu as encore du café ?

J'avais dû parler longtemps. Lorsque les mots me manquèrent enfin, nous restâmes assis en silence pendant une minute ou deux. Puis elle porta les tasses à la cuisine, et les rapporta pleines de café.

— De quoi s'agit-il, à ton avis ? De cul ?

— Non.

— Je ne le pensais pas non plus. De quoi, alors ? Le syndrome du les-garçons-c'est-comme-ça ?

— Peut-être.

— Mais peut-être pas ?

— Quand je suis avec elle, lui répondis-je, tout le reste est relégué dans un monde que je n'ai pas à affronter. La baise n'a rien d'extraordinaire. Elle est jeune et belle et, au début, la nouveauté de la chose m'a beaucoup excité, mais c'est mieux avec Elaine. Avec l'autre...

— Tu ne pourrais pas l'appeler par son nom ?

— Avec Lisa, je n'y arrive pas à tous les coups. Et il y a des fois où c'est déjà l'habitude : je suis là, nous sommes censés avoir une aventure, il vaudrait quand même mieux que je me mette au boulot si je ne veux pas que sa présence dans ma vie devienne encore plus inexplicable.

— Genre « au diable tout et le reste » ?

— Moui...

— À qui en as-tu parlé ?

— À personne. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Je te l'ai dit et...

— Dans le genre personne, il est difficile de trouver mieux.

— Et je l'ai aussi dit au type avec lequel j'ai passé toute la nuit à boire. Enfin... c'est lui qui buvait. Je m'en suis tenu au club soda.

— Maigre consolation.

— J'ai bien envie d'en parler à Jim, mais ça me reste dans le gosier. Il connaît Elaine. C'est déjà assez dur de lui mentir à elle. S'il faut en plus que d'autres le sachent alors qu'elle n'en...

— Ce n'est pas bon, tout ça.

— Non. Sans compter qu'en parler rend la chose plus réelle et que je n'en ai aucune envie. Ce que je veux, c'est que ça reste au royaume des rêves, et encore... Depuis un certain temps, chaque fois que je la

quitte, je me dis que c'est fini et que je n'irai plus jamais la revoir. Mais deux ou trois jours plus tard je ne peux pas m'empêcher de décrocher mon téléphone.

— Tu n'en as pas parlé à une réunion ?

— Non. Et pour les mêmes raisons.

— Et si tu essayais à une réunion où personne ne te connaît ? Dans un coin perdu du Bronx où ils se marient entre cousins depuis au moins trois cents ans ?

— Et où les enfants naissent avec les pieds palmés ?

— Exactement. Tu pourrais dire tout ce que tu voudrais.

— C'est vrai.

— Bon, d'accord. Tu ne le feras pas. Mais tu vas toujours aux réunions au moins ?

— Évidemment.

— Au même rythme que d'habitude ?

— Il est possible que j'aie un peu levé le pied, euh... je ne sais pas. Je me sens assez lointain. Mon esprit vagabonde et je me demande ce que je fous...

— Pas terrible, tout ça, fiston.

— Non.

— Tu sais que tu n'as peut-être pas mal choisi en venant me voir ? Mourir est un processus très instructif. C'est fou ce qu'on apprend. Le seul ennui, c'est qu'on n'a guère le temps de mettre ses nouvelles connaissances en pratique, mais... c'est toujours comme ça que ça se passe, non ? Quand j'avais quinze ans, je me disais souvent : « Ah si j'avais seulement à nouveau douze ans !

Avec tout ce que je sais maintenant ! » Et qu'est-ce que je savais de plus, hein ?

— Et maintenant ? Qu'as-tu appris ?

— Que le temps est une denrée bien trop rare pour qu'on la gaspille. Que seules comptent les choses importantes. Je sais comment ne pas me faire suer pour les trucs de rien du tout.

Elle fit la grimace, puis reprit en ces termes :

— Toutes ces illuminations en forme de déclarations qu'on affiche sur les pare-chocs de sa voiture ! Et le pire, c'est que j'ai l'impression de savoir tout ça depuis l'âge de quinze ans. Non... aujourd'hui, je le sais autrement.

— Je crois comprendre.

— Nom de Dieu, Matt ! Je l'espère bien ! s'écria-t-elle en posant une main sur mon bras. Tu comptes beaucoup pour moi, tu sais. Beaucoup. Je ne veux pas te voir tout foutre en l'air.

Quelque chose dans les journaux. Quelque chose que j'avais sans doute lu la veille ou l'avant-veille.

J'y repensai dans le taxi qui me ramenait dans le nord de

Manhattan, mon bronze posé à côté de moi dans sa caisse. Arrivé devant mon hôtel, je réglai ma course et le hissai à nouveau sur mon épaule. Dans ma chambre, je trouvai un endroit où l'installer pour ne pas me prendre les pieds dedans. Il allait falloir le sortir de sa caisse, mais cela pouvait attendre. Et il ne faudrait pas oublier d'aller chercher le piédestal, mais ça aussi, ça pouvait attendre.

Je me rendis à la bibliothèque et ne mis guère de temps pour trouver l'article que je cherchais. Il était passé trois jours plus tôt. Dans quel journal, c'était difficile à dire étant donné que tous l'avaient repris sans y ajouter beaucoup de détails.

Un certain Roger Prysock avait été abattu la veille en début de soirée, au coin de Park Avenue South et de la 28^e Rue Est. Aux dires de la police, les témoins avaient vu la victime en train de passer un coup de téléphone dans une cabine lorsqu'une voiture s'était rangée le long du trottoir. Un homme en était aussitôt descendu, avait tiré plusieurs fois sur Prysock et, après avoir achevé ce dernier d'une balle dans la nuque, était remonté dans le véhicule, qui s'était éloigné. « Dans un grand crissement de pneus », précisait le *Post*. Âgé de trente-six ans, le défunt aurait eu un casier judiciaire très chargé, ses condamnations allant du recel à l'attaque à main armée.

— C'était un mac, me dit Danny Boy. D'après moi, il a décroché ce boulot grâce à la loi antiségrégation.

— Comment ça ?

— Il était blanc.

— Les macs ne sont pas tous noirs.

— Exact. Mais sur le terrain, les macs blancs sont assez rares et Dodger Prysock, c'était un homme de terrain et rien d'autre.

— Dodger, tu dis ?

— Son *nom de rue*(44). C'était quasi inévitable, non ? Roger the Dodger(45), et le gars était originaire de Los Angeles.

— J'aurais dit Brooklyn.

— C'est parce que tu connais bien l'histoire. Mr Prysock n'était pas ce qu'on pourrait appeler une figure marquante dans son domaine, mais il se débrouillait.

— Assez pour se payer des chapeaux mauves et des costumes zoot ?

— C'était pas du tout son style. Dodger laissait ça à nos frères en négritude. Il s'habillait plutôt dans le genre J. Press(46).

— Qui l'a tué ?

— Aucune idée. La dernière fois que j'entends parler de lui, il n'est pas à Manhattan et la première chose qu'on me dit après ça, ça s'étale

dans tous les journaux. Qui l'a tué ? Ça me dépasse. C'est pas toi, au moins ?

— Non.

— Ben, c'est pas moi non plus. Mais ça nous laisse quand même pas mal de possibilités.

L'après-midi était déjà bien avancé lorsque j'arrivai au dernier étage du 488 18^e Rue Ouest, mais les lieux n'auraient pas paru différents en pleine nuit, les fenêtres ne laissant pas passer la lumière du jour. Les vitres avaient été remplacées par des miroirs dans leur partie inférieure, et le haut était peint du même jaune citron que les murs.

— Rien ni personne, pas même le soleil, ne doit être en mesure de voir ce qui se passe ici, me confia Julia. Pas même Notre Seigneur.

Elle m'offrit une tasse de café, me fit asseoir dans un fauteuil et s'installa sur le divan en repliant ses jambes sous elle. Cette fois-ci je n'aurais pas droit au pyjama de harem. Elle portait un pantalon noir confortable et un chemisier couleur fuchsia. Ce dernier était en soie et ne semblait pas cacher des choses que Dieu ou la chirurgie n'auraient pas données à sa propriétaire.

J'avais bipé T. J., ce qui avait déclenché plusieurs coups de fil dans les deux sens. Résultat, j'avais enfin obtenu une audience auprès de Sa Majesté.

— Roger Prysock, lui lançai-je.

— Il n'y avait pas un... Arthur Prysock ? se demanda-t-elle à haute voix. C'était un musicien, si je me souviens bien.

— Celui-là, c'est Roger.

— Peut-être un parent.

— Tout est possible, lui fis-je remarquer. Roger the Dodger qu'ils l'appellent.

— Qu'ils l'appelaient, me corrigea-t-elle. Il est mort.

— Abattu alors qu'il passait un coup de fil d'une cabine publique. Trois ou quatre balles en pleine poitrine, plus une de rab pour ne rien laisser au hasard. Et dans la nuque, celle-là. Ça vous dit quelque chose ?

— Très vaguement, une sorte de sonnerie étouffée. Comment trouvez-vous ce thé ?

— Bien. Il était grand et avait les yeux et les cheveux noirs. Beau garçon. Bien habillé, mais moins voyant que ses confrères.

— Que ses confrères ? répéta-t-elle d'un ton raide.

— Il est mort sur un trottoir où les putes travaillent depuis toujours. Et donc... qui connaissons-nous d'autre qui, comme lui, était

grand, avait les cheveux noirs, s'habillait comme un ancien de l'Ivy League(47) et a trouvé la mort de la même façon... et dans le même genre de rue ?

— Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle. On ne pourrait pas glisser sur les indications scéniques et passer à l'histoire ?

— Qui l'a tué, Julia ?

— Eh bien, mais... On dirait que c'est le même type qui a tué notre ami Glenn et là, je vous ai déjà dit que je ne savais pas qui c'était.

— Vous ne saviez pas.

— L'imparfait ne convient pas ?

Je secouai la tête.

— Non, Julia. Vous ne saviez pas qui c'était à ce moment-là, mais maintenant, je crois que vous le savez. En fait, je suis à peu près sûr que Glenn Holtzmann a été tué par erreur et que le type qui l'a flingué cherchait Roger Prysock. Il est possible que notre tueur n'ait eu que le signalement de sa victime... ou alors Glenn et Prysock se ressemblaient tellement que, la mauvaise lumière aidant, il les a confondus.

— J'étais de l'autre côté de la chaussée, mais je peux vous garantir que Holtzmann ne ressemblait pas du tout à Prysock.

— Sauf que ça, vous le saviez déjà parce que vous l'aviez déjà vu de près.

— C'est vrai.

Elle s'examina un ongle, puis se rongea une envie.

— Je n'ai pas fait le lien entre les deux assassinats, reprit-elle. Le premier, celui de Glenn, ça fait des semaines et des semaines que je n'y pense plus. Quant au second... les détails sont plutôt maigres. J'ignorais le coup de la balle dans la nuque.

— Ça sent sa signature.

— Effectivement.

Elle étudia ses ongles à nouveau, puis souffla dessus comme si le vernis n'était pas sec.

— Je ne savais même pas qu'il était revenu en ville, enchaîna-t-elle.

— Qui ça ? Prysock ?

— Oui. Ça fait des mois que je ne l'ai pas revu. On m'avait dit qu'il était reparti à Los Angeles. C'est de là qu'il est, je crois.

— On le dit.

— J'ai appris son retour et sa mort en même temps.

— Qui lui en voulait ?

Son regard se fit fuyant.

— J'ai pas de mac, moi, dit-elle. Ni mac ni « manager » comme certains d'entre eux aiment se faire appeler de nos jours. Et Roger the Dodger, je le connaissais à peine et ne pensais pas grand bien de lui. Il

était plutôt conservateur côté vêtements, mais fort capable de passer un costume de chez Tripler pour ressembler à une pute à dix dollars le coup, vous pouvez me croire.

— Je vous crois.

— Tout ce que je pourrais vous dire sur lui se réduirait à des ragots. Et, bien sûr, ce n'est pas moi qui vous ai raconté tout ça. On est clairs sur ce point ?

— Comme de l'eau de roche.

— Ce que je sais, et je ne l'ai appris que bien après la mort du Dodger, c'est qu'il était parti en Californie pour raisons de santé. Bref, il y avait quelqu'un qui voulait le descendre.

— Qui ça ?

— Je ne connais pas le type en question. Tout ce que je sais, c'est son surnom de travail. Sans compter que je n'ai jamais vu cet individu parce qu'il n'arpente pas le même trottoir que la fille que vous avez devant vous.

— Quel est son surnom ?

— Zoot.

— Zoot, répétais-je.

— À cause de ses goûts vestimentaires, lesquels sont assez éloignés de ceux qu'affichait feu Mr Prysock.

— Il porte un costume zoot, dis-je.

— Un vrai, me précisa-t-elle, mais savez-vous seulement ce que c'est ? Les gens ont tendance à appeler « zoot » tout ce qui est fringues tape-à-l'œil et de mauvais goût, tout ce qu'on peut se mettre sur le dos quand on a un chapeau couleur magenta et une Cadillac rose avec coussins recouverts de fourrure. De fait, le « zoot » est un style vestimentaire des années quarante.

— Avec grands drapés et plis couchés.

— Alors là, vous me surprenez, mon chou ! C'est peut-être grossier à moi de vous le dire, mais vous ne me faisiez pas l'impression de vous intéresser beaucoup à la mode. Et voilà que vous vous transformez en véritable historien de la *couture*(48) masculine ?

— Je n'irai pas jusque-là, lui répondis-je, mais... parlez-moi de ce Mr Zoot. Serait-ce un Noir ?

— Vous êtes voyante, en plus ?

— Peau sombre, menton long et pointu, qui se remarque plus de profil que de face. Petit nez retroussé.

— On dirait que vous le connaissez.

— Je ne l'ai pas plus rencontré que vous, mais je l'ai vu une fois. Il portait un costume zoot bleu et des lunettes de soleil réfléchissantes. Et un chapeau.

Je fermai les yeux et me concentraï.

— En paille, le chapeau, et marron cacao. À bords très étroits. Et

bande très criarde.

— Ça remonte à quand ?

— À un an. Un an et demi peut-être. Il avait un surnom, mais ce n'était pas Zoot.

— Que faisait-il ?

— Il était assis à une table et parlait avec un de mes amis. Et j'ai pris sa place quand il est parti.

— Et c'est là que vous avez appris son nom.

— Mais pas son surnom.

— Bon. Et si on en venait à la question à plein de fric ? De quelle couleur était la bande de son chapeau ?

Je fronçai les sourcils, me concentraï encore plus, puis secouai la tête.

— Désolé, dis-je enfin.

— Et moi donc ! dit-elle. Mais tout n'est pas perdu. Vous emportez quand même le four à micro-ondes et l'ensemble télé-vidéo. Et encore une fois merci de nous avoir honoré de votre présence à l'émission *Essayez de vous rappeler*.

— Nicholson James, dis-je à Joe Durkin. À l'orée de sa vie, il s'appelait James Nicholson, mais un jour quelqu'un lui a tout chamboulé sur un document officiel. Une citation à comparaître, c'est probable : c'est le genre de documents officiels qu'il voyait le plus souvent. Toujours est-il que ça lui a beaucoup plu. Dès qu'il a pu, il a changé son nom légalement. C'est sans doute la dernière chose légale qu'il ait jamais faite.

— Et côté illégal ?

— Difficile à dire. Il a zigouillé un certain Roger Prysock dans Park Avenue South, mais ça, c'était il y a quelques jours. Il a très bien pu commettre une demi-douzaine de délits majeurs depuis. D'un autre côté, il est peut-être entré dans les ordres... qui sait ?

— Pas moi. Et je peux pas dire que ça me passionne beaucoup, du moment que ce Nick s'abstient de fréquenter mon secteur... Nick ? C'est comme ça qu'il se fait appeler ? Pourquoi pas Jim ?

— Certains l'appellent Zoot.

— Super, ça, dit-il. Classieux. Évidemment, si jamais il prenait la bure, il faudrait l'appeler Father Zoot. Ou alors Sister Zoot si jamais il décidait de rejoindre les Petites Sœurs des pauvres. Dis-moi... Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse de savoir qu'un trouduc avec le nom à l'envers a zigouillé un autre trouduc dans un secteur qui n'a rien à avoir avec le mien ?

— Le type qu'il a abattu faisait dans les un mètre quatre-vingt-cinq.

Il pesait environ quatre-vingts kilos et avait les cheveux et les yeux noirs. Il était bien habillé et parlait au téléphone au moment de la fusillade. Notre Mr Zoot lui en a collé quelques unes dans la poitrine et une de der dans la nuque.

Joe Durkin se redressa d'un coup.

— D'accord, dit-il. Je suis tout ouïe.

— Il y a deux mois de ça, disons, Nicholson James commence à beaucoup aimer Roger Prysock. J'ignore le sujet de la dispute. Les filles ou le fric, il y a des chances. Et voilà qu'un soir notre Mr Zoot se balade en voiture dans la 11^e Avenue. Cherche-t-il son copain Prysock ? Ce n'est pas impossible. Ou alors il a un pot du tonnerre. Toujours est-il que le bonhomme qu'il veut se trouve devant lui et qu'il parle au téléphone tout comme le fait souvent le dénommé Prysock. Il a mis sa tenue Ivy League, encore une fois comme Prysock...

— Sauf que ce n'est pas Prysock.

— Non. C'est Glenn Holtzmann. Glenn Holtzmann qui est allé faire un tour et, c'est fort probable, est en train d'enclencher une de ses combines. Laquelle, on ne le saura jamais vu qu'il n'a pas le temps d'arriver à ses fins. Zoot saute de voiture et lui tire trois balles dans le corps. Holtzmann tombant aussitôt le visage en avant, Zoot ne peut pas voir qu'il s'est trompé de cible. De toute façon, il fait déjà nuit et on n'y voit pas grand-chose.

— Et Nicholson James non plus.

— Zoot tire donc sa dernière balle et rentre chez lui, poursuivis-je. Ou alors il va quelque part où on peut faire la fête quand on a bien bossé. Pendant ce temps, George Sadecki sort de l'ombre et se dit que laisser tramer ses douilles à droite et à gauche, ça n'est pas bien : c'est vrai que lui, c'est en plein delta du Mékong qu'il est en train de patrouiller... Les flics ayant bien fait leur boulot, on le prend avec une poche pleine de pièces à conviction et le pauvre George ne peut même pas jurer qu'il n'a pas commis l'acte dont on l'accuse.

— Et celui qu'on voulait tuer ?

— Roger ? Comme les premiers Dodgers de Brooklyn, il a filé à Los Angeles. De fait même, il a probablement déjà quitté New York lorsque Zoot abat Holtzmann. Ou alors, il s'apprêtait à le faire tout de suite. George se retrouve à la prison de Rikers. Puis on l'expédie à Belle vue avant de le rapatrier à Rikers, où il est assassiné à coups de poignard. L'affaire était déjà close et ce n'est pas maintenant que la justice va s'amuser à remuer les cendres froides.

— Revenons sur le trottoir. Comment se fait-il que personne ne sache que Holtzmann se soit trouvé sur la trajectoire d'un certain nombre de balles qui ne lui étaient pas destinées ?

— Comment le saurait-on ? Et d'un, peu de gens savaient que Zoot

en voulait à Prysock et de deux, ceux qui étaient au courant n'y auraient pas attaché beaucoup d'importance : les macs qui se disputent, ça arrive tous les jours. Et quand ils ne font pas ce qu'il faut tout de suite, ça finit par passer. N'oublions pas non plus que sur le trottoir, on ignorait que Prysock et Holtzmann se ressemblaient et que, contrairement à ce que les journaux racontaient, George n'avait pas tiré. Que diable ! Prysock lui-même ne savait pas à quel point ça chauffait pour lui. À ses yeux, rentrer à New York ne posait aucun problème. Sur ce, Nicholson James apprend que son ennemi est revenu et il entreprend aussitôt de le retrouver. Il tombe sur la bonne cabine publique, il voit un type en train de téléphoner et ce type, c'est forcément le bon, il remet ça.

Nous reprîmes plusieurs fois l'histoire de A à Z, puis Joe Durkin me demanda ce que j'attendais de lui.

— Tu pourrais peut-être appeler le type qui a enquêté sur le meurtre de Prysock, lui suggérai-je. Et lui dire de voir un peu du côté de Nicholson James.

— Alias le Zoot ? dit-il en martelant son bureau du bout des doigts. Et je tiendrais mon renseignement de qui ?

— D'un de tes indic's ?

— Auquel son petit doigt aurait tout raconté ?

— Ah, ce petit doigt !

— Nos indic's sont sans doute déjà au courant, tu sais ? Je vois assez bien notre Mr Zoot bavasser comme un fou dans un bar à voyous de Lenox Avenue et trois de nos mouchards se piétiner la gueule pour arriver au téléphone.

— Ça se peut.

— Mais tu ne le penses pas.

— Si c'était le cas, un de mes amis serait déjà au parfum. Or il ne l'est pas.

— Je crois savoir de qui il s'agit.

— Tiens donc.

— Et il n'est pas au courant. Intéressant, ça. Mais au fait, tu pourrais passer le tuyau toi-même, non ? Tu t'installas dans une cabine, pas dans Park Avenue... ni dans la 11^e non plus... Tu n'as pas besoin de moi pour ça !

— Venant de toi, ça serait plus crédible.

— Quand c'est Durkin qui parle, on écoute ? Tu te souviens de la pub pour E. F. Hutton(49) ? Je me demande bien où il est passé, celui-là.

— Je l'ignore.

— Peut-être que les gens ont cessé de l'écouter.

Il fronça les sourcils et ajouta :

— Soit. Mais c'est quoi, la chute de l'histoire ?

— En travaillant bien, et avec un peu de chance, la police fait tomber Nicholson James pour le meurtre de Roger Prysock.

— Et les morts qu'il vaudrait mieux ne pas réveiller ?

— Comment ça ?

— Holtzmann et Sadecki. Tu te rends compte du bordel si jamais on rouvrirait le dossier ! Pour le meurtre de Holtzmann, Zoot s'en tirerait les doigts dans le nez. De fait même, on aurait encore plus de mal à lui coller l'assassinat de Prysock sur le dos vu que la défense aurait soudain d'autres cordes à son arc.

— Et je ne vois pas que la police y trouverait son compte non plus.

— C'est vrai que deux ou trois de nos collègues ont déjà eu droit aux félicitations de la hiérarchie pour le beau travail qu'ils ont accompli en coffrant Sadecki. Non, il ne serait pas bon d'aller ainsi réveiller les morts. Et ce n'est pas Mr Zoot qui ira poser des questions. Il n'est pas con à ce point-là, si ?

— Non.

— Et toi, Matt ? Tu peux laisser filer ?

— C'est à mon client d'en décider, lui répondis-je. Nous verrons bien si j'arrive à lui vendre l'idée.

J'appelai de ma chambre d'hôtel et trouvai Tom Sadecki à son magasin. Je lui fis un bref résumé de la situation qu'il écouta sans m'interrompre. Pour finir, je précisai

— Et c'est ici que vous devez décider. Pour l'instant notre tireur pourrait être déféré devant les tribunaux pour le meurtre de Roger Prysock, mais cela n'a rien d'inévitable. Au cas où il le serait, il pourrait être condamné, mais, là non plus, rien n'est sûr. Tout dépendra du dossier qu'ils auront contre lui. Il peut plaider coupable ou risquer le tout pour le tout, mais l'affaire est encore fraîche et il y a des témoins oculaires. Cela dit, il est trop tôt pour dire ce qui peut se passer.

« En essayant de relier le tueur à Holtzmann et de tout révéler, on pourrait fragiliser ce qu'on a contre lui dans le meurtre de Prysock. Ça nous permettra de laver l'honneur de votre frère, mais comme vous m'avez dit que ça n'avait guère d'importance... Cela étant, vous avez tout à fait le droit de changer d'avis si ça vous chante.

— Putain ! s'écria-t-il. Et moi qui croyais en avoir fini !

— Vous n'êtes pas le seul.

— Que faut-il faire, selon vous ?

— Je ne peux pas répondre à votre place. Pour moi, le plus facile serait que vous laissiez tomber et Dieu m'est témoin que les flics apprécieraient beaucoup, mais le seul vrai problème là-dedans, c'est ce que vous voulez, vous et votre famille.

— George est innocent, n'est-ce pas ? Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— C'est drôle, dit-il. Au début, pouvoir le croire était la seule chose qui m'importait. Après, laisser tomber m'a paru essentiel, vous voyez ? Et maintenant tout semble indiquer que j'avais vu juste d'entrée de jeu. Évidemment, j'en suis très heureux, mais ça n'est plus aussi fondamental. Comme si tout ça n'avait rien à voir avec George ou aucun d'entre nous !

— Je crois comprendre ce que vous dites.

— On ne ferait jamais que le renfourner dans la machine, n'est-ce pas ? Pour laver son honneur alors qu'il n'a pas besoin d'être lavé ? Non. Que le monde oublie donc mon frère. Nous, nous ne l'avons pas oublié et cela suffit amplement.

— Donc on laisse courir, dis-je.

J'appelai Lisa. Je lui dis bonjour, elle me dit bonjour et attendit que je m'invite chez elle.

Au lieu de ça, je lui racontai comment son mari s'était fait descendre par quelqu'un qui l'avait pris pour un maquereau.

— On ne rouvrira pas le dossier, ajoutai-je. La seule personne qui aurait pu le vouloir est le frère de George Sadecki et il s'y refuse. Les flics préfèrent laisser tomber... et nous aussi.

— Bref, rien n'a changé.

— Tous les fils ont été renoués, lui répondis-je. Et il est rassurant de savoir que Glenn ne s'est pas fait tuer par quelqu'un qu'il avait dénoncé ou s'apprêtait à coincer. Cela étant, d'un point de vue pratique, non, rien n'a changé.

— Etrange, l'espèce de prémonition qu'il a eue.

— Si c'est bien de prémonition qu'il s'agissait. Peut-être préparait-il un coup qui pouvait lui coûter la vie, et qui la lui aurait effectivement coûtée si ce maquereau ne l'avait pas tué avant.

Nous parlâmes encore un peu, puis elle me demanda si je voulais passer.

— Pas ce soir, lui répondis-je. Je suis crevé.

— Dors bien, me dit-elle.

— Je m'y efforcerai. Et je te rappelle.

Je raccrochai. Je gagnai ma fenêtre et regardai dehors pendant quelques instants. Puis je décrochai à nouveau et passai un autre coup de fil.

— Salut, dis-je. Ça t'embêterait que je passe ?

— Maintenant ?

— Ce n'est pas le moment ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

— J'ai vraiment envie de te voir. Je suis crevé, je ne me suis pas couché depuis avant-hier soir.

— Tu as des ennuis ?

— Non, j'ai beaucoup travaillé. Mais bon... ça peut attendre jusqu'à demain.

— Non, dit-elle. Ça va.

— Tu es sûre ?

— Ça va, dit-elle.

— Il a été tué par accident, dis-je à Elaine. C'est à ça que ça ressemblait dès le début et c'est comme ça que la police a vu les choses. Un type qui habite au vingt-huitième étage d'un bel immeuble se trouve au mauvais endroit au mauvais moment parce qu'il a voulu jouer au malin dans son beau costume.

« Les flics croyaient qu'il était tombé sur George Sadecki et c'était une éventualité que je ne pouvais pas écarter entièrement. Sauf que le personnage de Glenn Holtzmann avait quelque chose de bizarre et que plus j'étudiais son cas et plus je me rendais compte qu'il avait donné à quelqu'un des raisons de le tuer que ce pauvre George n'avait jamais eues. Le meurtre me semblait prémédité. La dernière balle dans la nuque ne collait pas avec un vol à l'arraché qui tourne mal, voire avec l'agression d'un vagabond qui prend un coup de sang. Ça sentait son exécution. Le truc qu'on fait uniquement aux gens qu'on veut voir mourir.

— Ce qui était le cas, dit-elle.

— Ce qui était très exactement le cas. Nicholson James avait ce qu'il croyait être d'excellentes raisons de flinguer Roger Prysock et ne pensait pas faire autre chose en abattant Glenn. Après, lorsque George est entré en scène et a porté le chapeau à sa place, Nick a dû croire que le bon Dieu veillait sur lui. Et, bien sûr, il n'est pas allé crier la vérité sur les toits : se tromper de victime n'est pas le genre de haut fait dont on se vante dans les bars. Il avait tué un inconnu, c'était un autre inconnu qui atterrissait en taule, prétendre que rien ne s'était passé était la solution la plus simple.

« Jusqu'au jour où Roger Prysock revient à New York en s'imaginant que tout danger est écarté. Nicholson James l'apprend et remet ça. Le procédé est le même

— cabine publique, trois balles en pleine poitrine et le *coup de grâce*(50) dans la nuque –, sauf que cette fois-ci il n'y a pas erreur sur la personne.

— Et personne ne fait le lien.

— Parce qu'il n'y a aucune raison de le faire. Rien que pour les cinq bourgs de New York, près de cinq cents homicides ont été commis entre le meurtre de Glenn Holtzmann et l'assassinat de Prysock. Les trois quarts d'entre eux ont été perpétrés avec des armes à feu et bon nombre sur la voie publique. Les similitudes sont certes frappantes, mais seul pourrait les déceler quelqu'un qui aurait le meurtre de Holtzmann présent à l'esprit. Or, tous les flics qui se sont occupés de l'affaire ont autre chose en tête. Il ne faut pas oublier que Prysock s'est fait descendre à l'autre bout de la ville et que parmi ceux qui enquêtent sur sa mort, personne n'a travaillé sur le meurtre de

Holtzmann, lequel meurtre est déjà de l'histoire ancienne. L'affaire est close et l'assassin a été arrêté. Il est même mort et enterré ! Imaginons que tu tombes sur un monsieur et une dame tués à coups de hache. Peut-être penseras-tu à Lizzie Borden(51), mais de là à lui intenter un procès !

— Je vois.

— Il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait entendre autre chose dans cette histoire et cette personne, c'était moi. Je n'ai jamais vraiment cru que c'était George qui avait fait le coup et aucun des homicides qui se déroulaient à droite et à gauche ne pouvait m'ôter de l'esprit le seul auquel je pensais. Bref, le seul être à même de faire le lien entre Holtzmann et Prysock, c'était moi.

— Et ce lien, tu l'as fait.

— Et non, justement, lui répondis-je, je ne l'ai pas fait.

Les quatre journaux locaux ayant rapporté la mort de Prysock, j'avais lu la nouvelle au moins une fois. J'ai dû la lire, puisque je m'en suis souvenu deux ou trois jours plus tard. Comme une sonnerie que je m'arrangerais pour ne pas entendre.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis devenu très judicieusement sourd. Sourd comme un Irlandais, ainsi que disait tante Peg. Être sourd comme un Irlandais, c'est ne pas entendre ce qu'on ne veut pas entendre.

— Pourquoi ne voulais-tu pas entendre ?

— Laisse-moi plutôt te dire comment je me suis débarrassé de ma surdité irlandaise et tu verras tout de suite où elle avait sa source. En partant d'ici hier soir, je me suis rendu à la réunion de minuit qui se tient à la Maison d'Al-Anon. Après, je suis allé voir Mick.

Je lui racontai les heures que j'avais passées chez Grogan et lui récapitulai le bout de conversation que nous avions eu à propos de Glenn Holtzmann. Je lui dis encore comment Mick et moi avions attendu le lever du jour et assisté à la messe des bouchers à l'église Saint-Bernard.

— Mick était le seul type en tablier blanc. Il n'y avait pratiquement que nous et les nonnes.

— Et tu pensais qu'il avait tué Holtzmann.

— Je le craignais. C'était une des premières idées qui m'étaient venues à l'esprit lorsque j'avais enfin réussi à joindre quelqu'un d'Altoona qui puisse me dire d'où venait l'argent dont Glenn s'était servi pour se payer ses études de droit. D'un côté je voyais Glenn Holtzmann le cafter professionnel et de l'autre mon ami Mick Ballou avec une bagnole, une baraque et un café dont il se refuse à être le propriétaire en titre afin d'interdire toute possibilité de saisie par le fisc. En plus de quoi Mick n'arrêtait pas de parler de ça, de me dire comment les autorités te confisquent tes biens dès qu'elles peuvent

prouver que tu en as et de m'expliquer pourquoi son avocat voulait s'assurer qu'il ne perdrait pas sa ferme si jamais ses locataires venaient à mourir avant lui et à la léguer à quelqu'un d'autre.

« Glenn, je l'avais rencontré une fois chez Grogan. Je buvais un Coca au comptoir et il croyait que c'était de la Guinness... cela pour te donner une idée de la manière dont il se fondait dans le paysage d'un bar ordinaire de Hell's Kitchen ! Ça ne l'empêchait pas de savoir très bien qui était le propriétaire et de me poser sans arrêt des questions sur « Ballou le Boucher ». Jusqu'au moment où je lui ai dit que ça faisait mauvais effet et où il a parlé d'autre chose. Mais il aurait très bien pu aller se renseigner ailleurs. Et s'il était tombé sur un détail intéressant et avait décidé d'en tirer bon parti ?

« Mais se dire que Mick l'avait tué n'avait quand même pas grand sens. Glenn agissait dans l'ombre et les deux types qu'il avait baisés n'avaient jamais eu la moindre idée de ce qui leur arrivait. Jamais Glenn ne se serait découvert devant un monsieur qui a la réputation d'être un tueur sans pitié. Quant à Mick... Rien ne lui aurait été plus facile que d'avertir Glenn de se tenir tranquille s'il avait deviné ce qui se tramait.

« Et c'est là que je me suis trompé, poursuivis-je. Au lieu d'envisager tous les cas de figure, je me suis fermé.

Je me suis accroché à l'idée que mon boulot était terminé parce que j'avais fait tout ce qu'il était possible de faire pour mes deux clients. L'argent de Lisa Holtzmann était en lieu sûr et je ne pouvais plus rien pour George Sadecki. Et comme en plus je n'avais aucune piste quant à l'identité du vrai tueur, je pouvais très bien cesser de chercher.

« Mais quelque chose me rongait. Je n'arrivais pas à décoller de chez Grogan. Je recherchais la compagnie de Mick Ballou tous les deux ou trois jours, je passais des heures entières à bavarder avec lui et jamais je ne lui disais ce qui me travaillait. Et d'ailleurs, ça ne me travaillait pas vraiment, enfin... pas consciemment, parce que je m'interdisais d'y penser.

« C'est alors que Nicholson James a abattu Roger the Dodger. Je l'ai appris en lisant les journaux, mais la nouvelle ne m'est pas restée en tête.

— Jusqu'au moment où tu es allé bavarder avec Mick.

— Où je suis allé bavarder avec lui et où, Dieu sait comment, nous avons abordé la question Glenn Holtzmann, dis-je en pensant qu'il était inutile de lui préciser comment nous en étions arrivés là. Toujours est-il que ce qu'il m'a dit alors m'a fait clairement comprendre que j'avais laissé mes angoisses prendre le pas sur le raisonnement. Assez miraculeusement, j'ai commencé à me rappeler que j'avais lu quelque chose qui me troublait. Quoi, je l'ignorais, mais

je savais au moins qu'il y avait quelque chose.

— Drôle quand même, comment le cerveau fonctionne.

— A qui le dis-tu !

— Et s'il avait fait le coup ?

— Mick ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Imagine qu'il t'ait tout avoué ou que tu sois tombé sur des preuves absolument accablantes.

— Tu veux dire... qu'est-ce que j'aurais fait ?

— Oui.

Je n'eus même pas besoin de réfléchir.

— Je n'aurais rien fait du tout. L'affaire était close et j'avais fini mon boulot.

— Ça ne t'aurait pas chagriné de savoir qu'il l'emportait en paradis ? — Je n'ai même pas envie de savoir combien de meurtres Mick a commis sans être jamais inquiété. J'en ai vu un et il m'en a raconté pas mal d'autres. J'en ai suffisamment avalé pour qu'un énième petit assassinat ne me reste pas en travers du gosier.

— Même si cet énième petit assassinat te concernait directement ?

— Comment ça ? Parce que je connaissais vaguement la victime ? Parce que l'affaire m'était échue après les faits ? Ce n'est pas comme s'il avait tué un de mes proches, tu sais ? Ni même comme si l'acte était particulièrement répréhensible. Si Mick Ballou avait effectivement tué Glenn Holtzmann, je me serais dit qu'il avait probablement de bonnes raisons. — Bref, le soupçonner ne changeait en rien ce que tu éprouvais pour lui ?

— Pas vraiment, non.

— Et vos relations n'en ont pas été affectées ?

— Pourquoi l'aurait-il fallu ?

— Mais... tu es allé à la messe avec lui ce matin, dit-elle. Et ça, tu ne l'avais pas fait depuis longtemps.

— Ah, vous, les femmes juives ! lui répliquai-je. Vous n'en ratez jamais une !

— Et donc ?...

— Je crois que tu as raison. Je ne me serais sans doute pas autorisé à prendre part à ce rituel tant que je l'aurais soupçonné. Ce qui fait que dès que mes doutes ont été levés, j'ai éprouvé le besoin de fêter ça.

— Et c'est à ce moment-là que tu t'es rappelé ce qu'il y avait dans le journal.

— C'est à ce moment-là que je me suis souvenu qu'il y avait quelque chose dans les journaux et que ce quelque chose était récent. J'ai relu la presse jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais. Et j'ai commencé à creuser. Dès que Julia m'a parlé d'un mac qui se faisait

appeler Zoot, j'ai songé à la seule personne que je me rappelais avoir vue en costume zoot, c'est-à-dire Nicholson James. Je l'avais vu bavarder avec Danny Boy quand je bossais sur mon affaire d'enlèvement. L'épouse de Kenan Khoury *, tu te souviens ?

— Évidemment.

— J'ai parlé avec Danny Boy un peu plus tard et il ne savait même pas que nos deux macs s'en voulaient à mort. Encore heureux que Julia ait été au courant ! Cela dit, cette affaire n'étant pas vraiment marquée au sceau de la chance, je reconnais qu'à ce moment-là, elle m'a servi.

— Comme si on pouvait t'en vouloir ! Mon Dieu, Matt, qu'est-ce que tu as l'air fatigué ! Je t'offrirais bien du rab de café, mais c'est sans doute la dernière chose dont tu as besoin.

— Tu as probablement raison.

— Moi aussi, je suis fatiguée. Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit passée. J'ai pas mal de soucis en ce moment.

— Je sais.

— J'ai eu peur quand tu m'as appelée. Me dire que tu avais passé une nuit blanche et que tu avais besoin de me parler... J'ai eu peur que tu m'annonces des choses.

— Je voulais seulement te tenir au courant de ce qui se passait.

— Je sais.

— Et je n'avais pas envie d'aller me coucher tout seul.

— Eh bien, ce ne sera pas nécessaire, me répondit-elle.

Je me couchai et songeai aussitôt que ce n'était pas ma fatigue qui allait m'empêcher d'avoir du mal à m'endormir. Une seconde plus tard, me sembla-t-il, il faisait grand soleil dans la chambre, une bonne odeur de café frais se répandant dans tout l'appartement.

J'en avalais ma deuxième tasse lorsque le téléphone sonna. Elaine décrocha. Je me tournai vers elle et la vis changer de visage.

— Un instant, dit-elle. Je vous le passe.

Elle couvrit l'écouteur de sa main et ajouta :

— C'est pour toi. Janice Keane.

— Oh ?

Elle me tendit l'appareil et s'éclipsa hors de la pièce. Je l'aurais bien suivie, mais avec ce putain de téléphone dans la main !

— Allô ? dis-je.

— Je m'excuse, Matt. Je n'ai pas choisi le bon moment, n'est-ce pas ?

— Non, non, ça va.

— Veux-tu que je te rappelle plus tard ?

— Non, ça ne pose aucun problème.

— Bon. C'est toi qui vois... parce qu'il n'y a rien d'urgent, enfin... vu l'urgence générale de la situation... Disons que j'ai eu ce qu'on pourrait appeler une révélation peu après ton départ. J'ai failli t'appeler tout de suite, mais j'ai préféré attendre ce matin pour voir si ça tenait encore.

— Et ça tient encore ?

— Ouais. Et je voulais t'en faire part parce que ça te concerne... en quelque sorte.

— Ah.

— Je ne vais pas me suicider. Je ne vais pas me servir du revolver que tu m'as apporté.

— Vrai ?

— Vrai. Tu veux savoir ce qui s'est passé ? Après ton départ, je me suis regardée dans la glace et j'ai pas voulu croire la gueule que j'avais. Et après, je me suis dit : « Et alors ? Je peux faire avec, non ? » Et brusquement j'ai compris que j'allais pouvoir me débrouiller de la suite, même si elle devait être longue. Je ne pourrais sans doute pas y faire grand-chose, mais je pourrais au moins m'en accommoder. J'arriverais à supporter.

« Et ça, c'était quelque chose de tout à fait nouveau, reprit-elle. C'est vrai qu'il y a des choses qui m'échappent : la douleur, mon aspect extérieur... et le fait absolument inacceptable que, ce coup-ci, je n'en sortirai pas vivante, mais ton revolver m'a redonné une manière de maîtrise. Je pouvais toujours appuyer sur la détente si les choses prenaient un tour qui ne me plaisait pas. Sauf que... pourquoi faudrait-il que je domine la situation et qui le fait jamais vraiment dans sa vie ? Bah... je suis parfaitement capable de supporter un peu de douleur. Et la douleur, on n'en a jamais plus que ce qu'on peut supporter... c'est pas ça qu'on dit ?

— Si. C'est ça qu'on dit.

— Et tu sais ce que j'ai compris tout d'un coup ? J'ai compris que je ne voulais rien rater. Parce que c'est ça, la sobriété : le fait de ne pas laisser filer son existence. Bref, je veux être de tout le reste. Mourir est une expérience et il se trouve que je n'ai aucune envie de la louper. Autrefois, je disais toujours vouloir que la mort me prenne par surprise. L'attaque, l'infarctus et de préférence pendant mon sommeil pour que je n'aie conscience de rien, même pas une infime seconde. Mais maintenant, ce n'est pas du tout ça que je veux. Je préférerais que les choses s'accomplissent d'elles-mêmes jusqu'au bout. Si je disparaissais d'un seul coup, je n'aurais même pas le bonheur de savoir que ce que je voulais donner à certaines personnes leur est effectivement parvenu. À ce propos... n'oublie pas que tu as le socle à prendre.

— Je sais.

— Bon, ben... je voulais sans doute te remercier encore une fois de m'avoir procuré ce revolver, dit-elle, parce que... il fallait que je l'aie pour comprendre que je n'en aurais pas besoin. Je ne sais pas si ce que je te raconte a un sens...

— Tu te démerdes bien, tu sais ?

— Vraiment ? Il y a des fois où je me demande... Tu sais ce que je me suis dit avant de me coucher hier soir ? Je me suis dit que ce qui me faisait le plus peur dans cette mort, c'était que je foute tout en l'air et que je ne sache pas comment m'y prendre. Et alors, je me suis dit : « Mais merde, quoi ! t'as qu'à penser à tous les crétins et autres loosers qui s'en sont parfaitement débrouillés ! Ça doit quand même pas être si difficile que ça ! » Si ma mère y est arrivée, tout le monde doit en être capable, non ?

— T'es dingue, Jan, lui dis-je, mais ça, tu le sais probablement depuis longtemps.

Lorsque j'entrai dans la chambre, Elaine était assise sur un tabouret et se regardait dans la glace de sa coiffeuse. Elle se tourna brusquement vers moi.

— C'était Jan, dis-je.

— Je sais très bien qui c'était.

— Je ne vois pas pourquoi elle a appelé ici. Je voulais le lui demander. Je ne pensais pas qu'elle avait ce numéro.

— Tu avais mis ton transfert d'appels.

— Ça ne se peut pas. Je ne l'ai pas enclenché hier soir.

— Tu n'avais pas besoin. Tu ne l'avais pas débranché de la veille.

— Ah, nom de Dieu ! m'écriai-je. C'est une blague, n'est-ce pas ?

— Non.

Je réfléchis.

— Tu as raison, dis-je enfin. Je ne l'avais pas débranché.

— Elle a aussi appelé hier matin.

— Ici ? Il y avait un message à l'hôtel.

— Je sais. C'est moi qui l'ai laissé. « Rappeler Jan Keane. » Elle ne m'avait pas laissé son numéro, mais je me suis dit que tu devais le connaître.

— Oui, bien sûr.

— Bien sûr, répéta-t-elle.

Elle quitta son tabouret et gagna la fenêtre. Celle-ci donne sur le fleuve, mais la vue est plus belle du living-room.

— Tu te souviens d'elle ? lui demandai-je. Tu as fait sa connaissance à SoHo.

— Pour m'en souvenir, je m'en souviens. Ta petite copine d'antan.

— Voilà.

Elle se tourna vers moi, le visage tendu.

— Eh merde, tiens ! s'écria-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'avais peur qu'on parle de ça hier soir, dit-elle. Je croyais que c'était pour ça que tu voulais passer... Et je ne voulais pas en parler, moi, mais il le faut, non ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Jan Keane, dit-elle en détachant les syllabes de son nom d'un ton sec. Tu la vois, c'est ça ? Tu as une aventure avec elle... tu es toujours amoureux d'elle...

— Nom de Dieu !

— Je te jure que je ne voulais pas en parler ! Mais ça s'est fait quand même. Alors ? Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On fait comme si je n'avais rien dit ?

— Jan est en train de mourir.

— Elle est en train de mourir, répétais-je. Elle a un cancer du pancréas. Elle n'en a plus pour longtemps. Ils lui ont donné un an et elle est presque au bout.

« Elle m'a téléphoné il y a environ deux mois, continuai-je. Au moment où Glenn Holtzmann s'est fait descendre. Elle était en train de mourir et elle voulait que je lui rende un service. Elle voulait un revolver. Pour se suicider quand elle ne pourrait plus supporter.

« Et elle m'a appelé hier parce qu'elle voulait me donner une de ses œuvres. Elle s'est mise à distribuer ses biens de façon à être sûre qu'ils arrivent entre les mains des gens auxquels elle les destine. Je suis allé à son loft hier matin et j'ai pris un de ses tout premiers bronzes et elle avait une sale gueule et elle n'en a sans doute plus pour très longtemps.

« Et aujourd'hui elle m'a rappelé pour me dire qu'elle n'allait pas se mettre le revolver dans la bouche et expédier sa cervelle partout sur les murs. Elle a décidé qu'il valait mieux laisser la mort suivre son cours et elle voulait me faire part de sa décision et m'expliquer comment elle y était arrivée.

« Et oui, ajoutai-je encore, je l'ai revue, mais pas au sens où tu l'entends. Non, je ne suis pas en train d'avoir une aventure avec elle. Non, je ne suis pas amoureux d'elle. Je l'aime, je me fais du souci pour elle, c'est une très bonne amie, mais non, je ne suis pas amoureux d'elle.

« C'est toi que j'aime, dis-je. Tu es la seule femme que j'aime. Tu es

la seule que j'aie jamais aimée. Je t'aime, Elaine, je t'aime.

— Je me sens vraiment conne, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que j'étais féroce ment jalouse d'une femme qui est en train de mourir. Parce que j'ai passé toute ma journée d'hier à la haïr. Je me sens conne et méchante, mépris able, ignoble. Et folle, surtout ça.

— Tu ne savais pas.

— Non, et ça aussi, ça m'ennuie. Comme as-tu pu te taper tout ça sans jamais rien m'en dire ? Ça fait quoi ? Deux mois que ça dure ? Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Je ne sais pas.

— En as-tu parlé à quelqu'un d'autre ?

— J'en ai un peu parlé à Jim, mais je ne lui ai pas dit qu'elle m'avait demandé de lui trouver un revolver. J'en ai aussi parlé à Mick.

— Et tu lui as emprunté un revolver.

— Mick est opposé au suicide.

— Mais pas au meurtre ?

— Un jour, je t'expliquerai la distinction qu'il fait entre les deux. Je ne lui ai pas demandé d'arme parce que je ne voulais pas le mettre dans une position embarrassante.

— Alors, où l'as-tu eu, ce revolver ?

— C'est T. J. qui m'en a acheté un.

— Ah, mon Dieu ! Tu lui fais acheter des revolvers, vendre de la drogue et traîner avec des travelos ? Tu parles d'une influence que tu as sur lui ! Lui as-tu dit pourquoi tu le voulais ?

— Il ne me l'a pas demandé.

— Moi non plus, dit-elle, mais tu aurais pu me le dire. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Je réfléchis.

— Je ne sais pas, dis-je enfin. Je devais avoir peur.

— Que je ne comprenne pas ?

— Non, je n'avais pas peur de ça. Tu comprends toujours plus de choses que moi. J'avais peut-être peur que tu désapprouves.

— Quoi ? Que tu lui donnes un revolver ? En quoi cela m'aurait-il regardée ? Comme si tu n'en aurais pas fait à ta tête de toute façon !

— C'est probable.

— Ceci pour ta gouverne : j'approuve qu'elle ait renoncé à se coller son revolver dans la bouche. Mais j'approuve aussi que tu aies décidé de lui en donner un et que tu l'aies laissée faire son choix. Ce que j'apprécie moins, c'est que tu m'aies laissée dans le noir alors que tu

supportais toutes ces misères. Qu'avais-tu l'intention de faire quand elle mourrait ? Sauter l'enterrement ? Me raconter que tu allais voir un match de boxe à Sunnyside ?

— Je t'aurais dit quelque chose.

— Voilà qui est réconfortant.

— Je cherchais sans doute à me cacher la vérité, lui avouai-je. Te parler de ça aurait rendu la chose réelle.

— Ce que je comprends.

— Mais il y avait aussi autre chose dont j'avais peur.

— Quoi ?

— Que tu meures.

— Mais je ne suis pas malade !

— Je sais.

— Et alors...

— Et alors, je ne peux pas supporter que Jan soit en train de mourir ! Quand elle disparaîtra, je perdrai quelque chose d'important, mais perdre des gens, ça arrive et la vie apprend à s'en débrouiller. Mais si jamais il t'arrivait quoi que ce soit, je ne sais pas ce que je ferais et ça, je l'ai tout le temps en tête et la seule raison pour laquelle je n'y pense pas, c'est que je me l'interdis. Parfois, quand on est au lit, je te touche la poitrine et je me demande s'il n'y a pas une grosseur dedans, ou alors ce sont tes cicatrices que je sens, là où ce fumier t'a poignardée, et je commence à me dire qu'il t'a peut-être fait plus de mal qu'on ne le pense. Depuis quelques années je sais que je ne suis pas immortel et se rendre compte de ça n'est jamais drôle, mais on s'y fait. Sauf que là, ce qui arrive à Jan me fait comprendre que toi aussi, tu mourras un jour, et je n'aime pas ça.

— Vieil ours imbécile. Je ne vais jamais mourir. Tu ne le savais pas ?

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Je n'ai pas le choix. Je vais à Al-Anon, moi ! Je ne peux pas me permettre de mourir tant qu'il y aura un seul être pour avoir besoin de moi sur cette terre ! Ah, mon Dieu, serre-moi fort, tu veux ? Et dire que je croyais être en train de te perdre !

— Tu ne me perdras jamais.

— Je me disais... c'est une fille intéressante, elle a réussi des choses, c'est une putain d'artiste et tout et tout, elle doit être sacrément plus stimulante et admirable qu'une connasse qui a passé toute sa vie à baiser pour se faire du fric.

— C'est ça que tu te disais ?

— Ouais. Je me disais que c'était elle, la fille plus douce et plus belle.

— Ça, pour avoir compris ! C'est toi, la fille plus douce et plus belle.

- Vraiment ?
- Sans l'ombre d'un doute.
- Moi, hein ?
- Toi.

— Donc, je me trompais. Je reconnais mes torts. Écoute, Matt, et si on retournait au lit ? Pas pour faire des trucs, juste pour, enfin, tu sais... se tenir chaud ?

- Est-ce bien sage ? On pourrait ne plus se dominer.
- On le pourrait en effet.

Cet après-midi-là, je me tenais debout à la fenêtre lorsqu'elle s'approcha de moi.

— Il devrait faire plus froid cette nuit, dit-elle. Il y aura peut-être de la neige.

— La première de l'année ?

— Ouais. On pourrait aller faire un tour ou rester ici à la regarder tomber. On verra si on veut la toucher ou pas.

— Je repense à l'époque où j'ai commencé à venir ici. La vue était plus belle sans ces nouvelles constructions.

— Je sais.

— On devrait déménager.

— Hein ?

— Il y a des appartements à vendre au Parc Vendôme et je suis sûr qu'il y en a de disponibles des deux côtés de la 57^e Ouest. Je sais que tu as toujours beaucoup aimé le bâtiment avec l'entrée art déco dans la rue d'à côté...

— Et celui où il y a une plaque qui dit que Béla Bartok a habité dans l'immeuble...

— Demain ou après-demain, tu devrais commencer à chercher. Et dès que tu trouves quelque chose, on le prend.

— Tu ne veux pas chercher avec moi ?

— Je ne ferais que me mettre en travers. Je sais que je serai parfaitement heureux d'emménager où tu veux. Ça fait trop longtemps que je vis dans une penderie ! J'aimerais avoir au moins une fenêtre devant laquelle pouvoir m'asseoir et regarder dehors et tiens... j'aimerais assez que la vue ne se limite pas à un conduit d'aération. Avoir une chambre en plus ne serait pas désagréable. En dehors de ça, je m'accommoderais de tout.

— Et tu veux rester dans le quartier ?

— Ben... c'est ça ou SoHo si tu veux pouvoir aller à la galerie à pied.

— La galerie ? Quelle galerie ?

— Ta galerie, quoi ! Toutes les galeries de la 57^e se trouvent à cinq minutes de mon hôtel et je pense qu'il y a encore des trucs à louer dans les immeubles voisins.

— Il y a des chances, au rythme auquel les galeries font faillite en ce moment, mais... depuis quand ai-je décidé d'en ouvrir une ?

— Tu ne l'as pas encore décidé, mais ça ne saurait tarder. À moins que je ne me trompe...

Elle réfléchit.

— Non, tu as sans doute raison, mais ça me fout la trouille.

— Raison de plus pour que tu choisisses l'appartement : après tout, c'est toi qui vas payer, en grande partie au moins. Bref, je ne vois pas pourquoi je devrais m'en soucier.

— C'est vrai. Ce serait idiot.

— Et je vais tout faire pour ne pas l'être.

— Je n'ai qu'à confier cet appartement à une agence, reprit-elle. Je peux même le faire tout de suite... Et je m'occupe de trouver des liquidités en disposant d'autres biens pour qu'on ne soit pas obligés d'attendre la vente de l'appartement. Je les appelle tout de suite pour qu'on fixe des heures de visite dès demain et après-demain. Tu sais quoi, Matt ? Brusquement, je meurs d'envie de déménager.

— Très bien.

— On en a beaucoup parlé, puis on a cessé d'en parler et maintenant on...

— Et maintenant on est prêt.

Et, après avoir repris mon souffle, j'ajoutai :

— Et quand tu auras trouvé un appartement, quand on s'y sera installé et qu'on connaîtra bien le quartier, bref, quand tout sera à peu près comme tu veux, j'aimerais bien qu'on se marie.

— Quoi ? Comme ça ?

— Voilà, dis-je en acquiesçant d'un hochement de tête, comme ça.

On était déjà à la mi-janvier lorsque je réussis enfin à descendre à Lispenard Street pour reprendre mon socle. Elaine et moi y étions passés pendant les fêtes de fin d'année, avec une dizaine d'amis qui étaient venus voir Janice. Nous étions bien décidés à remporter le socle avec nous, mais nous n'y avons plus pensé et étions repartis sans le prendre.

Cette fois-là, je fis le voyage exprès.

— Tu as bonne mine, me dit-elle. Et l'appartement ? Vous avez emménagé ?

— La vente est prévue pour le premier du mois.

— Génial ! Je ne sais pas si je te l'ai dit, mais je suis folle de ta copine. J'espère que tu lui as fait un beau cadeau de Noël.

— J'ai demandé à un dessinateur de la police de lui faire le portrait de son père.

— Pourquoi ça ? Il est recherché par les flics ?

— Il est mort il y a quelques années.

— Et tu as trouvé quelqu'un pour copier une photo ?

— Il travaille d'après les souvenirs de ses clients.

Je lui expliquai comment procédait Galindez. Elle trouva sa démarche assez fascinante, mais mon cadeau lui parut étrange.

— C'était ce qu'elle voulait, lui dis-je. Et l'expérience l'a beaucoup émue. Travailler avec l'artiste en personne... mais le résultat est bon. Et je euh... je lui ai donné autre chose.

— Oh ?

— Je lui ai donné une alliance.

— Sans blague ! Écoute, Matt, elle est fantastique, cette femme ! Tu t'es bien démerdé.

— Je sais.

— Et elle aussi. Je suis heureuse pour vous deux.

— Merci, Jan, lui dis-je. Toi aussi, tu as bonne mine.

— Ha ! Ça se voit donc ? Je suis plus mince que je ne voudrais et je ne pensais vraiment pas me l'entendre dire un jour, mais c'est vrai, non ? J'ai meilleure mine.

— Absolument.

— Je me sens mieux. J'essaie des trucs.

— Ah ?

— J'ai changé de régime alimentaire. Je suis un traitement au jus de carottes, plus quelques autres que j'aurais honte de te décrire tellement ils sentent leur charlatan. Mais, vois-tu, tout au fond, j'ai pris la décision de vivre.

— C'est merveilleux.

— Bah... je ne sais pas si ça changera quoi que ce soit. Ça fait des

années que les gens avalent du jus de carottes et se font des lavements et je n'ai pas vu beaucoup d'entreprises de pompes funèbres faire faillite. Mais je me sens mieux et rien que ça, ça vaut le coup, tu ne trouves pas ?

— Certainement.

— Et qui sait ? Les miracles, ça arrive. Les médecins appellent ça autrement. Rémission spontanée. Ou alors ils prétendent que le diagnostic initial était erroné. Mais... tout le monde s'en fout, non ?

Elle haussa les épaules.

— À dire vrai, reprit-elle, je ne m'attends pas à grand-chose, mais on ne sait jamais.

— On ne sait jamais, dit Elaine. Les médecins ne savent pas tout.

— Non.

— En dehors des médicaments, de la chirurgie et des rayons, ils ne savent même pas grand-chose. La médecine traditionnelle n'est pas la seule et il y a des fois où les systèmes différents marchent beaucoup mieux. On dirait qu'elle se soigne bien. Et puis... ça ne peut pas lui faire de mal.

— Je ne vois pas comment ça pourrait.

— Non. Et le changement d'attitude pourrait faire toute la différence. Je ne suis pas en train de dire que c'est tout dans sa tête, c'est très évidemment dans son corps que ça se passe, mais l'état d'esprit qu'on adopte a son importance, tu ne penses pas ?

— Absolument.

— Et comme elle le dit, les miracles, ça arrive. Dieu ! T'as qu'à voir tous les miracles ambulants qu'on a autour de nous ! Et nous, hein ? Tu crois pas qu'on est des miracles ?

— Je le pense aussi.

— Et donc, pourquoi pas Jan ? Que je te dise, Matt. Je crois qu'elle va s'en sortir.

— Ça serait tellement bien, dis-je. J'espère que tu as raison.

— Je le pense, dit-elle. Je le sens.

Jan mourut en avril.

Le mois le plus cruel, d'après T. S. Eliot. Celui qui fait sortir le lilas des terres mortes. Celui qui lie souvenir et désir. Celui où la pluie printanière agite la morne racine.

Je ne pense pas avoir jamais compris plus à ce poème, mais cela me suffit.

Le mois le plus cruel, et sans doute le fut-il beaucoup vers la fin, mais Jan Keane alla jusqu'au bout sans dérailler. Jamais elle ne prit de calmants bien que nous ayons été plusieurs à essayer de l'en

convaincre. Et elle ne se suicida pas non plus. Elle refusa de se séparer de son revolver, toujours elle voulut avoir le choix, mais jamais elle ne choisit d'user de mon arme.

Arrêté en temps utile, James Nicholson a été accusé du meurtre de Roger Prysock. Je ne suis pas l'affaire de très près, mais le dossier semble solide. La police ayant trouvé des témoins oculaires et des preuves matérielles, qu'il plaide coupable ou non, il y a tout à parier qu'il passera un bon bout de temps en prison. En attendant, il se calme au pénitencier de Rikers Island pendant que ses avocats jouent le report de procédure.

Je suis dans ma chambre d'hôtel. De l'endroit où je me tiens, je vois bien le Parc Vendôme de l'autre côté de la rue, mais pas notre nouvel appartement. Nous sommes au quatorzième étage, à l'arrière du bâtiment, et nous avons une belle vue au sud et à l'ouest. Ma chambre d'hôtel est devenue mon bureau, officiellement au moins car je me vois mal y recevoir des clients. Quant à prétendre que j'y conserverais mes archives ! Elles tiendraient aisément dans une boîte à cigares.

Mais il semblerait bien que j'aime encore avoir ce coin à moi, et ça n'a pas l'air de déranger Elaine.

De ma fenêtre, je vois aussi un autre bâtiment. En regardant complètement à droite, j'arrive tout juste à apercevoir le grand immeuble où vivait Glenn Holtzmann, et où vit toujours sa veuve. Mais je ne vois pas sa fenêtre non plus. Elle se trouve sur la façade ouest et donne sur le New Jersey, de l'autre côté de l'Hudson.

Parfois je m'assieds à ma fenêtre et regarde de son côté, parfois son numéro de téléphone me vient en tête sans même que je l'aie voulu. Parce qu'il y a des choses que je n'oublie pas, sans doute.

Matt à l'appareil, pourrais-je dire. Aimerais-tu avoir de la compagnie ?

-
- 1 *La Terre vaine (NdT).*
 - 2 Jour de la fête nationale américaine (NdT).
 - 3 Soit « la cuisine de l'enfer » (NdT).
 - 4 En français dans le texte (NdT).
 - 5 Soit dans le quartier situé au Sud (SOuth) de HOuston Street (NdT).
 - 6 « Le grand monde des sports » (NdT).
 - 7 Supplementary Social Income : fonne d'assistance publique pour personnes handicapées (NdT).
 - 8 C'est-à-dire barrées, au-dessus du cou-de-pied, d'une bande de cuir sous laquelle on peut glisser une pièce d'un penny (NdT).
 - 9 Société de vêtements et d'équipements de sport très à la mode dans les milieux chics de la côte Est (NdT).
 - 10 Petits pains ronds avec un trou au milieu (NdT).
 - 11 En français dans le texte (NdT).
 - 12 En français dans le texte (NdT).
 - 13 langue anglaise telle que nous la comprenons encore de nos jours (NdT).
 - 14 Allusion à l'assassinat du président Kennedy et aux conclusions du rapport Warren (NdT).
 - 15 En français dans le texte (NdT).
 - 16 Ou « Petit pain », nom donné aux fantassins US de la Grande Guerre (NdT).
 - 17 Surnom donné par les jazzmen à la partie de la 42^e Rue la plus proche de la 8^e Avenue (NdT).
 - 18 Personnage de l'assistant loyal et fidèle dans la série télévisée *The Lone Ranger* (NdT).
 - 19 Boisson à base de soda, de sirop de chocolat et de lait (NdT).
 - 20 Soit la« Baie de la Tortue» (NdT).
 - 21 Abréviation de YMCA ou Young Men's Christian Association (NdT).
 - 22 Petit jardin dédié à la mémoire de John Lennon, assassiné dans l'immeuble dit du Dakota en bordure de Central Park. D'après la célèbre chanson des Beatles *Strawberry Fields for ever* (NdT).
 - 23 Soit Saint Paul et Minneapolis (NdT).
 - 24 Ou Ville de l'alphabet, quartier de Manhattan sis à l'est de la 1^{re} Avenue et où les avenues portent des noms de lettres (NdT).
 - 25 Soit « La bonne volonté », association de bienfaisance (NdT).
 - 26 Membre d'une bande de mécaniciens anglais qui détruisirent beaucoup de machines nouvelles au début du XIX^e siècle (NdT).
 - 27 Terme prononcé Miz et signifiant Mme pour des femmes d'affaires non mariées (NdT).
 - 28 Célèbre directeur littéraire américain auquel on doit la découverte de Faulkner et Hemingway, entre autres (NdT).
 - 29 *La Première Page*, pièce de Ben Hecht décrivant la vie d'un journal dans les années 30

(NdT).

30 La ville de New York est divisée en cinq « bourgs »: Manhattan, Brooklyn, le Bronx, Queens et Staten Island (NdT).

31 Soit « Tough shit » ou « Pas de pot » en français. (NdT)

32 C'est-à-dire *Victory over Japan*, ou jour de la victoire des Américains sur les Japonais, le 15 août 1945 (NdT).

33 En français dans le texte (NdT).

34 La Croix Bleue, système d'assurance maladie de type semi public (NdT).

35 Soit *Off track betting*, « pari hors champ de courses », équivalent de notre PMU (NdT).

36 En français dans le texte (NdT).

37 Ou « dos mouillés », surnom donné aux immigrants clandestins qui franchissent le Rio Grande à la nage (NdT).

38 « Le bordereau » (NdT).

39 Drug Enforcement Agency, service fédéral chargé de la répression du trafic de stupéfiants (NdT).

40 William Marcy Tweed, dit Boss Tweed: politicien corrompu du Parti démocrate de New York à la fin du XIXC siècle (NdT).

41 En français dans le texte (NdT).

42 Matthieu 6, 28 (NdT).

43 Alfred Damon Runyon, 1884-1946. Célèbre journaliste américain auquel on doit plusieurs recueils de nouvelles sur les basfonds (NdT).

44 Sic. En français dans le texte (NdT).

45 Soit « celui qui évite »; c'est aussi le nom d'une ancienne équipe de base-ball de Brooklyn maintenant basée à Los Angeles (NdT).

46 Magasin de vêtements encore plus conservateur que Brook Brothers (NdT).

47 La Ligue du lierre. Nom donné aux meilleures universités privées de l'Est des États-Unis, telles Harvard, Yale, Princeton, Columbia, etc. (NdT).

48 En français dans le texte (NdT).

49 E. F. Hutton : agent de change. La publicité disait: « Lorsque E. F. Hutton parle, les gens l'écoutent. »

50 En français dans le texte (NdT).

51 Célèbre criminelle qui tua ses parents à coups de hache (NdT).